
L'ESCALIER DANS L'AZUR

PREMIÈRE PARTIE

I

L'AUTO trouait, à soixante-dix à l'heure, l'adorable matinée. Mais ni cet air battu, ni cette tendresse matinale un instant détruite n'importaient à Claude. Il prenait les virages avec une effrayante rapidité. Plus vite ! Toujours plus vite ! Il avait hâte d'arriver, comme il aurait, sans doute, hâte de repartir, sa course accomplie. Chaque seconde le rapprochait de la petite ville au nom épique et rocailleux, râblé et infiniment large : Roc-Amadour. C'était là que le souvenir de son enfance persistait. C'était là... Mais ne changerait-il pas d'idée en route ? Au moment d'atteindre la ville, ne lui tournerait-il pas le dos ? ou ne pousserait-il pas plus loin, toujours fuyant et toujours emprisonné dans cette affreuse solitude d'où les romantiques s'évadaient par l'une de ces deux voies : le suicide ou Dieu ? Il savait bien, puisqu'il avait pu vivre et voir Lucienne morte, qu'il ne se suiciderait pas ; et Dieu n'avait jamais été pour lui qu'un froid silence. Alors ?

A un tournant brusque, il faillit chavirer et ralentit. Autour de lui, un plateau calcaire, nu, et comme frappé de malédiction. Rien pour les yeux et rien pour l'âme. Il allait presser la vitesse et s'enfuir encore. Brusquement, la terre se fendit. Sur sa droite, Roc-Amadour jaillissait du cañon de l'Alzou.

Il fut frappé d'admiration et arrêta son auto. Devant lui, à un

kilomètre, s'élevant du fond d'un cañon, ce n'étaient que murs, tuiles, ardoises, un assaut de terrasses, de maisons et d'églises, une prodigieuse ascension de pierres, de lumière et d'arbres, dans un élan, un effort, un ordre auxquels le temps et les hommes avaient étroitement collaboré. Impérieuse et hautaine attirance! Au flanc de la falaise, au-dessus de l'entassement des toits, la basilique romane s'agrippait et, surplombant ce miracle de hardiesse équilibrée, un château-fort avec son chemin de ronde était suspendu sur un double gouffre de rochers et d'azur.

Claude regarda longtemps cette étonnante ville religieuse et guerrière, comme s'il y devinait confusément les signes de son destin. Puis, ayant laissé son auto au garage de l'Hospitalet, il descendit à pied le chemin qu'il avait suivi enfant, avec sa mère, et qu'on appelle la Voie-Sainte. Il reconnut le raidillon pierreux, bordé, au nord, de masures creusées dans le roc, plus castillanes que françaises avec leurs murailles rongées d'artichauts sauvages, leurs terrasses de pierres plates, le sang translucide des fuchsias et des géraniums, et les escaliers croulants qui se perdaient, à pic, on ne savait où. Cette Voie sentait la procession, le fenouil et l'Espagne. Une bouteille d'eau bénite terminait chaque pignon.

Il s'arrêta un instant et regarda, à gauche, dans le fond du gouffre, la coulée verte de la vallée de l'Alzou, tendre prélude à la haute symphonie de pierres qui s'élevait de l'autre côté du cañon, où la route de Cahors serpentait comme un intervalle de silence. Ausommet, les différents étiages des eaux préhistoriques avaient laissé dans le roc trois saignées horizontales. Sur cette rude plate-forme reposait le saphir du ciel.

Puis ses yeux et son esprit furent attirés de nouveau par la magie architecturale de Roc-Amadour. A chacun de ses pas, la ville avançait, prenait du relief, accusait sa musculature et son équilibre, devenait immense, et son élan montait jusqu'au ciel. Elle seule émergeait maintenant, au-dessus de la Porte du Figuier, avec ses églises couronnées de créneaux et son fort où les créneaux sont évidés en croix de Saint Louis. Soudain, au détour de la route, un accroc aux yeux : une enseigne jaune d'œuf vantait les qualités d'une huile lourde.

Cette laideur dépassée, le jeune homme s'avança dans la ville que le Moyen-âge et la Renaissance ont jonchée de pré-

cieux souvenirs. Au long de la rue étroite, des arcs en accolades, des voûtes gothiques comblées de pierrailles, des fenêtres à meneaux flamboyants. Une porte de chêne, où un vieux chasseur avait cloué une patte de loup, attestait son origine ancienne et son caractère primitif. Mais ni de lourdes vertugades, ni les bottes d'un lieutenant de louveterie ne sortirent, au passage de Claude, du moderne hôtel des Postes. Comme à Paris, à Madrid ou à Los-Angeles, les cheveux étaient courts, les robes brèves. Des Espagnols, des Anglais et un nègre riaient dans une torpédo. Une douzaine de klaxons mitraillaient de leurs abois et de leurs barrissements les lauriers-roses, parure et grâce de chaque hostellerie. Il y avait là un remous de benzol, de bruits, et l'accent de vingt nationalités.

Le miracle, dans cette unique rue de la ville, venait de l'opposition du monde moderne et des maisons archaïques qui l'endiguaient. Sur le pas des portes, les yeux noirs des enfants indigènes brillaient dans des visages couleur de pain bis. Aux murs de boulangers rivaux, des couronnes dorées et des tourtes servaient d'enseignes. Sous une arche, qui datait d'Henri au Court-Mantel, un vieillard du Causse, à cropetons, le coude sur la cuisse, pesait, à la romaine, un panier de prunes bleues.

Au milieu de la rue, le ventre d'un autocar embouteilla toute la ville. Claude se glissa entre le rocher à pic et le car. Au-dessus de lui se poursuivaient de rauques cisaillements. C'étaient des corneilles à tête grise. Là-haut, un pan abrupt de rocher portait en équilibre des murs, des créneaux et un palais roman.

Il fit encore quelques pas et arriva devant l'escalier taillé dans le roc, qui conduit aux églises. Il en gravit les dix premières marches, qui ne sont qu'une invite gracieuse à monter plus haut, car elles se terminent par une étroite plate-forme qui donne sur une boutique d'antiquaire.

Cet escalier à pic devant lui, ce premier jet de cent vingt marches, il se rappelait l'avoir monté près de sa mère, à genoux. Il avait alors un col marin et des gants jaunes. De sa mère, il ne lui restait plus que le souvenir d'un visage fatigué et ce mot exsangue et faible : « Monter sa vie. La monter à genoux. »

Il monta A la trentième marche, un homme-tronc faisait

sauter ses sous, dans un quart de soldat, comme de petites crêpes sonores. Quelques marches plus haut, un aveugle égrenait un chapelet. Claude n'y prit garde. La montée du gigantesque escalier lui brisait les jarrets. Il s'arrêta, faisant l'économie de son souffle et remettant son cœur au rythme normal. « Monter sa vie à genoux ! » C'était déjà dur de monter comme le boutiquier, l'antiquaire et les petites servantes qui revenaient des provisions, c'est-à-dire debout et la main appuyée à la rampe.

Enfin, entre deux haies de bras tendus qui agitaient des cartes postales et des chapelets, il arriva sur une placette où un hôtel offrait ses bancs vert-bouteille, ses lauriers-roses et la fraîcheur de blocs de glace dans des seaux d'argent. Il lut de l'hôtel le nom qui avait une grâce florentine : *Sainte-Marie-des-Fleurs*.

Brusquement, le silence et le ciel furent de nouveau cisailés par les corneilles. Il leva la tête et ne put contenir un sursaut d'admiration : au-dessus de lui, l'immense rocher en encorbellement surplombait la place. A son faite, le mur extrême du chemin de ronde avançait dans l'azur comme un vertigineux jouet d'enfant.

« Serait-ce exact, pensa Claude, que certains lieux attirent et commandent plus impérieusement qu'une voix humaine ? Est-ce que je vais trouver enfin un peu de lumière ? »

Un nouvel escalier, plus large que le précédent, l'attira, et le conduisit, brisé de fatigue, au pied de la Chapelle miraculeuse. Arc en accolade. Porches bas. Lourdes portes cloutées de fer. Seuil de pierre profondément creusé. Des impressions confuses se réveillaient en lui. Il entra.

La fraîcheur de la chapelle taillée à vif dans la falaise, l'odeur des cierges brûlant à même le rocher nu et noirci de fumée, les demi-ténèbres où jouait la lumière fardée de verrières sur l'or et les roses de l'autel, la naïveté de la Vierge noire, un souvenir d'encens le captivèrent ; et il resta debout appuyé contre la balustrade du chœur. Aucun balbutiement ne venait à ses lèvres : il n'avait jamais su prier. Il ne sentait autour de lui aucune présence réelle. De la paix, une lumière mystérieuse, un silence ouaté : rien de plus. Il était seul, tragiquement seul avec lui-même. Il l'éprouva avec une telle netteté que l'effroi le saisit et il voulut se justifier.

Alors, comme d'un sac trop gorgé de blé et qu'on ouvre subitement, sa jeunesse croula autour de lui. Une fois de plus il en vit la vanité et la laideur cachée sous le fard, et les ténèbres où la mort de Lucienne l'avait conduit. « J'ai longtemps marché dans l'assurance et dans l'orgueil, dit-il, et voici que mes pas trébuchent; je m'étais fait le maître de mes plaisirs, et l'inquiétude m'étreint; je voudrais lui échapper, et je ne le puis. Je cherche et je ne trouve point. J'appelle dans ma nuit et personne ne me répond. Le vide de mes jours m'épouvante, mais plus encore le fleuve de renoncement qu'il me faudrait franchir pour atteindre à une vie nouvelle. Et pourtant, je suis las de mon néant. Tout en moi est dégoût de la misère où je me suis si longuement complu. Je suis las à mourir, et je veux vivre! Mais quelle force, quel ami inconnu viendront à mon secours? Où chercher un appui? Que croire, qui croire? Je voudrais me sauver, et seul je ne puis rien! »

Au fond du cœur, une ombre, un glissement blanc et noir. C'était une sœur de Roc-Amadour qui venait préparer l'autel pour une messe. Claude se leva. Il sortit, doucement, et croisa deux paysannes qui entraient dans la chapelle, le chapelet à la main droite, un panier de provisions au bras gauche. Sur le parvis, une lumière chaude l'enveloppa. Il regardait en clignant les yeux, comme s'il cherchait quelque chose. Il se rappelait avoir grimpé sur un tabouret qu'on avait posé sur un grand coffre, afin de toucher l'épée de Roland. Le coffre était toujours là, mais l'épée? Il sourit sur la vanité des légendes et redescendit l'escalier. Son pèlerinage était fini. Allait-il repartir?

Un sacristain, secouant une manoque de clefs, voulut lui faire visiter les églises souterraines; une femme aux yeux bigles, le supplia d'acheter des cierges « bénits ». Il n'écoutait pas. Il descendait sans hâte. Au bas du premier pan de l'escalier couvert, dans le vide d'une porte gothique, la lumière, le soleil, toute la vie extérieure luisait en petites flammes sur les céramiques bleues d'un éventaire. Il descendit de nouveau, portant en lui la lutte d'une mélancolie secrète et d'un bonheur inconnu qui voulait s'épanouir. Une fois encore, ses yeux se levèrent sur la haute falaise d'ocre qui surplombait la place et, de nouveau, il fut frappé d'admiration. Aucune main ne se posa sur son épaule. Aucune voix précise ne parla en lui. Pour-

tant, il subissait la mystérieuse attirance des choses et comprit qu'il resterait quelque temps à Roc-Amadour.

Il se retrouva sur la place, et s'arrêta, soudainement charmé : à l'entrée de la rue de la Mercerie, une jeune fille, les bras nus, portait au perchoir de sa main deux colombes et leur parlait.

Il eut un geste vers elle, les colombes s'envolèrent, et la jeune fille s'éloigna. Trop fière pour être une paysanne et trop naturelle pour avoir subi, depuis l'enfance, l'emprise de Paris, qui était-elle ?

— Quelle grâce ! pensa-t-il, quelle fraîche beauté !

Une heure plus tard, sur la terrasse de Sainte-Marie-des-Fleurs, Claude buvait du porto, l'esprit perdu dans un rêve indéfinissable. La lumière et le charme du pays continuaient d'opérer en lui.

Enfin, il suivit le garçon qui l'appelait pour la troisième fois, et il descendit l'escalier. L'hôtelier, n'ayant plus une seule chambre à offrir, le faisait conduire vers une maison amie, sur la pente de la Voie-Sainte, à mi-chemin de l'Hospitalet et de la Porte du Figuier.

II

— Annie, tu assassines tes roses !

La voix gasconnaît juste assez pour être chantante.

Celle qu'on appelait Annie se retourna, une moisson de feuilles et de fleurs dans les mains. Elle avait une quarantaine d'années, des yeux clairs, un visage pâle que cernaient ses cheveux en bandeaux botticelliens.

— Bonjour, Suzel, dit-elle, je ne pensais plus te voir, ce matin.

— J'ai fait un crochet par Sainte-Marie-des-Fleurs pour dire bonjour à mes pigeons. Ils sont apprivoisés maintenant. Il en est venu deux nouveaux, ce matin, se percher sur mon épaule et picorer mes doigts.

Le jardin d'Annie, avec ses roses, ses premières figues mûres et le pénétrant arôme de ses pommes d'amour, entraît par la fenêtre ouverte. Suzel, penchée contre la barre d'appui, le respirait avec délices et disait à son amie que l'air était, ce matin-là, couleur de figue verte. Puis, comme Annie entraît dans le petit salon :

— Méchante, pour qui ravages-tu ainsi ton jardin?

— Pour un inconnu, ma chérie. L'hôtel Sainte-Marie-des-Fleurs est au grand complet, comme tous les ans, à la veille de la retraite, et le groom est venu me demander de céder une chambre. Ainsi ai-je fait l'année dernière. Je rends service et cela ne me gêne nullement... Tiens, regarde mes fleurs, elles ne sont pas assassinées. Je vais en orner la chambre de mon hôte. C'est un jeune homme.

Elle retenait sur ses lèvres avec gourmandise ce mot de jeune homme, car elle lui trouvait de la tendresse et de la douceur. Suzel, toute à sa pensée, souriait :

— Annie, je t'apporte une surprise. Devine laquelle?

— Que pourrais-je dire? De toi, je m'attends à tout!

— Alors, dis toutes les folies qui te passeront par la tête. Allons! Vite. En dix. En vingt. Veux-tu en mille?

Suzel jetait de la joie à son amie, comme une balle de raquette, avec une jolie sollicitation à la relancer. Annie se recusa.

— Ta surprise est joyeuse, je le vois dans tes yeux. J'attendrai donc patiemment.

— C'est une lettre. J'écris à M. Fortunat de Villeneuve, mon professeur en Sorbonne.

— Et tu lui dis?

— Que je renonce à ma licence.

— Oh! tu plaisantes?

— Que je renonce également à Paris. Me voici de Roc-Ama-dour *hasta la muerte*.

Annie, heureuse de cette nouvelle, embrassa Suzel avec fougue. Ensuite, ayant épuisé l'élan de sa joie, elle demanda, non sans malice :

— Tout cela, petite amie, n'est pas très clair. Pourquoi ne retournes-tu pas à Paris?

— Ne fais pas l'ignorante! Ma surprise, je le sais bien, est un feu d'artifice qui rate. D'ailleurs, lis ma lettre. Tu y verras mon secret.

Annie lut :

« Mon cher maître,

« C'est Suzanne Dubreuilh, vêtue d'ingratitude, qui vient vers vous. Je sais les plaisirs subtils que je vous dois. Les autres

maîtres professent ou enseignent. Leurs gestes sont des ordres; leurs paroles, des commandements. Mais vous? Votre feu intérieur se cache sous une nonchalance flexible, votre érudition met une grande malice à ne pas briller, et les plus ferventes de vos élèves ont l'impression que vous les prenez par la main pour bavarder avec elles, au long de promenades.

« Et quelles gracieuses promenades! Il n'y a pas beaucoup plus d'imprévu dans le pays capricieux que j'habite. Je me les rappelle toutes, et celle-ci en particulier :

« Vous deviez nous expliquer la *Préface de Cromwell*. C'est un sujet sévère, du moins, nous le pensions; et voici que, sautant très vite par-dessus le front olympien de Victor Hugo, vous nous avez rendu palpable la magie de Shakspeare. Oh! sans en avoir l'air, avec des phrases ailées et pour quelques instants, car nous ayons à peine oscillé d'Ariel à Caliban, qu'un arrêt gourmand nous retenait auprès de Montaigne et de certains vers de Virgile qui eussent fait rougir nos mères. Mais nous avons glissé sur ces batifolages si bien et si loin, que nous nous sommes retrouvés, sans trop savoir comment, dans cette clairière si joliment française où La Fontaine souffle dans sa flûte. Comme je m'amusais! Les consciencieuses élèves qui étaient venues se cogner le front contre la fameuse *Préface* restaient stupides d'étonnement et leur encre séchait dans leur stylo. Eh! Hugo, Shakspeare, Cromwell! Il s'agissait bien de cela! La vieille Sorbonne, grâce à vous, fleurait le serpolet et trempait ses pieds dans une eau transparente. Nous respirions un air aimable, nous entendions la musique la plus pure que je connaisse avec celle de Mozart. Et vous disiez, d'une voix chaude et nuancée qui emportait toutes les adhésions, la fable charmante :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre...

« Excusez-moi, mon cher maître : c'est peut-être en vain que je me suis frottée à votre science. Je n'ai gardé de vos leçons que l'esprit de fantaisie. Je finis par où j'aurais dû commencer, et ce sont les deux pigeons qui m'y amènent.

« Vous savez que j'aime notre jardin du Luxembourg, mais le vert de ses arbres trop bien éduqués me semble une peinture, et ses pigeons sont trop apprivoisés pour répondre à ma voix. Ici, dans ma Gascogne, tout m'enchanté et me parle : les

fruits qui mûrissent ont chacun son parfum différent, les chèvres bondissent; le pis des vaches gicle sous les doigts en blanche écume; les colombes viennent becqueter des grains au creux de ma main. C'est dit. Je chausse de gros sabots. Me voilà bergère. Adieu ma licence et Paris. Vous devinez le reste. Il y a, n'est-ce pas, un berger assez agréable qui rôde dans ces lieux? Ceci n'est pas encore un faire-part officiel de fiançailles, mais presque. Dans huit jours, tout sera décidé. Il ne dépend que de moi. Soyez heureux. Malgré la fable des *Deux pigeons*, nous irons vous voir, le pas sauté.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?

Que ce soit aux rives prochaines.

« Nous pousserons jusqu'aux rives de la Seine, par affectueuse admiration pour vous.

« Votre élève respectueuse

« SUZEL DUBREUILH. »

Annie plia la lettre, lentement, et la remit à son amie qu'elle regarda d'un air étonné et grave.

— Ma prose n'a donc pas d'ailes? demanda Suzel. Elle ne t'enthousiasme guère, et mes projets non plus? Moi qui pensais que tu allais battre des mains et délirer de plaisir.

— Ce « berger », demanda Annie, c'est Georges Delmas?

— Oui!

— Tu l'aimes, Suzel?

— Il est net, musclé, souple et fort comme son auto. Moderne.

— Très moderne. Enfin, il te plaît?

— Il me plaît.

— Et ton oncle?

— Oh! lui, il est ravi, et grand père plus encore!

— Ce sont eux qui ont tramé ce mariage?

— Nos familles, tu le sais, sont très unies; mon père était un ami du sien; ma mère, de la sienne. Lui et moi nous avons mêlé, au cours de notre enfance, nos désirs et nos jeux. Mais je ne me souvenais que d'une chose : il riait quand je le battais! La vie nous a emportés l'un et l'autre, chacun de notre côté. Je ne l'ai revu qu'à son retour de Syrie. Très chic dans son costume de chasseur à cheval. Aux Pâques dernières, grand père l'a invité à la maison, puis nous avons déjeuné chez lui. Cet été, il

est monté dix fois par jour aux Vitarellles pour les plus extraordinaires motifs. Et même quand il eut repris, à Bordeaux, son commerce de bois, il continua de trouver d'excellentes raisons pour venir chaque dimanche. Je n'étais pas dupe de son manège et je m'amusais... Un soir, entre chien et loup, il me dit des paroles particulièrement tendres. Je ne prêtais, en apparence, qu'une oreille distraite, mais mon cœur palpitait comme un oiseau dans les mains de qui l'a saisi. J'ai pensé : « Chut, mon cœur. Pas si vite. Ce n'est peut-être pas sérieux ! » Je me trompais. Depuis huit jours, Georges en a perdu l'appétit et le sommeil, dit-on. Il a pressé son père de parler à mon oncle. C'est fait. Mon oncle m'a parlé à son tour. Il attend ma réponse. J'ai demandé une semaine de répit. Et voilà !

*L'oncle de Suzel avait agi fort habilement, jouant sur la spontanéité charmante et la fraîcheur d'âme de sa nièce et pupille. La veille, il l'avait amenée, à deux kilomètres des Vitarellles, jusqu'à la grande maison de Bonnecoste. « Suzel, lui avait-il dit, il y a cinq ans que ta mère est morte et que tes biens sont à l'abandon. Veux-tu que le jardin de ton enfance refleurisse ? que les étables se remplissent ? que le rucher bourdonne de nouveau ? » Elle avait battu des mains et demandé, adorable étourdie, qui pourrait accomplir un tel miracle. Alors son oncle lui avait parlé de Georges Delmas, de sa demande en mariage et de son désir de laisser, s'il était agréé, Bordeaux pour le domaine de Bonnecoste, qu'il rendrait prospère en le rajeunissant. Un geste d'orgueilleuse joie, quelques battements de cils, et l'oncle avait cru la partie sentimentalement gagnée. Aussitôt, il avait essayé de renforcer ce succès en faisant comprendre, à demi-mots et par des hochements de tête et des silences, qu'ils étaient à peine dans l'aisance, qu'elle était ruinée et que Georges Delmas était le plus riche jeune homme du canton.

— Et voilà, répéta Suzel Dans une semaine, je me déciderai. Nous vois-tu, d'ici, tous les deux ? Mon mari s'occupera des bois, des vignes, des métairies ; moi aussi, je régenterai tout cela et lui par surcroît. Je brasserai mes confitures en un mouvement ample et mou qui me rappellera celui de Cicéron Mais qu'il te es sombre ? Qu'y a-t-il ?

Le visage d'Annie s'était subitement coloré Suzel prit les mains de son amie et, grave à son tour :

— Pardonne-moi. J'ai réveillé en toi, sans le vouloir, de douloureux souvenirs. Mon bonheur te peine ?

— Ce n'est pas le bonheur que je rêvais pour toi ; ce n'est pas ainsi que j'ai aimé. Georges ne te déplaît pas. Est-ce de l'amour, cela ? Jusqu'à ce matin, j'avais vu en toi le miroir de ma jeunesse. Maintenant, le miroir est brisé. Voilà le secret de ma peine !

Annie vivait de l'ombre d'une ombre, du souvenir d'un lointain parfum d'amour. Suzel connaissait la douce folie de son amie et savait qu'Annie la dissipait en la racontant.

— Ton amour, Annie, est une merveilleuse exception, lui dit-elle. Ta petite Suzel n'y saurait prétendre. Une telle abnégation, dix-neuf ans de fidélité dans l'attente et la solitude...

— Vingt et un ans, Suzel. C'est presque un anniversaire aujourd'hui. C'était le 29 août que je l'avais rencontré pour la première fois. Je ne l'avais jamais vu et je le reconnus tout de suite : dans mes rêves de jeune fille, c'était lui qui me souriait.

Alors, lentement, avec une passion un peu triste, mais jamais apaisée, Annie répéta, pour la centième fois, comment elle et ce jeune homme avaient brûlé d'une même ardeur, et comment la brutale volonté d'un père les avait arrachés l'un à l'autre.

Elle s'était si fortement attachée à lui qu'elle n'avait pu ni même cherché à se reprendre. Lui disparu, elle attendait avec patience son impossible retour, et une douce folie, — celle qui étonnait et charmait toujours Suzel, — la faisait monter, chaque après-midi, jusqu'à la place de Sainte-Marie-des-Fleurs où, pour la première fois, ils s'étaient rencontrés. Là-haut, elle souriait à la marchande de cartes postales, à la Sœur, petite tanagra d'ivoire, qui vendait des chapelets, des médailles et des porte-cigarettes. L'hôtelier la saluait d'un bonjour de la main. Elle parlait à tous. On disait d'elle : « Voilà Mademoiselle Annie qui va faire ses dévotions. Elle ne manque pas un jour. » Sans doute, elle allait bien s'agenouiller devant la Vierge Noire. Elle priait ; mais devant Dieu, sa Mère et l'Enfant, le souvenir d'un beau jeune homme l'illuminait et elle mêlait le nom de son Adolphe à celui de Jésus. Elle espérait toujours qu'un miracle le ferait revenir.

— Évidemment, conclut-elle, il n'y a que toi, ma chérie, qui aies la tendresse de m'écouter et qui me fasses la grâce de

me comprendre. Mais, dis-moi, est-ce vrai que la jeunesse d'aujourd'hui se détourne de l'amour? J'ai lu que le cœur, à Paris, ne se portait plus.

— Je l'ai lu également. C'est une mode lancée par de grands couturiers en littérature. Ils habillent autrement qu'autrefois. C'est tout. Je crois que nous aussi, à l'occasion, nous savons aimer.

— Alors, rien n'est changé? Vous raffinez sur l'amour comme au temps de ma jeunesse? Vous faites entrer un peu de romanesque et un peu d'éternel dans votre amour?

— Oh! non, pas ça, Annie! Tu connais nos journées en partie double, à Paris. La Sorbonne pour nous instruire, et un secrétariat, un préceptorat, du journalisme pour gagner un peu d'argent. Ni l'un ni l'autre n'emplissent le cœur, mais l'existence est dure, et il faut vivre et s'instruire. Les loisirs manquent pour le rêve. En revanche, chacune de nous, avec son métier ou ses diplômes, a le temps d'attendre son heure et la liberté de fixer son choix.

— Mais enfin, toi, ma chérie, tu as choisi?

— Je vais choisir.

— Tu crois donc à l'amour?

Les longs cils de Suzel ne se baissèrent point. Elle montrait le fond de ses yeux qui avaient des nuances de fleurs et de ciel. Une lumineuse ardeur s'y concentrait, mais elle ne répondit pas à la question d'Annie.

De ce pas léger qui tenait plus de la saltation que de la marche, elle revint vers la fenêtre et ramena vers elle une rose. Elle l'effleura de ses doigts et la respira tendrement.

— L'amour, Annie? Si je crois à l'amour?

Elle tenait la rose contre ses lèvres et le parfum de la rose et celui de la jeune fille se mêlaient. Alors, les cils de Suzel se baissèrent pour cacher à l'azur, au jardin, aux colombes, l'ardeur des yeux. Puis elle ouvrit les mains, la tige revint à sa position naturelle, la rose se pencha d'une étrange langueur.

— Vois-tu, Annie, l'amour...

Elle n'en dit pas davantage. Elle semblait garder le mot sur ses lèvres pour mieux en savourer le miel. Puis elle eut un geste gracieux des bras. Elle rit. Se moquait-elle? Il y avait en elle une joie naturelle et du bondissement. Elle entonna un air de *paso doble* et esquissa une danse. Annie lui dit :

— C'est Allegría qu'on devrait te nommer.

— Peut-être. Je ne comprends rien hors de la joie.

On frappa deux coups à la porte. Annie alla ouvrir. C'était le groom de Sainte-Marie-des-Fleurs qui conduisait un jeune homme grave, mat, en béret basque.

— C'est M. Marchal qui m'envoie.

— Je sais ; merci, dit Annie.

Puis s'adressant au jeune inconnu :

— Entrez, monsieur, vous êtes chez vous. Sans doute, le confort vous paraîtra un peu sommaire, mais vous avez le jardin à votre disposition et la plus belle vue du pays sur Roc-Amadour.

Ensuite, avec une politesse exquise où perçait la curiosité :

— A qui ai-je l'honneur ?

— M. Claude Descamps.

Elle montra Suzel :

— Une amie : mademoiselle Suzanne Dubreuilh. Roc-Amadour est petit et j'aime autant vous présenter tout de suite. Elle vient souvent me voir et vous aurez quelque chance de la rencontrer ici, où elle est tout à fait chez elle.

Claude Descamps, s'étant avancé vers Suzel, reconnut la jeune fille aux colombes de Sainte-Marie-des-Fleurs.

— Oh ! mademoiselle...

Il ne dit rien de plus. Suzel souriait à son habitude. Les choses avaient leur aspect coutumier. Un gros pigeon vint agripper au rebord de la fenêtre ses griffes de rubis. Mais Annie, regardant à la fois Claude Descamps et Suzel, comprit que les deux jeunes gens s'étaient déjà vus.

Et elle s'en réjouit.

III

Ce matin-là, — c'était la cinquième fois qu'il voyait le soleil se lever sur Roc-Amadour, — Claude avait commandé son auto. Encore dix minutes d'attente. Sa cigarette à peine allumée, il la jeta à terre, agaçant ses pas sur l'allée pierreuse du jardin et, d'une brusque chiquenaude, brisa une fleur. Cette violence sans cause lui fit mal. Il s'en gourmanda et voulut apaiser son esprit en le livrant à la lumière heureuse de la matinée. Mais ni les roses au jardin d'Annie, ni les tendres couleurs sur la

falaise du cañon, ni même Roc-Amadour qui atténuait sa gravité en cette minute translucide et encore fraîche, rien ne pouvait retenir son attention. Il s'agitait, impatient de bondir dans son auto, d'en presser l'accélérateur et d'éparpiller son inquiétude au néant de la vitesse.

Il entra dans sa chambre et s'assit sur le divan. « A quoi bon, pensait-il, vouloir courir si vite aux Vitarelles, puisque la douleur et la honte sont au bout de la course? » Puis cette autre pensée s'implantait en lui : « Puisque j'y dois aller, le plus vite sera le mieux. Voilà un an que Lucienne est morte. Moi aussi, si j'avais eu conscience de mon crime, j'aurais dû mourir. »

Il ferma les yeux et revit, avec une lucidité douloureuse, une clairière de pins, un pavillon de chasse, et Lucienne, morte et chaude, étendue sur le lit.

Il battit une charge sur les vitres de la fenêtre, marcha nerveusement, les mains au dos, et s'arrêta devant la commode où souriait une réplique en bois de la Vierge de Roc-Amadour. Parce qu'un pâtre l'avait durcie au feu, elle était d'un noir d'ébène, naïve par surcroît, et d'une jeunesse d'expression sur qui les siècles ne peuvent rien. Son sourire disait, comme l'amie de Salomon : « Je suis noire, mais belle. » Elle portait l'enfant contre son cœur. Mais l'on ne voyait ni le geste du bras, ni le corps de l'enfant. Une même robe de velours azur, les enveloppant tous les deux, prenait au cou de la Vierge, s'élargissait en descendant et se terminait en vertugade. Seules, du velours jaillissaient les deux têtes noires. C'était une Vierge populaire. Elle avait pour autel la commode d'Annie ou mûrissaient une dizaine de figues, trois pêches et des pommes d'amour. A ses pieds, cette inscription : *Da nobis gaudia*.

« La joie ! Donne-nous la joie ! Qu'est-ce que la joie ? » pensait Claude. Le plaisir procure une fièvre du cerveau, mais la joie est l'allégresse d'une âme qui ne doute pas, qui ne cherche pas. La joie, c'est Suzel. Elle va, vient et déplace de la lumière. Annie l'appelle *Allegria*. C'est *lucis amica* qu'il faudrait dire. »

Il appuya les deux mains sur la barre de la fenêtre. Au ciel se poursuivaient deux ou trois cisaillements. Puis, comme des avions noirs en vol plané, les corneilles disparurent. Un silence suivit. Jean attiré par quelque chose d'invisible se pencha.

Au-dessous de lui, dans le jardin, des centaines d'abeilles faisaient bourdonner les roses.

« C'est une eau pure que Suzel, pensait-il encore, et quelle saveur elle aurait à mes lèvres brûlées de fièvre ! Je me sens tout attiré vers elle et j'en ai peur. Ne se moque-t-elle pas de ma tristesse et du désespoir que, malgré moi, je lui ai montré, avant-hier, dans le jardin ? D'ailleurs, qui est-elle ? Que veut-elle ? Je ne la comprends pas. Il semble qu'elle n'ait pas le désir de me tenter, mais seulement celui de me faire plaisir. Elle m'enchantait en même temps qu'elle m'irritait. Au fond, elle doit être pareille à toutes les poupées d'amour que j'ai connues, mais plus habile. »

Il se retourna vivement, comme si quelqu'un était entré à l'improviste, et ses lèvres se chargèrent de mépris. « Ça me va bien, grommelait-il, de suspecter et de salir. » Puis, s'adressant à son cœur : « Tu vas voir, mon vieux ; je vais te conduire quelque part où tu recevras une leçon d'humilité peu commune. »

Il tira sa montre, puis haussa les épaules : « Au fait, dit-il, j'ai bien le temps de me faire mal. » Plus calme, il s'accouda à la fenêtre et fit cette remarque que Roc-Amadour changeait de couleur suivant le vent, la pureté du ciel et la marche du jour. Il l'avait vu d'ocre éclatant et de violet épiscopal. Ce matin-là, c'était un poudroisement d'or qui enveloppait la ville, des pieds de la basilique jusqu'aux rochers qui la surplombent, à hauteur du frémissement vert des cèdres.

Brusquement, son auto arriva dans un bruit de volailles et d'ailes apeurées. « Allons ! » dit Claude. Il alluma une nouvelle cigarette, prit en main le volant, bondit vers l'Hospitalet. Le capot de l'auto aspirait tout le soleil et le retenait ruisselant en une nappe d'argent limpide. Au sommet de la côte, l'auto et le soleil amenuisés fondirent dans l'azur.

Une demi-heure plus tard, par un chemin où les ronces griffaient l'auto, Claude fit halte au village de La Peyre, près d'un moulin. Il reconnut l'auberge où il était entré jadis avec Lucienne qui avait désiré manger des pêches et boire du vin bleu. Il alla s'asseoir à la table où ils s'étaient assis. C'étaient les mêmes rideaux entr'ouverts à carreaux bleus et rouges, le même silence lourd et chaud troué par les éternels deux temps d'un balancier. Des bancs de bois, des murs de chaux, nus,

avec le seul portrait de Sadi-Carnot cravaté de rouge et la caricature de Gambetta, où l'œil était de flamme, le nez comme un croc trop recourbé où pendaient des lèvres charnues.

Il commanda des pêches et du vin qui sentit la framboise, comme celui de l'autre année. Mais il repoussa son assiette et n'emplit pas son verre. Il n'avait ni soif, ni faim. Les coudes sur la table, les mains aux tempes, il regardait devant lui, par la fenêtre, les eaux glacées de l'Ouyse. Des algues y pourrissaient pareilles à de nombreux amas de serpents verts. Sur la table, les pêches embaumaient. Avec quelle féline gourmandise Lucienne les eût mangées! Cette mort affreuse de Lucienne, pensa-t-il, cette mort dont il avait été le complice, pèserait toujours et si lourdement sur sa vie! Était-il le vrai, le seul coupable? Une fois encore, il chercha un alibi moral et s'ausculta au long de son passé, afin d'y trouver des excuses à sa misère actuelle et à son dégoût.

Oui, il se rappelait!... Les souvenirs les plus anciens de son enfance revenaient les premiers. D'abord le ménage désuni de ses parents; sa mère, à la gaité sévère et mélancolique, morte toute jeune, de chagrin, avait-on dit. Là, il y avait un trou dans sa mémoire, une impression d'abandon et de va-et-vient entre la bruyante solitude du lycée et la solitude froide de la maison.

La guerre tuait alors les hommes, chargeait les âmes de passions, faisait osciller l'humanité entre l'héroïsme et la barbarie, dénouait les liens sociaux, mêlait ensemble le bien et le mal, donnait la fièvre à l'esprit et au cœur des jeunes gens. Lui, comme la plupart de ses compagnons, avait subi une crise de croissance morale particulièrement rapide et violente, que rien n'avait guidée. A l'intérieur du lycée, il n'avait connu qu'une indiscipline de grandes vacances; à l'extérieur, d'étranges sollicitations amoureuses; dans sa famille, l'exemple d'un père qui gagnait un argent monstrueux en vendant n'importe quoi aux soldats qui allaient mourir.

Où était le bien? Où était le mal? Ces deux forces rivales avaient porté la bataille dans son cœur. Moment pathétique où l'hésitation avait un charme équivoque qu'il sut entretenir; trouble mystérieux dont il tira la plus grande somme de jouissance subtile et exaspérante. Cette instabilité un peu perverse, les plaisirs auxquels il mordit goulûment dans un âge encore tendre, cet orgueil de jouer à l'homme au seuil de l'adoles-

cence l'avaient amené au mépris des lois traditionnelles, et à ce désir de trouver une loi nouvelle, la sienne, qui eût épousé la courbe de son désir.

Parfois, un avertissement venu des profondeurs de l'être et de la race troublait son plaisir et ralentissait sa fièvre. Un sentiment d'ordre s'insinuait en lui et il hésitait devant les dangers charmants et neufs qui l'attiraient. Une crainte secrète, une obscure pudeur rendaient moins vifs ses élans et ne leur permettaient pas toujours d'atteindre le but de leur course. Un intelligent conseil, un ami véritable, et il aurait pu se reprendre, discipliner son esprit, faire un choix.

Mais à cette époque, où il recherchait instinctivement l'ainé sensible et discret qui l'eût révélé à lui-même, un livre circulait dans la classe ; un auteur flexible et nuancé vint doucement remuer la vase de son cœur et le glorifier dans ses pires faiblesses. Sa chute à pic datait de ce moment.

Il se rappelait, avec une lucidité froide, les premières heures de son mal. Cet écrivain glorieux dont le nom bruissait sur les lèvres de tant de lycéens s'était habilement instauré en lui, avec les sortilèges de son style, l'étrangeté de sa morale, un murmure insidieux de confesseur. Il ne demandait rien, il n'exigeait ni la vigueur de la volonté, ni les rigueurs de la discipline. Il ne donnait même pas de conseils. Au contraire, il déliait, avec des phrases enchantées, ce qu'on avait considéré de tout temps comme l'honneur de la société et la beauté de la vie. Ses sarcasmes, il les réservait contre la paix familiale, les joies simples, la satisfaction de l'âme qui osait faire son choix ou se nourrissait de quiétude. Il mettait sa vertu à chérir tout ce qui venait de lui, avec une prédilection à peine cachée pour l'exceptionnel et le corrompu. Il estimait que tout était beau et bien, et même divin, qui permettait l'expression sincère des sentiments les plus amoraux, la réalisation du désir le plus dangereux. Il ne reconnaissait qu'une abjection, celle de se soumettre à des règles établies. En tenir compte et se ployer à leur rigueur, c'était commettre le péché contre l'esprit, le seul irrémissible.

Quel attrait pour de jeunes hommes que cette anarchie intellectuelle qui faisait de chacun le centre de l'univers et du désir la seule divinité charmante et raisonnable ! Plus que tout autre, Claude en avait subi le doux, le pénétrant, le délicieux

engouement. Il avait aimé jusqu'à l'adoration l'écrivain uniquement chargé de tendresses envers ces curiosités perverses dont l'épanouissement était donné pour une des formes sensibles de la perfection de Dieu. Aussi avait-il fait de son esprit l'éprouvette où toutes les idées étaient accueillies, celles qui s'occupaient des morales existantes aussitôt chassées comme inutiles, les autres retenues, lentement caressées.

Claude sourit d'amertume devant les désastres qui avaient suivi : sa rencontre avec Lucienne, cette jeune femme que sa grande différence d'âge avec son mari et l'on ne savait quoi de trépidant en elle excitaient à goûter des plaisirs vifs et rares. Il y avait eu tout de suite, entre elle et lui, une entente secrète. Ils s'étaient aimés, et l'anarchie que des maîtres avaient cultivée en lui devint un poison chaque jour plus délicieux et plus violent pour Lucienne.

Son crime ? Ne consistait-il pas surtout dans cette affirmation, quotidiennement répétée à la jeune femme, qu'aucun de nos plaisirs ne doit être interdit, que tout est pur chez les purs, que notre grandeur se mesure à la richesse de nos désirs, et notre perfection à notre docilité à répondre à leur appel ? Avec quels étonnements fougueux, quels transports et quelles ivresses Lucienne avait accueilli ces propos ! Joie, joie ! Perverse joie ! On déliait sa conscience de toutes les servitudes. Elle apprenait le libre jeu de ses instincts. Une à une, tombèrent d'elle les bastilles que son éducation avait élevées. Elle prit en haine la quiétude qu'elle avait connue dans son enfance et elle rompit toute relation avec ceux de ses amis dont la vie équilibrée était faite d'un fidèle attachement à des idées choisies. Penché sur Lucienne, Claude avait vu la dernière ombre de croyance se dissiper et la dernière velléité de volonté s'évanouir. Elle était devenue une femme libérée de toute entrave, pour qui rien n'existait, excepté la recherche du plaisir chaque jour plus aigu et pourtant plus fugace. En elle un mal ardent s'alluma, qui consumait son corps et inclinait son âme vers un dégoût sans remède. Chaque matin, la chair exsangue, les nerfs meurtris, elle trouvait à la vie un goût plus accusé de cendres ; et pourtant, chaque matin, le départ fiévreux recommençait vers de nouvelles illusions et de nouveaux désespoirs. Lui, Claude, avait assisté à cette décomposition, — son œuvre, — avec une malsaine curiosité jusqu'au jour où Lucienne, le

désir desséché et une muraille affreuse de tous les côtés, n'entrevit plus qu'une lueur de salut : le néant.

Claude se souvenait. Il revoyait tous les détails de cette journée affreuse, les gestes de Lucienne, la nuance de sa robe, sa langueur fiévreuse de malade !

Tout d'un coup, avec une violence extrême, Claude se sentit attiré vers l'endroit où Lucienne était morte. Il paya, en hâte, et son auto l'emporta à travers la chaleur sèche de l'après-midi et la criante ardeur des cigales. Des espaces nus. Des tournants brusques où brasillait la lumière. Il approchait des Vitarelles. Il en voyait la masse sombre des pins. Il ralentit. Ne valait-il pas mieux qu'il arrêât tout de suite sa douloureuse expérience ? Pourquoi cédait-il à cette attirance des lieux où un drame, dont il était moralement responsable, s'était déroulé, il y avait juste un an, le même jour, à la même heure, par une chaleur également torride ?

Il hésitait dans son âme, mais avançait quand même. A l'endroit dit de la Perdrix, il mit pied à terre et se rendit, dans une demi-inconscience, vers les Vitarelles.

Quand il trouva le sentier où il s'était promené pour la dernière fois avec Lucienne, il remit ses pas dans les pas qu'ils avaient faits ensemble. Il allait devant lui, sous les pins odorants, et son ombre le devançait. Ombre trop fidèle, trop semblable à celle de l'été passé. Cette présence muette l'agaça ; mais à chacun de ses pas, Lucienne et son influence triomphaient en lui. Lucienne ! Encore elle ! Il la revoyait nonchalamment féline, la tête renversée. Il entendait sa voix, il se rappelait avec une netteté implacable l'angoisse étrange de son amie. Et puis... on avait enterré Lucienne. Le mot d'ordre avait couru : « C'est un accident. » Lui seul savait.

Il arriva devant le pavillon de chasse. Les volets en étaient clos. Personne n'y entrait plus : il en avait seul la clef. Frappé de vertige, il s'arrêta un instant. C'était là. Derrière la porte de chêne, les meubles avaient certainement gardé le même ordre ; la chambre, sa sonorité. Les coussins, le gui au plafond, l'odeur de résine et de pin, tout y était, sans doute, comme l'année précédente.

On accédait au pavillon par un perron de cinq marches. A la quatrième, il s'arrêta. Allait-il redescendre et fuir de nouveau ? Il hésitait, mais une puissance obscure le poussait contre

la porte, le corps un peu courbé, la main droite en avant, avec le désir et l'effroi d'ouvrir. Il avait la clef à la main. Il la mit dans la serrure. Tournerait-il maintenant ? Irait-il jusque dans cette chambre où le passage de la vie à la mort d'un être aimé s'était accompli avec du sang ? Il haletait, ayant le besoin presque uniquement physique d'entrer et d'étreindre chacun des objets où Lucienne avait posé ses transparentes mains, de répéter les gestes fiévreux et adorables qui les avaient conduits jusqu'à ce bruit d'une petite balle qui tue.

Qu'avait-il à faire ? Rien : tourner la clef de droite à gauche ! Claude hésitait : « Si j'entre, pensait-il, la vie ancienne me reprendra par ces sortilèges qui m'étaient si doux et qui m'ont fait tant de mal. A l'intérieur, c'est la mort et la décomposition. Ici, c'est la vie et ma soif de lumière. Entrer, ou partir ? Il me faut faire un choix. Ce n'est qu'une petite chose. En aurai-je le courage ? Pendant si longtemps, je n'ai suivi que la pente de mon désir ! »

La main se crispait sur la clef. Une seconde. Toute une éternité d'hésitation dans une seconde ! Le destin de Claude était suspendu à ce geste d'enfant : tourner une clef. En lui, toutes les forces maléfiques le poussaient à ouvrir. Il chancelait.

Brusquement, il retira la clef et, comme s'il n'avait pas assez de confiance en soi, c'est en courant qu'il s'éloigna, s'arrêtant à deux fois pour regarder en arrière et reprenant en hâte sa marche. Quand il vit son auto, il eut une détente heureuse : il était sauvé.

Il mit en marche, mais il ne se dirigea pas vers la maison des Vitarelles, à deux kilomètres de là. Il ne voulait relier avec aucun témoin mortel ou inanimé de son passé. Depuis la mort de Lucienne, il avait porté dans son cœur la crainte, le remords, le dégoût de soi, et cet immense désespoir qu'il avait entraîné jusqu'aux terres glacées de l'Alaska. Et toujours la même solitude ! Et toujours son appel à une foi qui restait muette ! Et toujours son âme qui se heurtait aux ténèbres et retombait chaque fois plus lourdement blessée. Rien. Aucun écho ne répondait à son appel... Seule, cette émotion qu'il avait connue devant Roc-Amadour !

La vision de la ville s'élevant du gouffre pour conquérir l'azur s'imposa à ses yeux et l'attira. C'est la route de Roc-

Amadour qu'il reprit avec hâte. En chemin, l'atroce pensée de Lucienne disparut et la vision fraîche de Suzel l'envahit. Suzel ! Il l'envia soudainement avec une passion lancinante. Il lui en voulait de ne pas compliquer la vie et de porter du bonheur dans ses yeux. Elle était de la grâce chantante. Sa voix était musicale : une goutte de lumière avait fait nid dans son gosier. Mais que lui importait à lui, Claude, tout cela ? La lumière de cette jeune fille lui rendait plus épaisses les ténèbres qui l'environnaient.

Au moulin de La Peyre, il s'arrêta de nouveau. Il savait bien qu'il retournerait, le soir même, à Roc-Amadour et n'avait plus de raison pour se presser. Il détacha un canot de pêche et, continuant sa rêverie, il remonta la rivière d'eau morte jusqu'à sa source, qui est un lac profond, à coups de nonchalantes rames. Quand il fut de retour, la nuit confondait la terre avec le ciel.

Il reprit son auto et mit en marche vers l'Hospitalet. A trois kilomètres de là, un lapin, fuyant sur la route, fut happé par les cônes des phares. Il le laissa prisonnier dans cette lumière rapide et trop éblouissante. Il éprouvait du plaisir à tenir le pauvre fou en sa possession jusqu'à ce que la mort s'ensuivit. Tout à coup, il eut honte de sa cruauté :

— Quelle brute je fais encore !

Il éteignit les phares.

IV

Suzel avait le cœur franciscain. Une feuille de maïs, un peu d'eau qui scintille, les oiseaux, le soleil, toutes les créatures étaient ses sœurs. Elle les aimait avec une fraîche spontanéité et possédait le privilège de saisir le divin dans ses plus humbles manifestations. Cela suffisait pour que toutes ses heures fussent denses et lumineuses.

De ce fait, elle ignorait l'envie. Sans doute, l'houstal campagnard de son grand père et de son oncle, les champs, les prés, les truffières comprenaient à peine trente hectares, mais elle ne désirait ni les opulents châteaux sur la Dordogne, ni les champs illimités de certains voisins. De ces biens d'autrui, elle jouissait exquisement par les yeux, les narines et tous les sens. Elle en respirait les arômes que la pluie d'orage avait

réveillés; elle en foulait les tapis d'herbes et caressait, aux vacances de Pâques et en septembre, là les fleurs à peine nées, ici les feuilles à leur déclin, qui prenaient des tons d'abricot et de cerise. Comme l'abeille qui se parfume de pollen et laisse intactes les fleurs qu'elle a élues, elle composait de toutes ses minutes un miel d'allégresse. « Je prends chez mes voisins, disait-elle en riant, formes et couleurs, et ce sont eux qui payent les impôts à l'État. N'ai-je pas choisi la meilleure part? Le bonheur et la richesse sont vraiment choses faciles! »

Dans ses yeux, les moindres sentiments se reflétaient quand elle était joyeuse. Elle livrait alors son âme tout entière, et à tous. Mais si une ombre de tristesse l'avait envahie, un voisin ou un étranger ne voyaient encore en elle que grâce ou sourire, car son cœur, si transparent fût-il, connaissait par instinct et par race cet art charmant de la dissimulation, qui était chez elle une forme de la pudeur. Pour Annie seule, elle ne savait pas feindre. N'eussent-elles pas parlé, que leurs pensées se fussent exprimées par la caresse et la plénitude de leurs regards.

— Suzel, qu'as-tu, ma chérie?

Annie, une charlotte en paille noire nouée au cou, un sécateur à la main, s'était accoudée à l'endroit de son jardin d'où l'on voit Roc-Amadour dans toute sa magie. Elle parlait bas à l'oreille de Suzel, car Claude Descamps, qui écrivait dans sa chambre, aurait pu surprendre leurs secrets.

La jeune fille, pour toute réponse, offrit ses yeux à lire : deux violettes vivantes éclairées de l'intérieur. Même sa mélancolie était de la lumière.

— Tu me fais une étrange amoureuse, dit Annie. Ce qui réjouit toutes les autres met en toi un fond de tristesse ou, du moins, de constante gravité. C'est à Georges Delmas que tu penses?

— Peut-être.

Comme si elle ne voulait pas en dire plus long, elle bondit de quelques pas, se dressa les bras en l'air pour saisir une pêche. Elle n'empauma qu'un peu d'azur.

— Ah! cette fois!...

Elle sauta le plus haut qu'elle put, ses doigts saisirent une branche qu'elle ramena avec vigueur, et elle mordit au fruit à même la branche.

— Que je suis barbare ! dit-elle.

Maintenant, elle avait cueilli la pêche et, la tenant avec ses deux mains, elle se penchait sur elle et en éprouvait la douceur du velouté contre sa joue. Près de ses lèvres, elle l'arrêta afin d'en respirer longuement le parfum. Puis elle planta de nouveau ses dents là où elles avaient déjà laissé leur marque, et ferma les yeux pour mieux savourer, semblait-il, la chair moelleuse.

— Tu peux fermer les yeux, Suzel, je lis en toi, je te comprends, car je sais bien que tes premiers pas hésitent dans le chemin neuf où l'on te pousse.

— Qui me pousse ? Personne. C'est librement, Annie, que je vais vers Georges, parce qu'il me plaît.

— En es-tu bien sûre ?

— Me connais-tu si mal ?

— C'est peut-être toi qui ne connais pas les forces d'amour que tu possèdes. Un bonheur facile te paraîtra vite bien fade. Enfin, à ta guise. Mais tu me caches mal ta secrète mélancolie.

— A force de l'affirmer, c'est toi qui me l'inspires. D'ailleurs, si j'ai une pensée de regret, parfois, pour la Sorbonne, pour mes amis, pour mes études, pour cette franche camaraderie et cette douce liberté que je ne connaîtrai plus, n'est-ce pas naturel ?

— Naturel ? Non, ma chérie. Quand on aime, rien ne compte à l'exception de l'être aimé. C'est en lui qu'on vit d'une brûlante passion, heureuse dans la joie de le conquérir chaque jour davantage, tremblante à la pensée de pouvoir le perdre. Ces délices et ces tourments sont plus grands encore loin de la présence de l'aimé. C'est alors qu'on appelle sans cesse celui qu'on chérit et qu'on ne peut caresser ; vers lui se tendent les regards et les désirs ; son nom est à chaque minute sur les lèvres et à tout instant dans le cœur. Suzel, ma petite Suzel, si la pensée de ta Sorbonne et de Paris t'occupent, c'est que tu n'aimes pas vraiment Georges Delmas.

— Je ne l'aime pas ? Je te défends !... Mais quel jeu redoutable mènes-tu ?

Les volets de la chambre s'entr'ouvrirent en silence, le visage de Claude parut. Annie le vit et dit, à haute voix, comme si elle sollicitait une réplique du jeune homme :

— Ma chérie, ne crois pas que je veuille t'éloigner de

moi ! Au contraire. Ce que je désire le plus au monde pour toi, c'est que tu restes longtemps encore à Roc-Amadour.

— Bravo ! mademoiselle.

Suzel se retourna et Claude lui sourit.

— Bravo, reprit-il, en s'adressant à Suzel, je sais que vous êtes sportive, mais je ne savais pas que vous désiriez battre un si fameux record. Comment, vous, une étudiante parisienne, vous pourriez rester ici encore quelques mois ?

Annie, ayant volontairement amorcé une conversation entre les deux jeunes gens, avait disparu dans le jardin. Suzel dit à Claude :

— Peut-être. Je pense même y pouvoir passer toute ma vie.

— On dit cela, mais l'ennui vient, la satiété, la nostalgie.

— Je n'en crois rien.

— Alors, Paris ne vous a jamais vivement enchantée. Vous ne l'aimez pas ?

— Mais si, j'aime Paris, ma Sorbonne, mon Quartier latin, mes pigeons du Luxembourg, mes livres. Tout cela est bon.

— Oui, Paris est bon, reprit Claude rêveusement. N'est-ce pas là seulement qu'on vit, qu'on vibre et qu'on oublie ?

Elle posa les yeux sur ceux de Claude, avec une hardiesse que leur lumière rendait ingénue :

— Pourquoi oublier ? demanda-t-elle.

Il eut un geste vague, un peu las. Les cigales, de toutes parts, recommencèrent à faire chanter la sécheresse.

— Avez-vous visité Paris ? dit-il en baisant. Connaissiez-vous l'agitation d'un millier de coulissiers qui s'assassinent de cris sur les marches de la Bourse ?

— Je la connais.

— Et les nuits de Paris ! Qu'aimez-vous le mieux, de la montée de l'avenue du Bois à pied, ou du spectacle de la Concorde, vénitienne et glacée après une journée de pluie ? Moi, je leur préfère encore les rues de la Butte en marche vers la place Blanche : tout un quadrille de herses qui clignotent avec, dans le fond, les ailes lentes et rouges du Moulin.

— Poète ! Mais c'est, en effet, fort joli.

Elle riait, pour rien, pour le plaisir et agaçait le jeune homme par sa désinvolte moquerie. Et lui cherchait un mot pour la blesser et n'en trouvait pas qui fût assez aigu et subtil.

Alors, d'un bond, il sauta par la fenêtre dans le jardin et reprit assez gauchement la conversation :

— Allons, allons, ne raillez pas. Poète, disiez-vous ? Non pas. Mais trouvez donc une comparaison avec l'avenue du Bois ou les Champs-Élysées. Le soir, mille autos parallèles montent sur quatre rangs et se rejoignent dans ce porche infini qu'est l'Étoile où le soleil se couche. Cinq heures, l'hiver ; sept heures, l'été. Anis.

— Grenadine.

— On crie une troisième édition. Et les autos montent vers le soleil. Les autos !

Elle dit :

— Une auto, c'est une fête pour les yeux et l'esprit. De la ligne, de la grâce, un équilibre. De l'utile transformé en beauté.

Il s'écria :

— Bravo ! Je ne vous croyais pas si moderne !

Elle hocha ses cheveux en pluie et parla petit nègre.

— Moderne ? Comprends pas ! Pour moi, auto égale cathédrale.

— Ah ! cette fois, vous êtes vieux jeu !

— Vieux jeu ? Comprends pas davantage. Tout ce qui est harmonieux, un temple grec, un porche gothique, un capot d'auto porte un reflet d'éternité visible. Dire cela, est-ce moderne ou vieux jeu ? Des mots. Connaissez-vous l'odeur du réséda ?

Interloqué, il dit :

— Le réséda ?

— Oui. On l'appelle encore herbe d'amour.

Elle s'était penchée en une demi-génuflexion, le bras allongé, la main menue, et Claude ne voyait que la courbe de ce corps jeune, un peu brusque, la jambe nerveuse, le bras brun si joliment modelé : il la désira subitement. Mais, dès que Suzel fut relevée, il eut comme honte de lui, et s'en étonna. Ce sentiment lui était inconnu. Il n'eut pas le temps d'en chercher la cause ; la branche de réséda, l'odorante herbe d'amour le grisait de son parfum. Et Suzel lui disait :

— Sentez-moi ça. Est-ce moderne ou vieux jeu, ce parfum ? Il est ce qu'il fut et ce qu'il sera : un peu d'éternité sensible. Voilà ce qu'on ne m'a pas appris au bachot.

— Évidemment. A quoi cela servirait-il ?

Elle vit qu'il ne la comprendrait pas encore et se tut. Près d'eux, glissant plus qu'elle ne marchait, passa Annie, des roses pourpres contre son corsage. Elle leur fit un sourire et disparut. C'était l'heure où sa douce folie la reprenait : elle allait, sous prétexte de porter un bouquet de roses à la chapelle miraculeuse, attendre celui qu'elle aimait toujours.

Quand ils furent de nouveau seuls, Suzel regarda Claude en face et s'émut devant l'amertume et la figure désenchantée que cachait son sourire. Elle prit les mains du jeune homme dans les siennes.

— Depuis une semaine, lui dit-elle, nous nous sommes vus presque tous les jours. Nous avons parlé et ri ensemble. Mais nos âmes ne se connaissent pas mieux qu'à la première minute de notre rencontre. Répondez-moi, êtes-vous heureux ?

Il fut saisi d'étonnement devant cette hardiesse de Suzel qui sautait, à pieds joints, dans la moelle de sa vie et lui posait une question qui touchait si vivement à ses préoccupations les plus intimes. Certes, il avait souvent entendu des amies l'interroger fort indiscretement et il avait reçu de bien extraordinaires confidences. Mais ce n'était toujours qu'une poursuite capricieuse sur les plus hautes branches de l'indifférence, une aguichante escrime. Il n'avait jusqu'à ce jour badiné avec les femmes que de façon équivoque, ou cyniquement, avec l'unique pensée qu'une défaillance les mettrait en son pouvoir. Même avec Lucienne, la seule qu'il eût vraiment aimée, il n'y avait eu qu'une brûlante poussée des sens. Et voici qu'une jeune fille du Quercy, une étudiante parisienne lui enfonçait la porte du cœur et s'y installait avec une brusquerie de chèvre. Et ce cœur jusqu'à ce jour avait été dur et fermé. « Un pur diamant », disait-il avec fierté avant la mort de Lucienne. « En toute chose, le cœur hors de jeu », avait-il entendu répéter autour de lui ; et le plaisir avait été la seule forme de son amour. Mais voici que Suzel brisait d'un coup, jusqu'à l'amande, ce cœur que lui-même pensait invulnérable. Elle l'inondait de quelque chose de pur et d'ineffable. Douceur, première douceur qu'il eut la tentation d'accepter. Il ne le voulut pas. D'instinct, il se mit sur la défensive :

— Si je suis heureux ? Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Pourquoi ? reprit Suzel (et la lumière de ses yeux semblait avoir pâli), je vous répondrai par une autre question. Pourquoi,

dités, les hommes d'une même race, d'une même petite ville, qui parlent apparemment la même langue et s'agitent autour d'intérêts analogues, vivent-ils chacun dans un monde de pensées, de peines et de désirs, aussi éloignés les uns des autres que les étoiles au ciel ? On échange des signes, on mêle des sensations, mais les cœurs entre eux ne communiquent pas.

— C'est que, sans doute, répondit Claude, nous sommes trop civilisés.

Ils s'étaient assis, à l'ombre, et la ville de Roc-Amadour en face d'eux. Suzel ne disait plus rien. Lui, près d'elle, la regardait penchée en une courbe frémissante, les bras allongés. A quoi pensait-elle, et de sa méditation n'allait-elle pas jaillir, comme il l'avait toujours vue, légère et dansante ? Il éprouvait un plaisir rare à mettre son inquiétude et sa désolation en contact avec cette joie si puérile d'apparence et pourtant si profonde. N'avait-elle pas touché, du premier coup, la corde la plus douloureuse qui fût en lui ? C'est maintenant qu'elle ne disait rien, que la voix légère cheminaient en avant dans son âme : « Êtes-vous heureux ? » Il se flattait d'être impénétrable et elle avait lu en lui, en se jouant. Il désira plaisanter, et les mots ne venaient pas à ses lèvres. Et toujours la voix musicale : « Êtes-vous heureux ? » Dans la courtoisie de la forme interrogative, il voyait l'affirmation d'une certitude et peut-être une invite à se laisser guérir. Il n'y avait plus qu'à fuir Suzel ou à s'abandonner. Il répondit, comme à lui-même :

— Oui, nous sommes peut-être trop civilisés, trop matérialisés. Les hommes ne connaissent plus la divine enfance des cœurs. Ceux de ma génération l'ont-ils même soupçonnée ?

Il généralisait, afin que Suzel ne comprît pas qu'il parlait pour lui seul. Mais elle semblait lointaine, ses yeux penchés on ne savait sur quoi. Ils restèrent encore l'un près de l'autre, sans rien dire. Ils entendaient bourdonner la lumière et les guêpes. Enfin la voix claire de Suzel :

— Le monde manque de joie ; la mode est à la laideur et au mal.

Ces paroles le firent frémir dans son inquiétude.

— Le mal ? dit-il, qu'est-ce que le mal ? Ni les philosophies, ni les religions, ni le monde ne se sont mis d'accord. Pour un Tolstoï vieillissant, le mal, c'est la richesse ; pour mon père, la pauvreté ; pour ceux que j'ai longtemps aimés, c'est l'accep-

tation des lois éternelles et la volonté de lutter contre nos plus étranges désirs. Le mal, définissez-le, vous qui trouvez si bien la définition de toutes choses.

Il avait parlé avec une vive âpreté dont il se repentait aussitôt. Déjà devant lui, Suzel s'était levée, les yeux, les lèvres et tout le visage rayonnant d'un malicieux plaisir. « Ah ! une définition du mal ! » disait-elle, en s'éloignant.

Que sa démarche était souple ! Le visage maintenant en pleine chaleur, elle coupait une rose et, vivement, elle la vint tendre à Claude :

— Définissez cette *Maréchale Ney* ! Les botanistes y verront des pétales, un pistil, des étamines. Merci bien. Est-ce cela qui me fera comprendre le mystère odorant qui s'appelle une rose ?

— Qu'est-ce donc une rose pour vous ?

— Pour moi, c'est quelque chose de fraternel, doux au toucher, et qui me parfume jusqu'au cœur.

— Et le mal ?

Il revenait ainsi à son tourment intime et à ses tentatives d'évasion spirituelle.

— Le mal, dites ? Qu'est-ce que le mal ?

— C'est comme une ombre sur mon âme qu'elle blesse.

— Vous avez sans doute été souvent blessée ?

Elle eut un joli geste d'indifférence.

— Un rien, un peu de lumière, cela suffit pour me guérir.

Puis, regardant sa montre au poignet :

— Neuf heures. Vite. Il est temps que je remonte à la maison.

Déjà, elle s'était recoiffée au peigne de ses dix doigts et s'apprêtait à partir. Mais lui, dans un élan dont il ne fut pas maître :

— Suzel ! cria-t-il.

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi. Elle s'arrêta, un peu émue, et attendit. Il s'était rapproché d'elle et la ramenait, par la main, vers le banc. Un désir un peu pervers l'avait pris de faire tomber, goutte à goutte, sa fièvre et son inquiétude sur cette fraîcheur, afin de voir lequel d'elle ou de lui l'emporterait.

— Suzel, j'ai un ami qui m'est cher et qui voudrait bien vous connaître. Il a mon âge, et il est allé assez loin dans le plaisir et dans le mal pour rencontrer la pourriture et le néant.

Son affreuse misère morale, il ne la montre d'ailleurs pas. Longtemps, il a cherché à ériger en maxime ses pires désordres, mais il n'est arrivé qu'à descendre tellement bas que l'horreur de son néant aujourd'hui l'épouvante. Il le fuit et il se fuit, avec l'espoir de se retrouver un autre, et ce n'est toujours que lui-même qu'il rencontre chaque soir. Ce monstrueux ami, s'il approchait de vous, à quel point ne blesserait-il pas votre âme ?

— S'il cherche ce que j'aime, pourquoi me blesserait-il ? S'il ne le cherche pas, croyez-vous que longtemps je l'intéresse ?

— Il cherche, oui ; mais je ne vous ai pas tout dit. Si cet homme ne s'était pas contenté de faire du mal à soi-même ? S'il avait brisé la vie d'un autre ? S'il était, en quelque sorte, un criminel ? Comprenez-vous mieux, maintenant ?

Il s'était fébrilement penché vers elle, épiant dans ses yeux un frisson d'horreur. Il ne vit rien, qu'une profonde lumière, et il entendit la voix de Suzel, plus grave qu'à l'ordinaire :

— Il serait criminel ? Tant d'autres le sont, qui ne se le reprochent pas. Nous sommes presque tous les assassins de l'âme, de l'esprit et du cœur de nos frères... Votre ami doit être bien malheureux ?

Tant de mansuétude l'étreignait. Ce fut à mots hachés et frémissants qu'il ajouta :

— Il l'est, et si, un jour, il vous rencontrait, il vous dirait que cette jeunesse, cette joie, cette limpidité qui sont votre charme, il ne les a jamais connues. Il les désire et il les cherche en vain, car toutes les routes du rachat se ferment devant sa volonté chancelante. Que peut-il faire maintenant ? Quel espoir se lèvera en lui ? Voyez-vous un remède pour son mal ?

Elle répondit, après un long silence :

— Annie, la pieuse Annie, dirait que votre ami ressemble étrangement à ce pauvre blessé dont l'Évangile rappelle l'histoire, et qui fut guéri dans son cœur parce qu'il avait pu dire : « Seigneur, je ne suis pas digne... »

Subitement, elle se leva et courant à la lumière comme pour y chasser l'ombre qui avait pesé sur elle :

— Allons, vite, je pars. Excusez-moi. A l'un de ces jours. Sa voix, ses gestes avaient-ils leur coutumière insouciance ? Adossé au portillon, Claude la regarda s'éloigner, pareille à

la colombe qui décrit dans son vol une courbe harmonieuse, mais qu'un plomb de chasseur a secrètement touchée et visiblement alourdie.

V

« Suzel, pensait-il, vous ai-je vraiment blessée, hier après midi ? »

Claude déjeunait à une petite table placée à l'extrémité d'une cour de Sainte-Marie-des-Fleurs, en forme de loggia, et qui donnait sur le cañon. C'était un endroit agréable où M. Marchal groupait sa clientèle de choix, laissant les salles intérieures aux pèlerins qui mangeaient et buvaient par escouades. Cet hôtelier, qui avait des lettres et du goût, soignait les touristes, dès qu'il voyait en ceux-ci des gens capables de goûter finement un cou d'oie farci ou d'apprécier jusque dans leurs nuances un Cahors et un Montbazillac. Diplomate, il n'allait pas vers eux pendant le repas pour leur arracher du fond de la gorge des félicitations de commande, mais ici ou là, entre deux portes, dans le salon d'attente ou sur le perron de l'hôtel, sa finesse trouvait toujours l'occasion de glisser une parole pertinente. Et Claude parlait volontiers avec lui.

Mais, ce matin-là, le jeune homme ne pensait qu'à Suzel. Il hâta son déjeuner, descendit l'escalier, traversa la ville et remonta jusqu'à la Voie-Sainte, espérant la voir. Il resta deux jours sans la rencontrer.

Du coup, les arbres lui parurent sans sève, les maisons tristes, les fleurs atteintes de langueur, et les murs de Roc-Arnaud, couleur d'ocre ou d'outre-mer, ne frappèrent ses yeux que d'une image désolée. Il voulut croire que ces pierres hiérarchisées ne l'avaient d'abord séduit que par sortilège, mais son esprit était trop lucide pour qu'il ne se rendît pas à l'évidence : les heures étaient sans charme et la ville sans poésie parce qu'une chère présence lui manquait.

Au troisième matin, l'aurore, ayant sauté dans sa chambre par la fenêtre ouverte, lui avait barbouillé le visage de rose et de vermeil. Il n'avait pu se rendormir, occupé par la même pensée, et il avait couru du lit sous le ruissellement de la douche. Puis il s'était habillé rapidement, avec la pensée que Suzel viendrait peut-être le surprendre dans le jardin.

Minutes lentes, sans douceur, où, allumant une nouvelle cigarette à l'ancienne consumée, il alla de sa chambre au jardin, du jardin à sa chambre, et s'accouda devant la Vierge maugrabine et son enfant noir, où des pêches, des pommes d'amour et des branches se groupaient à ses pieds en une colline de fraîcheur. Une fois encore, il relut l'inscription : *Da nobis gaudia*, et en savoura longuement l'ironie.

« Donnez-nous de la joie » ! La joie, la divine allégresse des oiseaux et du soleil qui ricoche, feuille à feuille, sur les fusains, était-ce pour lui ? La joie, saltation du corps, musique de l'âme, il ne se souvenait point qu'elle l'eût jamais pénétré, et c'était avec une amertume secrète qu'il l'avait vue, depuis une semaine, s'épanouir, sourire et charmer jusque dans les plus menus gestes de Suzel et dans cette ariette de Mozart qu'elle lui avait chantée.

Suzel ! Toujours elle. Qu'il s'irrite, ou songe, ou essaie de briser l'invisible conspiration de douceur qui l'environne depuis quinze jours, Suzel est la source et la cible de ses pensées. Tout vient d'elle et tout vole en pointe vers elle.

Dans le jardin où il s'épuisait dans une attente vaine, il mit ses pas là où elle avait marché. Ainsi faisait-il, quand il aimait ou recherchait Lucienne, et il eut la crainte de recommencer la même aventure. N'était-ce pas toujours, au fond de lui, le désir unique du plaisir ? Pourtant, il semblait qu'un sentiment tout neuf, frais, presque ingénu, le conduisait pour la première fois, dans sa vie d'homme. Dans le fond de lui-même, il avouait que cette expérience d'un amour enveloppé de pudeur et de grâce était la seule qui lui restât à tenter. Il avait connu toutes les jouissances de la passion, sauf celle-là, et il y trouvait une saveur étrange, qui le rendait à la fois plus simple et meilleur. Saveur nécessaire que l'éloignement même passer de Suzel faisait fondre et mourir en lui. Il eut peur à la pensée que la jeune fille ne revint pas, et il se repentait des paroles qu'il avait prononcées, l'avant-veille, et de ce lourd désir qu'il avait eu d'envelopper Suzel de trouble et d'ombre.

La grille du jardin grinça. Était-ce elle ? Il ferma les yeux pour mieux sentir pénétrer en lui par tous les sens la présence aimée. Mais le pas était moins rapide que d'habitude. « Une, deux, trois, comptait-il. Non, ce n'est pas elle. » Il ouvrit les yeux. Annie, avec sa charlotte de paille et son

extraordinaire sensibilité romantique, le saluait d'un sourire.

Ils échangèrent quelques paroles pour rien ; puis elle prit son arrosoir, le remplit à l'eau de la citerne, et rafraîchit ses résédas, ses laitues et ses pommes d'amour qui exhâlèrent dans leur joie un troublant parfum d'âme végétale et de terre mouillée. Elle se penchait, revenait à la citerne et faisait toutes choses avec ces gestes lents et méticuleux qu'ont les religieuses dès la trentième année. Son arrosage terminé, elle coupa des roses.

— Celles-ci ne sont pas pour vous, dit-elle à Claude. Je vais les porter à la chapelle. N'y monterez-vous pas ? C'est le premier jour de la grande retraite. Il y aura beaucoup de monde et trois évêques présideront les cérémonies. Tout à l'heure, la procession partira de la basilique pour aller chercher, à l'Hospitalet, la sainte Coiffe, celle que portait la mère du Christ et que Charlemagne aurait donnée au Chapitre de Cahors. A trois heures, allocution et cantiques sur le parvis.

Il faisait semblant d'écouter. Doucement, avec une malice ouatée, qui ne semblait que de la négligence, Annie ajouta :

— C'est là que Suzel viendra me rejoindre.

Du coup, il sentit l'arome des fleurs, celui de la terre mouillée, et la voix d'Annie lui parut plus musicale qu'à l'ordinaire. Mais il n'en montra rien.

— C'est vrai, dit-il, jouant l'étonnement, voilà deux jours, je crois, que nous ne l'avons pas rencontrée.

Annie sourit à ce pronom maladroitement mis au pluriel et répondit que Suzel était partie, l'avant-veille, pour Gramat, afin d'aller embrasser des amies de lycée qui s'y trouvaient en vacances.

— Ah ! dit-il seulement, la vanité blessée de ce que Suzel ne l'en eût pas averti.

Quand Annie, s'étant éloignée, ne fut plus qu'une ombre glissante à travers les lentisques et les chênes verts du Mar-caillou, Claude rentra dans sa chambre, refit son nœud de cravate, se mira dans la glace, se trouva les joues plus pleines, toujours mates, avec du sang à fleur de peau. Il se sentit subitement plus heureux et à l'unisson de la magnifique journée qui s'ouvrait par un prélude de lumière sur les falaises de l'Alzou, sur la façade ocrée de la basilique et jusqu'aux hautes extrémités du chemin de ronde. Il sortit sur la Voie-Sainte, fit

quelques pas et le sol lui parut rebondissant. Il eut faim : ce n'était pas désagréable, et, pour aiguïser ce plaisir, il se rendit à Sainte-Marie-des-Fleurs à pied, en passant par la ville basse. Rien ne le pressait. Il était huit heures, et Suzel ne devait revenir de Gramat qu'au début de l'après-midi.

Il descendit enveloppé de lumière. Septembre avait hérité d'août le beau temps auquel il ajoutait une nuance de mélancolie et une incomparable splendeur. Les touristes, attirés par les grâces toscanes de la matinée, arrivaient en foule et laissaient pénétrer cette grâce et ce décor moyenâgeux dans leurs grosses lunettes d'écaïlles. Une auto de paysannes, en noir, avec la double ruche blanche de leurs bonnets tuyautés, dépassa un car d'Anglais ébahis. Les races, les classes, les accents se confondaient. A la porte du Figuier, cette Babel encore peu dense s'écrasait avec quelque chose de rustique et de débraillé qui plut à Claude. Il avança dans la ville. Les maisons gothiques et les boutiques Renaissance avaient mis chacune, sur un petit étal ou à même les pavés, des chaudronneries de cuivre rouge astiquées le matin même, vieilles ou non, mais toutes bossuées afin d'avoir l'air centenaires.

Soudain, la rue s'emplit de ronflements de moteurs, et des klaxons fracassèrent le silence. Deux cars chargés d'étrangers s'abordèrent. On reconnut à la longueur de leurs dents les Anglais d'avec les Espagnols. Les conducteurs, deux Gascons pur sang, s'insultèrent, jurant des *milledious* et des *cadedious* sonores.

L'antiquaire, qui attendait pour aller dans sa boutique que la rue fût désembouteillée, dit à Claude avec son bel accent de Toulouse :

— Écoutez-moi ces deux brailards. Ils aiment tellement Dieu qu'ils le mettent à toutes les sauces.

Roc-Amadour se trouvait coupé en deux camps : ceux qui étaient en deçà des cars aborbés et ceux d'au delà. On aurait dit que la vieille ville, avec son unique rue trop étroite, son cañon resserré et ses rochers menaçants, en équilibre dans le ciel, esquissait une dernière défense contre un siècle de mécanique et de vitesse qui ne s'harmonisait pas avec elle. Les torpedos, les camionnettes, les cars qui dévalaient de l'Hospitalet et remontaient vers Roc-Amadour s'engouffraient dans la porte du Figuier, dans la Porte du Salmon, s'enchevê-

traient, s'immobilisaient, et la frénésie des chauffeurs s'exhalait dans un tumulte rythmé de cornes et de trompes. Prudemment, les piétons s'étaient rangés sur une placette, face à l'Alzou. De l'autre côté du ruisseau desséché, avançait une charrette trainée par des bœufs en robe franciscaine, avec cette robuste et tenace lenteur qu'ils avaient du temps des grands bâtisseurs de basiliques. Cette vision plongea Claude à dix siècles en arrière et son esprit, durant quelques minutes, oscilla entre le moyen âge qui lui semblait s'être prolongé jusqu'à l'invention de l'auto, et les temps modernes, à peine nés. « Là, le rythme et le silence, pensait-il; ici le bruit de la trépidation où l'homme s'étourdit, n'ayant plus le temps ni le goût de penser. Tous les ilots de spiritualité s'évanouissent sous un tumulte universel. »

Lorsque Claude, — la rue étant redevenue libre, — atteignit le pied de l'escalier, les cloches s'éveillèrent. Ce fut une broderie de carillons non à la mode flamande, mais à la volée, comme on sème les grains, avec l'on ne savait quelle fatalité dans le rythme lassé peut-être d'avoir si souvent battu en vain. Ces cloches annonçaient le départ de la procession qui allait jusqu'à l'Hospitalet recevoir les reliques de la Sainte Coiffe, apportées de Cahors, en auto.

Bientôt, Claude l'aperçut à la cime de l'escalier en une oscillation noire et rouge qui hésitait à descendre, comme si le double gouffre de l'escalier et de la rue, par-dessus la rampe, la frappait de vertige. Entre elle et le gouffre, le suisse immobile dressait sa hallebarde.

Soudain, les cloches emportées dans une brusque saute de vent sonnèrent avec plus d'allégresse durant deux secondes. Des lambeaux de cantiques éclatèrent. Maintenant la procession se déroulait et descendait en un rythme lent. On distinguait la face paysanne et rubiconde du suisse, le bicorne noir, le tranchant de la hallebarde, les brodequins cloutés à la Charlot. Il avançait, marche par marche, contenant toujours la foule qui s'allongeait et grossissait derrière lui.

Deux coups secs : la hallebarde fit tressauter l'escalier de pierre. Les gros brodequins étaient à hauteur du visage de Claude. Il se retira dans la boutique de l'antiquaire.

Seuls, contre le bas de la rampe, restèrent un Anglais et

une Tahitienne. Le buste penché, les mains crispées sur un kodak, ils mitraillaient la procession.

Et Claude vit passer des enfants de chœur à calottes rouges, des jeunes filles en voiles blancs, des vieilles en bonnets noirs et tuyautés, des paysans secs, rasés, anguleux, et la mitre de l'évêque, toute en or, qui brillait sur cette houle descendante.

Les uns priaient, d'autres chantaient, mais Claude trouva que le murmure des lèvres avait quelque chose d'automatique, que les voix psalmodiaient machinalement; il scrutait chacun des visages, ou trop jeunes, ou trop vieux à son gré, et ne retrouvait sur aucun d'eux sa constante inquiétude. Rien de surnaturel, non plus. Des voix, des regards, des gestes quotidiens. Il attendait un miracle et ne voyait toujours que des hommes. La procession passa, mince filet de spiritualité qui emplît la rue de Roc-Amadour, se fraya avec peine un passage et disparut dans un désordre de cars et de torpédos. Les cantiques aussitôt évanouis, le tumulte des moteurs et des klaxons reprit son domaine un instant menacé.

— C'est toujours, même ici, le siècle qui l'emporte, pensa Claude.

Toute la journée, il eut l'âme d'un chasseur de gibier spirituel. Sa bonne volonté et ses sens étaient loyalement à l'affût de la moindre émotion. Il espérait qu'un si grand nombre de pèlerins unis dans une même foi lui feraient sentir la brûlure du charbon ardent qui les avait embrasés. Certes, il ne s'humiliait pas, il ne disait pas encore : « Seigneur, je ne suis pas digne », mais il avait un grand désir de trouver au coin d'une marche, à l'ombre d'un pilier ou devant un autel, un sentiment naïf et indéfinissable, une force extérieure à lui, qui viendrait l'émouvoir et l'exhausser.

Dix fois, il se trouva au pied de l'escalier, et dix fois il le gravit, épiait les gestes, scrutant les visages. A hauteur de lui, quelques hommes, des femmes âgées montaient, debout et priant, le chapelet à la main droite, la couronne de pain ou le panier de provisions au bras gauche : image de la chair et de l'esprit, étroitement unis. Là, comme partout ailleurs, le temporel alourdissait le moteur de l'âme qui voulait prendre de la vitesse et monter allègrement. De marche en marche, les *Ave Maria* étaient débridés dans une atmosphère de vin framboisé, de foie gras et de pain de ménage. Était-ce sagesse ou réalisme

un peu trop primitif, cette prudence paysanne qui calait bien ses sabots avant de donner un peu d'envol à l'âme et qui portait avec amour, jusque dans les manifestations de la foi, un picotin pour frère l'âne le corps? Claude, affamé d'absolu, ne comprenait pas cette prudence.

Une curiosité amusée le ramena vers Suzel :

— Comment, elle qui met de la lumière sur toutes choses, expliquerait-elle cela ?

Une demi-heure plus tard, après la grand messe, sur la placette de la basilique, que le soleil brûlant et l'ombre se partageaient en parties à peu près égales, Claude se trouve parmi la foule qui s'assemblait autour de l'évêque. Les gamins tendaient le cou, baisaient l'anneau pastoral. Des reliques étaient au milieu de la foule, à portée de la main. Une odeur d'encens et de cierges brûlés flottait dans l'air. La lumière brasillait. Sur le balcon qui unit d'une dentelle de pierres l'escalier de la Chapelle miraculeuse à celui de la basilique, une immense grappe humaine se penchait dans l'ombre du palais des évêques. Des Enfants de Marie chantaient la gloire de Roc-Amadour sur l'air inattendu de *Magali*.

Un prêtre fit un geste. Le chant cessa. On entendit de nouveau les corneilles cisailler l'azur. L'évêque, mitre d'or sur la tête, la main sur la crosse, dit : « Mes frères »... Aussitôt un millier d'esprits et de regards se braquèrent sur lui.

Il avait l'accent rude et rocailleux des montagnards, le visage sanguin, la voix métallique. Il ne prêcha pas, il ne sermonna pas, il ne se perdit pas en subtilités rhétoriciennes. C'était un père qui parlait à ses enfants, et de façon imagée, populaire, et Claude s'émerveilla de voir, autour de lui, un sourire heureux faufler les yeux et les lèvres. Car les bonnes gens sentaient bien qu'on s'adressait uniquement à eux. Ils comprenaient cette improvisation rude et familière, qui ne raffina pas, n'exaltait pas de trop hautes vertus, mais évoquait les affaires du ciel et les affaires de la terre, comme l'avens et le revers d'une même médaille.

Brusquement, la voix métallique vibra plus haut afin de mourir en beauté. Le silence, entre les quatre murs chauds de la place, reprit son domaine. L'évêque fit un grand signe de croix, comme s'il voulait une fois encore, de haut en bas, de gauche à droite, prendre possession des âmes qui allaient se

disperser. Il donna encore son anneau à baiser, puis, sans hâte, suivi de son clergé, il disparut sous l'ogive d'ombre d'une porte creusée dans le mur du palais des évêques.

Alors il y eut un remous dans la foule qui roula en deux fleuves contraires : l'un vers la ville basse, l'autre vers le tunnel qui conduit à l'Esplanade et à l'allée de cèdres, près du château.

Durant une heure, Roc-Amadour ne fut qu'une immense ripaille, où, par groupes que présidaient des curés à croix de guerre et à légion d'honneur, hommes et femmes, enfants de Marie et enfants de chœur ouvraient des conserves, débouchaient des bouteilles, découpaient des poulets d'or qui sentaient l'ail, graissaient leur pain de pâté qui embaumait la truffe, tranchaient, déchiraient, mastiquaient et se désaltéraient au gobelet, au goulot, à la peau de bouc. On buvait et on mangeait partout, dans les encoignures de l'escalier, sous les branches des acacias, des chênes, des sycomores, contre le haut mur de la basilique ou à l'ombre de la croix gigantesque rapportée de Jérusalem.

— Quel dommage, pensait Claude, que la profanation de tels lieux ! Le rossignol n'a qu'une cathédrale de feuilles et il l'ennoblit de ses chants. Ici, c'est une double merveille naturelle et architecturale, mais qui donc s'en soucie ?

Il sourit aussitôt de lui-même. « Hé ! quoi, je m'indigne ? Voilà qui me change. Quel pouvoir Roc-Amadour a-t-il donc sur moi ? »

Comme il descendait vers Sainte-Marie-des-Fleurs, il s'arrêta brusquement : devant lui, dans une délicieuse loggia du *xv^e* siècle, il vit une table rectangulaire où les convives rappelaient par leur disposition la *Cène* de Vinci. Derrière eux, dans un vitrail, Jésus en robe rouge flattait de la main un symbolique agneau, mais ce n'était plus d'un pain mystique qu'il s'agissait. Une douzaine de paysans mordaient à pleines dents des cuisses de volailles.

— Ce n'est pas encore cela qui donne réponse à ce que je cherche, pensa Claude.

L'après-midi, avide d'entendre un mot, de voir un geste qui aurait touché son cœur, il visita le Chemin de Croix et en revint horrifié par le badigeon jaune et vermillon dont on avait fraternellement enduit les personnages de la Passion. Tant de laidur

pour une si grandiose évocation le blessait à vif. Il ne savait où se réfugier, pour retrouver un peu de cette intime douceur que lui donnait la simple présence de Suzel.

Il allait devant lui, sans but précis. Au haut de l'escalier, il s'arrêta pour avoir le mélancolique plaisir de regarder la Sœur marchande dont le visage d'ivoire s'harmonisait si bien avec la rusticité de ses bibelots et la patine des vieux murs. Et si frêle, cette Sœur, sans âge, aux mains diaphanes, qui glissait sans qu'on l'entendit et semblait là de toute éternité.

Il descendit l'escalier et s'attarda sur la première plate-forme, à la terrasse de Sainte-Marie-des-Fleurs où Suzel donnait à manger aux colombes et caressait à leur soyeux plumage le duvet de ses joues. Deux touristes à chapeau tyrolien s'y étaient attablés et, tournant le dos au palais des évêques, à la basilique et à la chaude beauté de la falaise surplombante, s'empifraient de bière. Claude eut un haut-le-corps.

— Cette terrasse? Quel poste d'observation! lui dit M. Marchal. Les cinq parties du monde, le meilleur et le reste, y défilent.

Il avait le regard aigu et ce léger scepticisme de gens qui ont vu et entendu beaucoup de choses.

— Monsieur, ajouta-t-il, ces jours de fête et de tourisme sont une bénédiction pour mon hôtel. Ils vous intéressent, je m'en aperçois, mais ce n'est pourtant pas dans cette semaine que vous découvrirez l'aspect du vrai Roc-Amadour. Il faut le voir dans sa solitude de l'hiver, quand les chèvres grimpent le grand escalier ou même à la fin d'avril, lorsque les remparts, les vieux murs, les tours des églises frissonnent d'iris en fleur.

Devant eux l'escalier continuait d'exhausser toujours de larges chapeaux, des chemises blanches à la Danton, des robes noires de vieilles femmes, — les cinq parties du monde, comme disait en gasconnant un peu le patron de Sainte-Marie-des-Fleurs, — et tout ce monde arrivait finalement les jambes brisées, devant la chapelle miraculeuse.

Claude, qui avait du temps à perdre, descendit rêveusement. L'aveugle (de naissance, disait la pancarte) ne lui tendit pas son quart de soldat. Il l'avait vu trop souvent, depuis quinze jours, pour ne pas le considérer comme un habitant de Roc-Amadour. Claude sourit à cette naïve manifestation de duplicité et continua de descendre lentement. Sur la rampe, un

lézard buvait le soleil avec toute sa peau. Image de la félicité béate. Ne rien penser, ne rien tenter : « Non, dit Claude, ce n'est pas encore le fin mot de la vie. » Il descendait toujours, croissant des gens qui parlaient entre eux ou déroulaient des *Ave*.

Tout à coup, il s'arrêta. Quelqu'un montait à genoux, marche par marche. C'était une jeune fille, le corps souple, le visage un peu grave, intelligent. Elle ne voyait personne. Elle n'entendait personne. Aucun respect humain, ni aucune affectation.

Rien n'existait pour elle que sa prière et les marches à monter. « Est-ce par pur mysticisme ou pour la guérison d'un être aimé? » se demanda Claude. Elle montait à genoux, les cils à peine baissés, frémissante. L'esprit chez elle dominait la matière. Elle avait une foi et elle savait vers où en diriger les élans.

Une rapide émotion bouleversa Claude, et il admira cette jeune fille pour sa beauté et l'envia pour sa ferveur.

Alors, tout naturellement, l'image de Suzel revint occuper sa pensée. Les minutes lui parurent à la fois douces et interminables. Il descendit l'escalier, s'agaça dans la rue, remonta jusqu'aux églises et retrouva Suzel sur l'Esplanade qui domine les belles pentes abruptes de l'Hospitalet.

— Suzel! Suzel!

Ce nom, qu'il eût crié, mourut sur ses lèvres. Ils dirent des choses sans importance, afin de préparer un abordage de leur sensibilité. Un mot banal, une simple interrogation suffit à déclencher toute l'amertume de Claude.

— Eh bien! cette journée?

— Quelle déception! J'en attendais un choc au cœur, une brûlure, quelque chose. Rien, ou si peu. Savez-vous ce que j'en retiens, à part l'image d'une jeune fille qui vous ressemble?

— Non! Dites.

A quoi bon, maintenant! Il avait retrouvé la chère présence qui mettait autour de lui de la joie, un équilibre chantant et de la douceur. Il sentait son inquiétude et sa lassitude se détacher de lui. Il ne doutait plus. Il ne cherchait plus. Il se laissait aller, tout simplement, à la douceur de la vie. Les choses se métamorphosaient. L'air était-il devenu plus brillant? Son œil s'enluminait-il de couleurs charmantes? Jusqu'aux moindres pousses, il voyait des frissons de lumière. Ils allaient, ne

disant que des paroles sans importance, heureux d'être l'un près de l'autre et plus l'un à l'autre que s'ils eussent parlé.

Ils allaient, le gouffre à leurs pieds, par-dessus la murette de l'Esplanade; et, là-bas, le cirque de murs nus qui semblaient d'un argent à peine tacheté par le vert de quelques vignes. Et la route, contournant ce cirque, grimpait sur son échine et, brusquement, se perdait dans l'azur, à hauteur de l'Hospitalet.

Un tel spectacle ne rassasiait jamais les yeux, et Claude avec Suzel le contemplait dans une fraîcheur de sensations toujours renouvelée. Quelques personnes, en cette heure charmante, s'accoudaient encore au parapet. Ils laissèrent l'Esplanade et prirent le sentier de chèvre du Marcaillou.

— Alors, vous avez été désillusionné? reprit Suzel.

— Je l'avoue. A part cette belle jeune fille, que reste-t-il pour moi de cette journée? La montée du grand escalier par de bonnes femmes qu'alourdissaient, au bras, une couronne de pain et un panier de victuailles.

— L'image de la vie. L'esprit tire à hue, le corps à dia.

— C'est cela même, reprit Claude avec une subite vivacité. Et voilà ce qui rend si tragique notre destinée. Comment concilier en nous ces deux frères ennemis? Qu'en pensez-vous? Trouvez-vous un tel pathétique dans cette dualité?

— Moi? Mais chez moi l'âme et le corps font bon ménage. Tout comme le vent et la flûte de roseau. Que serait le souffle sans la flûte? De l'air inemployé. Et la flûte sans le soufle? Un roseau inutile. Les deux forment un tout harmonieux.

Puis, avec ce geste familier de la main qui semblait donner à l'azur une pichenette :

— Et pourquoi s'embarrasser l'esprit de tous ces problèmes? Il ne faut pas tant philosopher, mais vivre. Tout simplement.

— Vivre! reprit-il d'un ton amer. Chose légère pour vous, implacable fardeau pour d'autres. Certains sont les prisonniers d'un passé, misérable. Plus ils veulent s'en libérer, plus ils se déchirent aux murs de leur prison. Ah! Suzel! Suzel! si vous saviez...

ANDRÉ LAMANDÉ.

(La dernière partie au prochain numéro.)

UN GRAVE DANGER POUR LA PAIX

L'ÉVACUATION ANTICIPÉE DE LA RHÉNANIE

Cette question de l'évacuation anticipée de la Rhénanie devient de plus en plus angoissante. On objectera qu'il n'y a pas, en ce moment, péril en la demeure, qu'en France presque personne n'en parle. Cela est vrai, et c'est précisément pourquoi il importe d'attirer l'attention des bons Français sur cette grave question.

S'il y a, en effet, dans notre pays une sorte de conspiration du silence, il en est tout autrement à l'étranger. En Allemagne, il ne se passe pas de jour sans que, dans la presse ou dans des réunions politiques, il n'y soit fait allusion : à force d'insister, on est arrivé à convaincre le peuple allemand que cette évacuation anticipée constitue, pour lui, *un véritable droit*. En Angleterre, les ministres eux-mêmes ne cessent de proclamer que cette question de l'évacuation doit être tranchée le plus tôt possible et suivre immédiatement le règlement des dettes interalliées. Enfin, en Amérique, où la propagande allemande n'a jamais été plus active, des sénateurs comme le sénateur Borah n'hésitent pas à déclarer « qu'il faut en finir, une bonne fois, avec tous les *résidus* de la guerre et, en particulier, avec l'occupation de la Rhénanie ». Résidus... qui, pour nous Français, ne laissent pas d'avoir de l'importance, puisqu'ils constituent la base même de notre sécurité.

Au cours de la campagne que je poursuis depuis quelques

mois pour signaler la gravité de cette question de la Rhénanie, j'ai été très frappé de constater combien elle est mal connue de la plupart des Français. Aussi me semble-t-il indispensable d'exposer brièvement l'historique de l'occupation, en remontant à l'origine, c'est-à-dire aux Conférences de la paix de 1919. On pourra voir toute l'importance qu'y attachèrent, à cette époque, les délégués français : il restera ensuite à examiner si cette importance, depuis cette époque, a diminué ou augmenté, surtout pour ce qui concerne la France.

I

On se rappelle que, le 27 novembre 1918, le maréchal Foch adressait une note au gouvernement français dans laquelle il exposait la nécessité absolue de fixer le Rhin à l'Allemagne comme frontière occidentale. Le 19 janvier 1919, il envoyait également aux commandants en chef des armées alliées, une lettre, où il soutenait la même thèse et déclarait qu'en ce qui concernait la Rhénanie, « il appartiendrait au Traité de paix de fixer le statut des populations de la rive gauche du Rhin non comprises dans les frontières françaises ou belges ».

Le gouvernement français acceptait ces propositions, — du moins dans leur principe, — et M. Tardieu était chargé de préparer le Mémoire destiné à servir de base aux discussions des délégués alliés.

Voici quelles étaient les conclusions de ce Mémoire :

1° La frontière de l'Allemagne doit être fixée au Rhin;

2° Les ponts du Rhin seront occupés par une force interalliée;

3° Les mesures ci-dessus ne doivent entraîner, au profit d'aucune puissance, aucune annexion de territoire.

En janvier arrivent à Paris les délégués italiens et anglais qui, déjà, déclarent formellement qu'ils n'acceptent pas la thèse française. M. Lloyd George, dans une interview fameuse, prononce la phrase restée légendaire : « Dans mon dernier voyage à Paris, ma plus forte impression a été la statue de Strasbourg dans son voile de deuil. Ne permettons pas que l'Allemagne puisse ériger une telle statue. »

Le 14 mars, le président Wilson arrive à son tour et se range nettement du côté des Anglais et des Italiens. Les discussions commencent après, fiévreuses, donnant déjà une idée

de ce qu'elles ne cesseront d'être jusqu'à la signature du Traité. Mais la France tient bon : son délégué, M. Clemenceau, déclare formellement qu'il ne cédera pas, car il s'agit d'une question primordiale pour la France, d'une question de vie ou de mort pour sa sécurité future. C'est alors que l'Amérique et l'Angleterre, devant une telle ténacité, cherchent un moyen de donner satisfaction à la France et finissent par décider qu'elles apporteront à la France, « pour le cas de péril, l'engagement solennel de leur aide militaire, immédiate, mais à condition que la rive gauche du Rhin ne sera occupée ni par une force française ni par des troupes interalliées ». C'était le fameux traité de garantie.

M. Clemenceau n'accepte pas cette proposition, car, déclare-t-il, « rien ne prouve que le Sénat américain ratifiera ce Traité. D'autre part, si la France abandonne la Rhénanie, l'Amérique et l'Angleterre sont bien loin pour aider la France, en cas d'attaque, à garnir à temps sa frontière de l'est complètement ouverte ».

Les discussions reprennent, la France bien décidée à ne pas céder. Enfin, le 31 mars, M. Clemenceau, après entente avec le maréchal Foch, — et voulant en finir, — le convoque au Conseil des quatre pour y présenter la thèse qu'il a soutenue si ardemment depuis l'armistice. Le maréchal fait son exposé et déploie une carte que les chefs de gouvernement ne regardent même pas. Le président Wilson écoute, impassible ; M. Lloyd George, bien installé dans un fauteuil profond, affecte de sommeiller ; M. Orlando, qui comprend très bien le français, paraît des plus distraits. Quand le maréchal a terminé, M. Clemenceau avertit ses collègues qu'il va faire traduire l'exposé de ce dernier, mais ceux-ci s'empressent de déclarer que c'est tout à fait inutile, qu'ils connaissent très bien la question. M. Clemenceau lève la séance, le maréchal sort, et notre président peut alors témoigner aux chefs des gouvernement alliés tout son étonnement de leur singulière attitude... J'ai tenu à rapporter cette scène historique, car elle montre, mieux que tout commentaire, l'état d'âme, l'atmosphère qui régnaient alors au Conseil des quatre.

La France tient toujours bon : les notes, les discussions continuent, chacun reste sur ses positions. Au cours de cette période, M. Clemenceau s'appuie surtout sur M. Wilson et finit par le convaincre : alors MM. Lloyd George et Orlando, voyant

que l'Amérique s'est mise du côté de la France, cèdent à leur tour. On décide que :

1^o L'occupation interalliée de la Rhénanie et des têtes de pont durera quinze années;

2^o Si l'Allemagne exécute les clauses du Traité, on évacuera par zones, de cinq en cinq ans;

3^o Les Alliés pourront occuper la Rhénanie après l'évacuation au bout de quinze années, si l'Allemagne manquait à ses obligations de paiement.

Dans le Traité de paix, cette convention donna lieu aux articles 428 et 429.

Article 428. — « A titre de garantie d'exécution par l'Allemagne du présent Traité, les territoires allemands à l'ouest du Rhin, l'ensemble des têtes de pont seront occupés par les troupes des puissances alliées et associées, pendant une période de quinze années, à compter de la mise en vigueur du présent Traité. »

Article 429. — « Si, à l'expiration des quinze années, les garanties contre une agression, non provoquée, de l'Allemagne n'étaient pas considérées comme suffisantes, l'évacuation des troupes d'occupation pourrait être retardée dans la mesure jugée nécessaire à l'obtention desdites garanties. »

La France recevait donc complète satisfaction : elle obtenait l'occupation de la Rhénanie et en même temps le traité de garantie de l'Amérique et de l'Angleterre.

Tout paraissait réglé et bien réglé, quand, le 29 mai, coup de théâtre : le comte Brockdorff, chef de la délégation allemande à la Conférence de la paix, remet une note par laquelle il fait connaître que cette délégation ne peut accepter les conditions relatives à la Rhénanie et que le gouvernement de Berlin est absolument du même avis.

On réunit aussitôt le Conseil des quatre et quel n'est pas l'étonnement du délégué français, quand M. Lloyd George déclare à son tour « que l'occupation, en effet, est inutile, qu'il avait cédé trop vite à ses collègues de la Conférence de la paix, que depuis il avait réuni quatre fois le Cabinet d'empire et la délégation anglaise dont tous les membres estimaient qu'il avait eu tort, qu'il aurait dû donner le choix entre l'occupation et le traité de garantie. En tout cas, si l'on persistait à exiger l'occu-

pation, il serait forcé de quitter Paris et d'aller soumettre à Londres, la question au Parlement ».

Je laisse à penser quelle fut la réplique de M. Clemenceau.

Malheureusement pour la cause française se produisait, à cette même date (31 mai), à Wiesbaden, la tentative du Dr Dorten en vue d'instaurer une République rhénane complètement indépendante du Reich; et, deux jours après, MM. Wilson et Lloyd George apportaient au Conseil des quatre les rapports des généraux américains et anglais (qui commandaient sur le Rhin) tendant à établir que le mouvement avait été soutenu par les autorités militaires françaises. Et M. Lloyd George d'ajouter que ces incidents venaient à l'appui de la thèse qu'il avait constamment soutenue: à savoir que « la Rhénanie serait toujours un foyer d'intrigues et un danger pour la paix de l'Europe ». Conclusion: il voulait bien faire des concessions pour l'occupation de la Rhénanie, mais à la condition formelle que cette occupation ne s'étendit pas au delà de dix-huit mois.

Tout était donc encore à recommencer, mais M. Clemenceau ne céda pas: il reprit la discussion qui dura encore trois semaines. Le 13 juin, il déclarait à M. Lloyd George: « Il m'est décidément impossible d'accepter que l'on revienne sur ce qui a été décidé. Si vous allez devant votre Parlement, j'irai devant le mien et, au besoin, je démissionnerai. Mais je n'accepterai jamais ce que vous proposez. » M. Lloyd George, apprenant alors que M. Wilson s'était enfin rallié aux idées de M. Clemenceau, finit par céder.

Toutefois il obtint la concession suivante qui, dans le Traité, constitua l'article 231: « Si, avant l'expiration de la période de quinze ans, l'Allemagne satisfait à tous les engagements résultant pour elle du présent Traité, les troupes d'occupation seront immédiatement retirées. » Concession qui présente une grande importance, car c'est sur elle que s'appuient *actuellement* les Allemands pour réclamer l'évacuation anticipée de la Rhénanie.

On pouvait croire dès lors que cette fois on était complètement d'accord. En réalité, il n'en était rien. Huit jours après, le 21 juin, M. Lloyd George qui venait, en effet, d'être très attaqué en Angleterre, sur cette question de la Rhénanie, se précipitait chez M. Clemenceau et lui déclarait que décidément, il ne signerait pas le Traité, si la clause concernant la Rhénanie était maintenue. Le représentant de la France trouva que les

volte-face de M. Lloyd George dépassaient les bornes. Dans une entrevue avec M. Wilson, il lui demanda si, oui ou non, les États-Unis avaient l'intention de tenir leur parole et, sur la réponse affirmative de ce dernier, il lui déclara que cette fois il allait donner sa démission et en ferait connaître les raisons au monde entier. M. Wilson, à son tour, prévint très loyalement M. Lloyd George que, de son côté, il quitterait la Conférence de la paix et en indiquerait publiquement les motifs. C'est alors que M. Lloyd George s'inclina et accepta de signer le Traité.

J'ai tenu à rapporter ces longues discussions, car il y a là toute une série de faits qui, mieux que des commentaires, font ressortir l'extrême importance que la France attachait à cette occupation de longue durée de la Rhénanie.

II

Cette importance, — cette nécessité, — de l'occupation de la Rhénanie, a-t-elle diminué depuis 1919, pour notre pays d'abord, pour la cause de la paix ensuite ? Tout au contraire, il est permis de dire qu'elle n'a fait qu'augmenter.

La période, qui s'étend de 1919 à aujourd'hui, a été dénommée très justement : *l'ère des concessions perpétuelles*. Il n'est pas, en effet, de concessions que les Alliés et surtout la France n'aient faites à l'Allemagne. Étant donné la mentalité bien connue des Allemands qui ne s'inclinent que devant la force, les résultats ne pouvaient être que ce qu'ils ont été, c'est-à-dire lamentables. A leurs yeux les concessions ne devaient paraître qu'autant de faiblesses, et c'est bien ce qui est arrivé.

Dès février 1920, les mutilations du traité commencent. C'est d'abord la renonciation par les Alliés à l'extradition de Guillaume II et au châtimement des coupables de la guerre.

Le 1^{er} mai 1921, les Allemands devaient payer vingt milliards de marks-or ; ils déclarèrent qu'ils ne peuvent les verser aux Alliés et ceux-ci acceptent : concession grave qui devait entraîner toutes les autres.

En avril 1922, devant une nouvelle carence allemande, la France se décide à agir énergiquement : elle occupe Francfort, mais, au bout de quelques semaines, elle l'évacue.

En 1923, c'est la Ruhr : en occupant la Ruhr et Francfort,

nous étions maîtres absolus de la situation en Allemagne, — ce que jamais nos gouvernants n'ont voulu comprendre, — car la Ruhr, c'est la source principale de la richesse allemande (matières premières, objets manufacturés, etc.) : Francfort, la ville des banquiers, en est l'aboutissement.

L'opération de la Ruhr fut très mal menée et ne donna que des résultats insignifiants : 4 à 500 millions de marks-papier. Si, au lieu d'hommes politiques, qui ne connaissaient rien de la mentalité et de la situation allemandes, on nous avait écoutés, nous, soldats, qui étions sur place depuis plusieurs années, si on avait mis à exécution *l'occupation invisible de la Ruhr* que nous avions préconisée, c'est-à-dire son enserment sur la périphérie par nos troupes et non son occupation, nous pouvions en tirer 4 à 5 milliards-or par an.

Puis, ce fut le soulèvement séparatiste qui ne pouvait manquer d'échouer, parce que les Rhénans qui le menèrent, les Mathès, les Smeets, les Dorten, les Heintz, n'avaient rien préparé, et dont toutefois, l'Allemagne se trouvant alors en pleine anarchie politique, la France aurait pu tirer des résultats particulièrement intéressants.

En janvier 1923, les Américains, au moment même où nous occupions la Ruhr, quittent la Rhénanie, portant un coup au prestige de la France : la politique allemande triomphait, bien servie d'ailleurs par sa propagande aux États-Unis ; c'était un premier accroc dans l'union interalliée, il ne devait pas être le dernier.

En 1924, c'est le plan Dawes, dont les Français résidant en Rhénanie à l'époque n'ont jamais pu comprendre l'acceptation. Ce plan a été en effet imposé à la France, sous prétexte que les « pauvres Allemands » ne pouvaient pas payer. Or à ce moment, que voyait-on en Allemagne ? Des sommes formidables de marks consacrées à des travaux colossaux. Faut-il rappeler quelques-uns de ces travaux ? D'abord toute l'électrification du sud de l'Allemagne, ensuite le commencement du canal du Rhin au Danube, la création de cet immense réseau téléphonique souterrain qui s'étend sur plus de 4 000 kilomètres, puis l'agrandissement considérable de tous les ports maritimes ou fluviaux, et, comme conséquence, le développement vraiment fantastique de la flotte commerciale, enfin l'extension *inutile* au point de vue commercial de toutes les voies ferrées de

Rhénanie avec la construction de nombreux ponts sur le Rhin et routes autostrades y aboutissant. On ne pouvait traverser une ville sans apercevoir des quartiers neufs entiers qui sortaient de terre en quelques mois. Dans tous les grands centres industriels de la vallée du Rhin, les usines grandissaient à vue d'œil, etc. Et quand on s'étonnait, devant certains Rhénans, amis de la France, de ces énormes travaux et des sommes considérables qu'ils exigeaient, la réponse était invariable : « Ne savez-vous donc pas ce que répètent sans cesse les nationalistes : *autant de marks que les Français n'auront pas !* »

Bien entendu, cette manière de procéder leur ayant toujours réussi, les Allemands ont continué de l'appliquer et c'est ainsi qu'en ce moment, dans les réunions des experts financiers, ils n'ont cessé de plaider à nouveau « la pauvreté »

Enfin, nous voici à la période actuelle, 1924 à 1929, où nous voyons nos hommes politiques s'orienter nettement vers le fameux rapprochement franco-allemand.

Telle est aujourd'hui la situation. Si l'on résume le bilan depuis le Traité de paix (1919), on constate que ce Traité a été singulièrement mutilé, que nous n'avons pas obtenu le Traité de garantie promis par l'Amérique et l'Angleterre, que l'Amérique nous a abandonnés sur le Rhin, que l'Angleterre, à la suite de l'étrange politique de son ambassadeur à Berlin, lord Abernon, nous a, elle aussi, presque abandonnés, que notre prestige, à la suite de nos concessions perpétuelles et surtout des événements séparatistes, a totalement disparu en Allemagne. Autant de faits qui démontrent que nous avons besoin plus que jamais de garanties vis-à-vis des Allemands. L'occupation de la Rhénanie a donc pris une importance beaucoup plus grande qu'au moment du Traité : c'est la seule garantie qui nous reste, aussi bien au point de vue stratégique que financier : allons-nous nous en démunir ?

III

Les bases du problème étant posées, il reste à examiner les arguments qu'invoquent les Allemands, — et certains Français, — pour justifier une évacuation immédiate de la Rhénanie.

Il en est un qu'on rencontre tout d'abord. « Pourquoi différer, déclarent les partisans de l'évacuation ? Pourquoi attendre

six ans, alors qu'en ce moment la France peut obtenir, comme compensation, des avantages financiers importants, tandis qu'en 1935 elle ne tirera aucun bénéfice du retrait de ses troupes? »

Avant toutes choses, faisons remarquer qu'il y a là une erreur, qu'on ne saurait trop souligner : on croit généralement que les Alliés n'ont pas le droit de rester en Rhénanie au delà de 15 années; or, l'article 429 du Traité est formel. J'en rappelle la teneur : « Si, à l'expiration des 15 années, les garanties contre une agression, non provoquée, de l'Allemagne n'étaient pas considérées comme suffisantes, l'évacuation des troupes pourrait être retardée, etc. »

En tout cas, des avantages ou garanties financières ne sauraient remplacer des garanties militaires. Si la France abandonne la Rhénanie demain, que lui restera-t-il au point de vue de la sécurité? Son armée, par suite du passage du service de dix-huit mois à celui d'un an, est en pleine réorganisation. La frontière du nord-est est complètement ouverte; aucun des travaux défensifs votés par le Parlement n'a encore été commencé. En admettant même que l'on évacue en 1935, six années représentent une sérieuse période de temps : d'ici là, nous pouvons *être forts*, c'est-à-dire avoir une armée instruite, qui vibre, qui croie à sa mission et qui ait confiance dans ses grands chefs, — et d'autre part posséder une frontière suffisamment organisée pour permettre de résister à une agression.

Le jour où nous serons forts, nous n'aurons plus rien à craindre de nos voisins. Mais, on ne saurait trop le répéter, ce moment est loin d'être venu. Nous avons donc un intérêt capital à gagner du temps et à continuer à monter la garde au Rhin, au moins jusqu'en 1935.

D'autre part, nous ne sommes pas seuls; nous avons des alliés, et en particulier la Pologne. Tous ces États de l'Europe centrale qui enserrent plus ou moins l'Allemagne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Pologne et même Roumanie, ont besoin de temps, eux aussi, pour organiser leurs armées, en constituer le matériel, rétablir leurs finances, etc.; six années, pour eux aussi, c'est beaucoup; d'autant plus que, hantés par le danger allemand, ils poussent fébrilement tous ces préparatifs si importants, d'un intérêt vital pour leur sécurité.

On peut croire que, dans quelques années, quand l'Allemagne se trouvera en présence de toutes ces jeunes armées

solidement organisées, elle n'osera pas se risquer à un nouveau conflit. Le temps, là encore, travaille pour la paix.

Est-il besoin de rappeler que l'Allemagne n'a jamais voulu envisager un Locarno de l'est ? Ses intentions à l'égard de la Pologne ne sont donc pas des plus pures. Pendant mon séjour en Rhénanie, combien d'Allemands, et non des moindres, n'ont cessé de me répéter « qu'ils voulaient bien s'incliner devant la question de l'Alsace-Lorraine, mais qu'ils n'accepteraient jamais la perte de leurs colonies, de la Silésie et du fameux couloir de Dantzig ». Or tant que les Alliés sont sur le Rhin, stratégiquement les Allemands ne peuvent rien contre la Pologne, toute agression de leur part contre cette puissance les conduirait à un désastre. Mais, la Rhénanie évacuée, la situation change complètement : en admettant même une intervention de la France, dans le cas d'un conflit entre la Pologne et l'Allemagne, cette dernière aurait tout le temps nécessaire pour écraser notre alliée avant que nous puissions entrer sérieusement en action. Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que l'évacuation immédiate de la Rhénanie serait, de notre part, une véritable trahison à l'égard de la Pologne.

Autre raison encore de chercher à gagner du temps : il faut bien reconnaître qu'actuellement, en Allemagne, les partisans sincères de la paix, les véritables pacifistes, — il y en a, — gagnent de jour en jour du terrain, surtout en Rhénanie (principalement dans le nord). Là aussi, le temps, toujours galant homme, travaille pour nous, c'est-à-dire pour la cause de la paix.

Enfin, il est une considération particulièrement inquiétante qui doit nous inciter à différer notre départ de Rhénanie : c'est celle de l'Anschluss. Tant que les Alliés seront sur le Rhin, jamais la Prusse, car c'est elle qui mène surtout la campagne, n'osera réaliser l'Anschluss. Or, ce malheureux peuple autrichien sur lequel souffle un véritable vent de folie, semble se ressaisir : depuis quelques mois, un mouvement s'est créé ; des hommes, comme le maréchal Danki, comme l'ancien ministre des finances Engel, essaient de rappeler à la raison leurs compatriotes. Ils leur montrent en la Prusse qui mène la campagne, l'éternelle ennemie. Ils font appel aux traditions de l'Autriche, à son passé glorieux, à son honneur et lui prouvent que « le rattachement à l'Allemagne serait pour elle la

mort physique et morale. Pourquoi le jour ne viendrait-il pas où ces patriotes seront écoutés ?

Autre argument. « Rester en Rhénanie, disent les partisans de l'évacuation, ce n'est pas contribuer à ce désarmement matériel et moral que poursuivent, avec tant de ténacité, les chancelleries du monde entier. »

En ce qui concerne le désarmement moral, c'est un fait que, depuis 1920, depuis le commencement de l'ère des *concessions perpétuelles*, la France n'a rien négligé pour le réaliser ; même, depuis 1923, elle n'a pas hésité à proclamer, *urbi et orbi*, sa volonté bien arrêtée d'arriver à un rapprochement franco-allemand. Il faut avouer que l'Allemagne ne l'a pas secondée très activement ; elle est loin, là encore, d'avoir fait preuve de cette bonne volonté que lui demande le Traité de 1919. N'a-t-on pas vu récemment encore le chef de la République allemande, le maréchal Hindenburg, rappeler à la jeunesse « qu'il faut que toutes les anciennes terres allemandes redeviennent allemandes » ? Et n'est-ce pas lui qui refuse de se démettre de son titre de président d'honneur des Casques d'acier, cette association qui ne cesse de prêcher la revanche ?

Quant à l'autre désarmement, celui qui vise le matériel et les préparatifs de guerre, il serait plus juste, en l'occurrence, de l'appeler : l'armement. Sachons bien que l'Allemagne, qui s'est débarrassée de tout contrôle allié, dispose actuellement de tous les éléments nécessaires pour entrer en campagne. Pour faire la guerre il faut un haut-commandement, des états-majors, des cadres, des hommes instruits, du matériel, la force morale : tout cela, elle le possède. Il faut aussi de l'argent, beaucoup d'argent ; l'Amérique en regorge et le parti allemand se fait fort d'obtenir tous les emprunts nécessaires.

Donc l'Allemagne pourra faire la guerre le jour où elle le voudra, et ce n'est pas parce que les Alliés resteront en Rhénanie qu'elle armera davantage. Au contraire, en tenant la Rhénanie, nous possédons vis-à-vis d'elle, au point de vue de la paix, une assurance unique.

On objecte encore : « le séjour prolongé des Alliés sur le Rhin ne sert qu'à développer, de plus en plus, l'esprit de revanche des Allemands. » Mauvais argument. Cet esprit de

revanche existe, c'est incontestable; mais seul le parti pacifiste allemand peut avoir une action efficace sur lui. Dans toutes ou presque toutes les écoles supérieures, gymnases, Facultés, Universités, les professeurs appartiennent aux milieux nationalistes, populistes et centristes, et leur enseignement est sans cesse fondé sur le *Deutschland über alles*. Danger d'autant plus grave que ces grandes écoles sont fréquentées uniquement par les fils de ces *classes dirigeantes*, qui, forcément, seront appelées plus tard à diriger cette Allemagne. Pour le combattre nous n'avons rien à attendre que des instituteurs qui, dans les écoles primaires, essaient d'inculquer aux enfants du peuple la renonciation à l'idée de revanche.

Dans le même ordre d'idées, les partisans de l'évacuation anticipée rappellent combien la présence des soldats alliés est pénible pour les populations rhénanes. Mais à qui la faute? Au surplus, en dehors des questions d'ordre sentimental, qui certes ont leur importance, il faut voir les réalités : je n'hésite pas à affirmer que cette présence des soldats alliés, sur le Rhin, a rendu les plus grands services à la cause de la paix et est appelée à en rendre d'aussi grands à l'avenir. Beaucoup d'Allemands sont les premiers à reconnaître que, si les Alliés n'avaient pas occupé la Rhénanie, la République allemande qui, d'après son essence même, représente l'esprit pacifique, n'existerait plus. L'Allemagne, depuis 1920, a traversé, au point de vue politique, des périodes particulièrement graves, surtout en 1923. Il n'est pas douteux, par exemple, que si les nationalistes n'avaient pas été intimidés par la présence des Alliés sur le Rhin et l'éventualité de leur intervention, — conséquence même du traité de paix, — ils seraient certainement venus à bout de la République : d'où grave menace pour la paix. La présence des Alliés sur le Rhin représente une véritable assurance contre la guerre : d'où leur intérêt à la prolonger.

On objecte encore : « A l'heure qu'il est, Anglais et Belges montent avec nous la garde au Rhin : s'ils abandonnent la Rhénanie, que ferons-nous? » Eh bien! nous y resterons. Les Américains, en 1923, sont partis : les Alliés sont restés. Les Anglais imiteraient-ils les Américains? Quant aux Belges, loin de croire leur départ possible, je vois plutôt, à nouveau, de la

part de leur grand roi, un de ces beaux gestes comme il a coutume de les faire en pareil cas. Il y a d'ailleurs un précédent : l'occupation de Francfort en 1922. Alors qu'Américains et Anglais s'abstenaient, la Belgique se hâta d'envoyer un magnifique bataillon qui fit son entrée dans la ville des banquiers allemands, à la tête des régiments français. En tout cas, nous aurions pour nous le Traité qui permet aux Alliés de rester en Rhénanie jusqu'en 1935 et même au delà : nous serions donc dans notre droit absolu.

« En tout état de cause, poursuivent les pacifistes malgré tout, n'avez-vous pas la Société des nations pour faire payer les Allemands dans le cas où, après l'évacuation de la Rhénanie, ils viendraient à s'y refuser ? et n'est-elle pas là, d'autre part, pour empêcher toute agression de la part de l'Allemagne ? »

Je ne suis pas un adversaire de la Société des nations : j'ai toujours estimé et j'estime qu'elle peut rendre un jour les plus grands services : encore faut-il qu'elle soit organisée. Or, elle en est encore loin. La pensée de Pascal : « la justice sans la force est impuissante », ne sera-t-elle pas toujours vraie ? Il appartient donc de donner à cette Société des nations, si on veut qu'elle puisse agir, les moyens nécessaires en tant que force, c'est-à-dire une armée, une marine et une aviation internationales. C'est la condition *sine qua non* pour qu'elle soit en état de faire respecter ses décisions. Jusque-là ce serait, pour un peuple, une véritable folie de remettre ses destinées entre les mains d'une telle Société.

Si la France venait à évacuer immédiatement la Rhénanie, il ne lui resterait plus, comme garanties financières et comme garanties militaires, que la Société des nations et la bonne foi allemande. Est-ce suffisant ?

Je répète que si les garanties militaires peuvent suppléer les garanties financières, la réciprocité n'est pas vraie. Et c'est en quoi les tractations actuelles sont particulièrement angoissantes.

Les partisans de l'évacuation présentent encore d'autres arguments, à vrai dire moins importants : je ne puis les examiner tous. Je tiens toutefois à rapporter, à ce sujet, l'avis d'hommes particulièrement bien placés pour exposer une

opinion dénuée de tout parti pris. Je veux parler des pacifistes allemands, non pas de ceux qui, comme certains démocrates et sociaux démocrates, font étalage de leur amour de la paix, mais des pacifistes convaincus qui ont souffert pour leurs idées, qui ont été véritablement traqués dans leur pays et souvent obligés de s'exiler. Je me trouvais récemment parmi certains d'entre eux. Je leur posai la question : « En face de ce problème si grave pour nous de la Rhénanie, si vous étiez à notre place que feriez-vous ? » Et de me répondre après quelques minutes de réflexion : « Tant que le gouvernement allemand actuel sera au pouvoir, ce serait pour la France une folie, un véritable suicide d'évacuer la Rhénanie. Rappelez-vous la phrase du général anglais Morgan (attaché à la commission de contrôle alliée à Berlin) : « Le meilleur moyen, pour les Alliés, d'empêcher l'Allemagne de mobiliser, c'est de rester sur le Rhin. » Veut-on que nous soyons plus Allemands que les Allemands eux-mêmes ?

Et maintenant, il faut conclure.

Auparavant toutefois, j'invoquerai le témoignage des deux hommes qui ont gagné la guerre, le politique et le stratège, M. Clemenceau et le maréchal Foch, et qui ont tant lutté, chacun dans sa sphère, comme on a pu le voir, pour occuper la Rhénanie. Le premier, lorsque je lui confiai mes hésitations à entreprendre une campagne pour éclairer les Français sur cette question de la Rhénanie et essayer d'empêcher l'évacuation immédiate, me coupa la parole et me dit ces seuls mots : « Il le faut... pour la patrie. » L'autre est mort : je ne puis donc invoquer son témoignage verbal. Mais jamais il n'a changé d'avis au sujet de cette grave question ; il est toujours resté fidèle aux paroles qu'il prononçait le 6 mai 1919 à la Conférence de la Paix : « Pour contraindre l'ennemi à tenir ses engagements, il n'y a qu'un seul moyen militaire : c'est de maintenir l'occupation du Rhin. Quand on trouvera qu'on est payé et qu'on a des garanties suffisantes, on n'aura qu'à retirer les troupes et à partir. »

Les Français veulent la paix, — et on ne saurait trop répéter qu'à ce point de vue l'unanimité est complète, — mais ils ne la veulent cependant pas à tout prix. Actuellement, le meilleur moyen de l'assurer, c'est de continuer à monter la garde au Rhin jusqu'en 1935 au moins. Le Traité nous y autorise. Pour-

quoi, dès lors, sous l'accès de crises d'ordre sentimental, renoncions-nous à l'exécuter purement et simplement?

L'évacuation anticipée de la Rhénanie serait un crime non seulement envers notre pays, mais encore envers la paix mondiale et de plus *une véritable trahison à l'égard de nos alliés* de l'Europe centrale, en particulier des Polonais que nous livrerions littéralement à l'Allemagne. Quant aux conséquences, il ne faut pas se faire d'illusions : elles seraient de la dernière gravité. Ce serait d'abord fatalement l'annulation prochaine du Traité de Versailles, puis, dans un avenir plus ou moins éloigné, l'éventualité de voir surgir à l'horizon ce spectre dont les peuples, qui ont pris part à la longue tragédie de 1914, ne veulent plus entendre parler : le spectre de la guerre. Pour éviter cette nouvelle guerre, il n'y a qu'un seul moyen : écouter les deux hommes qui ont déjà sauvé le pays : le maréchal Foch et M. Clemenceau, — entendre les voix qui nous viennent même d'Allemagne et qui, dans l'intérêt même de la paix, adjurent la France de ne pas évacuer la Rhénanie, mais d'y rester *au moins jusqu'en 1935*.

GÉNÉRAL MORDACQ.

NOS GRANDES ÉCOLES

XX⁽¹⁾

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

On peut faire remonter au règne de Charlemagne les premières tentatives pour organiser un enseignement médical. Mais ce fut seulement en 1270 que fut créée la Faculté de médecine de Paris. Rattachée à la Faculté des arts, elle fit partie de l'Université et fut placée sous la tutelle de l'autorité ecclésiastique : maîtres et élèves recevaient les ordres. Plus tard une séparation se fit : la Faculté devint laïque, mais l'empreinte religieuse subsista. Ce fut seulement en 1452 que le cardinal d'Estouteville, abrogeant les vieilles coutumes, permit aux médecins de se marier.

Imbue d'idées scolastiques, gardienne fidèle des vieilles traditions, jalouse de ses droits et de ses prérogatives, dédaigneuse de l'observation et ignorante de l'expérience, la Faculté de médecine se contenta trop longtemps d'étudier et de commenter Hippocrate ou Galien et d'épiloguer sur les vieux textes. Tandis qu'elle se complaisait aux discussions stériles, la Faculté de Montpellier, profitant de la renaissance scientifique commencée par les Arabes, s'adonnait à l'étude de la nature.

(1) Voyez la *Revue*, 1^{er} février 1926 — 15 mai 1929.

Montpellier faisait des médecins habiles ; Paris consacrait des rhéteurs diserts.

La Faculté de Paris était primitivement reléguée dans un étroit local de la rue du Fouarre. Un escabeau, deux chandelles, quelques bottes de paille éparses sur le sol, voilà le mobilier et les richesses de l'École. Les élèves s'y pressaient dès cinq heures du matin et venaient en foule s'initier aux discussions théoriques. En 1369, la Faculté se transporta rue des Rats. L'agencement n'était pas meilleur et la salle était si exigüe que les examens se passaient au domicile du doyen et que les assemblées se tenaient autour du bénitier de l'église Notre-Dame.

En 1456, Jacques Desparts fit don d'un immeuble plus confortable, situé rue de la Bûcherie et occupé actuellement par l'Association générale des étudiants. Le changement de local n'améliora pas la situation. L'enseignement se traînait incoordonné et insuffisant, parce qu'il n'y avait pas de corps professoral. Tous les docteurs participaient à tour de rôle à l'instruction des élèves ; ils étaient nommés pour un an et ne s'intéressaient guère à ces fonctions éphémères.

En face de la Faculté s'organisa une école rivale, le collège Saint-Côme, qui prit, dès la seconde moitié du xvi^e siècle, une importance considérable. On y donnait un enseignement professionnel ; on y soignait des malades ; on y formait des chirurgiens. Malgré les efforts des médecins pour en entraver l'essor, la corporation des chirurgiens voyait peu à peu son prestige s'accroître. En 1774, elle commença la construction d'un superbe édifice, vaste, aéré, luxueusement aménagé, qui abrita le Collège et l'Académie de chirurgie. Les élèves y accouraient en foule, abandonnant la Faculté, qui ne reçut pas un docteur de 1785 à 1792 et, de 1790 à 1792, pas un licencié.

Une réorganisation complète s'imposait. Vicq d'Azyr essaya de la réaliser. En 1790, il présente à l'Assemblée nationale un rapport remarquable. Mais le vent de la Révolution soufflait, qui abattait les institutions de l'ancien régime. En 1792, l'Assemblée législative abolit les corporations et, du même coup, supprima la Faculté de médecine et l'École de chirurgie. Pendant deux ans il n'y eut pas d'enseignement. En 1794, Fourcroy, reprenant et complétant le travail de Vicq d'Azyr, faisait approuver par la Convention la création d'une École de

santé. La distinction entre médecins et chirurgiens était abolie et la nouvelle école était installée dans les bâtiments du Collège de chirurgie. Ce sont les locaux que la Faculté occupe encore aujourd'hui. On s'efforça d'organiser un enseignement à la fois théorique et pratique, scientifique et professionnel. On créa une bibliothèque, on ouvrit un musée pour les collections ; on institua des services de clinique dans trois hôpitaux, spécialement affectés à l'instruction des élèves. Ainsi commença l'ère moderne, ainsi fut fondée l'École qui devint, en 1808, la Faculté de médecine.

L'extension de l'enseignement et les progrès des sciences médicales ont nécessité, à plusieurs reprises, l'agrandissement de la Faculté. En 1875, on commença une reconstruction générale qui fut terminée en 1893. Actuellement, la Faculté occupe deux vastes espaces, séparés par la rue de l'École-de-Médecine. La bâtisse qui est en façade du boulevard Saint-Germain renferme les services généraux, les amphithéâtres de cours, la bibliothèque, le musée Orfila et le musée de l'Histoire de la médecine. L'autre bâtiment abrite les salles de dissection, les laboratoires d'enseignement et de recherches.

L'École pratique, dont les plans ont été assez mal conçus, est actuellement beaucoup trop petite. On avait estimé que 300 ou 400 élèves commenceraient chaque année leurs études. Le nombre s'en élève aujourd'hui à près de 800. Il est donc indispensable d'envisager de nouveaux aménagements. C'est ce qu'il sera facile de réaliser sur le terrain de quatre hectares et demi que la Faculté possède aux n^{os} 389-393 de la rue de Vaugirard. Déjà fonctionnent quelques laboratoires de médecine expérimentale. L'année prochaine, la Faculté recevra les crédits nécessaires pour la construction d'un Institut d'hygiène. Peu à peu tous les laboratoires de biologie seront transférés à Vaugirard : les laboratoires de morphologie, anatomie et histologie, resteront dans l'ancienne École et disposeront de l'espace dont ils ont besoin.

CINQ ANNÉES D'ÉTUDES

Un jeune homme qui se destine aux études médicales doit être pourvu du titre de bachelier. Les Facultés de médecine sont presque les seuls établissements d'enseignement supérieur

qui aient résisté à l'envahissement du primaire et qui exigent que l'esprit de leurs élèves ait subi la forte empreinte de l'éducation classique.

Avant de pénétrer à la Faculté de médecine, il faut obtenir de la Faculté des sciences le diplôme du P. C. N. (physique, chimie, histoire naturelle). Un an est nécessaire à cette préparation, qui a pour but de donner une base scientifique aux études médicales. Malheureusement, les programmes ne répondent guère aux besoins de nos élèves. Tout le monde le reconnaît et une Commission a été nommée qui étudie la réforme du P. C. N. et y apportera, j'en suis persuadé, les modifications qui semblent urgentes et indispensables.

Muni de ses deux diplômes, notre étudiant va s'inscrire à la Faculté de médecine, où il passera cinq années.

Dès la prise de sa première inscription, il sera astreint à faire chaque matin, un stage dans un service d'hôpital; il devra le continuer pendant tout le cours de ses études. L'enseignement hospitalier, essentiellement pratique et professionnel, est assuré par les professeurs de clinique, au nombre de vingt-six et par les médecins, chirurgiens et spécialistes des hôpitaux.

En première année, l'étudiant est forcé de suivre un service de clinique, c'est-à-dire un des services dirigés par les professeurs de la Faculté. Cette organisation, qui a été vivement critiquée, est parfaite. Les étudiants ne savent encore rien, ils ne possèdent aucune notion des sciences fondamentales : anatomie, histologie, physiologie, et le P. C. N. ne les a pas préparés à comprendre la chimie ou la physique médicale. Il a donc fallu créer un système spécial d'enseignement : de nombreux moniteurs, anciens internes ou anciens chefs de clinique du professeur, la plupart candidats aux fonctions de médecin des hôpitaux, se partagent les élèves de première année, leur montrent des malades et, à propos de chaque cas morbide, leur fournissent toutes les explications nécessaires pour leur permettre de comprendre et d'interpréter les troubles ou les lésions que l'examen révèle. Instructeurs bénévoles, ils acceptent ainsi une lourde tâche, sans recevoir de rémunération. C'est un bel exemple de désintéressement, c'est aussi un bel exemple de l'attachement qui unit les disciples au maître qui les a guidés dans la carrière.

Ce souci constant de placer les étudiants en contact continuuel avec les difficultés de la clinique donne un caractère particulier à notre enseignement médical. Dans la plupart des autres pays, les étudiants commencent par suivre des cours théoriques et par exécuter des travaux pratiques. Quant ils ont acquis une connaissance suffisante des sciences fondamentales, ils viennent à l'hôpital et, groupés dans un amphithéâtre, ils assistent à l'examen d'un malade amené sur un lit roulant. Le maître, entouré de ses assistants, analyse le cas, le discute et le commente; l'élève regarde et écoute; mais il ne participe pas au travail préparatoire du diagnostic.

En France, au contraire, nos étudiants, pendant tout le cours de leurs études, passent chaque matin deux ou trois heures dans les salles d'un hôpital; ils interrogent les malades, les palpent, les examinent, prennent par écrit une « observation » qu'ils lisent devant le « patron » entouré par tout le service. Le maître écoute, commente, rectifie, fait voir à l'élève les lacunes ou les défauts de son interrogatoire ou de son examen, les erreurs de ses conclusions. Voilà la bonne méthode et voilà pourquoi la clinique médicale française a conquis dans le monde entier une place prépondérante. Les médecins français sont incontestablement ceux qui, par les moyens les plus simples, posent les diagnostics les plus exacts et prescrivent les traitements les mieux appropriés.

Mais la médecine a évolué. Peu à peu l'art du diagnostic a été complété par la science du diagnostic. Aux investigations simples d'autrefois, à la percussion et à l'auscultation, se sont ajoutés les examens de laboratoire. On soumet le sang, les humeurs, les sécrétions et excréments, les fragments de tissus, aux analyses chimiques, microscopiques, bactériologiques. Toute une science nouvelle s'est peu à peu constituée, qui a contraint de modifier et de rajeunir les vieilles organisations. Aux salles de malades on a annexé des laboratoires et à la Faculté on a intensifié les travaux pratiques. Mais les méthodes les plus savantes et, en apparence, les plus précises, ne s'opposent pas aux anciens procédés : elles les complètent et, bien souvent, elles n'apportent qu'un élément au diagnostic : il ne suffit pas d'enregistrer les résultats, il faut les interpréter. Le laboratoire fournit un appoint dont on doit apprécier la valeur.

L'orientation nouvelle de la médecine a conduit la Faculté à multiplier les travaux pratiques. Ceux-ci ont lieu dans l'après-midi, de une heure et demie à quatre heures. Malgré tous nos efforts, ils sont insuffisants. C'est que nos locaux sont trop exigus, les ressources budgétaires trop maigres et les moniteurs trop peu nombreux. Il est vrai que la plupart des médecins ne font pas eux-mêmes les analyses dont ils ont besoin. Des laboratoires se sont installés dans les grandes villes et exécutent les examens demandés avec beaucoup de conscience et de précision. Il suffit que les médecins possèdent des notions générales sur les méthodes utilisées et puissent comprendre les résultats. Ceux qui le désirent peuvent acquérir les connaissances techniques nécessaires en travaillant dans les laboratoires et les instituts de la Faculté, ou en suivant les cours de perfectionnement, qui sont aujourd'hui fort nombreux.

Les matinées étant occupées par le stage hospitalier et le début des après-midi par les travaux pratiques, les cours théoriques ne peuvent commencer qu'à quatre heures; ils se succèdent sans interruption jusqu'à sept heures du soir. Quelques réformateurs en demandent la suppression; il est inutile, disent-ils, de réciter aux élèves ce qu'ils peuvent apprendre dans les manuels. Il est certain que si les professeurs se contentaient d'exposer ce qu'on peut lire, leur tâche serait superflue. Mais leur rôle est bien différent. Dans une science en continuelle évolution, les articles didactiques vieillissent vite et le devoir du professeur consiste à exposer, en les soumettant à une discussion sérieuse, les travaux récents et les conceptions nouvelles. La préparation d'une leçon exige parfois une semaine de travail. En une heure l'étudiant apprend ce qui lui aurait coûté plusieurs jours de préparation et encore n'aurait-il pu apporter le même esprit critique à la discrimination et à l'appréciation des faits contradictoires. Voilà pourquoi les cours bien préparés attirent toujours de nombreux auditeurs; les élèves se rendent parfaitement compte de l'effort accompli et savent apprécier les leçons qui leur sont utiles. Je me rappelle avec quel enthousiasme nous suivions les leçons de Farabeuf, le réorganisateur des études anatomiques; de Mathias Duval, l'incomparable professeur d'histologie; de Wurtz, un des fondateurs de la chimie moderne; de Bouchard, le rénovateur de la pathologie générale. Que d'idées on y

puisait ! Que d'aperçus nouveaux nous étaient découverts !

Les professeurs de clinique ne sont pas assez nombreux pour pouvoir assurer l'enseignement de tous les élèves. Aussi la Faculté confie-t-elle les stagiaires aux médecins des hôpitaux. Ceux-ci n'appartiennent pas au corps professoral de la Faculté, ce qui est regrettable. Ils participent seulement à l'enseignement et aux examens cliniques. Beaucoup jouissent d'une grande notoriété scientifique et professionnelle ; tous contribuent largement à maintenir le renom de la clinique française. Ce sont, pour l'enseignement, des collaborateurs indispensables.

LA JOURNÉE DE L'INTERNE

Les étudiants en médecine peuvent terminer leur scolarité en cinq ans et obtenir le diplôme de docteur six mois plus tard. Mais beaucoup d'entre eux prolongent leurs études au delà du terme légal et, désireux d'avoir une instruction clinique plus solide, se présentent aux concours de l'externat et de l'internat. Ces concours sont organisés par l'Assistance publique. Pour s'y préparer, nos étudiants suivent des conférences qui leur sont faites par des internes des hôpitaux. Or les programmes de ces concours ne sont pas en relation avec les programmes de l'enseignement donné par la Faculté. Au lieu de suivre des voies parallèles, ce qui serait indispensable à une organisation rationnelle, les deux cycles d'études roulent sur des lignes divergentes. Tirillés entre des tendances contraires, les étudiants se désintéressent de leur scolarité pour s'astreindre à un travail fastidieux et stérile. Ils apprennent par cœur les questions susceptibles d'être proposées au concours et négligent le reste. Leur instruction est hypertrophiée en certains points, incomplète et même nulle en d'autres. Le système qui consiste à découper en petites tranches l'anatomie et la pathologie et à opérer une sélection d'après un calcul de probabilité fondé sur les tendances des jurys, empêche toute vue synthétique et toute conception générale.

Malgré ces critiques sur le mode de recrutement, les résultats sont bons. Les externes forment une première sélection ; les internes constituent un corps d'élite. Ils sont les collaborateurs du chef de service, l'aident dans l'examen des malades et l'en-

seignement des élèves, travaillent avec lui, participent à ses recherches. Pendant quatre ans, ils mènent une vie de labeur et acquièrent un bagage scientifique extrêmement solide.

La journée de l'interne est bien remplie. Le matin, avant l'arrivée du chef, un premier examen des malades ; puis la visite qui se prolonge souvent jusqu'à midi et parfois même, au moins en chirurgie, jusqu'à une heure. Le déjeuner, à la salle de garde, réunit toute cette jeunesse studieuse. Les conversations sont parfois un peu frivoles et quelques propos pourraient faire rougir les profanes. Mais les discussions ne tardent pas à prendre une tournure scientifique. On parle des travaux récents, on soumet à une critique sévère les publications des chefs de service : la jeunesse est souvent impitoyable pour les vieux maîtres, elle se gausse de leurs défauts, de leurs manies et de leurs petits ridicules. Mais les épigrammes sont légères ; continuant la tradition hippocratique, les élèves ont pour leurs maîtres une affection filiale et ils savent que, s'ils en sont dignes, ils trouveront toujours auprès d'eux le conseil ou l'appui dont ils pourront avoir besoin.

Le déjeuner à peine fini, si quelques internes sacrifient une ou deux heures au plaisir du bridge, la plupart se hâtent vers l'École de médecine. Les uns vont travailler dans un laboratoire ; les autres, qui se destinent à la chirurgie, vont remplir les fonctions d'aide d'anatomie dans les pavillons de dissection.

A la fin de la journée, on revient à l'hôpital ; on fait la contre-visite ; on revoit les malades, on examine les entrants, on prend les observations. Le soir, au dîner, on est peu nombreux : beaucoup d'internes vivent dans leur famille, quelques-uns sont mariés.

Une fois ou deux par semaine, l'interne est tenu de passer la journée à l'hôpital pour assurer la garde. Il a la lourde charge de recevoir les malades subitement atteints et les accidentés de la rue. Il lui faut prendre des décisions graves, et si, dans les cas sérieux, il fait appeler le chirurgien de garde, bien souvent il lui faut faire des interventions délicates dont il se tire à merveille.

Presque toutes les soirées de l'interne sont consacrées au travail. A propos d'un cas curieux ou intéressant, on fait quelques recherches bibliographiques et on n'est pas fâché d'acquiescer, un peu hâtivement peut-être, des notions nouvelles ou peu

connues qui permettront, à la visite du matin, « d'épater » ou de « coller » le chef, et on ne manquera pas d'en tirer vanité au déjeuner de la salle de garde.

Ceux qui veulent plus tard suivre la carrière des concours, passent leurs soirées à préparer des questions : travail livresque utile en soi, qui confère aux candidats une érudition souvent supérieure à celle des juges ; mais travail stérile qui les détourne de l'effort personnel et de la recherche originale. Les concours pèsent de plus en plus lourdement sur notre jeunesse studieuse.

L'internat dure quatre ans. C'est la période heureuse de la vie médicale : les plaisirs de la salle de garde, la camaraderie qui aboutit à de solides amitiés, l'absence de soucis matériels, puisqu'on est logé et qu'on touche un traitement mensuel ; un travail intéressant et fructueux, et surtout la foi en l'avenir, l'espérance, parfois même la conviction, qu'on arrivera un jour aux plus hauts sommets de la hiérarchie médicale, la croyance, peut-être erronée, que les satisfactions d'amour-propre font le bonheur de la vie, tout cela soutient notre interne et lui permet d'entrevoir une carrière merveilleuse.

LE DIPLÔME DE DOCTEUR

Mais tout a une fin ; qu'ils aient suivi la voie des concours ou qu'ils se soient contentés de la scolarité réduite imposée par les programmes de la Faculté, nos étudiants arrivent au moment où ils devront passer leur thèse. La soutenance n'a plus la solennité du temps jadis. On a supprimé les violons et les discours pompeux qui égayaient la cérémonie du *Malade imaginaire*, reproduction à peine outrée de ce qui se passait à Montpellier. On a même supprimé la robe noire que portait le récipiendaire. Seuls les juges sont revêtus de la toge écarlate et de l'épitoge ornée d'hermine. Le public est généralement assez nombreux. Le candidat invite ses amis, ses parents, sa femme ou sa fiancée à assister à l'acte suprême de sa vie scolaire. La cérémonie n'est pas très longue. Une argumentation plus ou moins sévère et quelques paroles bienveillantes du président qui souhaite au nouveau docteur une heureuse carrière.

On a beaucoup critiqué les thèses médicales et d'aucuns en demandent la suppression. Ce serait une grave erreur. Sur

les 400 ou 500 thèses soutenues chaque année à Paris, il y en a une centaine qui sont bonnes, une trentaine qui sont excellentes, apportant des faits nouveaux et relatant parfois de véritables découvertes. La suppression de la thèse abaisserait le doctorat en médecine au-dessous des autres doctorats français, y compris le doctorat vétérinaire pour lequel une thèse est exigée, qui est soutenue devant les Facultés de médecine. La plupart des pays étrangers ont conservé la thèse et des échanges se sont établis qui sont extrêmement utiles à la diffusion des idées et des travaux scientifiques.

Après la soutenance de la thèse, le candidat reçoit un diplôme qui, aujourd'hui comme au temps de Molière, lui donne et lui concède « *virtutem et puissanciam medicandi, purgandi, saignandi, perçandi, taillandi, coupandi et occidendi impune per totam terram* »... *gallicam*, ajouterons-nous. Car, si le diplôme est valable en France et dans les colonies françaises, il ne peut servir dans les autres pays, sauf en Roumanie.

Malgré tous les droits qu'il vient d'acquérir, notre jeune docteur ne va pas tailler et tuer à tort et à travers. Il sait très bien que certaines spécialités exigent un complément d'études. Il le trouvera dans les Écoles et les Instituts rattachés à la Faculté : Instituts de médecine légale et de médecine coloniale; École de puériculture (fondation franco-américaine), École de sérologie, Institut d'éducation physique (rattaché à l'Université), Institut d'hygiène, Institut du cancer, Cours supérieur de radiologie. Chacun de ces Instituts donne un enseignement particulier et délivre un diplôme qui garantit les connaissances du médecin.

Les Facultés de Bordeaux, Lille, Nancy et Strasbourg ont organisé un enseignement de l'art dentaire. Dans les autres villes, l'enseignement dentaire est assuré par des écoles libres, les Facultés ayant seulement la tâche de constituer les jurys d'examen. Tout le monde est d'accord pour réclamer une réforme complète de l'enseignement dentaire. Il est probable qu'on finira par exiger du dentiste le diplôme de docteur en médecine, seule garantie des connaissances générales indispensables. Mais l'exercice de l'art dentaire ne pourra être autorisé que sur la production d'un second diplôme, diplôme spécial, dont la préparation exigera deux années complémentaires. Cette réforme, si elle aboutissait, serait grosse de conséquences, car elle inaugurerait le démembrement du doctorat en médecine.

ÉTUDIANTS ET ÉTUDIANTES

Les études médicales, se prolongeant pendant plus de cinq ans, imposent aux familles des dépenses considérables. L'entretien matériel entre seul en ligne de compte, car la scolarité, y compris les droits d'examens, ne s'élève au total qu'à 2935 francs : c'est un peu moins de 600 francs par an. Les Facultés ne sont pas aussi exigeantes que les grandes Écoles ; aussi leurs recettes ne couvrent-elles pas leurs dépenses. Un étudiant paie, chaque trimestre, 40 francs pour les travaux pratiques ; c'est tout à fait insuffisant. Il en résulte que plus une Faculté compte d'élèves, plus elle perd d'argent : la prospérité scolaire accroît le déficit. On sera donc conduit, avant peu, à relever les droits. En échange, on augmentera le nombre des exonérations, qui atteint déjà 20 pour 100.

Les bons élèves peuvent aussi concourir aux bourses d'État : pour s'y présenter, il faut avoir obtenu aux examens une moyenne de 7 sur 10. Voilà pourquoi les candidats sont peu nombreux.

Malgré la longueur et la difficulté de la scolarité, le nombre des étudiants en médecine va sans cesse augmentant : 368 élèves, dont 131 étrangers, ont pris la première inscription en 1926 ; 603 dont 194 étrangers en 1928.

La carrière médicale exerce toujours un attrait considérable. Beaucoup de jeunes gens y sont poussés par leurs tendances altruistes et par leur désir de contribuer au soulagement des misères humaines : d'autres sont attirés par une science qui s'efforce d'expliquer le fonctionnement de la machine animale et de pénétrer le mystère de la vie.

C'est aussi à un sentiment très noble qu'obéissent les jeunes filles qui se font inscrire à la Faculté.

Lorsque j'ai commencé mes études, il y a près d'un demi-siècle, les étudiantes étaient peu nombreuses. Plusieurs évitaient de se mêler aux étudiants : pendant les cours elles s'asseyaient loin de nous, à des places qui leur étaient spécialement réservées. Quelques-unes étaient accompagnées par un parent, la mère le plus souvent, parfois le père. Je me rappelle un vieux monsieur qui faisait asseoir sa fille dans l'hémicycle de l'amphithéâtre, puis gagnait une place dans les gradins supérieurs : il ne tardait pas à s'endormir, ronflait souvent, ce

qui nous mettait déjà en gaieté, et, un jour, roula à terre avec un bruit formidable : ce fut une hilarité générale qui interrompit, pendant quelques minutes, la leçon du professeur.

Aujourd'hui tout est changé, étudiants et étudiantes vivent côte à côte, au cours comme au laboratoire, à l'hôpital aussi bien que dans les associations ou à la Cité universitaire. Parfois des idylles s'ébauchent qui aboutissent à des mariages. Quoi qu'en aient dit quelques romanciers, ces unions, matrimoniales et confraternelles, sont généralement fort heureuses. La femme devient la collaboratrice de son mari ; elle l'aide dans sa profession ou ses travaux, ce qui ne l'empêche pas d'être une excellente femme de ménage et une admirable mère de famille.

Le nombre des étudiantes qui ont pris la première inscription était en 1926 de 76, dont 10 étrangères : il s'est élevé en 1928 à 81, dont 18 étrangères.

Les étudiantes ont acquis les mêmes droits que les étudiants : elles peuvent se présenter à tous les concours. Chaque année plusieurs femmes sont reçues externes ou internes, souvent dans un rang fort honorable. Il y a quelque cinq ans, une jeune fille obtint la première place au concours de l'internat.

Plusieurs femmes se présentent actuellement au concours fort difficile de médecin des hôpitaux de Paris. Il est certain que plusieurs d'entre elles finiront par être nommées. Il en est qui ont déjà conquis un titre analogue dans les hôpitaux de province ou dans les asiles d'aliénés. La Faculté de médecine de Toulouse compte une femme parmi ses agrégés.

Voilà donc une carrière largement ouverte aux femmes, qui semblent, en effet, pourvues de toutes les aptitudes nécessaires pour s'y faire de belles situations.

POUR LA SCIENCE MÉDICALE

Je me suis occupé surtout de l'apprenti médecin et de son éducation clinique. Mais la Faculté de médecine n'est pas seulement une École professionnelle. Elle possède une quinzaine de chaires scientifiques, dont les titulaires, vivant en dehors de la pratique médicale, consacrent tout leur temps et toute leur activité à l'enseignement et à la recherche. Il est inutile de rappeler que les progrès de la clinique sont fondés sur les résultats obtenus dans les laboratoires. C'est le travail obscur

du chimiste, du physiologiste, du physicien ou du bactériologue qui fournit les méthodes ou les résultats dont le clinicien fera l'application. Les professeurs et leurs aides se divisent ainsi en deux grands groupes qu'on peut comparer aux séculiers et aux réguliers. Les premiers, répandus dans le monde, soignent, soulagent et guérissent; ils acquièrent le renom et la notoriété; les seconds, cloîtrés dans leur laboratoire et enfermés dans leur cellule scientifique, travaillent loin du public et sont peu connus ou totalement ignorés. Nul ne se doute de l'œuvre fondamentale qu'ils accomplissent et nul ne songe à encourager ou à soutenir leurs efforts. On ne sait pas que des hommes sans fortune personnelle dépensent des sommes importantes pour payer leurs expériences, car l'insuffisance des budgets ne permet pas de fournir aux travailleurs les instruments, les produits ou les animaux dont ils ont besoin. Vivre de misère pour avoir le droit de poursuivre des recherches et pour ambitionner la joie fugace d'aboutir à un résultat nouveau ou à une véritable découverte, voilà le lot de nos savants. On s'étonne souvent que la production scientifique diminue dans notre pays. Nous devrions nous étonner et nous réjouir qu'elle soit encore aussi intense et qu'il y ait toujours des jeunes gens, avides de progrès, qui consacrent leur activité au travail obscur et désintéressé. Espérons que la crise actuelle ne tardera pas à prendre fin et que nous pourrions bientôt fournir aux travailleurs l'argent dont ils ont besoin.

Les finances de l'État sont incapables actuellement d'assurer l'effort nécessaire. Mais on peut espérer qu'il se trouvera en France, comme il s'en trouve en d'autres pays, des donateurs généreux, capables de comprendre que l'argent consacré à la recherche scientifique est placé à gros intérêt et que les découvertes, en apparence spéculatives, sont riches en applications. Si la clinique française continue de briller d'un éclat incomparable, il suffirait d'un petit effort financier pour conserver à la science médicale française la situation que lui avaient conquise les maîtres d'autrefois, les Magendie, les Claude Bernard, les Flourens, les Vulpian, les Wurtz, les Davaine, les Pasteur.

H. ROGER.

LE CONSULAT DE BONAPARTE

III⁽¹⁾

LE BONAPARTE DE L'AN VIII

Il avait trente ans, mais déjà il en avait vécu cent, et, à l'épreuve de circonstances uniques, sa personnalité, déjà exceptionnellement forte, s'était jusqu'au miracle fortifiée.

Dès 1792, le vieux chef corse Paoli, qui le voyait s'élever, avait dit : « Voyez ce petit homme; il y a en lui l'étoffe de deux Marius et d'un Sylla. » Ni Marius, ni Sylla; rien, chez lui, ni d'un soldat brutal, ni d'un potentat sanguinaire; il planait au-dessus de toutes les vulgarités, dépassait tous les précédents.

La physionomie était, en 1799, saisissante. « J'ai toujours cru aux figures, écrira plus tard Molé; la sienne s'adaptait à toute son histoire. » Nous possédons plusieurs portraits du jeune Consul, et vingt contemporains, surtout les étrangers, nous ont laissé des témoignages assez concordants. « Petit, cheveux noirs et plats, teint jaune et maladif, figure expressive, regard terrible », écrit, le 10 mai 1800, un pasteur genevois qui vient de le dévisager. « Épiderme olivâtre », écrit d'autres, et l'Allemand Jacobi va jusqu'à dire : « vert jaune ». Sa maigreur était encore extrême, la peau collant aux os, le nez busqué à arête vive, le menton proéminent, carré et osseux, les joues creuses aux méplats presque aigus; ses cheveux, jadis très longs, restaient encore abondants et d'ailleurs toujours en désordre, non point noirs, mais d'un châtain foncé;

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai et 1^{er} juin.

le col, assez court, s'enfonçait entre les épaules déjà remon-
tées par l'habitude du bureau, les coudes sur la table quand il
écoutait, les mains derrière le dos quand il se promenait; le
corps était encore mince, agile, la démarche saccadée et un peu
« dandinante », le geste brusque et vif. Mais tout cela frappait
moins que les yeux; ils étaient d'un bleu sombre et beaucoup,
comme notre témoin de tout à l'heure, en trouvaient le regard
« terrible ». Le plus souvent, à la vérité, il était réfléchi et
perçant, mais sans aucune expression terrifiante : le Silésien
Elmer se déclarera, en 1802, « charmé par la magie de ces
yeux bleu foncé ». Quand il souriait, sa physionomie entière
se transformait : « Ce sourire, dit une noble dame, que tous
les historiens ont tâché de décrire et qui était véritablement
remarquable. » « Il a l'air pensif et réfléchi; *il sourit sérieuse-
ment* », a écrit, en 1798, Rabaut-Pommier. On restait séduit
quand, de la bouche, ce sourire gagnait les yeux; or, pendant
les premiers mois du Consulat, par ce désir de conquérir dont
je parlerai, il sourit volontiers. Mais quand, devant une contra-
riété subie ou une pensée fâcheuse, sa face se contractait, son
œil, soudain, devenait réellement insoutenable; on verra des
hommes forts s'évanouir presque devant ses éclairs. « Aucun de
ses portraits n'est ressemblant, va écrire Nodier en 1804, il est
impossible de savoir le caractère de sa figure : *sa physionomie
terrasse.* »

Sa parole était comme une agression; il regardait droit, ne
souffrant jamais un interlocuteur à ses côtés, mais toujours en
face de lui et tout près : « Avec un accent étranger désagréable
à l'oreille, il s'exprime, écrit d'Andigné, d'une manière brève
et énergique. » Son style, très classique, gardait cependant, sous
le Consulat, quelque chose de l'emphase révolutionnaire,
d'un lyrisme parfois si singulier que, décrivant telle tempête
déchaînée sur le camp de Boulogne, il semble un précurseur du
romantisme; mais il parle, tout au contraire, dans l'intimité, en
termes familiers, souvent brutaux, parfois grossiers, étant, à cet
égard, un vrai soldat de la Révolution. Ce qui frappe bientôt
aussi bien ses interlocuteurs que les lecteurs de ses lettres,
c'est la liaison directe, évidente, de la parole avec l'idée; c'est
vraiment *la pensée qui parle*, rejetant tout ce qui est inutile
pour l'expression d'une opinion, n'employant que des figures
exactes et fortes; sa parole, pressée, se bousculait parfois elle-

même sous la pression de l'idée ou de l'image; faisant le désespoir des secrétaires, cette parole pouvait, en quelques minutes, convaincre, séduire ou terrasser. Jamais le style n'a été plus l'homme. D'autant que, s'il dictait, il semblait parler au destinataire de la lettre; « un écouteur aux portes, rapporte un de ses secrétaires, aurait pu les croire tous les deux en présence. »

SON CARACTÈRE

« Il y a en moi deux hommes distincts, dira-t-il à Roederer : l'homme de la tête et l'homme du cœur. Dans mon intérieur, je suis l'homme du cœur : je joue avec les enfants, je cause avec ma femme, je leur fais des lectures, je leur lis des romans »; et plus tard à Molé : « Ne croyez pas que je n'aie pas le cœur sensible comme les autres hommes. Je suis même assez bon homme. Mais, dès ma première jeunesse, je me suis appliqué à rendre muette cette corde qui, chez moi, ne rend plus aucun son. » Il était en effet infiniment plus sensible, émotif, impressionnable qu'il ne voulait le paraître. Sa lettre à la femme de l'amiral Brueys, tué en Égypte, étonne par la violence sincère de l'émotion; son amitié pour certains jeunes camarades l'obsédait, l'induisant parfois à de grandes erreurs : ainsi a-t-il aimé jusqu'à l'aveuglement ses deux compagnons de misère de l'an IV à Paris, Junot et Marmont. Une lettre à Desaix a fait éclater déjà une sollicitude presque inquiète; ses larmes abondantes devant Lannes mourant, Duroc et Bessièrès tués ne sont point du tout, ainsi que le veut Taine, les réactions purement physiques d'un tempérament trop tendu. Ses lettres d'Italie à Joséphine sont restées célèbres, stupéfiantes de fureur amoureuse.

Aucun chef n'a paru cependant moins soumettre sa vie aux caprices de l'amour : ce n'est pas un Vert-Galant et l'amour n'a été le plus souvent pour lui « qu'une affaire d'épiderme », une passade brusque et sans conséquence. Il a peur de l'empire des femmes : « Pour une qui nous inspire quelque chose de bien, il en est cent qui nous font faire des sottises. » Il a cependant aimé profondément, et avec certaines faiblesses, Joséphine aux larmes de qui il n'a, de son propre aveu, jamais rien refusé pendant quinze ans; il aimera ten-

drement Marie Walewska ; il aimera voluptueusement Marie-Louise. Brusque, discourtois parfois, souvent agressif avec les femmes parce qu'elles l'intimident au fond, il ne sait pas résister à celle qui se jette à ses genoux pour implorer une grâce. Il dira lui-même : « J'ai un cœur d'homme ; je n'ai pas été enfanté par une tigresse. » Un adversaire écrira, le 31 mai 1802, que, passant « pour dur et peu sensible », « certaines anecdotes donneraient à penser qu'il *cache* au fond de son cœur une profonde sensibilité ». Le mot est juste : il la *cache* et, suivant ses termes, « s'applique à la rendre muette ».

A dire vrai, cette « sensibilité » éclate dans ses colères. Il était un vrai Corse, et d'une violence à tout briser : « Mon défaut est, dira-t-il en 1801, de ne pouvoir supporter les injures. » Et il tenait pour injure le moindre manquement : alors la tempête se déchaînait en termes parfois inouis. Quand, en plein Conseil d'État, devant une offense, il criait : « C'est une corne à mon front », — expression qui lui était familière, — il n'eût pas fait bon de le contredire. Des témoins le virent, aux Tuileries, se porter aux extrémités de la fureur : l'un d'eux qui, à la vérité, le charge volontiers, décrira, le 14 juillet 1803, une scène au cours de laquelle il a menacé de la main Berthier atterré. « Jamais tigre enragé n'a été pire... Les juréments, les menaces... ont été excessives... Deux fois il a présenté le poing fermé à Berthier. » Et il est remarquable que, dans sa colère, il y ait parfois une poussée de *vendetta* corse : lorsqu'en 1804, il se sentira menacé, guetté, traqué par les assassins à la solde des Bourbons, on aura la vive impression que, en face d'une famille rivale, — des Pozzo di Borgo transportés sur un terrain très supérieur, — il s'exaspère et se croit tenu de frapper : l'exécution du duc d'Enghien n'aura guère d'autre cause.

Le plus souvent cependant ses colères sont courtes et ses rancunes sont rarement implacables, il s'en faut. « Une fois la colère passée, il n'en reste plus rien, écrira-t-il à Decrès qui s'est lui-même emporté ; j'espère donc que vous ne me gardez pas rancune. » D'ailleurs sujet à de vifs accès de gaieté, il était, au témoignage de vingt de ceux qui l'ont vu vivre, porté à rire et à s'amuser au jeu, pleinement. Il voulait même qu'on ne fût pas grave autour de lui. « Soyez gai », écrira-t-il en 1800 à Berthier : lui-même n'était pas longtemps sombre et

ses fureurs s'éteignaient parfois en un instant. Ces colères même, dont vingt sont restées célèbres, étaient-elles toujours sincères, ou bien ne les voulait-il pas utiliser, elles aussi, à terrifier pour vaincre et soumettre? « Vous me croyez sûrement bien en colère, dira-t-il, après une de ces scènes, à l'abbé de Pradt; eh bien! tâtez-moi le pouls! »

C'est que, chez lui, la tête restait presque toujours la maîtresse, — la tête, j'entends la volonté autant que l'intelligence.

« Bonaparte est la plus belle manifestation de la volonté humaine », écrira Schopenhauer, le philosophe du pessimisme, après une entrevue avec le jeune Empereur. Au fait, personne peut-être n'a jamais présenté à ce point toutes les formes de la volonté. On lui a prêté le mot : « Impossible n'est pas un mot français ». Ce qui est sûr, c'est qu'il ne s'est jamais opposé le mot à lui-même. « L'impossible, dira-t-il à Molé, est un mot dont la signification est toute relative... C'est le fantôme des humbles et le refuge des poltrons. Dans la bouche du pouvoir, ce mot, croyez-moi, n'est qu'une déclaration d'impuissance. » Il n'a jamais été plus sincère. A tout obstacle, à toute entrave, à toute « impossibilité », dès sa jeunesse, dès son enfance même, il a opposé sa volonté. Elle est habituée à vaincre. « Il n'y a, écrira un ambassadeur étranger, ni zèle, ni habileté, ni courage qui ne se brise contre *ce caractère d'airain*. » Cette volonté est à base d'énergie : âme qui, sauf de très rares cas, est restée intrépide et presque infaillible, en cela différente du cerveau qui parfois errera. Cet homme est capable de toutes les espèces de vaillance : ce « mince mathématicien », ainsi que l'avaient qualifié, avant les grands exploits, ses superbes lieutenants de l'armée d'Italie, on l'a vu, depuis Toulon jusqu'à Arcole, se jeter dans la mitraille, le premier, alors que tous hésitaient, et cependant toute sa vie passée l'autorise à écrire en l'an X : « Il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie ». Toute cette existence va être un exemple unique d'énergie volontaire, physique et morale.

« Il est dans son caractère de ne pas supporter longtemps le tourment de l'indécision, et dans ses habitudes, une fois qu'il a pris un parti, de lui sacrifier toutes les convenances et

toutes les obligations précédentes, et de ne respecter ni principes de justice, ni conseils de prudence qui s'y opposeraient. » Ainsi le juge, dès la première année du Consulat, le ministre de Prusse, Lucchesini, à la vérité porté à l'hostilité, et, s'il peint ici, d'avance, le futur Empereur plus que le Consul de l'heure, il est de fait que, dans tous les temps, son esprit de décision s'est doublé d'un esprit d'autorité qui souffre mal l'opposition et brise les entraves. A l'instant où la France attend un restaurateur de l'autorité, voici que se présente l'homme, par excellence, de l'autorité. « Avant la Révolution, dira-t-il devant Molé, l'autorité était tombée en quenouille, nous avions un roi imbécile, il a été *pendu*, on a chassé sa famille. » « Un roi détrôné, ajoute son confident, était l'objet de son dédain. » Rappelons-nous l'horripilation du jeune soldat, révolutionnaire de sentiment, devant Louis XVI insulté. A l'ouverture du Corps législatif de 1804, il dira : « La faiblesse du pouvoir suprême est la plus affreuse calamité des peuples ». En face de la faiblesse du Directoire, le jeune général en chef de l'armée d'Italie, naguère, a frémi d'impatience; ses lettres aux Directeurs révèlent déjà et, parfois, font éclater cette *faim d'autorité* qui d'ailleurs se satisfait, à cette heure même, en Italie : « l'Autorité », c'est la première chose à rétablir, tout s'en suivra, l'ordre avant toutes choses.

Car il est trop intelligent pour aimer l'autorité pour elle-même : à cet égard, il n'aura jamais rien d'un tyran qui plie un monde à ses appétits et à ses caprices pour le plaisir de faire plier; l'autorité n'est pour lui, ne sera jamais que la condition de l'ordre.

L'ordre, il l'avait dans le sang, il l'avait dans le cerveau, il l'avait même dans le cœur. Un Henri IV a entendu rétablir l'ordre, mais avec des habitudes personnelles de désordre; rien de cela dans un Napoléon Bonaparte : il ne fait qu'étendre au gouvernement d'une grande armée, d'un grand pays, d'un grand Empire plus tard, la qualité maîtresse de son esprit et de sa vie : l'ordre. « Esprit *réglementant* », écrira son ministre Chaptal; il a appliqué avant tout cet esprit à se réglementer lui-même. Rangé dans ses mœurs, en dépit de ses quelques pas-sades, il est encore plus rangé dans ses dépenses, ayant pour principe que c'est peut-être dans ce domaine que le désordre est

la pire calamité; il a hérité, entre autres dispositions, de la sévère Lætitia, sa mère, un souci d'économie qui, dans tous les temps, de sa solde de sous-lieutenant aux millions de livres de sa liste civile, lui a toujours fait « mettre de côté ». Pas avare, capable de grosses dépenses utiles qui, si l'on ne connaît le fond de sa pensée, paraîtraient même prodigalités, il ne souffrira jamais autour de lui ni gaspillage ni gabegie. Gérant bien sa fortune privée, surveillant son notaire, tançant ses fournisseurs, rappelant à l'ordre ses intendants, il ne fera que transporter à la gestion des finances de l'État, naguère avariées, cette qualité d'économie qui n'est qu'une forme frappante de son amour de l'ordre.

Ordre dans les finances, ordre partout. Si, bientôt, on le verra promener son regard sur les objets en apparence les plus minimes, — car il n'a jamais, pas plus qu'un Richelieu, admis le *De minimis non curat prætor*, — c'est qu'il ne pourrait souffrir qu'une faute contre l'ordre restât dépourvue de sanction. « Soyez inflexible pour les fripons, écrira-t-il à Eugène. *C'est une victoire gagnée pour l'administration que la découverte d'un comptable infidèle.* »

Cet amour de l'ordre le faisait *légaliste*. Il a, c'est vrai, partagé la fièvre révolutionnaire, mais il n'a que pour la forme, et en apparence, applaudi aux journées d'émeute qui assuraient la Révolution, et, en ce qui le concerne, il n'aime pas sortir des formes légales. Le coup d'État même qui l'a porté au pouvoir, il eût voulu, nous le savons, lui enlever tout caractère de coup de force et, au fond, la nécessité de faire jeter par la fenêtre quelques représentants du peuple par des grenadiers lui a beaucoup déplu; il n'en parlera jamais; à plus forte raison ne s'en vantera-t-il jamais; il demandera qu'on oublie ces quelques minutes d'une révolution qu'il eût désiré voir se faire par le consentement unanime et dans les formes légales. Et, à l'autre extrémité de sa vie politique, après Waterloo, quand le peuple des faubourgs en effervescence viendra lui offrir, contre les Chambres, le secours de ses bras, il refusera parce qu'au fond il a trop horreur du désordre pour l'employer, même à son service, même à son salut. « Je me croirais déshonoré, a-t-il écrit dès vendémiaire an V, en Italie, de voir dans un endroit où je commande, se former un ferment de trouble... »

Cet amour de l'ordre, on le trouve au fond de sa volonté d'organiser, de codifier, d'assurer solidement les institutions, d'utiliser les hommes dans le poste qui leur conviendra le mieux, de remettre chaque chose et chaque personne à sa place, au fond aussi de cet esprit d'administration et d'ordonnement qui, en Italie, en Égypte, déjà, dictait les arrêtés en apparence si éloignés des préoccupations propres à un général d'armée. Il n'aimera jamais que soit rompue la marche normale des choses : « Je veux, dira-t-il devant Rœderer en 1800, que les dix années de ma magistrature s'écoulent sans que j'aie renvoyé un seul ministre, un seul général, un seul conseiller d'État. » En fait, n'ayant pu dans la pratique se tenir à de telles promesses, il se décidera toujours très difficilement à renvoyer un des grands serviteurs de l'État, parce que la *continuité* lui apparaît encore comme une condition essentielle de l'ordre et que l'ordre doit être en toutes choses sauvegardé et respecté. Il doit l'être même dans les apparences, d'où un très grand souci pour « la tenue ». Ses lettres abondent en rappels à la tenue : ministres, préfets, généraux, évêques, prêtres et jusqu'aux élèves de ses écoles et aux chanteurs de l'Opéra, il ne tolère d'aucun d'eux un manque de tenue, parfois jusque dans leur vie privée, à plus forte raison dans l'exercice de leurs fonctions, — parce que *la tenue, c'est encore l'ordre*.

Ce souci suffirait à l'entraîner à la sévérité si son esprit, assez naturellement, ne l'y portait.

« Les amours des rois ne sont point des tendresses de nourrices. Ils doivent se faire craindre et respecter. *L'amour des peuples n'est que l'estime*. » C'est devant Rœderer qu'il parle ; et devant Pelet : « Il n'y a rien de si tyrannique qu'un gouvernement qui prétend être paternel ! » C'est qu'il estime qu'il vaut mieux prévenir que réprimer et l'on ne prévient que par une inflexible sévérité, par « des exemples ». « L'art de la police, écrira-t-il à Fouché (à qui cependant on n'en remontrait guère), *afin de ne pas punir souvent, est de punir sévèrement* » ; et à Barbé-Marbois : « Le mieux de tout, c'est un exemple. » Son séjour en Égypte lui avait inspiré un certain mépris de l'homme : « L'homme sauvage est un chien », et il estimait que, s'il n'est maintenu dans les règles par la sévérité, l'homme le plus civilisé redevient assez vite un sauvage. Il avait jadis adoré Rousseau, mais il avouait maintenant que celui-ci avait

erré : « L'homme n'est pas bon ». Il le faut plier au respect des lois et particulièrement les Français : « Le peuple français, depuis les Gaulois, a toujours été le peuple qui a eu le plus besoin d'être gouverné et par conséquent de craindre ceux qui le gouvernent. » Mais il sait bien qu'il en est ainsi partout et, à son frère Louis il écrira : « *Quand on dit d'un roi qu'il est bon, c'est un règne manqué.* » Tout le Bonaparte de 1800, déjà, tiendrait dans cette formule.

Du reste, toujours intelligent, il admet que, si la condition de l'ordre est dans la sévérité, elle est, avant tout, dans la justice. « J'aime mieux l'injustice que le désordre » : c'est le mot qu'on prête à Goethe. Bonaparte, le Bonaparte de 1800 tout au moins, ne croit pas avoir à choisir : le pire désordre, la source de tous les désordres, c'est l'injustice. Chacun doit faire son devoir : s'il le fait, qu'il soit récompensé ; s'il y manque, qu'il soit puni. Ses *décisions*, inscrites à sa *Correspondance*, sur les cas individuels qui lui sont soumis par les ministres, témoignent de ce persistant souci. Un sous-lieutenant a quitté son poste ; mais, ajoute le ministre en manière de timide plaidoyer, il « n'a pas vingt ans et est le fils d'un général estimé ». Napoléon répondra : « Cet officier doit être traduit devant une commission militaire et traité selon toute la rigueur des lois : c'est un lâche. » Mais si une jeune fille a été, au profit d'un hospice, spoliée de la succession de sa mère, il écrit : « Savoir pourquoi on a dépouillé cette orpheline », et il lui fait rendre son argent. C'est presque le chêne de Vincennes. Il fait volontiers, par un acte spontané, accorder pensions et places aux enfants de ceux qui, même sous les régimes précédents, ont rendu de grands services. En revanche, il n'admet jamais l'irresponsabilité, remontant toujours de la faute d'un petit à celle d'un grand pour y rechercher *le vrai responsable* : « Sous mon règne, écrira-t-il en l'an XIII, les lois ne seront jamais accessibles à l'impunité ». C'est que, je le répète, pour lui l'ordre réside essentiellement dans la justice et la justice ne se conçoit point pour lui sans sévérité.

SON CERVEAU

Qu'une telle volonté, qu'une telle énergie, qu'un tel souci de l'autorité et de l'ordre fussent au service d'un cerveau ordinaire, le bienfait, dans les circonstances où l'on se trouvait, eût

déjà été bien grand. Mais qu'un cerveau prodigieusement doué, organisé et puissant dirigeât de telles dispositions, le bienfait devenait immense.

Pareille puissance de volonté s'était peut-être déjà rencontrée, mais pareille puissance de cerveau, on en peut douter.

Possédant, nativement et à un degré dès l'abord supérieur, toutes les facultés qui, dit-on, relèvent du cerveau, imagination, mémoire, vision nette, jugement prompt et sûr, curiosité de l'esprit, force de travail et extensibilité à l'infini, en largeur et en profondeur, de la pensée, il n'avait, en outre, jamais cessé de nourrir d'une prodigieuse lecture cet extraordinaire cerveau. Même parmi ceux que l'action n'a jamais disputés à l'étude, peu d'hommes ont plus lu que lui. Élève appliqué et qui, s'instruisant facilement du collège d'Autun à l'École militaire, n'a jamais vu dans cette heureuse disposition qu'une raison de plus de tout approfondir, il frappait déjà ses maîtres par l'universalité de ses goûts scolaires. La forme de son cerveau paraît bien l'avoir porté avant tout à l'étude des sciences : quand, dans une lettre à l'astronome Laplace, en pleins triomphes de l'Empire, on le voit jeter un regard nostalgique aux sciences exactes, « s'affligeant de la force des circonstances qui l'a dirigé vers une autre carrière si loin de celle des sciences », il ne ment pas : un Monge a, en 1784, signalé ce petit *cadet* comme « très appliqué aux sciences abstraites... connaissant à fond (il avait quinze ans) les mathématiques » ; et, pendant ses années de garnison, il n'a cessé de cultiver algèbre et géométrie sans dédaigner les sciences physiques alors en plein progrès.

Mais Monge avait, avec « la connaissance approfondie des mathématiques », signalé celle « de la géographie » et nous savons, d'autre part, que l'histoire a prévalu sur tout le reste après l'École. Il a dévoré toute une bibliothèque d'histoire, prenant des notes, rédigeant des commentaires. Sa culture essentiellement classique ne lui a laissé qu'une connaissance assez superficielle des langues anciennes : il ne lira jamais les écrivains grecs et latins que dans les traductions et ne les citera jamais, mais ils l'ont passionné pour l'histoire de l'antiquité dont il est resté rempli. Je dirai sa prédilection pour Rome et les Romains, qui a si singulièrement influé sur ses concep-

tions. Il n'eût pas eu la sottise d'écrire comme ce phraseur de Saint-Just : « Le monde est vide depuis les Romains », mais il dira : « Les Romains auxquels il faut toujours revenir », et ses lettres, sans parler de tous les témoignages, le montrent nourri de l'histoire de Rome. C'est avec le même ardent intérêt qu'il s'est initié à l'histoire de France, à l'histoire de l'Europe, et avec une tendance marquée d'y chercher des leçons de philosophie politique, et des excitations à l'héroïsme, bref *des enseignements autant que des renseignements*.

Et déjà il débordait de toutes parts, passionné pour notre théâtre classique, pour Corneille surtout, pour Voltaire dont, au surplus, il connaît toutes les œuvres; il a lu tous les *philosophes* du siècle, de Rousseau, qui un instant l'a possédé, à Raynal qui lui a révélé le Nouveau Monde; il a lu les romans, les livres de théologie et de droit, les traités de géographie et, tout naturellement, les ouvrages militaires. Que n'a-t-il pas lu? sans parler de toute la littérature révolutionnaire d'après 1789, discours, articles, libelles, traités auxquels il a lui-même ajouté par le fameux *Dîner de Beaucaire*. De tout cela il a tout retenu, et c'est le prodige, parce que sa mémoire, qui enregistrait, gardait ses lectures comme gravées sur l'airain. De tout cela surtout s'est fortifié cet amour singulier, sinon pour les lettres pures, du moins pour tout ce qui était écrivain, savant et artiste, ce souci de l'esprit qui, dès la campagne d'Italie, l'a mis à cent coudées au-dessus de ses rudes compagnons d'armes, fermés à la culture et dédaigneux de ses servants.

Qu'il eût déjà beaucoup appris et tout retenu avant 1799, il ne s'en contentera cependant jamais. Tout membre qu'il soit de la classe des sciences de l'Institut où il lira des mémoires, son goût pour l'histoire persistera qui, plus tard, deviendra absorbant. Sans doute en dispose-t-il avec un certain sang-e, « se forgeant, comme dit M^{me} de Rémusat, un passé imaginaire », mais il en recommande à tous la lecture, déplorant qu'on ne la connût pas assez : « Le défaut du roi (Jérôme), c'est de connaître peu l'histoire » et, n'aimant que les tragédies historiques, il continuera à chercher sans cesse dans l'histoire exemples et leçons. Mais, au vrai, il s'acharnera à tout lire, se faisant accompagner dans ses plus lointaines campagnes par

des caisses de livres où il s'absorbera au bivouac, à la lueur des bougies, entre deux batailles.

Aussi bien a-t-il le goût, l'amour, la passion du travail de bureau. Voilà où est encore le miracle de ce cerveau : Bonaparte, homme d'action incomparable, est surtout l'homme du labeur cérébral.

« Moi, je travaille beaucoup, je médite beaucoup, déclarera-t-il, un jour, à Roederer. Si je parais toujours prêt à répondre à tout, à faire face à tout, c'est qu'avant de rien entreprendre, j'ai longtemps médité, j'ai prévu ce qui pourrait arriver. Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup, en secret, ce que j'ai à dire et à faire dans une circonstance inattendue pour les autres, c'est ma méditation. Je travaille toujours : en dinant, au théâtre ; la nuit, je me réveille pour travailler. »

Il disait vrai : tous les témoignages concordent sur ce point. Son cerveau était en travail constant sur le passé, le présent, l'avenir. Travail presque douloureux : « Quand je médite, dit-il encore..., je suis dans une agitation tout à fait pénible... *Je suis comme une fille en couche* », et un étranger, qui l'a vu de près, avoue : « Je ne connais pas d'homme qui soit plus sûr de lui-même quand il a pris son parti, mais je n'en connais pas qui, pour cela, *se consulte* autant avant de le prendre. »

Il *se consulte*, mais plus encore peut-être *il consulte*. Jamais personne n'a plus arraché à tous, grands et petits, une pareille somme d'informations. « Facilité prodigieuse, écrit Thibaudeau, pour apprendre, juger, discuter, retenir dans sa tête et sans confusion, une infinité d'objets. » Avant tout, il s'informe. « Qu'est-ce... ? Combien ?... Comment ?... Pourquoi ?... » Voilà les quatre mots qui peut-être reviennent le plus souvent des milliers de fois dans sa correspondance. Son intelligence était trop avertie pour qu'il n'aperçût pas ses lacunes et ses limites et, lorsqu'en brumaire an VIII, il a saisi le pouvoir, il se sait, en dépit d'une jeunesse si remplie d'expérience, ignorant des trois quarts des choses ; mais, avide de tout savoir pour tout pouvoir, il a déjà commencé sa formidable enquête : sous le Consulat, cette enquête va porter sur tous et sur tout. Il demande des avis, des conseils, des explications, des raisons : il consulte même quand son parti est pris, « pour s'assurer, dit justement Thiers, qu'il n'avait pas

méconnu quelque côté de la question soumise à son jugement », exigeant simplement qu'on fût clair et précis, demandant, ainsi qu'il l'écrira à Champagny, « des raisonnements et non des tableaux ». Il déclare cependant : « *J'écoute tout le monde, mais ma tête est mon seul conseil.* » Mais pour que ce « seul conseil » ne délibère *que sur des réalités*, il réclame bien plus que des « raisonnements » même, *des informations*. Quand il ne peut pas tenir sous son regard l'homme qu'il vide littéralement de tout ce qu'on en peut tirer de renseignements et de connaissances, il exige des mémoires, des notes, des inventaires, des historiques, des statistiques, des *états*, des *situations*, et si les papiers qu'il a entre les mains datent un peu : « Cela devient bien vieux, écrit-il. Je vous prie de m'en envoyer de nouveaux. » « Vous savez tout ce que je ne sais pas », a-t-il écrit à Talleyrand : il le dit, il l'écrit à tous les gens compétents. Un agent des princes qui, en 1803, l'a suivi en Normandie, nous donne mieux que personne l'idée exacte d'une de ces prodigieuses enquêtes sur place qui ne néglige aucun objet : « Attention minutieuse », rapporte-t-il. Il a toujours l'air de mener une instruction, et c'est la France entière, bientôt la moitié de l'Europe, sur laquelle il *instruit*. S'il poursuit une idée, il entend l'asseoir sur les bases les plus solides : dès le Consulat, pour ne citer qu'un trait, il a tout de suite conçu, pour remplacer le sucre colonial dont la guerre maritime prive le pays, l'idée de tirer du sucre des betteraves. Mais quoi ! il n'est pas chimiste et il demande à Cuvier : « Faut-il faire du sucre de betteraves ? » Le savant se perd en considérations oiseuses : brusquement il l'interrompt : « Je le demanderai à Bertholet. » Il le demande à Bertholet et, pour plus de sûreté, à Chaptal : il eût, jusqu'à une réponse satisfaisante, assailli de la même question pressante, l'un après l'autre, tous les chimistes de l'Institut.

Il interroge, il écoute, il lit avec une attention prodigieuse et, sa merveilleuse mémoire aidant, tout se grave en son cerveau, je le répète, comme sur l'airain. Mais ce ne sont là que simples aliments à la réflexion, simples éléments de méditation. Le voici qui *élabore* et c'est là qu'il faudrait le voir. L'*élaboration*, le mot implique chez l'homme l'opération la plus magnifique ; il se complait au travail et au travail sans repos. « Le seul peut-être

sur la terre, il n'a jamais laissé une minute de sa vie sans emploi, rapportera Molé. Jamais il n'a connu cette évaporation insensible du temps qui n'est pas sans charme, mais qui fait avorter tant de dons précieux. » « Il dormait peu, dit, de son côté, Thibaudeau, il avait le sommeil à son commandement. » A vrai dire, surtout dans les premières années de son gouvernement, tout était chez lui « à son commandement ». Un agent, qui mêle l'admiration à l'hostilité, restera stupéfait devant le travail fourni par le Premier Consul dans les jours qui suivront la rupture de la paix d'Amiens : « Immédiatement après le départ de l'ambassadeur anglais, il employa trois jours et trois nuits à un travail relatif aux circonstances, toujours debout et employant trois ou quatre secrétaires à la fois. Vers la fin du quatrième jour, se sentant violemment agité, il se mit au bain, y resta six heures pendant lesquelles il dicta des dépêches de la plus haute importance. Il se mit enfin au lit, donna l'ordre de l'éveiller à trois heures pour recevoir cinq ou six courriers qu'il attendait pendant la nuit. C'est ainsi qu'il expédie les affaires. »

Il a parlé lui-même des tiroirs de son cerveau : il les ouvrait l'un après l'autre et dans chacun d'eux il trouvait ce qu'il y cherchait, — à coup sûr. Son travail en était singulièrement facilité ; mais ce n'était que par l'emploi d'une prodigieuse méthode, qu'il était arrivé à classer ainsi en des milliers de cases la matière de ce travail auquel, disait-il, il n'avait « jamais connu de limites ».

Ainsi était-il paré devant les éventualités. Nous le lui entendions dire tout à l'heure : « Avant de rien entreprendre, j'ai longtemps médité. J'ai prévu ce qui pourrait arriver. » Aucune perspective qu'il n'ait examinée et aucun événement contre lequel il ne se soit prémuni. « *Le hasard ne fait rien* », écrivait-il à Fouché. Il mène de front trois, quatre, cinq combinaisons, essayant de prévoir tout, — et au pire. Cette prévoyance, fruit de sa méditation, lui permettra d'être prêt à tout accident. Grâce à elle, à des mesures conçues hypothétiquement, les choses sont prêtes à l'heure où le plus habile homme serait surpris. L'échiquier est toujours là, sous ses yeux et, bien avant qu'il ait à y faire avancer les pions, il a *marqué* leur place et *vu* leur marche.

Faculté de prévoir, faculté aussi de tirer immédiatement toutes les conséquences d'un événement : « Pour l'Empereur,

écrira le maréchal de Castellane, *le maximum de conséquences suivait toujours les événements.* » Tous ceux qui le verront dans telles ou telles circonstances où un brusque événement semble surprendre le monde, en diront autant. En un instant il aperçoit toutes les répercussions du fait sur la situation tout entière, et parfois à longue échéance. Mais cette faculté de dégager les conséquences n'est-elle point très précisément issue de l'autre, celle d'avoir prévu toutes les éventualités ? Ce qu'aucun des témoins de sa vie n'a pu voir, c'est, dans les pires crises, un désarroi de ce cerveau : il tire les conséquences parce que, de sang-froid, bien avant l'événement, il l'a, en principe et sans le croire fatal ni même probable, envisagé, examiné et jugé. D'où la fermeté de ses décisions qui sont dues beaucoup moins à sa volonté qu'à la parfaite clarté où vit constamment son cerveau. Lorsqu'on lit les lettres relatives à une campagne qui cependant lui est imposée, on a presque *l'impression physique* d'une armée en marche : tout à l'heure, il semblera tout à la descente de son armée en Angleterre, et, soudain, on verra, bien avant l'heure, sur le papier, cette armée faire tête-à-queue : de Boulogne, le chef la transportera *en esprit* sur les rives du Danube : du moment que les circonstances l'y contraignent, *sa marche est déjà dans sa tête à lui* et pas une des étapes qu'il lui trace, pas un des combats où il l'achemine, pas une des victoires qu'elle remportera ne se trouveront manquer à son attente, parce qu'il aura d'avance médité les éventualités.

Il a médité et il a vu, — *en largeur et en profondeur.*

C'est peut-être le trait le plus étonnant de cette intelligence que ce mélange d'idéalisme et de réalisme qui lui permet d'envisager tout à la fois les rêves les plus prodigieux et les plus infimes réalités.

Oui, il a un côté de rêve et on dirait de chimère, si presque toujours les rêves ne s'étaient réalisés, — et jusqu'aux chimères.

Il lui était impossible de *voir étroit*. De bonne heure, son cerveau s'était habitué à déborder. Il était fils de son siècle, — un fils étrange, presque monstrueux, un fils tout de même, — et ce siècle avait été celui de l'idéologie. Albert Sorel l'a dit avec raison, si, par tout un côté, il n'eût pas été l'enfant de ce siècle, un Bonaparte ne l'eût pas dominé ; il croyait que l'hu-

manité pouvait tenir en *systèmes*; c'était le côté *idéologique* de sa nature, et lorsqu'il honnissait l'*idéologie*, il entendait par là le rêve qui ne repose sur rien de réel, ne vise à rien de défini. Son imagination était extrême; levain de tout génie, du savant penché sur ses cornues au poète qui interroge l'azur, elle est l'inspiratrice de tous, et du capitaine qui prépare la conquête, et de l'homme d'État qui fait l'avenir; sans elle, rien ne se fait ni de beau ni de grand. Bonaparte était, au premier chef, un *imaginatif*. Ses vues s'en ressentaient: elles n'étaient jamais limitées à l'objet, même le plus large, qui, pensait-on, devait l'absorber. Lorsque le jeune général de l'armée d'Italie à peine abordait les monts du Piémont, son regard s'emparait déjà de l'Italie tout entière et lui donnait des lois. Lorsqu'à peine, quelques mois après, il arrivait aux rives adriatiques, son imagination l'emportait vers le bassin oriental de la grande mer et *saisissait* tout le Levant. Lorsqu'à peine il débarquait en Égypte, c'était l'Asie jusqu'aux Indes qu'il embrassait. Aucun but ne lui avait jamais paru, — et ne lui paraîtra jamais, — inaccessible. Il semblera toujours disposer de l'espace et du temps.

C'est le côté largeur, mais voici l'autre. Aucun de ses rêves, si chimérique qu'il paraisse, n'est vraiment chimère, d'abord parce qu'il s'appuie sur des réalités étudiées, ensuite parce qu'il se traduit immédiatement pour lui par les actes concrets.

C'était un grand *réaliste*. Son esprit, s'il était, en apparence, lui-même démesuré, mesurait cependant les choses et les hommes. Cette *information*, dont j'ai parlé tout à l'heure, lui permettait de ne rien bâtir sur les nuées. De la *philosophie* de ce siècle, il n'avait pris que l'idée du remaniement possible de l'humanité; mais, comme de toutes choses, il disposait, suivant sa manière, des grandes idées et il ne se laissait point emporter par elles, parce que, disait-il, « *ce n'est point à la politique de disposer des hommes, mais aux hommes de disposer de la politique* ». Ses rêves, nous n'en connaissons assurément qu'une bien petite partie; il les éliminait, s'il n'y voyait point immédiatement les moyens de réalisation, ou, tout au moins, les *ajournait*. Peut-être aussi lui en a-t-on attribué, ainsi que le croit Molé, qu'il n'a jamais faits. En tout cas, les pliait-il aux nécessités et aux circonstances et les contraignait il à ne se développer que par étapes. C'est par là que, réaliste, il était

nécessairement *opportuniste*. Il n'avait pas le culte des principes; ceux-ci ne lui paraissaient appréciables qu'aux résultats qu'ils paraissaient avoir : notre temps eût dit que, par là, il était *pragmatiste*. Entendons-le s'exprimer à propos du Concordat devant Miot : « Nous avons fini *le roman de la Révolution*, il faut en commencer *l'histoire* et voir ce qu'il y a de *réel et de possible dans l'application des principes* et non ce qu'il y a de *spéculatif et d'hypothétique*. Suivre une autre marche serait *philosopher et non gouverner*. » Et s'il se heurte aux fameux *idéologues*, il dira plus crûment : « Que me parle-t-on de bonté, de justice abstraite, de lois naturelles ? La première loi, c'est la nécessité ; la première justice, c'est le salut public... *A chaque jour sa peine, à chaque circonstance sa loi, à chacun sa nature*. » La politique, est-ce une science mathématique, abstraite, absolue ? Non, c'est « la conciliation des intérêts », c'est « le calcul des combinaisons », et il conclut : « *La haute politique n'est que le bon sens appliqué aux grandes choses*. »

La formule se devait surtout justifier en ces débuts du Consulat où il avait, très précisément, à réparer le mal fait par l'idéologie délirante des Assemblées, en recherchant les solutions moyennes dictées par « le bon sens ».

Le bon sens est, à ses yeux, au premier chef, tout au moins en 1800 (et c'est là que, par la suite, l'homme se pervertira) de « gouverner les hommes comme le grand nombre veut l'être ». Car s'il a, nous le savons, l'idée que rien ne doit prévaloir contre l'autorité, il est trop intelligent pour admettre que l'autorité puisse se maintenir *si elle ne se fait pas accepter*. De là, un certain souci de ménager l'opinion, en donnant à tous ses légitimes désirs les satisfactions de fond ou simplement de forme : « C'est en me faisant catholique, dira-t-il en 1800, que j'ai terminé la guerre de Vendée, en me faisant musulman que je me suis établi en Égypte, en me faisant ultramontain que j'ai gagné les esprits en Italie. » Sa correspondance est, en mille lettres, la justification de cette déclaration, d'autre part, il ne mentira pas quand, le 3 décembre 1804, s'adressant au corps municipal de Paris, il dira que « dans la bataille, dans les plus grands périls, sur les mers, au milieu des déserts même, il a toujours eu en vue l'opinion de cette grande capitale ». Comme il a, suivant les termes d'un de ses contemporains, « l'instinct de l'instinct des multitudes », il se

trompera rarement sur la façon de les satisfaire et ces égards pour l'opinion sont déjà l'indice d'un esprit dégagé de toute idéologie et qui sait se prêter.

Il se prête aux circonstances, et c'est un second trait de son réalisme. Certes, il y a quelques points sur lesquels il restera inébranlablement fidèle à une doctrine ou à un système, mais il admet qu'il peut y avoir, sur un grand nombre de points, « vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà » et il ajouterait : « Vérité à telle heure et erreur à telle autre ». L'opportunité lui paraît à considérer en tout. Lorsque, tout à l'heure, Camille Jordan, en pleine phase de restauration, paraîtra, dans un *factum*, contredire à la nécessité d'un gouvernement sans contrôle, Bonaparte n'en semblera pas du tout scandalisé : il dira que l'ouvrage « renferme des vérités », mais qu'il n'« *était pas temps de les dire* ». Lui-même changeait d'attitude suivant les besoins et il n'hésitait pas à s'en expliquer : « Je suis tantôt renard et tantôt lion. Tout le secret du gouvernement consiste à savoir quand il faut être l'un ou l'autre. » Et dans ses rapports avec les uns ou les autres, il sait fort bien quand il importe de séduire par des caresses ou de terrifier par des menaces. Pendant la première année du Consulat, nous verrons en effet cet homme, naturellement violent, s'attirer et se soumettre par une cordialité un peu affectée ceux qui, pendant ces mois difficiles, se pourraient fâcheusement gendарmer et Dieu lui-même est, pour lui, suivant les nécessités, s'il s'agit de pacifier, le « Dieu de paix » et, s'il s'agit de partir en guerre, le « Dieu des armées ».

Mais où son réalisme éclate, c'est encore moins dans le souci des *opportunités* que dans celui des *détails d'exécution*. C'est par là que se trahit le trait caractéristique des grands génies organisateurs. Le cardinal de Retz reprochait à Richelieu d'avoir eu « trop souci de petites choses ». C'est que Retz n'a jamais été qu'un brouillon. Tout au contraire est-ce le propre des grands hommes que de savoir unir aux plus larges desseins le souci de ces « petites choses », seul moyen de mener à bien une grande entreprise. De fait, l'œil d'un Bonaparte s'est déjà habitué, depuis l'Italie, à tout voir, — en profondeur. A cet égard, sa correspondance stupéfie. Que le même homme, qui vient de concevoir tel gigantesque plan de campagne diplomatique ou militaire, de restauration politique

ou de bouleversement mondial, puisse, un instant après, se livrer au calcul des mulets propres au transfert d'une armée à travers les Alpes et des cartouches nécessaires à son armement, c'est merveille. Les exemples surabondent. C'est une vieille habitude puisque, le 30 fructidor an V, on l'a vu, après une lettre exaltante à Brueys sur la conquête de l'Orient, en adresser une autre à Berthier où il l'entretient en détail des boutons de guêtres indispensables à ses divisions et de « cent selles de plus » à expédier à l'armée. Il restera tel toute sa vie, ne pouvant concevoir l'entreprise la plus haute qu'avec la vision immédiate des nécessités qu'elle soulève, si innombrables et, d'autre part, si infimes qu'elles puissent paraître.

L'utilisation des hommes partait du même principe de réalisme.

Bonaparte n'était pas individualiste, estimant que « dans le système des sociétés rien ne devait dépendre du caprice des individus » et tenant pour déplorable assurément, mais « négligeable », au dire de Metternich, « la somme immense des souffrances individuelles ». Mais les « individus » l'intéressaient à titre de collaborateurs, car tout homme était à ses yeux un collaborateur possible : s'il ne pouvait le devenir ou cessait de l'être, il s'en désintéressait. En fait, jamais aucun chef n'a su faire rendre autant, pour le bien de la communauté, à ceux qu'il a entendu utiliser, — il eût dit lui-même : *exploiter*.

« Il n'y a point de bête qui ne soit propre à rien, il n'y a point d'esprit qui soit propre à tout. » C'est à Rœderer qu'il parle; mais à Molé : « L'esprit peut rendre propre à tout... Croyez-moi, *chacun retrouve partout sa mesure* » : ce qui complète la pensée. Elle inspira constamment son enragé désir d'arracher à chacun tout ce qu'il est susceptible de donner.

Tous doivent travailler. Bonaparte, en 1800, va parler non d'une « grandepénitence », mais d'un grand labeur. Il ne voudra pas prescrire le repos du dimanche parce qu'à son avis, on a, depuis dix ans, beaucoup abusé du repos et il n'est pas jusqu'à l'Institut où il n'estime qu'on ne travaille pas assez : un jour qu'interrogeant un membre de la deuxième classe (l'ex-Académie française) sur le travail du dictionnaire et apprenant de lui qu'on n'en attend pas la fin « avant quatre-vingts ans », il montre un mécontentement extrême. « *Laboremus* » : c'était la

devise de Colbert, il la reprend. Tout le monde doit travailler au maximum, mais suivant sa compétence.

Commines dit quelque part de Louis XI qu'il était de tous les princes celui qui « plus travailloit à gagner qui le pouvoit servir ». On peut appliquer le mot à Bonaparte. Dans sa persévérante ardeur à appeler à lui, dès les premiers jours du Consulat, tous les Français sans distinction de parti, d'origine et de classe, il y aura, je le dirai, le désir de tout réunir quand tout était divisé; il y a aussi le désir d'employer toutes les compétences, toutes les activités, toutes les expériences. Quand il avait devant lui un homme, il le regardait profondément : « Près du premier Consul, écrit Thibaudeau, on était promptement *mesuré et jugé* », et s'il avait acquis la conviction que l'homme pouvait « servir », quel prix il mettait à se l'attacher ! Il a sans trop de peine rallié, en 1800, les hommes de la Révolution à son gouvernement, mais faut-il s'enfermer dans un groupe même important d'hommes ? Lisons dans les *Mémoires* de d'Andigné l'entrevue du Consul avec les anciens chefs vendéens : pour les acquérir, il use de tout, caresses, menaces, promesses, flatteries; il *veut* ces hommes, s'enrage à les voir se refuser d'abord. « Venez à moi, s'écrie-t-il; *mon gouvernement sera celui de la jeunesse et de l'esprit.* » A cette chasse à l'homme il met une sorte de passion et il y réussit presque toujours, sachant trouver pour chacun l'argument qui frappe : « Quoique jeune, déclare-t-il en 1800, devant le Conseil d'État, *je suis bien vieux en cœur humain* »; et cette science prématurée lui facilite ses conquêtes.

Mais il entend en avoir pour son argent. Si, à l'épreuve, il s'aperçoit parfois qu'il s'est trompé, s'il constate que tel, appelé au Conseil d'État, « ne représente bientôt plus pour lui qu'un fauteuil », il le laisse rarement mourir dans ce fauteuil; le plus souvent il renvoie et éloigne. « *Une ganache!* » de quel ton il prononce le mot devant une notoire incapacité ! Et il va jusqu'à s'indigner s'il constate qu'un homme a brigué ou même accepté une place sans être capable de la remplir : « La plus grande des *immoralités* est de faire un métier qu'on ne sait pas. » Certains, d'esprit très fort, peuvent certes remplir des postes fort différents, mais la plupart des hommes n'ont qu'une capacité, une compétence; il s'agit de la déterminer et aussitôt de l'exploiter. S'il veut un médecin : « J'ai

préféré, dit-il, M. Corvisart à M. Hallé, parce que M. Hallé est de l'Institut. M. Corvisart ne sait seulement ce que c'est que deux triangles égaux » : mais Corvisart sait diagnostiquer et guérir. Son goût pour la capacité, la compétence, est tel qu'il tourne parfois à la faiblesse. Il aura toujours peine à se séparer, même pour les motifs les plus forts, d'un collaborateur éminent en sa partie et si, pour des raisons très graves et après de longues hésitations, il l'a congédié, il pourra rarement se défendre de le rappeler, parfois imprudemment, à ses conseils : ce sera le cas de Fouché, le cas de Talleyrand. Ne pas ou ne plus employer un homme de valeur, un technicien éprouvé, le fait évidemment presque souffrir. Quand il a dit d'un homme : « *Il sait les choses... Il parle en homme qui sait son affaire* », il a tout dit : l'homme, même s'il le contrarie, est sûr de sa bienveillante, de sa dévorante attention. Si l'homme est jeune, sa joie de l'employer en est surexcitée : « *Le gouvernement de la jeunesse et de l'esprit* », lui entendions-nous dire. « Il avait foi dans la jeunesse et aimait rapprocher de lui les êtres neufs », dit Molé. Et les voulant jeunes, il les veut « gais », nous le savons, parce qu'on ne travaille bien que dans l'allégresse et l'optimisme. Ainsi résisteront-ils mieux à la fatigue.

C'est que, quand il tient un homme, il en exige le « rendement » maximum, et de toutes les façons le courbe sur sa tâche.

« Faire le mieux qu'il est possible, a-t-il, dès 1793, écrit, et se tenir pour récompensé de son témoignage... » Oui, mais il sait que l'homme le plus consciencieux a des défaillances dans le travail : pour l'exciter à la tâche, il a recours à tout. Voici venu le grand animateur. Il récompense et il punit, surtout il contrôle et talonne. Des généraux en campagne il écrit : « Qu'ils ne restent pas dans les villes : le poste d'honneur est le bivouac et la grange » ; et rien ne l'exaspère plus que le désir des chefs qui parlent d'une retraite même méritée « au moment où il a besoin de leurs services », c'est-à-dire toujours. Et à Murat qui, tout à l'heure, parlera de revoir enfin son foyer : « Un soldat doit rester fidèle à sa femme (c'est, en l'espèce, mêler la malice à la réprimande), mais ne désirer la revoir que lorsqu'il juge qu'il n'a plus rien à faire. » Malade ! dit-il, d'un capitaine de vaisseau qui a donné sa démission,

malade « pas plus qu'il ne l'était ! *d'ailleurs il faut savoir mourir !* » Et avec ses fonctionnaires civils, ses conseillers d'État, ses ministres, il sera tout aussi dur, payant lui-même d'exemple, ainsi qu'il convient : « Donnez l'exemple », écrit-il souvent. A tous il demande le travail au delà des forces. Après huit heures d'une délibération qui s'est prolongée bien avant dans la nuit (c'est dans les premiers mois du Consulat), le Conseil s'affaisse, des ministres s'endorment, et le jeune Consul, passant derrière les dormeurs, les réveille d'une rude bourrade : « Allons ! citoyens, secouez-vous. Il n'est que deux heures. *Il faut bien gagner l'argent que la France nous donne.* » Il les retient tard et il les a cependant fait de bonne heure sortir du lit : « Il fallait y être de bon matin », soupirera encore, bien longtemps après, Cambacérès, qui n'aura jamais été un bourreau de travail. De tous il exige la présence assidue, l'exactitude scrupuleuse, le travail même ingrat, des rapports, — « Voilà huit jours que vous êtes parti et je n'ai pas entendu parler de vous ! » écrit-il à un de ses envoyés, — oui, des rapports, mais « très raturés », car il entend que rien ne soit fait pour la forme. Et il ne faut jamais perdre une minute : « Les journées sont des siècles ! »

A ce régime, il les use, les éreinte, les tue. Il verra mourir près de lui bien des serviteurs, de Treilhard à Cretet à qui il aura demandé l'au delà des forces, mais, a-t-il écrit à Carnot, dès l'an IV, « ne pas laisser vieillir les hommes, doit être le grand art du gouvernement ». Et d'ailleurs, la vie vaut d'être vécue pleinement, et qu'importe alors de mourir ? « Dans toutes les carrières, écrit-il encore à Carnot (bien fait pour l'entendre), la gloire n'est qu'au bout ! »

Dureté ! cruauté même ! s'écrie-t-on. C'est vrai que, suivant un mot brutal, il « les crève ». Mais c'est au service de la chose publique. Nous aurons lieu de dire ce qu'a été, — quinze ans, — l'œuvre de ce prodigieux gouvernement. C'est que, sous ce gouvernement attaché sans repos à sa tâche, administrations, états-majors, bureaux, fonctionnaires civils et militaires, des plus grands aux plus petits, tous, courbés sur leur tâche, y étaient tout entiers attachés, tandis que la Nation elle-même, atteinte par l'appel au travail qui lui était tous les jours adressé, déployait, des ateliers aux sillons, une activité sans

précédent. C'est surtout que, à la tête même de ce gouvernement, un homme de fer dirigeait d'une main miraculeusement ferme la machine de l'État remise en marche. Volonté infatigable et infatigable intelligence, le jeune Consul se jugeait certes, dès 1800, supérieur à son siècle, mais très précisément, il était d'un esprit trop éclairé pour se croire suffisant : « Un homme n'est qu'un homme », avait-il dit. A toutes les facultés qu'à un degré si extraordinaire, il possédait, les fées, assises au berceau d'Ajaccio, avaient ajouté cette dernière, la plus précieuse, celle de connaître les hommes et de les employer au mieux.

Et c'était miracle qu'à l'heure où la France cherchait, pour la relever de ses ruines, un homme qui réunît toutes les qualités d'un chef d'État, il en parut un qui dépassait de beaucoup, par un si prodigieux ensemble de facultés, l'attente la plus follement ambitieuse.

Et, par surcroît, son caractère répondant aux exigences d'une situation extraordinaire, il se trouve que ses idées s'accordent parfaitement avec celles qui se dégagent des aspirations du pays.

SES IDÉES

Quelles étaient ces idées ?

Il les puisait dans sa propre nature, l'étude de l'histoire et le spectacle qui, depuis dix ans, se déroulait sous ses yeux.

Il avait, fort jeune, acclamé la Révolution ; se faisant un de ses fougueux défenseurs, à Valence, il avait blâmé l'émigration de certains de ses camarades en termes très vifs ; le *Dîner de Beaucaire*, de 1793, nous le montre en pleine effervescence ; jeune général, il a, en 1794, paru un protégé de Robespierre et la marque lui en restait. Il a passé pour un soldat de la *jacobinière*, disgracié avec elle après thermidor, revenant avec elle après vendémiaire ; ce 13 vendémiaire, il a « foudroyé » l'émeute royaliste et, par là, a pu être qualifié par Mallet du Pan de « Corse terroriste ». Longtemps le faubourg Saint-Germain l'a appelé « le général Vendémiaire ». A la veille de fructidor, menacé personnellement par la « contre-révolution », il a, plus qu'aucun chef militaire, poussé le Directoire au coup d'État, nécessaire, contre « le parti de Clichy », la

droite des Conseils. Il était encore, à son départ pour l'Égypte, tenu pour un des généraux les plus dévoués aux idées républicaines. Il en parlait la langue avec une emphatique violence, dans ses proclamations et parfois ses conversations, honnissant « les tyrans et les prêtres », flétrissant les émigrés « parricides », exaltant la liberté et l'égalité qui ont « brisé les fers des esclaves ».

Qu'y avait-il, dès les premières années, de sincère en toute cette attitude ? « Nous autres nobles... » dira-t-il, un jour, d'un ton dégagé, à d'Andigné. Il n'est pas sûr qu'il ait très cordialement applaudi aux folles démolitions opérées de 1789 à 1792. Jugeant avec admiration un Louis XI, un Henri IV, surtout un cardinal de Richelieu, il tenait Louis XVI pour « imbécile » et la race des Bourbons pour frappée d'incapacité, mais c'était précisément parce que ces princes n'avaient pas su défendre leur couronne et un régime dont nous savons qu'il ne l'estimait pas si désuet. Il pourra, dans sa proclamation du 14 juillet 1801, parler de l'époque d'espérance et de gloire où tombèrent les « institutions barbares », mais c'est là phraséologie purement conventionnelle. Dès les premiers jours du Consulat, il osera dire à des commerçants qu'il reçoit : « L'ancienne administration de la France... *la plus parfaite qui ait existé...* » A un ministre étranger il va faire « l'apologie la plus sensée de l'organisation de la Monarchie française » et « alléguera pour cause de son renversement, non pas les vices du gouvernement, mais ceux des gouvernants et surtout la faiblesse de la maison régnante ». S'il parle des codes en préparation, il dira publiquement, le 30 floréal an X, le bien qu'il pense des anciennes ordonnances, « si recommandables aux yeux des jurisconsultes ». S'il parle d'éducation, il déplorera le « grand vide » qu'ont laissé les congrégations enseignantes de l'Ancien Régime. Et à Mollien il dira que, « conservant tout ce que la Révolution a pu produire de nouveautés utiles », il « ne renonce pas aux *bonnes institutions qu'elle a eu le tort de détruire* ».

Il estimait que le mouvement de 1789 n'avait été déclenché en toute sincérité que pour « l'égalité », c'est-à-dire, ajoutait-il cruellement, pour « la vanité ». « *La liberté n'a été que le prétexte* », ajoutait-il. Et on ne peut lui donner tort. Devant le Conseil d'État, où siégeaient tant d'anciens membres de la pre-

mière Assemblée, il jugera sévèrement la Constituante qui « avait violé la justice » et « attaqué toute propriété en attaquant la souveraineté ». La période de 1789 à 1792 lui apparaissait rétrospectivement comme odieuse parce qu'anarchique, et il en attribuait la responsabilité à une Assemblée aveugle qui, certainement monarchiste, n'avait eu de vigueur que contre le pauvre roi. « La Convention a été moins coupable ; elle n'a été que conséquente, et puis elle a sauvé la Patrie » : après avoir excusé du vote « régicide » l'Assemblée géante, il semblait même préférer la Terreur de l'an II à l'anarchie de 1791 : « Il y avait des tribunaux injustes, atroces, mais sous la Constituante, on baissait une lanterne et on y accrochait un homme. *C'est là la subversion de l'ordre social.* »

« *Elle a sauvé la Patrie !* » Le mot trahit le vrai sentiment de Bonaparte. Il a aimé la Révolution « sous sa forme militaire et guerrière, conquérante et romaine », a dit très bien Albert Vandal, — disons d'un mot : *sous sa forme nationale*. Il estime que, des mains défaillantes d'une dynastie usée, la Révolution a hérité le grand rêve français aux trois quarts réalisé, mais en passe d'avorter sous les deux derniers princes, et qu'elle en a consommé le triomphe. Les frontières naturelles atteintes et assurées, la gloire française exaltée, l'hégémonie française triomphante, voilà ce qu'il voit de plus beau dans l'œuvre révolutionnaire, — avec la « carrière ouverte aux talents ». Pour le reste, la Convention a essayé de créer de l'ordre : « Tout le mal, c'est la commune de Paris qui l'a fait », dit-il, sans se gêner, devant Réal qui en a été.

Il admirait la Vendée et ne s'en cachait pas. « Des géants ! » disait-il : ils avaient un instant « vaincu ceux qui avaient vaincu l'Europe ». S'étant, sous l'Empire, fait communiquer une copie des *Mémoires de Larochejaquelein*, il les annotera avec enthousiasme. « Bien !... Beau !... Superbe !... Un héros de l'Arioste ! » et, à Fouché, il écrira, dès 1804, qu'il ne faut pas vexer Mesdames de Lescure et Larochejaquelein, parce que leurs maris « auront une page dans l'histoire ». Après vendémiaire, il avait déjà écrit : « Nous avons vaincu et tout est oublié ». Il est possible qu'il ait conçu, dès cette époque, pour le Directoire, qui allait s'instituer, le rôle de pacificateur qu'il devait, un jour, lui-même assumer. Et, dès lors, son mépris devait être sans bornes pour ce dernier avatar de la Révolution, pour ce

gouvernement qui, au lieu de remédier à l'anarchie, l'avait augmentée. Devant Merlin de Douai, un ancien Directeur, il criera : « Croyez-vous avoir affaire au Directoire? Vous imaginez-vous que je suis un La Révellière, un Merlin? » Et tout son mépris tiendra en cette apostrophe.

Mais la Révolution, — dévoyée dès ses débuts, compromise par le sang versé, ignoblement desservie par ses derniers gouvernants, — elle était, à ses yeux, *un fait*. Si la France avait jeté bas la dynastie des rois, brisé l'ancien Régime, c'est que, tout de même, cette Révolution avait été « dans l'ordre des destins ». Cette Révolution, la France continuait à l'aimer, dans certains des principes qu'elle avait fait triompher et dans les conquêtes qu'elle avait procurées au pays. C'était un autre fait acquis aux yeux du Consul : « La France, disait-il à Desmarest, est en état de supporter dix Comités de salut public et elle ne supporterait pas les Bourbons trois mois » (il parlait sous le Consulat). Il dira à Fievée : « Je fais l'essai de mes forces contre l'Europe, vous essayez les vôtres contre l'esprit de la Révolution. Votre ambition est plus grande que la mienne et j'ai plus de chances de succès que vous. » Lui ne songe pas à réagir contre l'esprit de la Révolution et à faire table rase de ses principes, de ses institutions, de ses conquêtes. Il s'agit simplement d'en supprimer tout ce qui est parasite.

Il a retenu que la France avait *fait la révolution de l'égalité* : il estime l'égalité comme permettant aux talents de parvenir, au gouvernement de se libérer de la tyrannie des privilèges, à l'État tout entier de prévaloir contre les oligarchies. Il a retenu que la Révolution avait, par la nouvelle division du territoire, préparé la voie à la construction de ce monument que Colbert avait, sous Louis XIV, rêvé de bâtir, à cet État centralisé que nos rois n'avaient pu entièrement réaliser et qui allait s'élever définitivement surtout par ses soins. Il a retenu que la Révolution avait achevé de rendre populaire la conquête des limites naturelles et sacrée leur conservation. Cela lui suffisait, sa vieille ardeur de jadis aidant, pour considérer cette Révolution, tout bien réfléchi, comme un bienfait. Il n'en approuve pas tous les gestes, mais il en accepte l'héritage. Il ne lui déplait pas d'être tenu pour sa créature : il laissera nettement penser qu'il est « le produit personnifié de la Révolution », « la Révolution incarnée » et le ministre russe Markof

écrira qu'il est « l'homme de la Révolution, et par là, ajoute-t-il, le premier homme de France ». Et, en toutes circonstances, il affectera de faire de la Révolution le principe original de son gouvernement, la base indestructible de son système, le fondement de l'État moderne. Si un écrivain peint, en 1803, « la Révolution sous les plus noires couleurs », il entendra « qu'on exclue de l'Institut » un homme qui, ainsi, — le mot est à retenir, — « écrit contre l'État ». Devant le Conseil d'État, il dit un mot où tout tient, déclarant « son respect pour les résultats d'une Révolution qu'il voulait terminer et non désavouer ».

Tels sont ses sentiments, en apparence opposés, vis-à-vis et du passé français, et de la Révolution. Ils suffisent à lui imposer sa politique. C'est celle qu'il a, nous le savons déjà, esquissée durant les semaines incertaines de son consulat provisoire, celle qu'il va peu à peu imposer et finalement faire prévaloir : la conciliation du passé et du présent.

Que reproche-t-il au Directoire qui, la Révolution faite, a pris le pouvoir ? De n'avoir pas su se dégager des querelles pour s'en faire l'arbitre. Eh bien ! ce que le Directoire n'a pas su faire, il le fera. « Gouverner pour un parti, c'est se mettre tôt ou tard dans sa dépendance, déclare-t-il. On ne m'y prendra pas. *Je suis national.* »

Il aimait la France. Il y avait longtemps que le *corsisme* hargneux et naïf de ses jeunes années, il l'avait abdiqué. Soldat de la France, il s'était identifié à sa fortune ; général de ses armées, parlant en son nom aux nations vaincues ou aux peuples libérés, il s'était identifié à son génie ; et maintenant qu'elle se remettait entre ses mains, il s'identifiait non seulement à son présent, mais à son passé et même à son avenir. « Depuis Clovis jusqu'au Comité de salut public *je me tiens solidaire de tout*, écrira-t-il. Le mal qu'on dit de gaieté de cœur contre les gouvernements qui m'ont précédé, je le tiens comme dit dans l'intention de m'offenser. Je sais qu'il est venu de mode parmi certaines gens de faire mon éloge et de décrier la France. *Mais ceux qui n'aiment pas la France ne m'aiment pas.* » Ce qu'il écrira en 1809, il est prêt, fort probablement, à le dire dès 1800. « Solidaire de tout » dans le passé, il entend être, dans le présent, un *chef national*. Les querelles doivent

prendre fin. N'ayant personnellement de méfiance, de haine, de rancune, de préjugé aveugle contre aucun groupe, il compte n'exclure personne du bénéfice de la loi et de la protection du gouvernement et n'entend pas qu'on continue à s'excommunier sous son gouvernement. Mais comme les passions ne sauraient désarmer dans le désordre, il veut avant tout fonder une autorité qui, si elle *n'obtient* pas la paix civile, *l'imposera*.

Il était, ai-je dit, *l'autorité même*. Ses lettres au Directoire quand, jeune général, il conquérait l'Italie, laissent percer une sorte de fièvre d'autoritarisme; essayant d'insuffler au faible gouvernement tout ce qu'il ressent en face de l'anarchie, il frémit déjà devant la gaucherie si lourde des gouvernants et, faute de pouvoir se substituer encore à eux, il parle à l'Italie le langage à la fois si ferme et si sage dont la France est déshabituée. Le proconsulat de Lombardie, le proconsulat d'Égypte, devant des peuples prosternés, ont achevé de l'entraîner à l'exercice d'un pouvoir fort.

Le pouvoir doit être fort. Pour l'être, il doit être aux mains *d'un seul*, responsable et libre.

Des excès commis sous la Révolution il rendait comparables les Assemblées et les journaux. C'est en cela encore que ses idées se trouvaient rencontrer celles de la France désabusée des phrases creuses, des décrets sonores, des élections faussées, de la tribune bavarde, de la presse étourdissante. Il faut attacher une grande importance à la lettre que, le 6 septembre 1797, il avait adressée à Talleyrand sur l'organisation du pouvoir : « Malgré nos mille et une brochures, nos harangues à perte de vue et très bavardes, nous sommes très ignorants de la science politique morale », y disait-il, et, dénonçant les usurpations du pouvoir législatif, il ajoutait : « Le pouvoir du gouvernement devrait être considéré comme le vrai représentant de la Nation. Le pouvoir législatif, sans rang dans la République, impassible, sans yeux et sans oreilles pour ce qui l'entoure, n'aurait pas d'ambition et ne nous inonderait plus de *mille lois de circonstance qui s'annulent toutes seules par leur absurdité et qui constituent une nation sans lois avec trois cents in-folios de lois.* »

Les Assemblées, il les a jugées, on le voit, à l'œuvre : la Constituante a créé l'anarchie, la Convention, si terrible en ses décrets, ne l'a que momentanément arrêtée, les Conseils du

Directoire l'ont portée à l'extrême. Et à l'heure où l'on est arrivé, les partis qu'il faut réconcilier trouveraient un aliment à se disputer dans les débats de nouvelles Assemblées. Ils en trouveraient un pire dans la presse; car supprimer la tribune ou tout au moins la modérer, à quoi bon, si la presse demeure libre? « Vous voulez que j'interdise des discours qui peuvent être entendus de 400 à 500 personnes et que j'en permette qui le soient de plusieurs milliers. » Quant aux élections, un Bonaparte les juge comme le pays, occasion constante d'agitations qui troublent le travail et mettent de l'instabilité dans l'État. Et c'est pourquoi, laissant au peuple l'illusion de servir de base au nouveau régime, il s'est rallié si volontiers au système pseudo-électif de Sieyès. Cette Constitution elle-même, il entend qu'elle n'emprisonne pas le pouvoir. « Je ne sais à quel propos je lui parlai de la Constitution, rapporte d'Andigné : *La Constitution!* dit-il, en riant. »

Un gouvernement, ne trouvant dans les Assemblées conservées que des collaborations, et non des entraves, voilà la première condition d'une autorité maîtresse de ses décisions. « C'est moi qui suis *le grand tribun* », s'écriera l'Empereur. Dès nivôse VIII, le Consul y aspire.

Ce gouvernement fort s'appuiera sur *la démocratie*. Bonaparte aura toujours la prétention d'être l'homme des foules, le représentant du peuple, — le « grand tribun »!

En fait, il redoutait tout à la fois et aimait le peuple. J'y reviendrai lorsque j'étudierai sa politique sociale, mais il faut dire ici que, dès l'abord, il est porté à s'appuyer sur les masses contre toutes les oligarchies; ouvriers, paysans, soldats, il se plaît à penser que là sont les grands appuis du nouveau pouvoir. La popularité que, dès les premières heures, il a rencontrée chez cette masse des humbles, lui fait une obligation de la satisfaire, mais, en fait, il éprouve pour eux une sorte de sentiment singulier, fait de crainte et de sympathie. Il voulait au peuple le pain assuré, des distractions qui élèvent l'âme (« Le Théâtre Français devrait réduire le dimanche à vingt sous ses places de parterre afin que le peuple pût en jouir ») et la satisfaction de son goût pour l'égalité par le spectacle des fils de la plèbe qui, envoyés aux armées, en pouvaient revenir officiers, décorés, membres déjà d'une élite sociale. Il se plaira

à décerner la Légion d'honneur, assez vite, à un brave ouvrier mineur et tout porte à croire qu'il ne se contraindra pas lorsque, visitant ateliers et chantiers, il causera familièrement avec les artisans. En gros, il lui plaira que soit fondé sur le « vœu du peuple » un pouvoir qui n'a pour lui ni le droit héréditaire, ni la consécration des assemblées élues, mais, après 1804, le plébiscite trois fois provoqué.

Le bénéfice est qu'il dérobe le pouvoir aux influences qui pourraient venir des oligarchies.

L'aristocratie de naissance a disparu, mais, ainsi qu'il est fatal, des aristocraties nouvelles tentent de se créer. Celle que Bonaparte abomine le plus est celle des *financiers*, appuyés sur le groupe important des *enrichis*. Ce groupe, — gens que le trafic des biens nationaux, les entreprises de la bande noire, la fourniture des « quatorze armées de la République », la spéculation sur les denrées, l'agio incroyable de la période directoriale et la contrebande de guerre ont scandaleusement engraisés, — ce groupe de parvenus de la spéculation, odieux au peuple, est encore plus odieux à Bonaparte; mais il n'est qu'odieux, tandis que les gros financiers poussés en quelques années sur ce fumier social sont plus qu'odieux, dangereux. Ils ont tenu presque constamment en tutelle le Directoire, et Bonaparte qui alors poursuivait, en Italie, de ses fureurs les hommes d'argent, « sangsues des armées », a vu avec colère un Ouvrard plus maître de la République qu'un Barras. Certes, il estime qu'il faut des riches : « Je ne veux pas prêcher la loi agraire, dira-t-il un jour de l'an IX devant Rœderer... *Je veux même qu'il y ait des riches, car c'est l'unique moyen d'assurer l'existence des pauvres*, mais je ne vois pas de titre à la considération dans la richesse ni à une distinction politique et, dans le temps présent, une telle distinction serait plus mal venue encore que dans toute autre; *la richesse est aujourd'hui le fruit du vol et de la rapine.* » Et devant le groupe que dominaient et menaient les parvenus de la Banque, Ouvrard, Hainguerlot, Seguin, dix autres, il se gendarmait. « Ce serait, disait-il, *la pire aristocratie.* » Sa politique financière sera influencée par son horreur des banquiers et sa répugnance aux emprunts, — même quand ils se justifieront, — viendra en partie de ce souci de ne jamais dépendre de la Bourse et de ses grands artisans. « Ce misérable Hainguerlot, homme de gâbet dont le domicile n'est qu'aux galères », il lui sera, et

à Seguin et à Ouvrard surtout, interdit de prendre la moindre influence et lorsqu'on aura formé la Légion d'honneur, Bonaparte n'y fera jamais entrer qu'un banquier, Perregaux, qui, seul, a sa confiance.

Il préférera fonder la nouvelle aristocratie « nécessaire », non sur la richesse, mais sur *l'honneur*, et y faire entrer une masse de soldats méritants. Mais vis-à-vis de ces grands soldats même, il se garde encore. Le pouvoir, garé des influences financières, doit soigneusement maintenir, d'autre part, à leur place les chefs militaires. « C'est un grand malheur, a-t-il écrit encore à Talleyrand après fructidor, pour une nation de trente millions d'habitants et au XVIII^e siècle, d'être obligée d'avoir recours aux baïonnettes pour sauver la patrie. » Plus tard, il a déclaré : « Jamais le gouvernement militaire ne prendra en France, à moins que la nation ne soit abrutie par cinquante ans d'ignorance. *L'armée, c'est la nation.* » Il aime le soldat, point la *soldatesque*, mais, par-dessus tout, il a en horreur les chefs militaires qui, se détournant de leur rôle de soldats, prétendaient se disputer l'État ou le dominer. « La valeur militaire, dira-t-il à Rœderer, ne suffit pas pour donner le droit de gouverner » et devant le Conseil d'État, le 14 floréal an X, il s'expliquera plus nettement encore. Lui-même proclamera qu'il ne se considère que comme un magistrat civil en garde contre toute ingérence de l'armée dans l'État. « C'est que, dira-t-il, le propre des militaires est de tout vouloir despotiquement. » Et rester le maître consiste à dérober le gouvernement à l'influence, non seulement des partis, mais des groupes, — et des soldats comme des financiers.

Il n'admettra pas plus celle des prêtres. Lorsque les prodromes du Concordat nous amèneront à examiner « les raisons » de ce Concordat, je dirai quels étaient ses sentiments personnels vis-à-vis de la religion à restaurer; nous verrons également dans quel dessein il s'appuiera sur cette religion restaurée et sur ses ministres. Mais pas plus qu'aux soldats qu'il aime, il ne permettra jamais aux prêtres qu'il favorisera de s'ingérer dans l'État. Au bref, il est, dès 1799, résolu à sauvegarder le gouvernement de toute influence susceptible de gêner son action ou de la faire dévier. Un maître, un chef, un arbitre souverain, restaurateur et conservateur de l'ordre; des assemblées, qui, n'étant pas issues directement du suffrage

populaire, n'auraient sur le gouvernement plébiscité aucune prise ; une presse réduite à quelques gazettes dépendantes, en ce qui concerne la politique, du gouvernement lui-même ; un pouvoir affranchi de la tutelle des groupes puissants, financiers, soldats et prêtres, telle est la conception que se fait, à coup sûr, le Premier Consul quand il est, de par le plébiscite de l'an VIII, constitué le chef du nouvel État. Ainsi sera restauré et sauvé le principe d'autorité.

Cette autorité placée dans un gouvernement fort, au-dessus d'une nation rentrée dans les règles de la discipline, il a une dernière raison de la désirer : la défense du pays contre l'Europe dressée contre lui.

Pour lui comme pour la majorité des Français, ce pays apparaît tel qu'une place, depuis sept ans et plus, assiégée, un pays qui, jusqu'à nouvel ordre, reste, dans l'expression exacte du mot, en *état de siège*, et doit en envisager toutes les conséquences.

De ces circonstances qui, cependant, l'ont, plus peut-être qu'aucune autre, porté au pouvoir, l'homme, quoi qu'on en dise, ne se réjouit pas. Bonaparte, comme la nation, *désire la paix*, mais selon le même esprit, ou à peu près. « Donnons le repos et la tranquillité à la génération actuelle. Si les générations futures sont assez folles pour se battre, eh bien ! *elles apprendront, après quelques années de guerre, à devenir sages et à vivre en paix.* » Lorsque, tout à l'heure, Bonaparte adressait à l'Empereur allemand ces paroles de paix, rien n'autorise à croire qu'il ne fût pas sincère.

Ce n'est pas le lieu de chercher si, durant toute sa carrière, Napoléon a toujours désiré la paix ; au risque de paraître paradoxal, on a soutenu cette thèse et non sans quelque fondement ; des hommes qui l'ont approché, un Savary, un Gaudin, affirment que, de 1800 à 1813, il n'a jamais fait la guerre que contraint et forcé, soupirant après une paix générale et durable. Et lui-même s'en expliquera, en 1813, dans des termes qui paraissent valables pour toute la durée de son règne : « *Je veux la paix, mais non une paix qui me remette les armes à la main trois mois après et qui soit déshonorante...* Je ne fais pas de la guerre un métier et personne n'est plus pacifique que moi. »

Ce qui est certain, c'est qu'en 1800, sincèrement et très naturellement, il désire la paix, c'est qu'en 1802, il va saluer la paix obtenue avec une sorte d'ivresse dans l'allégresse, et que, de 1802 à 1803, il fera tout pour la conserver.

Il désire la paix. La tâche formidable qui se présente à lui à l'intérieur et qui va le passionner, bien plus encore que ne l'ont passionné, que ne le passionneront jamais ses campagnes, sollicite toute son attention, tout son labeur, tout son génie. La paix seule lui permettrait de la mener, cette tâche, rapidement et vigoureusement au but. Aussi bien n'a-t-il jusque-là jamais paru désireux qu'on fit la guerre pour la guerre, et qu'on la prolongeât au delà des nécessités évidentes. Ce qu'il va écrire à Moreau : « Le but de la République en faisant la guerre est d'amener la paix », il le pensait quand, en 1797, il prenait le commandement de l'armée d'Italie, et ce que Talleyrand va écrire : « La France ne s'est agrandie que par les efforts renouvelés pour l'opprimer », le général Bonaparte le pense déjà : l'invasion de l'Italie n'a pas été guerre de luxe, mais la manœuvre suprême pour contraindre à traiter un Empire qui, en 1792, avait assailli un pays au lendemain du jour où celui-ci venait de proclamer solennellement son désir de paix. Après ses premières victoires, il a conseillé au Directoire une politique visant à terminer la guerre, parce que « nous n'avons plus, écrivait-il alors à Talleyrand, ces grandes masses, ces moyens de recrutement et cet élan d'enthousiasme qui n'a qu'un temps ». Il avait tout tenté pour amener plus tard l'Autriche à céder, mêlant déjà à des menaces, des considérations d'ordre humanitaire, redoutant « cette lutte terrible qui peut présenter une vaste carrière militaire à parcourir, mais que l'homme qui connaît les maux que produirait une guerre de cette nature ne peut envisager qu'en vouant à l'exécration des peuples et de la postérité ceux qui l'auraient provoquée », et c'est contre l'assentiment du Directoire lui-même qu'il avait conclu la paix à Campo Formio, — une paix qui ne s'est, en son absence, rompue que par les maladresses du gouvernement, exploitées par l'éternelle mauvaise foi de l'Europe hostile à la Révolution.

Et maintenant, il avait bien d'autres raisons de désirer une nouvelle paix, une paix générale cette fois et définitive. Quand il l'aura obtenue, nous le verrons en proclamer les

bienfaits en des termes dont l'émotion grave ne peut tromper : « Bien des années s'écouleront désormais pour nous sans victoires, sans triomphes..., mais d'autres succès doivent marquer l'existence des nations et surtout l'existence de la République... » et il s'exaltera devant les travaux qu'une longue paix va permettre à la France. Il ira plus loin : une conversation avec Fox à Paris le révélera « Européen », comme on dit aujourd'hui, rêvant d'une sorte de *Société des nations*, affirmant que, les peuples de l'Occident étant « tous membres de la même famille », « ceux qui veulent rallumer la guerre parmi eux, *veulent une guerre civile* ». Un diplomate, cependant malveillant, qui le verra à la veille de la nouvelle rupture, écrira à sa cour que « Bonaparte voulait la paix » et que « rassasié de la gloire militaire, il aspirait à celle d'administrateur ». C'étaient ses sentiments dès les premiers jours de 1800.

Un jour viendra où, devant les agressions et notamment celle de cette Prusse sur l'amitié de laquelle il aura beaucoup compté, il écrira avec une certaine tristesse : « Je ne puis avoir l'alliance réelle avec aucune des grandes puissances de l'Europe. » Mais au moment où il saisit les rênes du pouvoir, il croit encore que la France peut rentrer, libre et fière, dans le concert de ces puissances, et qu'une paix durable se peut ainsi fonder en Europe. Seulement il est aussi dans le sentiment que, plus tard encore, il exprimera à Talleyrand, et qu'il ne cessera de formuler : « Je ne veux pas de guerre, *mais j'aime mieux la faire plus tôt que plus tard.* » Or nous savons que, même lorsqu'elle a paru disposée à traiter, même lorsqu'elle s'est *crue* sincèrement disposée à le faire, l'Europe, inconsciemment ou non, n'a conclu que des trêves, ne se pouvant résigner à l'agrandissement du territoire français et à l'exaltation de la gloire française, résultats des guerres de la Révolution.

Sur ces résultats, pas plus que la Nation, un Bonaparte ne songe à revenir. Vingt fois, de 1796 à 1814, il exprimera là-dessus son sentiment : « Le principe en France que le *thalweg du Rhin* est notre limite, est un *principe fondamental* ». « C'est la limite naturelle de la France, a-t-il écrit à Cobenzl en 1797, et rien ne peut changer cette disposition de la nature », et, dès 1800, il dit à Rœderer : « Nous garderons

la rive gauche du Rhin. » Or, dans la rive gauche du Rhin, il y a la Belgique tout entière et il précise, dès les premiers mois du Consulat : « Quand même l'ennemi aurait eu son quartier général au faubourg Saint-Antoine, le peuple français n'eût jamais ni cédé ses droits, *ni renoncé à la réunion de la Belgique.* » Or nous savons que, si les Français à Mayence c'est l'Autriche mortifiée, les Français à Anvers c'est le cauchemar de la Grande-Bretagne. Bonaparte s'en rendra vite compte et que la situation n'est pas d'hier : « La France, écrira-t-il, est en butte à la jalousie de l'Europe depuis Henri IV », parce que, dira-t-il encore, « la politique de toutes les puissances est dans leur géographie ».

Ainsi le problème se pose des coalitions fatales, et un problème plus vaste encore, celui des remaniements de l'Europe et du monde.

Ici, l'idée de Bonaparte déborde certainement celle de la Nation. L'Europe est en crise depuis les partages de la Pologne, grâce auxquels trois puissances se sont considérablement agrandies. La conquête de la Rhénanie par la France a été à peine une compensation de puissance. C'est le passé. L'avenir apparaît fort clairement au penseur d'État : c'est la chute de l'Empire germanique, c'est la chute de l'Empire ottoman. Dès 1797, Bonaparte a prédit comme fatal le premier événement, comme probable le second. Sur les ruines du Corps germanique « englouti », Prusse et Autriche peuvent s'agrandir encore, ce qui « mettrait dix ou douze millions dans la main de deux puissances de qui nous nous méfions également », et, aux dépens de l'Empire turc qui « s'écroule tous les jours », l'Autriche encore et la Russie prendront de gros avantages, sans parler de l'Angleterre. Conclusion : si la France, même augmentée de la Belgique et de la Rhénanie, laisse se faire ces « mouvements futurs de l'Europe » sans prendre ses précautions, elle en restera diminuée. Il faut donc pénétrer par la Rhénanie dans l'Empire germanique, pour être à même d'y régler les partages : il faut, en s'assurant l'hégémonie de la Méditerranée, se nantir de gages en Orient, des îles Ioniennes à l'Égypte, soit pour « soutenir autant que cela sera possible » l'Empire ottoman, soit pour « en prendre notre part ».

Mais tout cela va fatalement exaspérer l'Angleterre qui, pour l'heure, ne redoute que les agrandissements de la France.

A Talleyrand Bonaparte disait naguère : « Détruisons l'Angleterre, l'Europe est à nos pieds. » Il garde l'idée funeste qu'on peut « détruire l'Angleterre » : il l'a écrit au Directoire : « La guerre oblige l'Angleterre à faire des préparatifs immenses qui ruinent ses finances, détruisent l'esprit du commerce et changent absolument la constitution et les mœurs de ce peuple. » Peut-être n'en est-il plus, en 1800, à dire : « Détruisons l'Angleterre », mais il n'en garde pas moins l'impression qu'elle *peut* être détruite. En tout cas, n'acceptera-t-il de signer avec elle la paix que si, respectant son hégémonie sur mer, il l'a fait s'incliner devant cette autre hégémonie que les circonstances ont en quelque sorte forcé la France à envisager sur le continent. Cette hégémonie, Henri IV, Richelieu, Louis XIV, l'ont crue nécessaire : le Comité de salut public, passant de la défensive à l'offensive, a dû en admettre de nouveau la perspective : Bonaparte n'accepte pas seulement l'héritage territorial de la Révolution devenue conquérante, mais l'héritage moral de trois siècles, l'héritage du prestige fondé sur la gloire et se traduisant en influence et en grandeur.

La paix, oui, la paix tout de suite, s'il se peut, la paix durable qui permettra à la Nation de connaître, après les bienfaits de sa restauration, les triomphes de la lutte économique. Mais la paix ne s'obtient point par des phrases : s'il le faut, on l'obtiendra par la guerre à grands coups qui, mettant l'Europe à merci, la forcera à signer cette paix pleine d'honneur, la seule que puisse accepter celui qui reçoit comme *un dépôt* le legs de la Convention : les conquêtes faites au chant de la *Marseillaise*, et la gloire immortelle moissonnée dans cent combats.

Nous savons qu'au fond la Nation, avide de paix, ne pense guère différemment, qu'elle non plus ne se résigne pas à la faire sans « l'honneur » et que, menacée de nouveau, elle n'a tourné les yeux vers un grand homme de guerre que pour s'assurer la victoire, mais, Campo Formio restant dans les mémoires, la paix par la victoire.

Avec lui, elle est d'accord pour admettre que la première condition de cette victoire est l'établissement d'un gouvernement fort au-dessus d'une nation restaurée, et sans cesse Bonaparte est ainsi confirmé dans son idée : la restauration de

l'autorité est la condition de tout ce qui, à l'intérieur et à l'extérieur, s'offre à son entreprise.

Cette autorité sans conteste, ce n'est pas une fin, mais le moyen essentiel. Mise exclusivement au service du pays, destinée exclusivement à y rétablir, avec le concours de tous, l'ordre, la concorde, le travail, la paix, cette autorité par là se justifiera et se fera accepter. Au service de cette commune conception l'homme, déjà prématurément mûri par une carrière unique, met cette volonté de fer servie par ce prodigieux cerveau que maintenant nous connaissons.

Il répond ainsi, non plus seulement par ses extraordinaires facultés, mais par ses fortes idées, aux vœux du pays. Seulement l'agent royaliste qui, trois ans après, aura décrit les miracles d'activité physique et morale dont le Consul vient de faire preuve, conclura : « Quand un homme doué d'un tel caractère se trouve à la tête de la nation la plus vive et la plus active et dispose de ressources infinies et d'une armée qui a vaincu l'Europe, il y a de quoi faire trembler l'univers. »

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

VISITES A LA PRESSE DE PROVINCE

IV⁽¹⁾

LE SUD-EST

MARSEILLE

Ma visite à la presse provençale a été coupée en deux par mon voyage au Soudan. On ne résiste pas à l'invitation d'un ministre des Colonies qui vous demande de l'accompagner pour voir s'il y a quelque chose de changé sous le soleil d'Afrique. J'ai donc pris contact à l'aller ; au retour, j'ai suivi dans ses détails la marche et les progrès de la presse marseillaise et niçoise.

Nul ne s'est étonné de mon voyage ; à peine a-t-on ajouté une question aux salutations ordinaires. C'est qu'à Marseille, l'habitude est grande de parler d'Asie, d'Afrique, des Iles sous le Vent, de Port-Arthur et de Yokohama. Il n'est pas de pays en France où l'on s'occupe autant de géographie. Sous le porche des églises, contre les piliers de la Bourse, du café Glacier au café Riche, dans les moindres échoppes, les successeurs des « Marchands des Échelles » continuent la tradition commerciale et traitent avec familiarité les quatre coins du monde. Les fondateurs de la Chambre de commerce avaient pris pour devise : *Mettre le commerce en honneur et splendeur*. A Marseille, le négoce est noblesse. On est fier d'être le successeur d'une firme honorable autant que d'avoir été le suzerain d'une terre ou d'un village.

(1) Voyez la Revue des 15 décembre 1923, 1^{er} février et 15 mars 1929.

LE SÉMAPHORE

Les renseignements utiles au négoce devaient, plus que partout, être réunis pour servir à la ville essentiellement marchande qu'est Marseille. En 1722, le *Prix courant des marchandises* fut publié avec l'autorisation des échevins, et en français au lieu du provençal, jusque-là langue locale officielle. Ensuite parurent successivement les *Annonces, affiches et avis divers*, en 1760; la *Feuille maritime de Marseille*, en 1775; le *Journal de Provence*, en 1781. Puis, de l'an VIII jusqu'en 1828, parut toute une série de *Manifestes*, de *Mémoriaux*, d'*Indicateurs* et de *Journaux*, ayant tous trait à la navigation, et au commerce de la ville.

C'est en 1828 que le fils du créateur d'une de ces feuilles, Demonchy, associé à l'imprimeur Ricard, fonda le *Sémaphore*. Ce journal économique vient de fêter fort allégrement son centenaire. Son premier numéro parut le mardi 1^{er} janvier 1828, en quatre pages du format 35 × 24 centimètres. C'était un quotidien, dont l'abonnement coûtait trente-six francs par an pour Marseille et cinquante-deux francs pour les départements.

La première page contenait un avis ainsi rédigé :

« Ce n'est qu'après nous être assurés de la bienveillante protection des principales autorités du département et de la ville, qui ont bien voulu faire mettre à notre disposition les documents dont la publicité pourra être avantageuse au commerce de Marseille, ce n'est que sur les invitations les plus formelles des principaux négociants de Marseille, qui nous ont promis des communications propres à étendre les relations commerciales de cette cité, que nous nous décidons à faire paraître la feuille dont nous avons publié le prospectus... La correspondance dont nous nous sommes assurés dans les principales villes et ports de commerce nous donne la confiance de promettre à nos abonnés les nouvelles commerciales les plus fraîches et les plus intéressantes, et de mériter leur approbation et la préférence qu'ils ont bien voulu nous promettre. »

Le syndicat des Courtiers royaux près la Bourse de Marseille avisait de son côté le public que le sieur Antoine Ricard était autorisé à prendre le titre d'imprimeur de cette compagnie, et que les prix courants, assurances et ventes

constatées par lesdits courtiers seraient imprimés par M. Ricard, éditeur du *Sémaphore*.

Tout était donc en règle. Il restait à tenir les promesses. Dans le nouveau journal, le lecteur, — et ce n'était pas un lecteur distrait ou amateur de récréation, — devait trouver :

« Les arrivées et les départs des navires, leurs relâches, leur entrée en quarantaine à Pomègue ou à la chaîne, et leur admission à la libre pratique ; leur chargement et leur déchargement ; les manifestes d'entrée et de sortie ; le bulletin des ventes, soit aux enchères, soit autrement ; le prix courant des marchandises à Marseille et sur les principaux marchés de la France et de l'étranger ; le cours des changes à notre Bourse et ceux des places qui font des opérations importantes en banque ; les arrivées dans les ports qui ont des relations avec Marseille et principalement dans ceux de Gênes, Livourne et Nice. »

Aidés par les corporations du port, par les institutions officielles, Ricard et Demonchy purent accomplir leur tâche. Tout d'abord ennemis de la politique, ils se laissèrent tenter par la suite. Mais ce ne fut qu'après 1830 que *le Sémaphore*, qui avait introduit dans sa direction Joseph Feissat, prit position. Il lutta à fond contre le protectionnisme, contre les agrariens, dont les barrières sans cesse surélevées protégeaient surtout la paresse et la routine. Son influence grandit à tel point qu'en 1836 il faisait échec au ministère.

Sous le Second Empire, dans toutes les rédactions de journaux, il fallut dormir. Au *Sémaphore* plus qu'ailleurs : le journal avait combattu Louis-Napoléon. Depuis onze ans était entré au *Sémaphore* le gendre de Joseph Feissat, Adolphe Barlatier, qui devait diriger le journal jusqu'en 1883 : il attendit. C'est lui qui, pendant quarante ans, incarna *le Sémaphore*. Amateur de lettres, perspicace en politique, entendu en affaires, il donna au journal cette impulsion solide qui empêche les écarts et repousse les obstacles. Il avait enfin au plus haut point le culte de la raison pratique. Avec raison : un journal économique ne vise pas les nuées.

Ses descendants ont continué le journal jusqu'à nos jours, et c'est M. Paul Barlatier qui m'a reçu dans la maison sévère et distinguée de la rue Venture, où se trouvent les ateliers et les bureaux. La maison s'est transformée en société anonyme où sont entrées des personnalités marquantes de Marseille :

M. Adrien Artaud, président honoraire de cette fameuse Chambre de commerce dont les travaux et l'initiative étonnent le monde commercial et maritime; M. Bourrageas du *Petit Marseillais*, M. Fraissinet qui représente la navigation, M. Ancy qui administre avec précision.

Le Sémaphore, libéré de toute entrave politique, s'affirme plus puissant que jamais dans le domaine économique. Son format est celui du *Temps*; son papier satiné et sa belle impression affirment aux regards sa prospérité. La première page accueille les plus hautes signatures pour ce qui concerne l'économie de Marseille, de la France, de l'Europe et du monde. Quant aux cinq ou sept autres pages, elles constituent chaque jour l'horaire des navires, le dictionnaire des tendances et la cote de toutes les matières ou denrées imaginables. Si bien que les indications et les cours du *Sémaphore* font foi dans les litiges pour tout ce qui n'est pas inscrit à la cote officielle de la Bourse de commerce.

Il n'est pas sans intérêt de dire que *le Sémaphore* est surtout un journal d'abonnés, et que, par là même, il échappe aux fluctuations de la vente au numéro, si préjudiciable à tout journal ou périodique.

Quand j'ai quitté M. Adrien Artaud, M. Paul Barlatier et M. Emmanuel Ancy, qui m'avaient fait visiter les installations du *Sémaphore*, je leur ai dit : « Même si vous n'étiez pas d'un an l'ainé de la *Revue*, soyez certains que j'insisterais sur votre journal dont la formule est bien spéciale et qu'aucun journal de Paris ne peut remplacer. »

C'est également dans ce mois de janvier 1928 que l'*Algemeen Handelsblad* d'Amsterdam fêlait son centenaire. A cinq jours de distance étaient nés deux solides journaux économiques en deux grands ports du monde.

LE PETIT MARSEILLAIS

En 1868, vivait à Marseille un jeune imprimeur, Toussaint Samat. Il avait vingt-neuf ans, un petit matériel et de l'ambition. Il eut l'idée de faire un journal à un sou. C'était une innovation. « Tu es fou ! » lui disait son ancien patron qui fabriquait le *Nouvelliste de Marseille* à quatre sous.

Il fit paraître une annonce : *On demande associé pour une*

affaire devant donner de sérieux bénéfices. S'adresser à M. Blanc, agent de publicité.

Quelques jours après, Toussaint Samat vit entrer dans son imprimerie un jeune homme bien mis qui, disait-il, « revenait de Zanzibar où il était employé dans l'agence Roux de Fraissinet ». Il s'appelait Denis Bourrageas et avait vingt-cinq ans. Ce jeune aventurier possédait 16 000 francs d'économies et cherchait à les mettre dans les affaires. Le soir même, Denis Bourrageas allait à son cercle et confiait à ses amis :

— J'ai trouvé à placer mon argent.

— Vous êtes fou ! lui dit-on quand il eut expliqué son histoire.

— La parole est donnée, répliqua-t-il simplement.

Les deux jeunes audacieux s'associèrent le beau-frère de Samat, J.-B. Perron, employé de banque de vingt-trois ans, pour tenir les comptes. Samat apportait donc le matériel, Bourrageas l'argent et Perron ce qu'il savait.

Ils appelèrent leur journal *le Petit Marseillais*. Petit, parce qu'il ne coûtait qu'un sou.

Ils commencèrent le 22 mars 1868, quai du Canal, 15, souhaitèrent la bienvenue à leurs lecteurs et leur offrirent tout de suite une œuvre régionale et sensationnelle : « *Les Drames du Vieux-Port*, grand roman par M. Esprit de Saint-Sabin. » Les trois associés tournaient l'un après l'autre le volant de l'unique machine à retiration, et celui qui était relayé descendait dans la loge de la concierge pour faire la vente aux marchands.

Le cumul existait aussi dans la rédaction. Pas de cloisons étanches ni de formalisme. L'un des rédacteurs était courtier en légumes secs. Il arrivait à quatre heures, posait sur la table ses sachets d'échantillons et faisait sa copie. Ses confrères fabriquaient aussi bien les feuilletons que les articles, copiant sans scrupules de longues descriptions de Balzac, au grand dépit des typographes qui trouvaient que « ça manquait de blancs ».

Un admirable esprit de famille régnait dans la maison et règne encore aujourd'hui entre patrons et ouvriers. Les plus vieux, que j'ai rencontrés près des machines, dans les bureaux ou penchés sur le « marbre », sont d'anciens camarades du fondateur. L'un d'eux, archiviste, est coiffé d'un calot de feutre dentelé. Chaque dent représente une année de service. Il y en a soixante-quatre.

Cependant, malgré ces amicales économies, les affaires allaient mal. On tirait à 4 et 5 000. Mais, tenaces comme des Marseillais quand ils le veulent (ils l'ont montré avec leur canal souterrain du Rove), les trois associés faisaient tous les sacrifices pour sauver leur affaire, leur idée. On vendait les bijoux un à un, on vendait l'argenterie. On allait succomber quand la fortune vint en aide, sous la forme du *Procès des Empoisonneuses*, en 1869.

Ce procès qui se jugeait à Aix, distant de 25 kilomètres, fut l'occasion d'un premier reportage retentissant. Tous les matins, deux des associés attelaient leur unique cheval blanc à une carriole et filaient pour assister aux débats. A peine la Cour s'était-elle retirée, qu'ils repartaient au grand trot pour rédiger leur compte rendu qui paraissait le lendemain matin à la première heure. Ils étaient deux, non pas pour mieux écouter et relater les débats, mais pour tenir chacun un règne, car le cheval blanc était ombrageux et avait la gueule dure.

Un an après, le *Petit Marseillais* tirait à 12 000.

Après la guerre de 1870-71, le journal, jusque-là simplement littéraire, devient politique. Il n'avait pu l'être auparavant, car il fallait 18 000 francs de caution, et, comme on l'a vu, il avait débuté avec 16 000 francs. Aux chroniques locales, aux nouvelles départementales et judiciaires, aux départs des chemins de fer et aux « Conseils et Maximes », s'ajoutèrent des articles de fond que rédigeait régulièrement Advinent, cet homme au nom si gaulois et qui mourut aveugle en 1922.

Le *Petit Marseillais* était lancé. En 1878, il se transforme en société en commandite. Il continue à gagner de l'argent. Mais la familiarité ne cède pas la place à la fortune : elles vivent ensemble. Et quand il fait trop chaud, les ouvriers mettent leur chemise en bannière en guise de blouse...

Aujourd'hui, et depuis 1886, le *Petit Marseillais* sort, sur huit pages, des six rotatives installées quai du Canal, n° 15.

Encore ici, j'ai rencontré des ouvriers qui n'étaient pas typographes ni linotypistes, mais maçons et mécaniciens. On agrandit. On fait des fondations pour recevoir de nouvelles machines qui tireront les 180 000 exemplaires à 12 et à 16 pages. La clicherie est déjà transformée et d'un modèle très récent. Une vie nouvelle anime cette grande salle voûtée qui n'est autre que la chapelle des galériens utilisée du xv^e siècle jus-

qu'en 1780, date où l'on supprima l'Arsenal des Galères.

C'est entre ces colonnes, — qui ont entendu de tristes prières et le prêche de saint Vincent de Paul, — que l'on confectionne chaque soir les quatorze éditions du *Petit Marseillais*.

— Ce chiffre est inférieur à celui de nos confrères des rives de la Garonne, me dit M. J.-B. Samat, fils du fondateur et qui a lu le récit de mes visites à Bordeaux et à Toulouse ; mais il est déjà très important. Nous n'avons pas beaucoup de lignes, et sommes obligés de faire partir par le même train plusieurs éditions... Et pour une édition de deux ou trois mille numéros, nous devons cliquer et faire tourner une machine... La première, pour Toulon, commence à 9 heures 30 du soir. Alors...

C'est que la région d'influence de Marseille s'étend en demi-cercle, tandis que la diffusion des journaux de Toulouse et de Bordeaux se fait en étoile. Il y a cependant bien du travail pour les seize linotypes installées au premier étage de cet immense hôtel, car l'information du *Petit Marseillais* est une des plus complètes qui soient.

M. Bourrageas passe en coup de vent, me serre la main. C'est le fils du jeune audacieux qui, arrivé de Zanzibar, jouait ses économies dans le journalisme à un sou.

— N'oubliez pas de parler de notre page coloniale, me dit-il. C'est celle qui a gardé la plus fidèle tradition...

— En souvenir de votre père, sans doute...

Mais déjà il ne m'entendait plus.

— Demandez des renseignements à notre rédacteur en chef, M. Galy. Il est là depuis quarante ans. Et puis, vous êtes en bonnes mains...

Et, adressant un sourire affectueux à son associé, au fils de l'associé de son père, il me quittait pour aller voir *le Soleil*, qui n'est autre chose que l'édition du soir du *Petit Marseillais*.

A mi-hauteur des voûtes, on commençait déjà les expéditions pour les 2 000 dépôts qui ont été créés peu à peu dans la région. Ce furent d'abord des amis qu'on connaissait dans les environs et que recrutaient MM. Perron et Bourrageas qui allaient souvent les visiter.

Tout ainsi fut amitié et camaraderie dans ce journal. Quand l'un des trois fondateurs mourut, les deux autres ne tardèrent pas à le suivre, — de si près que le troisième, M. Perron, ne survécut que de deux mois à M. Toussaint Samat.

Ce sont eux qui avaient dirigé leur journal et qui lui ont gardé son indépendance. Autour de la table directoriale, les fils et les petits-fils des fondateurs continuent l'œuvre.

A la porte, de lourds camions automobiles déchargent sur le terre-plein de l'ancien canal douze tonnes de papier, la pâture quotidienne des départements qui bordent la Méditerranée, de la Corse et de l'Afrique du Nord, de ceux qu'arrosent le Rhône depuis Valence et les rivières coléreuses qui descendent des Alpes.

LE PETIT PROVENÇAL

A deux pas du *Petit Marseillais*, un ancien théâtre dans la rue de la Darse. Sous un balcon à cariatides (nous sommes au pays de Puget), de grandes lettres : LE PETIT PROVENÇAL. Je pénètre dans le hall public. Des gens parcourent les dépêches.

Sous le titre : « Organe de la Démocratie du Sud-Est. Rayonne sur quinze départements, la Corse et l'Algérie. » Me voilà fixé sur la géographie sentimentale et commerciale du journal. A côté du titre : « 54^e année. »

— Vous êtes plus que demi-centenaire, dis-je à MM. Carrère et Bonnet, directeur et rédacteur en chef, qui me reçoivent dans le foyer du théâtre aménagé en bureaux de la direction.

— Oui et non, me répondent-ils, car le journal avant d'être le *Petit Provençal* s'appelait la *Jeune République*, qui vit le jour le 30 novembre 1876. Le titre actuel s'inscrit en 1880, au moment où la petite affaire se transformait en société anonyme avec, pour président, M. Émile de Girardin...

— Vous prononcez là un nom qui est grand dans l'histoire de la presse.

— Si M. de Girardin vivait encore, me dit M. Carrère, il apprécierait hautement le geste de la *Revue* et son esprit libéral vis-à-vis de confrères qui sont parfois éloignés de ses opinions!

— C'est qu'il ne s'agit pas d'opinions, monsieur, mais de la pensée française, de la presse régionale, de ses moyens matériels d'action et de diffusion...

Mais déjà, M. Bonnet me guidait dans les ateliers qui sont installés dans la salle de théâtre. Les rotatives sont lourdement assises derrière la scène. A l'orchestre, les dix-huit linotypes

sont dressées, tandis que la composition est à la place des baignoires et des loges ; au deuxième balcon, se trouvent le service des abonnements et l'adressographe ; dans les cintres, la photographie. A travers les escaliers étroits et laids qui caractérisent l'« envers du décor » on s'attend toujours au cri du régisseur : « En place pour le deux ! »

Les trois cents ouvriers sont en place, sans cris, entraînés par la copie et le mouvement des machines, sous l'œil vigilant des correcteurs perchés sur un de ces balcons métalliques qui dominent les salles de bal pour « Noces et banquets ». Derrière eux, le rideau ne se lève jamais : devenu rigide, il affirme obstinément à la corporation, et au moyen de grandes lettres en couleur, que le journal a été fondé en 1876 et qu'il faut que ça continue.

Trois heures de l'après-midi. Beaucoup de monde, et qui travaille. Bien entendu, les linotypistes accumulent la matière des onze éditions. La rue de la Bourse a télégraphié depuis le matin par la ligne spéciale qui relie ce bureau parisien à la rue de la Darse à Marseille. Le clavier du Hugues a transmis les mouvements politiques, les courants d'idées, tant en France qu'à l'étranger. Je crois que c'est le seul journal qui ait son fil entièrement à lui et qui transmette ses informations sans concurrent réglé par le Baudot.

— Notre journal, me dit M. Bonnet, est surtout un journal d'opinion qui se rattache à la *Dépêche de Toulouse* que vous avez visitée dernièrement. A Marseille, les luttes d'opinion existent toujours. Nous ne faisons pas d'affaires. Les ventes et la publicité nous suffisent, et notre publicité financière est très contrôlée.

— Et vous vivez quand même ?

— Nous faisons mieux que vivre : nous prospérons. Le journal qui ne tire qu'à 140 000 en semaine, monte à 160 000 le dimanche. A ce chiffre, la publicité paie bien.

— Et vos clients ?

— Fidèles... En dehors des treize départements qui vont des Pyrénées Orientales aux Alpes Maritimes, en passant par l'Ar-dèche et l'Isère, nous en avons en Algérie, au Maroc, en Tunisie, en Corse et en Espagne. Même à Marseille, nos clients ne sont pas tous français : nous avons une page ou des colonnes pour les Italiens émigrés. C'est un professeur d'université de droit

italien qui en est le rédacteur spécial. L'édition de Nice comporte dans ce sens un programme plus chargé. C'est qu'il s'agit d'assimiler ces transplantés au lieu d'en faire des irrédents.

— Vous servez-vous des offices d'une agence pour la diffusion de vos journaux?

— C'est nous qui assurons nos transports et nos ventes par nos 2500 dépositaires. Il ne faut pas chômer, croyez-le bien, pour faire arriver à temps, avec si peu de lignes et de trains, dix tonnes de papier par jour en expéditions fragmentées. Ce ne sont pas d'ailleurs les seules difficultés : sur ces lignes viennent à notre rencontre les concurrents de Toulouse, de Montpellier, de Lyon, de Grenoble, de Nice. En route de huit heures du soir à trois heures du matin, nos éditions doivent progresser, entamer les arrondissements, les cantons, les communes...

A ce moment, les rotativistes amenaient les bobines de papier tout contre les machines, prêtes pour l'alimentation.

NICE

Dans le train du matin qui m'emportait vers Nice, j'ai examiné les diverses éditions du *Petit Provençal*. Obsession très curieuse de l'article de tête qui se répète onze fois. Il faut passer à la troisième page pour lire en grosses lettres : VAR, LOZÈRE, VAUCLUSE, CORSE...

Mais à toutes les pages, comme au *Petit Marseillais* et au *Sémaphore*, le vrai leit-motiv du grand port méditerranéen, c'est la mer. La mer, avec ses voyages, ses ports, ses quais, plaît aux populations habituées au mistral et à la brise, qui fournissent les équipages et les cargaisons, les passagers et les intermédiaires de toute sorte. Qu'ils soient d'origine grecque, italienne, levantine ou algérienne, ou qu'ils soient descendus avec les eaux du Rhône; qu'ils soient les ouvriers qui, à La Seyne, ont rivé les tôles du navire, l'usinier qui transforme en savon et en huile les coprahs et les arachides des terres chaudes, ou les parents du soldat qui fait campagne au loin, pour eux Paris et ses journaux demeurent au second plan. Marseille et sa banlieue, — douze cent mille âmes, — ne s'intéressent qu'à la mer et à ses trafics, aux bonheurs et aux malheurs des hommes et des choses qui vont en mer.

Les deux grands journaux de Nice ont façade sur l'avenue de la Victoire, ancienne avenue de la Gare. *L'Éclaireur* est rouge, *le Petit Niçois* est bleu. Aucun symbole d'opinions. Sur de grands panneaux penchés sur la rue, les dépêches sont tracées à la craie. On serait tenté de croire que cela satisfait la curiosité ou l'économie du public. Il n'en est rien, il lui faut encore davantage : la confirmation de l'écriture éphémère par la chose imprimée.

L'ÉCLAIREUR DE NICE ET DU SUD-EST

Comme M. Léon Garibaldi, le directeur, est absent ce jour-là, c'est mon confrère, M. Pierre Borel, qui me reçoit. En passant près de la salle de routage, je suis indiscret (l'objet de mes visites à la presse me le permet un peu). Une employée met les journaux sous bande avec une dextérité mécanique. A peine ai-je le temps de lire quelques adresses d'abonnés : M. Hobson à Détroit, M. Darrieu à Madagascar, M. Porto da Silveira à Sao Paulo, M. Jorgensen à Oslø, M. Bonfait à Ottawa, l'Agha Khan je ne sais plus où dans le monde...

— Ce ne sont pas des services gratuits ou d'honneur que l'on envoie à des personnes prises dans le *Bottin Mondain*, me dit M. Pierre Borel. Nous avons des abonnés dans le monde entier. Fréquemment ce sont des touristes qui viennent pour passer six jours sur notre Côte d'Azur et qui y restent six mois. Rentrés chez eux, ils n'ont qu'un désir : continuer la vie qui les a charmés. Par notre journal, qu'ils reçoivent en même temps qu'un journal de Paris, *l'Illustration* et votre *Revue*, ils sont tenus au courant des événements, des fêtes, de la visite de leurs compatriotes. Ainsi, au moment du carnaval, notre série en couleur tire à 250 000 exemplaires au lieu du tirage moyen qui flotte entre 150 et 200 000...

— Mais ce dernier chiffre même, ne dépasse-t-il pas singulièrement les possibilités de Nice ?

— De la ville, certainement, mais pas du Sud-Est que nous représentons avec nos confrères de Nice. Cannes, Antibes, Saint-Raphaël, Monte-Carlo, Menton, nous tiennent à cœur autant que notre ville... Ce n'est pas la vie de Nice que suivent nos lecteurs et nos abonnés, mais la vie de toute notre Côte...

Inutile de dire que *l'Éclaireur* achève ses transformations.

Cela devient une règle générale dans la presse de province. Dans quelque temps, tout sera au point. M. Ardoïn, grand technicien de l'affaire, me conduit à travers des machineries neuves, des ateliers clairs, ventilés, munis de grands perfectionnements. On envie les typographes, les linotypistes de travailler avec ces engins dans un tel pays. L'impression générale est celle de la prospérité. Ce journal qui ne laisse dans l'ombre aucune élégance, aucun événement mondain, participe de la coquetterie assemblée dans cette région fortunée. Pour éviter toute souillure, M. Ardoïn a même fait installer une pompe à encre pour charger les encriers des rotatives. La chose n'est pas inutile, quand on songe que de pareilles usines emploient plusieurs quintaux d'encre grasse par jour.

— Ici comme chez tous nos confrères du Sud-Est, me dit M. Ardoïn, vous trouvez un jeu d'éditions assez réduit. Une voie ferrée et des camionnettes, voilà nos moyens de transport. Alors, nous nous contentons de sept éditions. La première, mise en route à minuit et demi, sort à trois heures quarante du matin et part pour Marseille. Les autres suivent à court intervalle. La deuxième va rejoindre Menton en passant par les stations bien connues; la troisième grimpe en montagne, dessert Grasse et les localités cachées dans les vallées heureuses et autrefois ignorées; la quatrième va en France, c'est-à-dire hors région; la cinquième en Italie; la sixième, sortie à quatre heures quinze, est distribuée dans les tramways pour les travailleurs matinaux et la banlieue; enfin, la septième se trouve dans tous les kiosques de Nice à partir de cinq heures.

Avec ferveur, M. Ardoïn me fait remarquer la finesse des caractères et la netteté des clichés.

— Tout cela ne s'obtient qu'avec des machines perfectionnées comme nos Marinoni qui peuvent tirer quarante mille numéros à l'heure ou vingt mille en douze pages et trois couleurs, une clicherie moderne et des linotypes du dernier modèle. Nous faisons pourtant seize changements de clichés en trois heures et nous manipulons douze à quinze tonnes de papier par jour...

Deux cents ouvriers, soixante employés, quarante rédacteurs, trois cent cinquante correspondants salariés, deux mille dépositaires français et un nombre intéressant en Italie : voilà le personnel qu'emploie un journal situé à un des angles de la

France. Il est vrai que c'est un des angles les plus importants...

M. Léon Garibaldi, le directeur, vient d'être frappé d'un deuil cruel. Il m'a reçu quand même chez lui. Pour services militaires, il a été décoré de la cravate de la Légion d'honneur. C'est lui qui m'a fait l'historique du journal.

— *L'Éclaireur*, me dit-il, fut fondé en 1881 par M. M. Gautier, le pasteur Pilatte et Corinaldi. Le *Phare de Nice* était déjà leur œuvre et le premier journal français qui parut à Nice après l'annexion. *L'Éclaireur* fut, dès son début, un journal républicain, indépendant de toute coterie locale, résolument français et patriote. *L'Éclaireur* représentait l'élément français dans la lutte contre le séparatisme dont se servaient d'ailleurs certains hommes politiques pour leurs intérêts électoraux. Il n'y eut jamais à Nice de séparatisme nettement avoué; mais en 1870 un préfet avait déjà soulevé, par des mesures inopportunes, certains mécontentements et provoqué un état d'esprit qui, sans être très dangereux pour la France, entretenait dans une certaine partie de la population (familles mi-italiennes et françaises où les sentiments envers l'Italie étaient encore fort vifs) des regrets. Les liens qui unissaient le Comté de Nice à la France se relâchaient. C'est grâce à l'attitude vigilante de *l'Éclaireur* que le séparatisme ne resta que la vague aspiration d'une minorité et fut complètement maîtrisé. Un journal rédigé en italien, *Il Pensiero*, excitait les frondeurs et les mécontents. Grâce à nous, ce gallophobe fut supprimé. Aujourd'hui, nous sommes italophiles et faisons l'impossible pour dissiper les malentendus que l'on cherche à élever entre les deux nations latines... Notre journal est le premier à pénétrer chaque matin en Italie. Il y reste libre et nous le voulons digne, comme en toute circonstance...

Cinq heures. Le soleil se couche et la fraîcheur descend de Cimiez. « Demandez *l'Éclaireur du Soir!* » crie-t-on sur la place Malausséna. Il sort des mêmes rotatives que *l'Éclaireur*, et sur six pages seulement. Même précision dans l'information, même abondance. Le quadruple Baudot de *l'Éclaireur*, lui a fourni les nouvelles mondiales de la journée et, par téléphone, sont arrivées les nouvelles régionales. Pas d'*English and American News* comme dans l'édition du matin, mais en troisième page, après la Dernière heure, les cours de la Bourse de Paris. C'était inévitable dans un pays où les banques sont

hautes comme des temples. Quant aux sports, ils tiennent dans les deux feuilles une place considérable, tout comme les arts, la politique et les événements mondains.

— Si vous restiez deux jours de plus, me dit M. Buchet, un des plus actifs collaborateurs du journal, vous pourriez lire l'*Éclaireur du Dimanche* et l'*Éclaireur Agricole et Vinicole*...

LE PETIT NIÇOIS

Dans sa maison bleue, ce journal vit à l'étroit. Une banque va lui faire quitter l'avenue de la Victoire ; et l'on verra encore, autour des machines, des ouvriers qui n'ont aucun souci des Cheltenham, des Didot, des italiques et des romains.

Le Petit Niçois, dont l'importance était grande avant 1914, est resté l'organe de la démocratie. Il dépasse le touriste et s'adresse au peuple des ports et de la campagne. C'est surtout chez eux qu'il répand ses cinq éditions. Le Var et les Alpes-Maritimes forment son domaine. Comme l'*Éclaireur*, il se rencontre à Toulon avec *le Petit Marseillais* et *le Petit Provençal*. Et c'est Nice qui gagne à mesure que les villégiatures s'étendent le long du littoral.

Repris depuis quatre ans par l'esprit d'émulation, stimulé par ses directeurs et par son rédacteur en chef, M. Émile Habbay, *le Petit Niçois* regroupe ses partisans, développe ses pages sportives et agricoles. Une page coloniale a même été créée pour les coloniaux retirés à Nice et qui cherchent à retrouver ici le soleil qui les a meurtris sous les Tropiques.

Ainsi que l'*Éclaireur* et la *France du Sud-Est*, confrère plus jeune et moins répandu, *le Petit Niçois* est associé à la vie de ce littoral où la terre, le ciel et la mer se sont unis pour faire de la beauté.

ANDRÉ DEMAISON.

(A suivre.)

LE LIVRE DE RAISON

XVII ⁽¹⁾

• LE GOUT DU PAYS

Le soleil m'a tenté... Il est sorti de l'hiver plus hâtivement que de coutume... Cependant, cette année, il a passé par la neige. Oh! trois jours : où les arbres paraissaient avoir crû sans racines, posés à même la terre ensevelie à la façon des colonnes ; où les toits dans les champs ressemblaient à d'immenses linceuls tendus sur des cercueils épars ; où le vol noir des corbeaux attardés animait seul l'espace blanc. Il a passé aussi par le souffle du Nord. Un grand souffle qui ne cessait ni jour ni nuit, sifflant le long des murs, grondant à travers les ramures secouées, si froid et sec que toutes les herbes en furent un instant consumées, et crissaient sous le pied comme au contact du fer. Un grand souffle qui l'avait pâli, comme si la masse glacée couchait sa flamme en se ruant, au moment de l'éteindre, ou bien l'avait transi avec le reste de la nature.

L'hiver, chez nous, règne à l'ordinaire du 15 décembre au 15 février. Domination interrompue heureusement par quelques fêtes de lumière, quand le vent profond de l'Espagne traverse les monts, attiédissant le ciel, que l'on ne sait plus en quelle saison l'on vit, si le printemps ne s'est point trompé de date et de mois. Les arbres, l'herbe, les fleurs hésitent tout juste à partir, et l'eau des clairs ruisseaux, où nulle ombre ne flotte, devient douce à courir sous l'azur. Pour les bêtes qui se hâtent vers l'étable bien avant le crépuscule, elles n'en

(1) Voyez la *Revue*, 15 mars 1922 — 15 janvier 1929.

finissent plus de pâturer, elles aspirent entre deux bouchées l'air chargé de rayons comme elles boiraient à longs traits. Et l'homme se hèle et rit devant les horizons balayés, où la couleur revient aux choses en attendant la vie...

Le soleil m'a tenté... J'ai pris à travers champs pour aller à Bataille, dans l'annexe de Toujun, chez Cyprien Beyrie. C'est un terrien passionné. Il cultive avec science un petit héritage, un sol profond et gras qui entoure sa maison comme la pulpe d'un fruit son noyau. D'une génération seulement au-dessous de la mienne, instruit des rudiments sur les mêmes bancs, partageant les mêmes joies et soucis attachés au sol, professant les mêmes sentiments familiaux et sociaux, nous sommes amis, et la distance que le temps a mise entre nous s'efface peu à peu à mesure que nous avançons en âge; nous n'aurons bientôt plus que celui de nos communes impressions.

Il vient parfois me voir pour un avis à prendre, un projet à soumettre, une lecture à contrôler. Comme à l'école, dès le premier jour, il est toujours avide de s'instruire et de comprendre. Son esprit était aussi aigu que son œil de dénicheur... J'aime à le recevoir, intéressé par cette vivacité, cette curiosité sans cesse éveillée, et le besoin d'essayer et d'entreprendre qui l'aiguillonne. Il parle facilement; il se plaît à le faire; il avoue qu'il monologue avec lui-même, tout en besognant ou en lisant, car, l'outil ou la charrue quittée, il cherche volontiers un livre, le soir, sur l'étagère réservée. Au physique, il est petit, râblé, alerte, court de gestes et de pas, en mouvement de corps autant que de pensée, de poil jeune encore, avec quelques fils gris seulement, et le regard franc et chaud. Comme partout, il se hâte à la tâche, craignant de manquer de temps, d'être débordé par le travail, de ne point commencer ou finir à l'heure. Il se hâte sans expédier : car c'est un maître ouvrier. Les voisins disent : « Ah ! bah ! il a le don ; il fait tout de ses doigts, sauf parler. »

L'autre jour, à l'improviste, il frappa à ma porte. Il neigeait. Je regardais par la fenêtre les flocons immaculés s'accumuler sur le gazon. Beyrie sonna. J'ouvris moi-même.

- Je savais vous trouver, monsieur, par un temps pareil.
- Un temps qui déshonore le pays.
- Ça en a tout l'air. Il va bientôt falloir un traîneau.
- Mais, entrez vite, Beyrie.

Nous prîmes place au coin de la cheminée, pieds aux tisons. Je jetai dans le foyer quelques poignées d'épis de maïs, les pédoncules secs comme de l'amadou, ce que nous appelons « les charbons blancs », dont j'ai toujours une provision à portée, dans un vaste cache-pot de cuivre, ceint d'une bande d'amours en relief, pour raviver le feu ; et une longue flamme jaillit, claire, bleue, à cause de l'alcool resté du grain dans l'épi. Sous la brusque lueur, les amours parurent partir pour une ronde folle...

Assis, je dis :

— Tout le monde va chez vous ?

— Merci, monsieur, tout va : les gens et les bêtes. Et cette neige, bien que d'un autre pays, n'est pas mauvaise pour le sol. Quelques gelées à la suite, et la vermine aura fini de nous empoisonner... Mais, ce n'est pas la question. Voici... On vend tout contre moi, et je suis acheteur... Oh ! ce n'est pas que ce soit du bon terrain : ici, de la friche ; et là, une lande où l'on a laissé vieillir la thuie. Il n'y a de beau, au bout, qu'une garenne, des jeunes chênes de venue... On ne peut rien leur reprocher... Enfin, tel quel, le terrain m'arrange ; ça me plaît.

— Je le savais.

— Je n'en ai pourtant parlé à personne... Je comprends : on m'a vu y aller, y passer plus que de raison, m'arrêter peut-être, réfléchir... Quand on a bien envie d'une chose, on ne se tient pas de tourner autour, et, comme ici, monsieur, d'y entrer, d'examiner, de mesurer presque... Les voisins ont dû dire : « Têl celui de Bataille en veut. »

— Ils l'ont dit.

— Il s'agit donc de se presser. D'autres pourraient se présenter. J'ai besoin que vous me donniez un coup d'épaule. C'est pourquoi je suis venu... Vous connaissez beaucoup ceux qui vendent... Soyez assez bon pour leur demander de me réserver la terre à prix égal. Seulement cela.

— Ce n'est pas un coup d'épaule, c'est un coup de langue, Beyrie... Soit. La demande est nette et franche. Je le ferai pour vous. Ne me remerciez pas. Dites-moi, vous avez mis de côté, ces dernières années ?

— Non sans peine. Sauf le dimanche, et quelques jours pris pour commencer aux foires, aux marchés, je n'ai pas quitté le sillon. Je voulais économiser, toujours, pour acheter,

m'arrondir. Où ? je ne voyais pas. Et voilà l'occasion ; si près : je n'aurais que la haie à traverser... Aussi, monsieur, je tremble d'émotion à l'idée que je vais y arriver, peut-être... Si vous saviez comme ce désir vient de loin : celui de posséder d'abord, ensuite de s'agrandir...

— Vous ne me l'avez jamais confié.

— Ce serait raconter ma vie...

— Racontez. Il n'est point de petite destinée. Tout se mesure à l'effort.

— Songez, monsieur, il y a là trois ou quatre hectares. De quoi doubler presque mon modeste héritage... Je vous ai dit : de loin ; oui, en moi ; de bien plus loin chez les miens... Nous sommes une vieille race de travailleurs du sol, depuis des siècles, comme les ceps. Nous pouvons dire que nous aimons la terre ; assez pour l'avoir aimée chez les autres même. De père en fils, hommes à toute main, laboureurs, vigneron ou pasteurs, jamais un de nous n'a été congédié. Il n'y a pas une famille riche et ancienne où l'on ne trouve notre nom sur le livre de comptes. Souvent, il est suivi d'une mention de gratification, en récompense de services dévoués. Quand un garçon naissait chez nous, on le suivait ; et, sitôt en état d'être pâtre, il était arrêté. Quelques-uns des miens ont ainsi commencé et fini leur vie dans la même maison.

— Ce sont là, Beyrie, des lettres de noblesse.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Comme des parchemins qui anoblissent une race pour avoir longtemps bien vécu, agi, mérité. Les particules, les titres, ne sont que la consécration de cette conscience, de cette utilité d'une famille.

— Nous le pensions donc sans le savoir. Mais nous ne nous enrichissons pas. Nous n'arrivons qu'à gagner notre pain. Lorsque l'on n'a que ses bras, que les enfants viennent, que l'on est malade, que le père meurt avant l'heure, les petits pas que l'on a faits sont perdus... Personne ne se décourageait cependant. Dans l'étroite maison louée, d'où l'on partait à la journée lorsqu'on ne se plaçait pas, on ne perdait ni l'espoir ni le désir de se mettre un jour chez soi. Avec un enclos pour un peu de culture. Sentiment qui devenait parfois aigu en rentrant, le soir, durant les beaux mois où la terre se couvre de fruits, où il n'y a plus qu'à les cueillir, où l'on oublie dans cette joie

toute la peine qu'ils ont coûtée... Ce n'était point jalousie; simplement un grand besoin de posséder. Comme d'autres ont faim d'or, nous avions faim de terre... On n'allait pas à la banque alors. On n'estimait que la fortune au soleil : les murs, le sol et ses produits, le bétail.

— Sagesse des sagesse, Beyrie. La fortune à l'abri des manœuvres des hommes, qu'un coup de bourse n'emporte pas, sur qui Dieu seul a pouvoir.

— Pour « peser un homme » on demandait dans ce temps : « combien tient-il de paires? » le nombre d'attelages permettant de calculer l'étendue de son bien... Il y a cent ans, nous étions encore loin des quelques hectares qui peuvent occuper et nourrir une paire. Pourtant, nous avions abandonné la maison louée pour une autre achetée... Un des fils, mon grand père, la quitta, et entra en condition chez un riche propriétaire du voisinage. Avec les années, il devint premier bouvier. Il gagnait cent francs, par an, de plus que les autres. Dans les domaines d'autrefois c'était une place à part, enviée, donnée au plus digne. Le premier bouvier, homme de confiance, gouvernait l'étable, et prenait la tête au labour et le commandement, le maître absent. Je parle d'un de ces maîtres qui travaillent à l'ordinaire avec leur monde, comme le faisait celui de mon grand père. Ce n'était pas un de ces morceaux d'homme qui ne font que faire fumer la cheminée.

— Vos expressions m'enchantent, Beyrie. Je connais de ces morceaux d'homme, débiles en tout, qui ne sont bons, en effet, que les pieds sur les chenêts.

— Avec leur chien de chasse à côté, monsieur. Ils ne se lèvent qu'ensemble, c'est-à-dire que contraints et forcés... A le suivre de l'œil, toujours laborieux, intelligent, dévoué, ménageant son argent comme le sien, ce maître prit mon grand père en amitié. La prime de premier bouvier fut vite dépassée. Il y eut de bonnes étrennes après les naissances, les ventes, ou les mises au joug finement faites. Si bien qu'un jour, l'ancien se trouve avec quelque argent devant lui... Oh! pas des mille... enfin de quoi faire un peu figure... Et frais, dispos encore, il portait sa réussite sur sa personne. Il marchait, il se présentait comme quelqu'un qui se sent tranquille, assuré... Ce fut lui qui eut le bonheur de réaliser le rêve de nous tous : posséder un fonds.

— Il acheta ?

— Non, monsieur, il trouva, tout à la fois, la terre et la femme. Sa renommée de travailleur, son honnêteté plurent à ma grand mère autant que son bon air. Elle était fille unique d'un petit possédant. Elle avait dépassé aussi la première jeunesse. Mon grand père se maria, en gendre, à Bataille. Il montait du coup à la place de maître.

— A la bonne heure ! C'est dans l'usage de ce pays sentimental et pratique.

— Le beau-père se fit tirer l'oreille... Un bouvier... Mais, veuf, il lui fallait une femme à la maison. Il aimait mieux garder sa fille. Les donzelons coururent inviter à la noce.

— Ce beau-père avait tort, Beyrie. Le fiancé apportait mieux qu'une situation égale. Des siècles obscurs, vous m'avez dit, de travail, de probité, d'expérience du sol, et cette volonté tenace de parvenir. Choses qui sont partout sans prix.

— Il s'installa donc à Bataille. Le bien comprenait cinq hectares autour d'un toit. Mon grand père et ma grand mère vécurent là heureux. Lui, partit le premier. Il s'effondra, un matin, au bord d'un champ de blé, en visitant sa terre. Comme s'il avait voulu l'embrasser avant de mourir, on le ramassa, étendu de son long, les bras en croix, la figure en avant. Il mourut sans doute de joie, devant l'abondance de tout, qui s'annonçait, cette année.

Nous avions laissé baisser le feu en discourant. Ce n'était point le jour. Il ne neigeait plus, mais le grand vent du nord s'était levé. Il accourait, précédé par une rumeur mêlée d'un bruit de branches rompues, et tous les arbres pliaient de proche en proche comme sous un poids invisible. Heureusement il régnait haut. Il tourmentait, il brassait les cimes et pas une feuille sèche, gisant, ne palpitait, et l'on voyait des bandes d'oiseaux s'abattre dans les buissons pour le fuir, si vite qu'ils paraissaient tomber du ciel, glacés soudain de son toucher... Je pris une minute, j'empilai des bûches ; je les couvris d'épis, pareils à des flocons. Et tandis que le feu couvrait, comme il se remettait à chanter, Beyrie reprit :

— Mon père lui succéda, marié depuis peu. Il entra dans ses sabots ; il les trouva chauds. Je veux dire qu'il trouva le bien tenu, pourvu, à point. Je naquis, puis un frère. Mon

grand père ne savait ni lire ni écrire. Mon père écrivait, lisait. Le dimanche, en se reposant, il « passait » à la suite tous ses journaux de la semaine. L'ascension continuait : la tête s'éduquait après les bras. Aussi, dès que nous pûmes courir, il nous envoya à l'école. J'y restai longtemps. Les Frères voulaient me mener plus loin, à leur Institut, à Bayonne. Mon père s'y refusa. Non par économie ; parce qu'il ne tenait pas à me voir devenir un monsieur et changer de métier... Je l'en remercie aujourd'hui... Pour bien se battre, il faut connaître le terrain.

— Heureuse formule. Vous parlez comme un général en chef.

— Nous connaissions la terre, son maniement, ses ressources. A nous trois, nous la faisions briller.. Mon père espérait que, plus instruit, j'en augmenterais encore le revenu.

— La réussite, sur un fonds, n'est, en effet, que l'accumulation d'efforts conscients. Rarement un métier neuf est bien fait par le premier qui s'y adonne. On s'assimile peu de choses par soi seul. Il y faut plus d'une génération. Voyez, Beyrie, autour de nous ces étrangers qui, bénéficiant du change, achètent tout ce qu'ils trouvent ; hélas ! souvent les vieux domaines... Ils sont pourvus de capitaux ; ils ont des méthodes, des conseils ; beaucoup revendent... Ils ne savent pas se battre ; ils ignorent le terrain. Votre père raisonnait juste.

— Cependant sous lui, monsieur, le petit bien, à peine hérité, faillit s'en aller... Entre nous, mon père « s'en croyait », il était glorieux.

— S'en croire?... Vous voulez dire se prendre pour quelqu'un et quelque chose ; par suite avoir des visées...

— Tout juste, monsieur.

— Eh ! Beyrie, il faut s'en croire un peu pour tenter ; quitte ensuite à sourire de soi-même... et mettre au point...

— Figurez-vous donc, monsieur, mon père nous trouvait à l'étroit... Déjà, l'envie de nous agrandir nous prenait... Il nous le confiait, le soir, au coin du feu, la clef tournée. Il faisait courir l'œil, cherchant un lopin. Mais c'était le temps du bon Dieu, où les vignes ruisselaient toutes seules sans frais, rien qu'avec la peine de l'homme. Chacun était jaloux de sa dernière motte... Alors, ne pouvant acheter, mon père bâtit...

— Comme vous me ramenez en arrière !... Il bâtit un

pigeonnier, à droite de votre maison, et, à la suite encore, en pendant, un corps à usage d'étable, de grange et de ferme. L'ancien logis, où tout avant était rassemblé, ne fut plus qu'habitation. Constructions en pierre, s'il vous plaît, aux ouvertures cintrées. Le pigeonnier était couvert de tuiles plates rouge sang. Le soir, au soleil couchant (il descend derrière vous), le toit aigu avait l'air de flamber comme une torche. Un chemin de terre y menait. On l'empierre. On planta deux cyprès à l'entrée, à chaque coin, et, sur l'aire, à côté du chêne traditionnel, un pin parasol. Aujourd'hui, c'est un arc immense de verdure, éternellement tendu... Je passais souvent alors par là, dans mes courses à cheval. Le vent portait jusqu'à moi le grincement des scies et le chant sifflé des maçons, et je ne sais quelle joie s'en répandait dans la campagne... D'aucuns disaient bien (on critique toujours) :

— Ce sera peut-être lourd pour le bien.

— Et mon père disait : « On nous voit de loin, maintenant. » De fait, à tous les tournants de la route, le pigeonnier sortait du sol comme le clocher de l'annexe.

— Seulement, on n'y faisait pas la quête...

— Eh ! non... Les gens étaient de bon sens, monsieur. Nos avances fondirent toutes dans ces pierres. Les murs montés, couverts, il fallut s'arrêter. De longues années les portes, les fenêtres devaient rester béantes, sans boiseries... Les vignes s'étaient mises à lentement mourir : le phylloxéra rongea le pied, les cryptogames dévoraient feuilles et fruits. La misère entra vite chez nous, à cause du pigeonnier.

— Elle entra chez les plus sages...

— Quels jours à la maison !... On commença par vivre des dernières ressources, en pain, en vin, en viande, en vêtements. Et puis ce fut une sorte de rationnement. Pour vous en donner une idée : on fit cuire comme au vieux temps du pain de maïs, sur lequel on mangeait au couteau un morceau de vrai pain, de pain de blé, à la place d'une tranche de jambon ou d'un œuf frit, afin d'économiser sur la pile à vendre et sur les produits de la basse-cour. Tout ce qui naissait presque allait au marché. Avant, le premier marché à fournir, c'était la table familiale... On était revenu, pour boire, à l'eau. Le peu de vin sauvé des fléaux était gardé en cas de maladie ou pour les grands travaux de l'été. Quand on n'en pouvait plus de sueur rendue, que l'es-

tomac défaillait, on avalait deux ou trois gorgées à la régalaide pour avoir la force de finir le sillon : une seule bouteille pour tous et pour l'interminable journée... Le soir, en rentrant, on rallumait les chandelles de résine, contemporaines du millas, du pain de maïs. Elles fumaient tant qu'on ne pouvait les brûler que dans la cheminée. Encore on les éteignait. On ouvrait par les belles lunes du printemps et l'on circulait à la clarté du ciel ; et les nuits noires l'hiver, à la lueur du feu. Le bois était la seule chose qui ne manquait pas. Tout le pays arrachait ses vignes. Les grands propriétaires les donnaient à arracher à moitié. Elles s'empilaient devant les portes comme des meules... On vous recommandait de replanter... Avec quel argent ? La plus grande misère se devinait à l'état des vêtements. Dedans, personne que vous ne sait ce qui se passe ; tout le monde juge dehors. On avait honte, rien qu'à passer la porte. Les habits de la semaine n'étaient plus que des pièces ravaudées elles-mêmes : on n'osait les laver ; et l'on n'osait brosser ceux du dimanche, au bout de leur fil, de peur de les déchirer. Les sabots faisaient chaussure fine. On les ménageait.

« Sauf les jours de pluie et de froid, on ne les mettait que pour les sorties ; le reste du temps, on marchait pied nus comme les bœufs. Ma mère, qui avait été jolie et aimait la toilette, n'allait plus qu'à la messe du petit matin, à l'annexe, dite pour les pâtres et les servantes... Les bêtes étaient plus heureuses que nous. Il y avait toujours de l'herbe grasse pour elles et l'eau, accoutumée, et la nature les couvrait de poils épais l'hiver et de poils neufs, fins et légers l'été.

— Le paysan fut admirable d'endurance et de foi. Comme les fourmis qui refont grain à grain leur fourmilière bouleversée, il refit le patrimoine motte à motte. Plus la désolation était grande, plus il s'acharnait. Sa fidélité à la terre malade tenait de la grandeur... Maintenant, où la vie de nouveau abonde, il déserte... Mais, dites toujours.

— Nous étions à bout de tout... Un soir, mon père parla d'emprunter... Dans ces temps de misère, il se trouve toujours des gens qui ont de l'argent pour prêter cher... Je me récriai : « Emprunter ? Mais après, si l'on ne peut rendre ? » Nous nous tûmes. Une même pensée nous venait, une même peur. Celle des poursuites : pire encore... Je repris : « Tenez, je vais partir. J'y pense depuis longtemps. Ce que je ne mangerai pas, ce que

je ne dépenserai pas vous restera. Je gagnerai, je reviendrai, nous nous en tirerons. C'est moi qui suis le plus instruit. » — Ma mère dit : « Partir ? Où ? — Aux colonies. L'autre jour, deux sont partis pour le Canada. Moi, je préfère la terre française et les pays chauds. J'ai toujours lu sur l'Afrique. Elle m'attire. On y a besoin de blancs. » Ma mère dit encore : « C'est loin ? — Quinze jours de voyage peut-être. » Elle pâlit. Il y eut un autre silence... Je me souviendrai toujours de cette soirée, si triste, à peine éclairée, où nous avions l'air de veiller. On ne savait quoi. Un mort...

— J'étais moi-même absent du pays. Je sus votre départ ; mais non ses raisons... Et puis, on oublie.

— Je partis. Je ne pris pas un sou de la maison. J'empruntai pour mon compte, seulement de quoi faire la traversée. Je m'embarquai à Bordeaux pour la côte d'Ivoire. Ce ne fut pas sans étonnement. Ce fleuve dont on voyait à peine les bords, qui roulait à la mer ; cette mer sans fin, qui montait et descendait sans cesse sous le ciel vide ; ce chemin qu'on faisait sans paraître avancer... Songez, monsieur, je n'étais jamais sorti du pays. Mais les autres passagers étaient tranquilles, et regardaient avec plaisir... Je fis comme eux.

— Vous ne vouliez sembler douter de quelque chose.

— Bien sûr, monsieur... Je vis les Canaries, d'où l'on expédiait des primeurs... en février ! Je n'en croyais pas mes yeux : je les goûtai. Après quoi l'Afrique, avec Dakar. Je descendis. Figurez-vous une rade immense, une ville populeuse comme l'une des nôtres, et l'élément noir refoulé : je ne m'attendais pas à tant de civilisation. Au delà je vis Konakry. Je descendis encore, et je me promenai dans des avenues de bananiers, arbres inconnus, dont une seule des feuilles peut abriter un homme. Enfin, ce fut Grand-Bassam, sur la côte d'Ivoire, où j'allais. On y toucha à la pointe du jour. Je dis mal : on n'aborda pas, le paquebot stoppa en mer. La houle profonde arrive à la côte sur un bas-fond à pic, le heurte et se brise furieusement. Des baleinières seules peuvent atterrir, maniées à l'aviron par des noirs extraordinairement habiles, familiers de ces ressacs. On vous y descend à l'aide de grues, comme des figues dans un panier... Mais tout le monde a lu cela... Non ceci : l'angoisse éprouvée dans l'étroite embarcation, lorsqu'on est suspendu à la crête des hautes lames. Quelques

secondes, sans savoir si l'on va glisser en arrière et s'engloutir, ou piquer en avant d'un trait, comme avalé par la mer... J'en avais la respiration coupée... Les noirs cependant accostent en chantant... A destination, il ne me restait que cinquante francs.

— Un peu plus que les cinq sous du Juif errant.

— Seulement, monsieur, ils ne faisaient pas de petits... Je cherchai une auberge pour ma nuit... J'avais noté, en partant, des adresses de sociétés forestières de déboisement et de défrichement. Le lendemain, j'allai à l'une d'elles. Je demandai le directeur. Il passait d'un bâtiment à un autre. Il s'arrêta. « Que me voulez-vous ? » Je lui expliquai que je cherchais à m'embaucher pour n'importe quel travail. Il me toisa : « Vous êtes bien petit. — Je suis fort, je suis tassé comme un tas de blé. — Ah ! Ah ! vous êtes agriculteur ? — Oui, monsieur, pour toutes cultures, et le bois ; non pas autant qu'un bûcheron, assez pour me débrouiller dans une forêt. Je travaille de mes mains depuis l'âge de quinze ans.

— Vous ne perdiez pas le fil.

— J'exagérais un peu... Mais, je n'étais pas là pour me déprécier... Il reprit : « Bien entendu, vous savez lire, écrire, compter ? — Et encore arpenter, tenir un registre, rédiger. — D'où venez-vous ? — De l'Armagnac ; voici mon livret. — Avez-vous une recommandation ? — Aucune, monsieur. Je pensais qu'il suffisait d'être Gascon... On sait qu'ils aiment réussir.

— Admirable, Beyrie... Moi, je vous aurais pris rien que pour ce mot.

— C'est ce qu'il fit... Il avait une longue barbe. Il passa plusieurs fois sa main dessus en réfléchissant, et : « Nous pouvons essayer... Venez demain ». La chance tournait. Elle est, monsieur, comme le vent... Je le remerciai, je le saluai et le quittai. J'allais comme un oiseau ; je ne sentais pas de joie la terre sous mes pieds... Ce soir-là, je mangeai le reste de mon argent... Je ne vous dirai pas à quoi...

— Ce n'est pas difficile à deviner. Passons.

— Passons...

Et de rire tous deux. Les amours avaient dû écouter. Ils agitaient à la flamme leurs bras potelés, comme au souvenir d'une moisson ancienne de baisers... Le feu maintenant s'était changé en brasier, et nous devisions sans gestes, les mains en avant, pour nous garantir le visage du rayonnement

intense sans perdre un atome de chaleur en nous reculant...

C'est moi qui renouai :

— Que vous fit-on faire ?

— On me donna une équipe de noirs et on m'envoya débroussailler dans une concession. J'étais à mon affaire. Je ne tardai pas à distribuer l'équipe en deux fractions : l'une pour abattre, l'autre pour débayer, suivant l'aptitude de chacun. Je pris la tête tantôt de l'une, tantôt de l'autre... Je traitai bien mes noirs. Pas de coups. C'étaient tout de même des hommes... Le rendement se ressentit de la méthode et du procédé.

— Mais que parliez-vous à vos hommes : français, gascon, petit nègre ?

— De tout un peu, et par gestes. D'ailleurs ils étaient habitués aux blancs... Vint, au bout de quelque temps, un inspecteur. Il mesura du pas et de l'œil la besogne faite, et se retira sans rien dire. Je pensai : « Peut-être il est muet. » Le surlendemain, un autre chef d'équipe arriva. Il me tendit une lettre. J'étais rappelé.

— Ce fut un coup.

— Oui, monsieur... En chemin, je m'examinai : je ne trouvais rien à me reprocher. Le directeur me reçut : « Ça va bien. Apprêtez-vous à partir pour la pleine forêt : abattre, désencombrer, tracer des voies, poser un Decauville. Un ingénieur vous attend, là-bas ; tâchez de vous entendre. D'aujourd'hui, vous êtes de la maison. » J'étais interloqué, j'avais peur d'aller trop vite. « Un mot encore : vous gagnerez 450 francs par mois. » Mettez-vous à ma place, monsieur...

— C'est que vous aviez montré la manière d'un entraîneur d'hommes.

— Moquez-vous de moi... On nous embarqua sur la lagune Ebrié. Elle a cent kilomètres de long. Grand-Bassam est bâtie entre l'Océan et la lagune. Celle-ci baigne encore des sortes de villes, à l'est, Bingerville, Abidjan, Dabou. Nous débarquâmes entre ces deux dernières, et en avant pour le chantier. J'y fus vite à gré. Je m'emparai des passe-partout pour les limer, des haches pour les affiler, des crics pour les dresser, des toises pour les manier. J'en avais l'habitude. Et je repris avec mes noirs les mêmes procédés que pour le débroussaillage. Dix-huit mois, je devais pan par pan et pas à pas entamer l'immense forêt.

— Quelles furent vos pensées durant la longue absence? Dix-huit mois, assez de temps pour tout changer dans une vie et dans un cœur.

— D'abord, je me laissai prendre à la nouveauté des choses...

« ...Ce pays, avec deux saisons seulement, peut-on dire : la sèche et l'humide. Et sèche, de décembre en mai, ce qui est l'hiver et le printemps chez nous. D'une sécheresse telle que tout paraît mort dans les plaines, nommées savanes, consumé pour toujours. Mais il pleut des semaines entières : les autres mois, tout renaît. Des pluies si épaisses et si lourdes qu'elles forment comme des rideaux derrière lesquels les objets s'effacent. Elles viennent à l'ordinaire de tornades. Celles-ci grossissent tout à coup à l'horizon. Ce sont des nuages noirs accumulés, qu'on dirait solides, d'où les éclairs jaillissent incessamment comme nos éclairs de chaleur et que le vent déchainé emporte. Ils crèvent en torrents d'eau, tout déborde, la crue monte de minute en minute, au milieu du mugissement du vent, des grondements du tonnerre et du fracas aussi des arbres prodigieux qui s'écroulent. Quand c'est fini, la terre en reste comme déchaussée, comme raclée, les pierres mises à nu. On voit de longues nappes de boue couler des pentes... C'est pourquoi, dans les bois même, il n'y a que peu ou pas de couche végétale... La première fois que j'assistai à l'ouragan, j'eus envie de me jeter à plat ventre, de peur d'être arraché aussi du sol et roulé comme une feuille.

— On raconte, en effet, que ces cyclones rasant un pays, renversent les murs et refoulent jusqu'aux hautes lames.

— C'est vrai... Mais il est aussi des jours magnifiques, sous un ciel bleu sombre, couleur indigo, à force d'être profond. On en jouit en toute saison. Alors, il y a des épanouissements, des pullulations insoupçonnées. Certains soirs de mai, j'ai vu venir des îles lagunaires comme des radeaux à l'ancre, des vols de papillons si denses qu'on aurait dit des brassées et des brassées de fleurs transportées par la mousson. Elle souffle à ce moment... J'ai lu cette comparaison je ne sais plus où, et je l'ai retenue pour sa justesse... Des mêmes îles, un autre soir, en août, au repos au bord de la lagune, je vis monter vers la grande forêt où elles mangent des ficus, tant et tant de chauves-souris, masses noires aux ailes mêlées, que je crus à un passage d'oiseaux

migrateurs. En novembre, j'aurais parié pour un passage de palombes. Je savais qu'elles arrivent en Afrique à cette époque, sans bien savoir jusqu'où elles vont...

— Souvenir du pays qui vous hantait... Elles ne vont pas de beaucoup si loin.

— D'autres me sont revenus... La plus forte impression qui me reste est celle de la forêt, laissée par sa masse inouïe. Celle où nous allions commençait au bord de la lagune. Elle apparaissait au loin comme une muraille encombrant l'horizon avec des hauts et des bas pareils à ceux d'une montagne. En approchant, quand on put distinguer, ce furent des rangées de fromagers géants, aux troncs nus, les pieds dans l'eau. Ils m'ont rappelé les colonnes que j'avais vues en passant à Bordeaux, le long du fleuve, que l'on nomme rostrales. Mais, ici, elles étaient une multitude... Et à la suite, en profondeur, des lieues et des lieues de nouvelles multitudes de tulipiers et d'acajous de même jet, montés jusqu'à cinquante mètres, sous lesquels une autre forêt plus petite, grande encore comme nos futaies, se dressait : palmiers à huile, colatiers, cocotiers, goyaviers; et, escaladant tous ces troncs, des lianes et des buissons ardents démesurés, comme jetés par endroits de branche en branche; et, foisonnant au pied, entre les nœuds de racines monstrueuses à nu comme des rocs, l'amas des plantes grasses, des essences spongieuses, des fougères arborescentes et des ronces qui montent et descendent en vagues immobiles... L'œil et le pas sont partout arrêtés... La forêt est d'un vert sombre uni, où les touffes rouges des tulipiers en fleurs brillent seules, au hasard de la pousse prodigieuse.

— Quel voyage je fais, Beyrie, au coin du feu!... Je comprends mieux ce mot qui m'intriguait, enfant, ce mot de forêt vierge, inviolée, lorsque l'homme n'osait encore s'enfoncer sous tant d'entassements, inquiet du mystère végétal et du danger animal qui s'y cachaient.

— L'inquiétude, monsieur, dure encore... C'est difficile à dire... L'air qu'on y respire oppresse. Comme absorbé déjà par ces foules d'arbres en croissance perpétuelle, il est rare; il est lourd, chargé d'encens et de poison; et, jamais libre, il stagne et se corrompt lui-même... Le silence qu'on y trouve!... Un silence mort, où les bruits n'ont ni sonorité, ni échos, étouffés de nappe en nappe de feuillage; où l'on sent que l'on pourrait

crier jusqu'à la mort en vain... Et puis une lumière trouble toujours. Le soleil ne perce jamais ces toits superposés. Il flotte là une brume indécise, comme si la terre fumait imperceptiblement jour et nuit. Je crois que c'est vrai. A cause de l'humidité éternelle qui suinte de tout : une humidité chaude, sous laquelle les choses mêmes ont l'air d'être en moiteur... Si bien que le feu ne prend pas à la forêt... S'il l'atteint, venu de la savane que les noirs incendient pour la couvrir de cendres, il siffle et tombe en touchant ce sol saturé... Une lassitude étrange vous saisit dans la forêt. On y éprouve on ne sait quelle sensation de vide, d'abandon, d'inconnu, d'insécurité. Nul homme qui, pour la première fois aux prises avec ce monde colossal et muet, ne s'étonne et n'hésite...

— Mais après, c'est l'orgueil d'avoir entamé, cerné, vaincu la forêt... J'ai entendu des bûcherons parler à des arbres abattus comme à des adversaires à terre.

— L'habitude, monsieur, émousse tout. Cependant certaines impressions reviennent. Je les retrouve ici.

— Je le vois bien.

— Comme là-bas, me revenait si fort le souvenir de chez nous !... Le jour, en besognant, je ne pensais à rien. Mais la nuit, les mauvaises nuits surtout, à l'époque des moustiques, dans le demi-sommeil, j'étais hanté d'images. Je revoyais les miens au coin de l'âtre, à l'heure où l'on se retrouve. Mon père somnolant, vieilli par l'épreuve, ma mère songeant à moi sans doute, mon frère, l'œil sur le fusil accroché à la cheminée sous l'huile, depuis qu'on avait vendu le chien de chasse bon pour une saison seulement, et devenu bouche inutile... Après les gens, les choses et les bêtes. Le pigeonier avec ses ouvertures béantes ; la grange et l'étable, où la stalle du cheval, vendu comme le chien, restait vide. Lui qui servait dans le beau temps pour les courses de la famille, mais coûtait même en ferrure... Je revoyais le petit bien autour du toit comme un désert, sans vignes, moissons fauchées, et, au delà, le pays : maisons du voisinage avec les camarades sur les portes, petites villes où nous allions aux fêtes, hautes collines où nous chassions le sanglier... Même j'entendais le son des cloches ; et, distinctement, à travers tant d'espace, celui si clair de notre annexe, comme si j'y étais ; quand le vent d'Est l'apporte...

— J'ai connu aussi, Beyrie, ces rappels de la mémoire, à la frontière, au feu...

— Certains jours, monsieur, ils devenaient cruels... Nous avions parfois du repos, je vous l'ai dit. J'allais visiter les villages au bord de la lagune. Les noirs y sont agriculteurs, pêcheurs et commerçants. L'eau sert de voie de communication. Bien que plus petits que les nôtres, il y avait là des bœufs, des moutons, des porcs, des volailles... Je retrouvais ma vie naturelle... Alors, la nuit suivante, j'étais harcelé. L'autre chef de chantier qui partageait ma chambre disait que je me plaignais en rêve. Au petit jour, j'étais debout, comme si le grand coq noir de Bataille avait chanté... C'est que je n'étais pas parti pour désertier : mais pour sauver la maison et pour m'asseoir avec elle...

— Je vous écoute, Beyrie.

— Les lettres n'arrivaient qu'à la longue. D'ailleurs ils écrivaient rarement. L'une d'elles disait que la maison se trouvait bien du peu que je ne coûtai plus. J'ai su que ma mère ne voulait pas la laisser partir.

— Elle craignait de vous peiner.

— Oui, monsieur. Mon père la mit tout de même à la poste. « Il verra que son dévouement porte fruit. » Mon père avait raison... J'écrivais peu aussi. Tous les trois mois. Et j'envoyais un billet bleu. J'ai gagné vite 600 francs par mois. Je suivais la lettre sur ce chemin de mer que je connaissais. Je pensais au moment de son arrivée. Je pensais : « Quand je partis, les vaches étaient à bout. Ce billet (il y a bientôt trente ans de cela), c'est une jeune paire achetée, avec les veaux au pied, sans compter les vieilles vendues... » Je calculais, pour un autre, qu'il paierait la plantation d'un hectare de vignes, je veux dire le prix des racinés greffés, et des piquets. Pour un autre : « Il ira au linge. » Pour un autre : « Ils boiront, avec, un peu de vin : tant pis ce qu'il vaudra... » Je le leur conseillai en l'envoyant... Ainsi, petit à petit, je m'efforçais de remonter la maison...

— Vous ne pouvez savoir, Beyrie, combien cette piété filiale est émouvante. Piété, non seulement envers les hommes, mais encore envers la terre.

— Enfin, au bout de dix-huit mois, la fièvre pressant, qui me fit rentrer plus tôt, je m'embarquai. J'emportais encore

deux mille francs. Je ne quittai pas l'Afrique sans regret. Elle m'avait été amie...

— On s'attache aux lieux où l'on a agi comme à ceux où l'on a souffert ou aimé.

— Le bateau n'allait jamais assez vite à mon gré. Un matin, ce fut la France... Dès le jour, j'étais debout, à l'avant, à l'attendre.

— On dit que la toucher est toujours émotion nouvelle et poignante.

— En arrivant à la gare, chez nous, je trouvai mon père qui m'attendait. Nous étions si contents de nous revoir que nous ne pouvions parler. Un nouveau cheval était attelé à notre deux-roues repeint. En route, je vis que mon père était tout en noir... « Oui, ton frère est mort, il y a deux mois. » Il eut un grand soupir : « Je ne voulais pas te l'annoncer encore... » Voyez-vous, monsieur, on ne peut jamais être tout à fait heureux...

— Hélas!... la terre serait trop belle.

— Il n'y eut plus un mot entre nous. C'était l'été. Je regardais monter la poussière soulevée par les voitures (on allait au marché d'Aire), si épaisse qu'elle cachait les arbres, comme les pluies de là-bas, ces pluies qui tombaient en ce moment... A la maison, ma mère m'ouvrit les bras... Et la vie reprit, plus facile et douce chaque année.

— C'était votre œuvre.

— Mon père le disait. Il me laissa maître. Il vécut assez pour voir les bâtiments achevés, clos et peuplés, et, à la pointe du pigeonnier une girouette, où, le matin, j'observe le vent. Subitement, comme son père, il mourut en lisant son journal, un dimanche...

— Le jour du repos, comme un bon ouvrier.

— Ma mère suivit peu après. Ils m'avaient vu marié. Pour moi, j'avance en âge entre mes deux fils.

— Je vous ai suivi, Beyrie, d'étape en étape. Vous et les vôtres à travers le temps, et tous ces individus de même sang, de même pensée, de même métier, de même nom, malgré leur nombre et la diversité de leur type personnel, me sont apparus comme fondus en un seul homme, une sorte d'homme immortel qui avance sa route dans le monde... Il a commencé riche de ses seuls bras, mais animé dès le début

d'un désir précis : posséder, fouler du pied un jour une terre à lui. Il a erré d'abord de toit en toit étranger, gîte loué, où il ne lui restait en propre que la cendre du foyer. Il s'est fixé ensuite dans une demeure achetée de ses sueurs, où il s'est senti stabilisé, à l'abri de l'humeur des autres hommes. Humble, petite d'un étroit abord, faite de pisé, tout juste bonne pour souffler et dormir, qu'importe, il y a pris conscience de son nouveau rang de possédant, et peu à peu se sont accumulés en lui des espoirs plus ambitieux, et autour de lui les moyens de les satisfaire : outils et meubles multipliés, économies réalisées. Ressources que ne cessaient d'alimenter et d'accroître les places, les services de plus en plus rémunérés. Il levait dès lors la tête, avec raison. Il s'affermissait par le travail, l'honnêteté, la justice, respectueux du bien d'autrui, avec l'obscur instinct de préserver et consacrer le sien, celui qu'il espérait acquérir. Tout à coup le destin, ou plutôt la suite immanente des choses, la récompense due à ces vertus se manifesta. L'amour y prit part; l'amour qui est le plus beau des coups du sort... Et voici que, choisi comme époux, l'homme s'asseyait en même temps en maître au foyer, s'installe sur un bien dont sa femme est le premier des fruits, le fruit vivant. Il retrouve à ses lèvres toute la saveur du terroir. Alors, quelques bouffées lui montent au cerveau... L'ivresse d'être libre, d'user des profits à son gré l'entraîne, et, quoique sachant ce que vaut le pain quotidien pour l'avoir si longtemps gagné, il le gaspille un peu. Il expose le prix qu'il représente à porter panache, « à être vu de loin ». Mais la vie qui est ordre, sagesse, prévoyance, le rappelle durement à la réalité. Il a cette chance de continuer à vivre, assez pour se recueillir, se reprendre, effacer la méprise de sa vanité... Désormais il est confirmé dans sa possession. Fortifié par l'épreuve, instruit par elle, on le voit se relever et progresser, sûr de son pas comme de son cœur... Cet homme immortel, en qui une race s'est successivement incarnée sous le même souffle, c'est vous : aujourd'hui il a nom Cyprien Beyrie.

« Un mot encore. Comprenez ce que j'ai voulu souligner en disant : « Il a eu cette chance de continuer à vivre. » Et substituez ici la famille à l'homme. C'est parce qu'elle a duré que ses fautes mêmes ont tourné à son avantage. Ce pigeonier, objet d'orgueil, qui faillit être fatal, a été finalement affecté au

mieux de l'exploitation et des réserves du bien : vous lui avez donné son attribution naturelle, vous en qui vit, après l'éclipse, l'antique esprit terrien des vôtres. Il sert au même titre que la grange et l'étable ; il est appelé à servir plus que jamais, pour peu que vous réalisiez vos désirs d'agrandissement. A ce point que, parvenu où vous êtes, s'il n'était construit, il faudrait le bâtir.

— Vous exprimez, monsieur, ce que je ne savais dire : qu'il faut se continuer pour réussir : non passagèrement, en soi seulement, mais encore en ses fils et leurs fils... Se continuer dans les mêmes sentiments... C'est pourquoi je demande cette terre qui doublera mon modeste héritage. Et je rêve d'en faire deux parts où j'établirai, dans l'une, mon aîné, dans l'autre, mon cadet... Oh ! je ne lui bâtirai pas un pigeonnier ; mais un toit solide, dont il pourra faire un nid...

— Nous sommes d'accord.

— Et voici tout : n'en riez pas, monsieur... Si je veux laisser à mes fils un morceau de sol, je veux leur laisser encore, surtout, le goût du pays... Celui d'y rester ; celui d'y vivre et d'y mourir... Or, je sais qu'il se prend autant par les plaisirs qu'on y trouve que par les fruits qu'on y cueille. En achetant le petit bois, si beau, j'ai le souci de leur assurer un poste pour la chasse aux palombes... C'est la passion de tous ici : la longue passion. Là, ils iront se reposer, se livrer à ce plaisir. Ils se vendront plutôt eux-mêmes que le petit bois...

Il se leva. L'après-midi s'achevait. Je l'accompagnai jusqu'à la porte.

— Hâtez-vous de rentrer. Le vent tombe, le crépuscule vient, et ce sera l'ombre glacée.

— Oh ! je rentrerais les yeux fermés.

Il partit.

Tenté par le soleil, j'allais lui porter la réponse. J'allais en flânant, face à l'astre qui déclinait. Enveloppé des effluves rayonnants, je frémissais de joie sous le vivant toucher. J'étais tenté de m'arrêter, d'ouvrir les lèvres et les bras au fluide, tête levée, paupières closes, pour le respirer plus profondément, plus intimement, le faire ruisseler en moi aussi loin que mon sang. Instinctive envie que nous partageons avec l'animal, la planté et le sol abreuvés à la même source de vie...

J'arrivai; je pris l'allée entre les deux cyprès; le grand pin parasol m'accueillit sous son ombre circulaire; je frappai à la porte. Beyrie ouvrit.

— J'avais reconnu votre pas, monsieur.

— Le pas d'un heureux messager. Vous aurez votre terre.

Il tourna sans un mot son béret de l'oreille droite sur l'oreille gauche, et me tendit la main. C'était un grand merci. Puis il me dit :

— Venez, je vous prie.

Nous dépassâmes la vigne qui pleurait déjà, la haie mitoyenne, et la terre réservée se montra. Inégale sur un sol bossué, la jeune futaie fermait au couchant l'horizon. Le soleil plongeait au travers ses faisceaux sanglants. Beyrie tendit le bras :

— C'est là qu'ils chasseront. »

A ce moment, un grand vol de palombes grossit dans le ciel. En migration vers le nord, les oiseaux cherchaient un point de couchée. Ils aperçurent le petit bois. Ils arrivèrent d'un trait, tracèrent un cercle pour ralentir l'allure, et s'abattirent sur les arbres. On les vit un instant battre des ailes pour trouver leur équilibre sur les rameaux ployant, et s'immobiliser ensuite un à un.

... Et les arbres parurent couverts tout à coup d'une floraison merveilleuse, éclatante sous les derniers rayons, comme les tulipiers géants d'Afrique, d'une éclosion de grappes pendantes de corail.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

LE FRANÇAIS AUX ÉTATS-UNIS

La représentation ethnique de la France dans la race nouvelle qui habite entre Canada et Mexique, et que, faute d'un meilleur vocable, on appelle communément l'américaine, est, on le sait, de peu d'importance. Alors qu'au cours du xix^e siècle et des vingt-cinq premières années du xx^e, des millions d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais, d'Allemands, de Scandinaves, d'Italiens, de Russes, de Polonais, se sont embarqués pour New-York sans esprit de retour et ont fait souche aux États-Unis, l'immigration française a toujours été médiocre. Si, vers le milieu du siècle dernier, elle a atteint jusqu'à 10 000 personnes par an, sa moyenne habituelle n'a guère été que la moitié de ce chiffre, et depuis quelques années le contingent des Français admis aux États-Unis n'est que de 4 000 à peine.

Il est vrai qu'il faut tenir compte de la présence en Louisiane de créoles français et de descendants des Acadiens. Mais ils n'ont jamais été bien nombreux, et, vite noyés dans la masse des *Yankees* qui sont venus s'établir à la Nouvelle-Orléans ou à Bâton-Rouge, ils se sont si bien amalgamés à eux qu'on ne distingue déjà guère la plupart de leurs descendants qu'à leurs noms demeurés français.

Plus important et plus résistant est l'élément canadien français qui a traversé les Grands Lacs ou le Saint-Laurent et s'est installé soit à Chicago, soit dans le nord du Vermont et dans le Massachusetts, notamment à Fall River. Mais il ne

s'agit encore là que de quelques centaines de milliers de personnes très assimilables.

Quant à l'apport suisse-français, luxembourgeois et wallon, il a sans doute été relativement plus considérable que l'apport proprement français. Mais ce n'ont encore été que menues vagues dans la grande marée des Anglo-Saxons, des Germains, des Scandinaves, des Italiens et des Slaves qui, après avoir simultanément ou successivement franchi le barrage d'Ellis-Island, se sont dispersés dans les 48 États de l'Union.

Si l'on ne jugeait que d'après le critérium de la représentation des races, il semblerait donc que la langue française dût être bien absente des États-Unis, de ces États-Unis qui forment la communauté de langue anglaise la plus compacte du monde.

Effectivement, l'homme dans la rue y ignore à peu près tout du français. Voué à l'unilinguisme par la géographie et par l'histoire, il s'y complait volontiers et s'en fait une vertu. Si toutefois vous voyez des journaux étrangers exposés dans les kiosques de journaux de Chicago ou de New-York, ce sont tout naturellement des journaux de langue allemande ou polonaise, ou yiddish. De français, vous n'en apercevrez point, si ce n'est peut-être, en cherchant bien, un très modeste *Courrier des États-Unis*.

Et pourtant, par suite de circonstances précises très favorables, un certain nombre d'Américains, et surtout d'Américaines, savent quelques centaines ou quelques milliers de mots français et témoignent à notre langue une amitié si vive que nous leur en devons bien quelque reconnaissance.

MOTS FRANÇAIS EN CIRCULATION

Il y a tout d'abord ceci, qui compte : deux millions d'Américains environ ont passé plusieurs mois, ou même une ou deux années en France pendant la guerre et après l'armistice. Au cours de leur séjour, ils ont appris fort peu de français, ce qui n'a rien pour surprendre. Ils avaient traversé l'Océan pour un tout autre objet. Mais, qu'ils le voulussent ou non, ils ont retenu et se rappellent encore quelques expressions, presque toujours les mêmes, qu'ils citent volontiers : *gai Paris*, que les journaux américains épellent toujours *gay Paree* pour bien

marquer, ce qui a beaucoup surpris les *dough-boys*, que l's de Paris ne se prononce pas en France : *les mademoiselles*, mot que les Américains incultes adorent prononcer, car il leur paraît aussi cocasse, espiègle, et pour tout dire féminin, que les jeunes personnes qu'il sert à désigner ; *vin blanc*, *vin rouge*, ou *beaucoup vin blanc*, *beaucoup vin rouge* ; *quarante hommes*, *huit chevaux*, souvenir humoristique de longues journées passées dans des wagons de marchandises. J'en passe. Mais, tout compte fait, le bagage est assez mince, et l'on peut dire que le séjour en France de l'armée américaine n'a guère eu de répercussion sur la diffusion de la langue française hors de France.

De nouvelles françaises, les journaux que lit le peuple n'en contiennent d'ailleurs point, ou si peu et moins, que tous autres, les journaux du Middle West ou de l'Ouest. Si bien que l'existence d'une langue française, d'une France et de Français n'est, pourrait croire un observateur superficiel, guère marquée dans l'usage courant ou dans le spectacle de la rue que par la présence curieuse du mot *French* accolé, sur les grands panneaux de verre des magasins ou dans l'annuaire du téléphone, à divers produits et spécialités français, ou que l'on croit français, ou que l'on veut donner pour tels. Tout voyageur français aux États-Unis aura par exemple remarqué l'habituel accouplement des mots *French pastry*, *French dressing*, *French laundry*, *French chef*. Mais s'il s'avise de goûter à cette pâtisserie française, de verser sur sa salade de l'« assaisonnement français », c'est-à-dire une simple vinaigrette, de faire blanchir son linge « à la française », il sera quelque peu embarrassé pour identifier ce qu'il y a de proprement français dans ces éclairs au café, de dimensions considérables, dans cette banale vinaigrette, dans la manière dont M. Smith a blanchi son linge. En revanche, il comprendra tout de suite que si un hôtel qualifie son chef de *French chef*, c'est qu'apparemment, un chef venu de France est considéré comme un infailliable artisan de bonne cuisine.

C'est en effet ainsi qu'il convient d'interpréter le mot *French* dans les groupes *French laundry*, *French pastry*. Cette épithète, si prodiguée aux États-Unis, que l'on retrouve constamment dans les groupes : *French gown*, *French frock* (robe française), *French hat* (chapeau français), *French design*, etc., ne

veut pas dire seulement : français, importé de France; elle signifie, par tout un jeu d'association d'idées : distingué, élégant, raffiné, luxueux. Autrement dit, *French* est un de ces superlatifs dont les annonceurs américains sont assez friands. Car il est incontestable que, dans l'inconscient de l'Américain moyen, la France demeure ce qu'elle était pour toute l'Europe au XVIII^e siècle, le lieu d'élection du raffinement et de la grâce, le « fin du fin ».

Je dirai même davantage : non seulement la France demeure pour le New-Yorkais ou le Chicagoeu une officine de haute culture, en sorte que *French art* signifie quelque peu « grand art » et *French fashion* « grande mode, mode dernier cri », mais ce sentiment plus ou moins spontané s'étend à des couches américaines beaucoup plus larges qu'il y a vingt ans par exemple. La raison en est simple : à mesure que de nouveaux Américains, issus de très bas, accèdent à l'aisance, puis à la richesse (et ils y accèdent par centaines de mille), leurs besoins de luxe extérieur, et surtout leur besoin des jouissances et du prestige social que procure l'argent, mais qu'il ne suffit pas tout à fait à procurer, naissent ou s'accroissent en proportion.

Autrement dit, on assiste aux États-Unis à une formidable diffusion, à une véritable démocratisation du luxe. Or, qui dit ou pense « luxe » pense aussitôt, par un vague réflexe : « article, produit français, ou digne de l'être, et, comme tel, suprêmement désirable ». Un exemple frappant de cette attitude mi-inconsciente est l'acclimatation et l'usage constant du mot français « premier » et de l'expression « de luxe » qui bariole tant d'annonces américaines. Veut-on lancer un aspirateur de poussière particulièrement bon et dispendieux ? On l'annonce dans dix magazines sous la désignation de *Premier Family vacuum Cleaner*. « De luxe » est d'usage plus fréquent encore : je le rencontre jusqu'à cinq fois dans les annonces d'un seul numéro du *New York Times* : *papers de luxe*, *powders de luxe*, *de luxe size*, *de luxe model*, *de luxe ship*. On remarquera que, dans les deux premiers cas, « de luxe » est traité en vocable exotique et rejeté après le substantif, comme en français, tandis que dans les trois derniers la locution est naturalisée anglaise et prend sa place normale d'épithète anglaise devant le substantif qu'elle détermine. Elle est devenue si cou-

rante qu'elle se retrouve même dans des titres de romans : c'est ainsi que Rufus King a récemment publié à New-York, chez Doran, un roman détective dont il n'a su mieux recommander au public la distinction et la suprême originalité qu'en l'intitulant *Mystery de luxe*.

Au surplus, ce sont précisément les annonces des journaux et des magazines américains qui nous livrent les matériaux de beaucoup les plus curieux et les plus probants pour notre enquête. Que sont ces annonces, et quel produits lancent-elles ou célèbrent-elles ? D'abord un nombre invraisemblable de produits alimentaires, de conserves, d'articles électriques, d'articles de quincaillerie, d'automobiles. Là, l'emploi du mot français est rare. Et pourtant on notera que, dans la description des types d'automobiles, si le *roadster* est américain, les désignations de modèles de luxe ou de demi-luxe qui ont acquis droit de cité aux États-Unis : *berline*, *landaulet*, *sedan*, et surtout *limousine* sont des mots français. Ces mots se retrouvent chaque jour, à chaque page de mille journaux américains.

Les annonces de restaurants ou d'hôtels font naturellement déjà place à un plus grand nombre de mots français. Il y a beau temps que la France s'est attiré la réputation mondiale d'avoir poussé au plus haut degré de perfection les arts gastronomiques. Le mot français *restaurant* est le seul mot dont disposent les Américains pour désigner un lieu où l'on mange bien : *eating-place* et *cafeteria* sont vulgaires. *Table d'hôte* est depuis longtemps naturalisé anglais. Depuis quelques années, même, un restaurant qui veut faire de la publicité se vante d'offrir à ses clients non pas du *French cooking*, mais de la *French cuisine*. Car le mot *cuisine* est lui aussi devenu américain. Il semble qu'il ait surtout été popularisé par les compagnies de navigation qui, fussent-elles anglaises ou allemandes, célèbrent dans leurs prospectus et brochures illustrés leur « cuisine » française. Quant au mot *menu*, il s'est depuis longtemps substitué au terme anglais *bill of fare*, plus provincial, si l'on peut dire, et tout menu un peu distingué, en désignant ses mets, ou bien leur laisse leurs noms français, ou bien introduit un fréquent emploi du « à la » de rigueur : *chicken à la King*. Il va sans dire qu'il serait aisé d'établir une longue liste de mots français adoptés sans formalité : *mayonnaise*, *purée*, *fricassée*, *canapé*, *timbale*, *vol-au-vent*, etc.

Si nous passons à l'industrie hôtelière, nous constaterons d'abord que c'est le mot *hôtel*, — privé de son circonflexe, — qui est le seul employé, et que les bons gîtes vantent, en même temps que leurs appartements *en suite*, leur *valet service*, ensuite que les *Hotel Versailles*, les *Hotel Marseilles* (1), les *Hotel Lafayette* sont assez nombreux. De plus, tout de même que les hôteliers français ou suisses épris de « chic anglais » n'inscrivent pas au fronton de leurs établissements *Hotel Palace*, *Rivage Splendid*, mais intervertissent infailliblement l'ordre des mots et écrivent : *Palace Hotel*, *Splendid Rivage*, de même les Américains adoptent volontiers l'ordre que prescrit le français et croient conférer je ne sais quel brevet de noblesse, je ne sais quel « chic français » à leur hôtel en l'appelant non pas *Versailles Hôtel*, comme le veut l'anglais; mais *Hotel Versailles*. Tant il est vrai que la mode a besoin d'exotisme!

DE L'INFLUENCE DE LA MODE

En dehors des annonces dont nous venons de parler, et qui ont trait à des articles ou à des besoins de première nécessité, il est un grand nombre d'annonces qui intéressent surtout la clientèle féminine et qui ont trait à ce que l'on appelait autrefois les « frivolités ». Or, toujours en raison de l'enrichissement prodigieux de la nation, ce qui était frivolité ou luxe il y a cinquante ou même seulement vingt ans, est devenu aujourd'hui nécessité quotidienne. C'est-à-dire que les filles de mères qui, jeunes femmes, n'avaient encore que des exigences rudimentaires en fait de modes, de parfumerie, de joaillerie, de ganterie, ne peuvent plus aujourd'hui se passer de leurs *French gowns*, de leurs *Paris perfumes*, de leurs *Biarritz gloves*.

Il est en effet aisé de constater que la France n'a, aux États-Unis du moins, rien perdu de son traditionnel prestige dans le royaume de la mode. L'estampille française est plus que jamais la seule estampille recherchée.

Qu'il ne s'agisse souvent que d'une estampille usurpée, que la plupart des Américaines, même fort riches, portent non pas des robes faites à Paris de tissus français, mais des robes tail-

(1) Marseille est enrichi d'un s conformément à une vieille tradition anglaise.

lées dans des soies japonaises tissées en Nouvelle-Angleterre, et cousues à New-York dans des ateliers juifs, la chose est certaine. Mais l'important est que l'on se réclame invariablement d'un *French designer*, que toutes ces robes sont coupées et drapées sur des modèles français, ou censés tels. Toutes les idées viennent de Paris, ou, si par hasard elles n'en viennent pas, on assure qu'elles en viennent, ce qui n'est pas moins proclamer la dictature de Paris. Cette dictature demeure incontestée. Il suffit pour s'en rendre compte d'étudier les feuilles de modes américaines, ou même d'ouvrir un numéro de *Good Housekeeping* à la page des modes, régulièrement intitulée : *Paris says...* (« Paris dit », « Paris édicte »...)

Si grande est la valeur publicitaire (*publicity value*) de ce mot : « Paris », que si l'on veut prôner un article spécifiquement américain et en encourager la vente à l'intérieur des États-Unis, on invoque le goût que les Françaises, et de préférence les Parisiennes, ont conçu pour cet article.

Qu'on se représente donc ces modèles de robes de Paris, en dessin ou en photographie, figurant par centaines dans les magazines américains et portant chacune la mention du faiseur : Patou, Lanvin, Chéruit, Vionnet, Paquin, Madeleine et Madeleine, Molyneux, Prémet et vingt autres. Tous ces noms français ne sont pas seulement lus et retenus, ils sont prononcés par des milliers de lèvres féminines et généralement avec assez de correction, car de très nombreux acheteurs et commissionnaires, qui font deux fois l'an le voyage de Paris, en ont rapporté la prononciation assez exacte des noms propres les plus en usage. Ces noms exotiques et bien parisiens, habilement glissés où il convient, ont déjà, à eux seuls, pour effet d'imprimer un nouveau cachet d'authenticité à toutes ces créations que l'on rapporte de Paris.

Ce cachet d'authenticité est encore renforcé par l'usage massif qui est fait, de mots et d'expressions françaises, dans les légendes explicatives, dans les « lettres de Paris » envoyées à chaque journal du dimanche, à chaque magazine féminin par une correspondante spécialisée dans l'art de la mode. D'ailleurs les annonces elles-mêmes sont littéralement truffées de mots français.

Certes le phénomène n'est pas nouveau. Depuis le XVIII^e siècle, c'est la France qui a créé le vocabulaire de la mode féminine.

Des mots comme *toilette*, *trousseau*, *petit-point*, — *lingerie*, *jabot*, *godet*, *batiste*, *cretonne*, *gertrude*, *berthe* et cent autres ont été longtemps des mots anglais avant de devenir des mots américains. Mais c'étaient des mots qui n'atteignaient guère que l'aristocratie. Jadis, les marchandes à la toilette n'habillaient que l'élite. A présent les couturiers qui leur ont succédé régendent aussi les filles de plombiers ou d'agents maritimes aux confins du monde américain. Et désormais un nombre très accru de mots français, de mots plus ou moins techniques, mais intelligibles à toutes les femmes, atteignent les vastes foules du Middle West non moins que de la Nouvelle-Angleterre.

Il serait intéressant d'établir le glossaire complet de ces vocables exportés outre-Atlantique. Mais nous n'en pouvons citer que quelques-uns.

Relevons parmi les noms de tissus : *duvetine*, *percale*, *lamé*, *chiffon*, *voile*, *charmeuse*, *crêpe*, *crêpe de Chine*, *tulle*, *piqué*, *faille*, *moquette*, *georgette*, etc. ; parmi les adjectifs ou noms de couleurs ou de teintes (qui varient avec la mode) : *taupe*, *mauve*, *beige*, *tête de nègre*, *grège*, *écru*, *chartreuse*, *champagne*, *passé*, etc. ; parmi les termes de modes d'usage général : *silhouette*, *contour*, *ensemble*, *motif*, *chic*, *allure*, *vogue*, *mode*, *modiste*, *boutonnière*, *tricot*, *picot*, *couturier*, *atelier*, *bandeaux*, *chemise*, *corset*, *brassière*, *parure*, *blouse*, *béret*, *glacé*, *harré*, *strié*, etc.

Il est plusieurs remarques qui viennent à l'esprit si l'on étudie l'usage fait de ces mots dans le contexte américain.

D'abord, — dans les magazines féminins, du moins, — ces mots sont presque invariablement bien employés et bien épelés, jusques et y compris les accents aigus, graves et circonflexes. Il est à noter, par ailleurs, que si beaucoup de ces mots n'ont pas d'équivalents anglais, — leur simple existence française ayant dispensé la plupart des langues mondiales de faire le moindre effort de création ou de traduction, — il en est un grand nombre qui pourraient parfaitement se rendre en anglais. Au lieu de dire d'un manteau qu'il est *furred in lapin*, qu'est-ce qui empêcherait de dire qu'il est *furred in rabbit*? Et en quoi *béret* vaut-il mieux que *skull-cap* ou *tam-o'-shanter*, et *tête de nègre* mieux que *negro head*? La réponse est simple : la mode qui prescrit ou recommande cette fourrure, cette coiffure, cette teinte particulière est venue de Paris, et le maintien

jaloux du mot français original s'explique par le besoin qu'éprouve chaque maison américaine de bien afficher le certificat d'origine exigé des clientes.

Mais le plus curieux est sans doute l'aisance et le naturel avec lesquels voisinent et s'enchevêtrent les mots indigènes et les aimables intrus venus tout droit du faubourg Saint-Honoré ou de l'avenue des Champs-Élysées. Ces intrus n'ont parfois même plus le brevet d'exotisme que lui auraient conféré des italiques, ce qui est bien la meilleure preuve qu'ils ne sont pas des intrus. Et en effet, la syntaxe anglaise se les assimile à merveille.

Si la mode proprement dite fournit sans conteste le plus grand nombre de mots français jetés dans la circulation quotidienne aux États-Unis, il en est un contingent presque aussi varié dont l'introduction plus récente est due à l'extrême diffusion des parfums, savons, poudres, cosmétiques et fards français aux États-Unis. Il y a seulement vingt ans, ces parfums ne se trouvaient guère, et n'étaient demandés, que dans les villes. Allez maintenant dans le *drug-store* du village le plus reculé de l'Orégon ou de la Californie, vous y trouverez, exposés en vitrine, des flacons de parfums Coty ou Houbigant. Or, le *drug-store* est le magasin le plus achalandé du village américain, pour la raison que c'est une sorte de bazar où l'on vend aussi bien des magazines et de la glace vanillée que du bismuth ou des brosses à dents. Et chaque jour, à la ville comme à la campagne, des légions d'Américaines, en s'approvisionnant de ces articles de Paris indispensables à la femme du *xx^e* siècle, examinent, épellent et apprennent par cœur les étiquettes de tous ces flacons d'*Ambre gris*, de *Bouquet des Faunes*, de *Chypre égyptien*, de *Jasmin de Corée*, de *Candide effluve*, d'*Heure bleue*, de toutes ces *Eaux végétales* et *Eaux de toilette*, de tous ces *sachets*, de toutes ces *poudres de riz*, de tous ces *sels pour bains*...

Car le mot d'origine, la terminologie même de Grasse et de la rue de la Paix sont scrupuleusement maintenus. Nous autres Français, nous pouvons dire *lipstick*, mais ce qu'achète la riche chicagienne de Lake Shore Drive, c'est un *crayon pour les lèvres*. Il va sans dire que des pages entières des grands magazines américains, louées par nos grands parfumeurs,

contribuent à renforcer l'obsession collective et à familiariser la masse des Américaines avec ces mots français soigneusement choisis pour leur puissance suggestive. Cette publicité se fait particulièrement abondante et persuasive pendant les trois mois qui précèdent Noël. Car, là-bas, les écrins de parfums français constituent le cadeau idéal d'un homme à une jeune femme, d'un mari à sa femme...

Dans le domaine de la coiffure, de l'ameublement, des antiquités, de la peinture, et en général de l'art, de la vie sociale et mondaine, les mots français annexés par les vendeurs ou les reporters américains, pour être moins nombreux, se rencontrent cependant assez régulièrement (1).

D'autre part, les romans américains sont une consommation surprenante de mots et de phrases français. Les titres français, ou en partie français, sont fréquents, et non pas seulement dans le cas d'ouvrages traduits de notre langue. On croirait que ce ne je sais quoi de « Frenchy » dans le titre paraît piquant et aguiche le lecteur américain. C'est ainsi que le dépouillement d'un seul catalogue nous fournit les titres suivants : J.-D. Newson, *Garde à vous*; V. E. Roe, *Monsieur of the Rainbows*; R.-O. Carr, *Riders of the Grande Ronde*; C.-E. Mulford, *Hopalong Cassidy's Protégé*; E.-W. Springs, *Nocturne militaire*; Sisley Huddleston, *Mr. Paname a Paris*, *Fantasia*; Noel Coward, *the Marquise*.

Dans le texte aussi, tout prétexte est bon pour citer des

(1) Citons entre autres les mots suivants :

Coiffure : *coiffure*, *Marcel wave* (ondulation Marcel), *to marcel* (« marceler »).

Ameublement : *boudoir*, *salon*, *chiffonnier*, *secrétaire*, *solitaire*, *bergère*, *causerie*, *poudreuse*, *Renaissance*, *Louis XIII*, *Louis XIV*, etc.

Arts : *pastel*, *technique*, *palette*, *patine*, *cloisonné*, *craquelé*, *atelier*, *niche*, *baroque*, *grotesque*, *portrait*, *bas-relief*, *hispano-mauresque* (ou *moresque*), *bibelot*, *objet d'art*, *amateur*, etc.

Littérature, théâtre : *belles-lettres*, *savant*, *nom-de-plume*, *enjambement*, *revue*, *vaudeville*, *matinée*, etc.

Vie sociale et mondaine : *étiquette*, *bon ton*, *comme il faut*, *vogue*, *éclat*, *verve*, *poseuse*, *déclassée*, *protégée*, *débutante* (et *sub-débutante*), *coquette*, *silhouette*, *naïve* (= *naïf*), *beau* (substantif dans le sens de : ami de cœur, cavalier), *affaire* (de cœur), *bouquet* (de mariée), *parvenu*, *tête à tête*, *partie carrée*, *clique*, *joie de vivre*, *bon vivant*, *charlatan*, *diplomatic corps*, *cachet* (au sens de : distinction, élégance), *fête*, *to fête* (ou *to fete*, = *fêter*), *mardi gras*, etc.

Il est amusant de noter l'adoption américaine du diminutif français en *ette*, qui s'ajoute à peu près à tout ce que l'on veut : *kitchenette* (petite cuisine), *corsette* (petit corset), etc.

phrases françaises. Les héros ou héroïnes se rendent en France, comme dans la vie; comme dans la vie, ils visitent Paris ou vont abriter une peine d'amour sur la côte d'Azur. Et l'auteur de vite introduire quelques bribes de conversation française, habituellement imprimées en italiques. Il eût aussi bien pu dire la même chose en anglais. Et cependant, non ! Cette note d'exotisme français, ce parfum d'Ile de France ou de Provence que dégagent pour des lecteurs américains ces mots banals pour un Français, ne peuvent que plaire outre-Atlantique et rehausser le prestige de l'auteur aux yeux de ses lecteurs et lectrices. Le récent roman du bon auteur mulâtre Walter White, *Flight*, n'est, à cet égard, qu'un exemple entre cent.

Ces facteurs conjugués, dont nous avons passé en revue les principaux et qui tous se rattachent à la position enviable que la France s'est créée au cours des siècles comme une sorte d'*arbiter elegantiarum* entre les nations, ont pour résultat d'apprendre sans effort à des légions d'Américains un certain nombre de mots français, — quelques dizaines ou quelques centaines, — de leur donner à bon compte l'illusion qu'ils possèdent les rudiments de notre langue, et surtout de stimuler leur curiosité à son égard.

Cette curiosité se traduit notamment par un développement remarquable de l'enseignement du français aux États-Unis, bien que cette matière soit demeurée entièrement facultative dans les écoles secondaires. Mais avant d'étudier ce développement et les limites auxquelles il devra se heurter, il est une chose qu'il faut dire et redire : les progrès indéniables que la diffusion de notre langue a réalisés aux États-Unis ces dernières années sont psychologiquement dus non pas, comme on pourrait le croire, à la simple victoire française dans la récente guerre, mais bien à l'ambiance étonnamment favorable créée par le fait de prime importance que voici. Dans l'inconscient des masses américaines aisées, sans cesse accrues, la France est tacitement demeurée, — ou devenue, — ce qu'elle était au sentiment de l'élite européenne avant la Révolution : la patrie et le symbole de toutes les choses de luxe, choses du corps, choses des sens et de l'esprit, qui rendent la vie aimable ou exquise, qui exercent sur les femmes un prestige souverain, et dont il fait bon jouir.

ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

Il n'est peut-être pas inutile, tout d'abord, de rappeler en quelques mots comment est organisé l'enseignement aux États-Unis.

Si nous laissons de côté les écoles élémentaires, les deux catégories d'institutions qui nous intéressent pour l'enseignement des langues vivantes sont les écoles secondaires (*High Schools*), et les collèges et universités.

Quand les jeunes Américains accèdent au *High School*, ils ont en général quatorze ans. L'université ou le collège, qui fait d'eux des sous-gradués (*undergraduates*), les garde quatre ans aussi, en sorte que tous ces jeunes gens et jeunes filles quittent les bancs de la Faculté vers l'âge de vingt-deux ans avec leur diplôme de bachelier-ès-arts ou de bachelier-ès-sciences. Rares sont ceux qui, devenus post-gradués (*post-graduates*), poursuivent des études proprement supérieures en vue du diplôme de maître-ès-arts ou de docteur en philosophie.

Il convient d'ajouter que, depuis quelques années, l'école secondaire tend à se transformer : au lieu de prendre l'enfant vers quatorze ans et de le garder quatre années, elle tend à se scinder en *Junior High School* avec cours durant trois années (de la douzième à la quinzième année environ) et en *Senior High School* avec des cours de même durée (soit de la quinzième à la dix-huitième année environ).

En ce qui concerne l'enseignement secondaire, le système américain diffère du système français sur deux points principaux : d'abord le *High School* est gratuit (il y a aux États-Unis environ 20 000 de ces écoles). Ensuite, l'obligation scolaire s'applique au *High School* comme à l'*Elementary School* et, bien qu'elle varie considérablement d'État à État, les législateurs inclinent de plus en plus à garder obligatoirement les jeunes gens sur les bancs de l'école jusqu'à dix-huit ans, âge maximum. Il va sans dire que les États-Unis sont seuls au monde à pouvoir se payer le luxe de garder ainsi dans une demi-oisiveté des millions de jeunes gens que nous considérerions, dans la vieille Europe, comme déjà en mesure de travailler.

Quelle était au juste, avant la guerre, la situation respective des diverses langues modernes enseignées dans les *High*

Schools des États-Unis, il est difficile de le savoir, car on n'ignore pas que, d'après la Constitution, la responsabilité de l'instruction publique incombe aux différents États. Il n'existe à Washington ni ministère de l'Instruction publique, ni aucun organe administratif central de cet ordre qui soit à même de coordonner l'enseignement ou de recueillir des statistiques officielles.

D'une manière générale, on peut toutefois dire que les langues vivantes ou le latin étaient facultatifs, comme ils le sont encore. Il s'agit d'obtenir un certain nombre de points en fin d'année (des *credits*) et ces points, on peut aussi bien les obtenir en « prenant » du latin que de l'histoire, de l'anglais ou de la physique. Les autorités scolaires mettaient déjà sur le même rang le latin et les langues vivantes, en sorte que la moyenne des écoliers étudiaient non pas le latin *et* une langue moderne, mais du latin *ou* une langue moderne. Avant la guerre, le latin l'emportait de loin sur les langues modernes. L'allemand, assez peu étudié, l'était cependant bien plus que le français, l'espagnol et l'italien pris ensemble. Mais il faut se souvenir qu'il y avait alors dans le Middle-West quantité d'écoles où l'enseignement se donnait en allemand, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

De toute façon, la situation a considérablement changé depuis la guerre. Et surtout nous avons maintenant des données d'ensemble, grâce à la vaste enquête (*Modern Foreign Language Study*) qui vient d'être menée à bien (1924-1928) avec des fonds Rockefeller.

Il en ressort qu'actuellement, si on laisse de côté les écoles privées, particulièrement nombreuses dans l'Est et le Sud-Est (Virginie surtout), les écoles secondaires publiques enseignent le français à quelque 440 000 élèves, l'espagnol à 305 000, l'allemand à 35 000, et le latin à 790 000. Les enquêteurs ont ainsi constaté qu'un écolier sur cinq seulement étudie les langues modernes dans ces écoles. La moyenne est notablement plus élevée dans les écoles privées, où un écolier sur deux apprend français, allemand ou espagnol. Autrement dit, sur 100 écoliers américains, 23 étudient le latin, 13,6 étudient le français, 9,2 l'espagnol, et 1,2 seulement l'allemand.

On voit aussitôt que le rival redoutable et victorieux du français n'est pas l'allemand, mais bien le latin. Quant à l'espa-

gnol, il a gagné un terrain considérable pendant la guerre et depuis, tant parce que le voisinage de l'Amérique espagnole, les perspectives de relations commerciales profitables avec tous ces États en pleine prospérité et en plein développement exercent un singulier attrait sur parents et élèves, que pour la raison que de nombreux maîtres d'allemand, privés soudain de leur gagne-pain lorsque chacun s'est détourné de l'allemand, se sont rapidement improvisés maîtres d'espagnol et se sont faits les infatigables propagandistes de cette langue.

Par ailleurs, deux faits curieux et instructifs doivent retenir l'attention.

D'abord l'intérêt que les Américains portent aux langues modernes en général varie prodigieusement d'une partie des États-Unis à l'autre, d'une région rurale, par exemple, à une région urbaine. Il y a en somme deux régions où les langues modernes sont fortement retranchées, la Nouvelle-Angleterre (Maine, Vermont, Massachusetts, New Hampshire, Rhode-Island, Connecticut) et le Sud-Ouest (Californie, New Mexico, Arizona, Texas). Le Middle West en revanche se désintéresse fort du français comme de l'allemand et se contente, pour ses écoliers, d'un vernis latin fort mince. Qu'on ne s'étonne donc pas que ce Middle West soit profondément indifférent à l'Europe et à la *Société des nations*!

Le second fait saillant est le suivant : les écoliers qui apprennent le français au *High School* ne l'apprennent guère que pendant deux ans. Il est bien rare qu'ils en commencent l'étude la première année, et même s'ils la commencent dès la seconde année, ils l'abandonnent habituellement un an avant leur sortie de l'école secondaire. Sur 100 écoliers qui étudient le français, 87,5 pour 100 sont dans leur première ou leur seconde année de français. Une troisième année de français au *High School* est l'exception. Pour l'allemand et l'espagnol, la proportion d'écoliers relativement avancés est encore plus défavorable.

C'est assez dire que, si l'on compare l'enseignement des langues vivantes dans les écoles secondaires américaines à ce qu'il est dans les lycées et collèges français, le caractère très élémentaire de cet enseignement aux États-Unis et son peu d'extension frappent singulièrement. Pour être entièrement juste, il convient de dire qu'il serait peut-être à quelques égards

plus sage d'assimiler les *High Schools* américains à nos écoles primaires et primaires supérieures, et de comparer les collèges et universités américains à nos lycées et collèges. En tout état de cause, ces universités et collèges, dont le Bureau d'éducation comptait 744 en 1926, sont naturellement beaucoup trop nombreux pour correspondre à nos établissements d'enseignement dit supérieur. Sur ce total de 744, quelques douzaines seulement donnent des cours avancés comparables à des cours de licence ou d'agrégation.

Quoi qu'il en soit de ces équivalences, il est certain que ces universités et collèges font aux langues modernes une situation meilleure que les *High Schools*, bien qu'elle doive encore apparaître comme médiocre, eu égard au nombre total des étudiants américains immatriculés dans ces institutions. Que l'on veuille bien se rendre compte que les États-Unis ne sont pas loin d'avoir leur *million* d'étudiants, eux qui, il y a quelque quarante ans, étaient loin d'en avoir cent mille! De 1890 à 1924, la jeunesse universitaire aux États-Unis s'est accrue six fois plus vite que l'ensemble de la population!

Malheureusement, la grande majorité des étudiants de langues en font pendant très-peu de temps, deux ans en général, alors que la durée des études est de quatre ans. Le mot d'ordre des deux années de français ou d'espagnol, que nous'avions constaté dans le *High School*, se retrouve donc identique dans les collèges. 55 pour 100 de tous les étudiants de français sont des étudiants de première ou de seconde année, autant dire des débutants qui tirent leur révérence à la langue de Voltaire, aussitôt qu'ils commencent d'en connaître les principaux verbes irréguliers! Car, si surprenante que la chose nous paraisse, l'Université n'est pas l'exacte continuation de l'école secondaire. Les commençants y sont admis pour le français comme pour les autres matières. Et ce que le plus grand nombre des « instructeurs » de français aux universités de Michigan ou de Wisconsin enseignent aux sous-gradués, c'est non pas Molière ou Victor Hugo, mais l'accord du complément.

Si décevante que puisse apparaître la situation du français dans les Universités, telle que nous venons de l'esquisser, elle est cependant bien meilleure qu'avant la guerre. Vers 1914, la plupart des départements de langues romanes, qui groupent l'enseignement du français, de l'espagnol et de l'italien, — sans

compter, pour les étudiants avancés, le vieux-français et le provençal, — étaient très inférieurs en importance aux départements d'allemand. Maintenant, les départements d'allemand, tombés très bas, se relèvent difficilement, et le seul véritable concurrent moderne du français, c'est l'espagnol.

D'autre part, au point de vue du degré d'avancement des études, le français est encore plus favorisé que l'espagnol. C'est-à-dire que la plupart des étudiants d'espagnol poursuivent moins loin encore l'étude de cette langue que les étudiants de français ne mènent l'étude de la langue française. De plus, la petite phalange de fidèles qui doublent le cap de la troisième ou de la quatrième année de français, ou même affrontent la maîtrise d'art ou le doctorat en philosophie tend, semble-t-il, à grandir.

Je me hâte d'ajouter que, s'il en est ainsi, c'est grâce aux femmes, et uniquement grâce à elles. Plus sensibles que les hommes au prestige intellectuel et artistique de la France, ce sont elles qui constituent le plus ferme soutien de l'enseignement français, comme d'ailleurs, en général, des autres disciplines littéraires. Pour elles, la découverte de Molière, de Maupassant et d'Anatole France est non seulement quelque chose d'attrayant, mais comme une merveilleuse et romanesque aventure. Aussi la courent-elles, nombreuses et enthousiastes, tant dans les collèges uniquement féminins de l'Est que dans les collèges et universités mixtes (*coeducational*) du Middle-West et de l'Ouest.

Dans des conditions semblables, c'est un véritable plaisir pour le professeur français, en quatrième année d'université, de donner des conférences d'histoire littéraire, en français, devant des salles pleines de toutes ces fraîches jeunes filles, derrière lesquelles se dissimulent, presque gênés, quelques rares représentants du sexe masculin. Ces conférences sont fort bien comprises, si le professeur prend la peine d'articuler avec la netteté et la lenteur voulues.

Du point de vue du nombre des étudiants de français, il y a donc progrès notable. Mais, ce progrès, nous l'avons déjà donné à entendre, est peu de chose comparé aux progrès qui ne cessent de s'accuser dans la qualité des professeurs, partant, de l'enseignement lui-même. Cela est d'ailleurs vrai, non pas seulement de l'enseignement supérieur, mais à un égal

degré de l'enseignement secondaire : qu'il soit permis à celui qui trace ces lignes de l'affirmer hautement, car il se trouve avoir enseigné dix années dans de grandes universités américaines, non sans garder un étroit contact avec les *High Schools*, tant avant la guerre qu'à une date toute récente, et il n'a pu manquer d'être frappé de la belle et grande avance réalisée.

Cette avance générale, qu'aucune statistique ne pourrait exactement mesurer, tient à plusieurs causes.

Si la préparation de la jeune génération de professeurs est maintenant meilleure, c'est d'abord que le niveau des études françaises s'est régulièrement élevé depuis un quart de siècle sous la double impulsion d'une demi-douzaine de maîtres éminents et tenaces, — les Weeks, les Ford, les Nitze, — et de la *Modern Language Association*.

Mais c'est aussi en partie parce que les futurs professeurs vont étudier en France en nombre grandissant. Avant la guerre, la France n'avait pas d'enseignement supérieur accessible aux étrangers, et notamment aux Anglo-Saxons. Les Américains qui allaient étudier en Europe, et ils n'étaient pas très nombreux, se rendaient donc de préférence à Heidelberg ou à Leipzig, d'où ils rapportaient un doctorat en philosophie mis à leur portée et assez aisément conquis. Depuis la guerre, la France a fait un louable effort pour faire profiter les étrangers de son enseignement; elle a organisé des cours appropriés à leurs besoins, a institué à leur usage des examens et diplômes. D'autre part, des organismes entièrement américains comme l'*American University Union*, l'*Institute of International Education*, le *Council on Education*, se sont attachés, — avec quel dévouement, avec quelle intelligence et quel esprit pratique! — à documenter largement les étudiants des universités américaines sur les conditions de vie et de travail dans les universités européennes et, en particulier, françaises.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. C'est désormais par milliers que les étudiants américains accourent à la Sorbonne et dans les universités de province, soit pour l'année scolaire, soit pour un semestre de quatre mois, soit même pour un ou deux mois de cours d'été. Il n'est que juste d'ajouter que les compagnies de navigation ont grandement contribué à acheminer ces cours de vacances nouvellement créés en instituant des billets d'aller et retour très bon marché, valables sur

certain paquebots pourvus de troisièmes classes confortables, spécialement aménagées pour professeurs et étudiants.

Ajoutons que la collaboration des autorités scolaires américaines dans cet effort pour amener en France le plus grand nombre possible de bons étudiants s'est encore perfectionnée tout récemment. Il y a quelques années, l'université de Delaware avait pris l'initiative d'envoyer quelques-uns de ses étudiants passer toute leur troisième année d'études dans une université française sous la direction effective d'un de ses professeurs. L'expérience ayant pleinement réussi, le grand collège féminin Smith et d'autres universités ont suivi l'exemple et l'on peut être désormais assuré qu'un nombre croissant d'*undergraduates* de troisième année viendront suivre certains cours des facultés françaises. D'autre part, les bourses de voyage et de séjour (*Guggenheim fellowships* ou autres) se multiplient d'année en année. Enfin, il est à prévoir que le prochain achèvement des bâtiments américains de la Cité universitaire déterminera un nouvel afflux d'étudiants de l'Union vers la Sorbonne et les autres centres d'études supérieures si nombreux et réputés de Paris.

Et cependant, ce ne sera jamais qu'une minorité qui pourra entreprendre le voyage de France à intervalles réguliers. Pour les maîtres, — et ils sont l'immense majorité, — qui passent leurs vacances aux États-Unis, il existe, en des points stratégiques du territoire, des cours d'été très bien organisés qui se développent sans cesse, notamment ceux de l'Université de Californie, ceux de l'Université de Chicago et ceux de Columbia University. De plus, il est deux centres spéciaux d'études françaises particulièrement bien organisés et qui offrent à leurs nombreux étudiants (eux-mêmes professeurs pendant l'année scolaire) un enseignement vraiment supérieur et une atmosphère toute française : l'université Mac Gill à Montréal et Middlebury College dans le Vermont. Les cours y sont donnés en partie par des Américains, en partie par des professeurs français, que l'on fait en général venir de France.

Aussi bien, s'il est certain que l'amélioration générale de l'enseignement du français aux États-Unis est en grande partie due à l'effort puissant et systématique des professeurs américains, il serait injuste de ne pas reconnaître l'utilité du rôle joué par nos compatriotes dans cet enseignement sur sol amé-

ricain. Qu'il s'agisse de professeurs d'universités françaises qui ne passent aux États-Unis qu'un semestre ou une année scolaire, ou qu'il s'agisse de professeurs français faisant leur carrière aux États-Unis, il est incontestable que leur présence exerce la plus heureuse influence. Elle est saluée avec une grande satisfaction par les étudiants, qui aiment qu'un Français confère devant eux dans sa langue; leur communique son bon accent « de Paris », et qui suivent les cours du *French Professor* avec un bel enthousiasme. Ajoutons que les maîtres de français qui font leur carrière aux États-Unis sont à présent beaucoup plus nombreux qu'avant la guerre. Vers 1912 ou 1913, il n'y avait dans l'Amérique du nord qu'une poignée d'agregés et d'anciens Normaliens. Ils sont maintenant plusieurs dizaines à New-York, à Cambridge, à Providence, à Chicago, à Berkeley, à Northampton, à Houston, à New Haven, à Oakland, à Stanford. Les professeurs femmes, particulièrement nombreuses depuis quelques années, sont souvent d'anciennes boursières françaises qui ont passé au préalable, comme étudiantes, une ou deux années dans une université ou un collège américain.

Grâce à tous ces facteurs, la qualité de l'enseignement s'est donc incontestablement relevée. Il y a encore une vingtaine d'années, c'était surtout le mécanisme formel de la langue, l'étymologie des mots, les règles de la grammaire et de la syntaxe, la philologie du vieux français sur quoi l'on insistait. Or voici qu'il est de plus en plus tenu compte des droits de l'enseignement littéraire du français. Ce à quoi l'on s'efforce avec succès d'intéresser la masse des étudiants, c'est les *humanités* françaises, c'est la France moderne et vivante. Autrement dit, le nœud central de l'enseignement a tendance à glisser de la philologie à la littérature et du *xvii^e* siècle au *xviii^e*, et même au *xx^e*. Ce glissement apparaît particulièrement sensible à qui, ayant connu les vieux *text-books*, feuillette les livres de classes actuellement mis entre les mains des élèves.

LIVRES DE CLASSES

L'immense majorité de ces livres (même dans les universités) sont des livres purement élémentaires ayant pour titres : *Elementary French Grammar*, *Elements of French Composition*,

Beginning French, the Elements of French Pronunciation, Simplest Spoken French, French phrases and Questions, Primer of French Pronunciation, Beginners' French Grammar, etc. Nous avons vu à quelles orgies de français élémentaire, vite abandonné, on se livre aux États-Unis et l'on ne saurait donc s'étonner qu'à pareille orgie corresponde une frénésie de rudiments. D'ailleurs, ces rudiments sont bons et se valent les uns les autres. Ils frappent en outre le Français par la qualité extraordinaire de leur papier, de leur impression et de leur illustration.

Si l'on passe en revue les livres de classe de français plus avancés et qu'on les compare à ceux qui étaient en usage vers 1900, on fera diverses constatations.

D'abord celle-ci, que nous laissions prévoir plus haut : ils font désormais une place très grande à tous les aspects de la culture française. Il ne s'agit pas seulement d'y enseigner le français, il s'agit d'enseigner de la géographie française, de l'histoire de France, des coutumes françaises, bref, la réalité vivante qui permet à la langue, à la littérature françaises d'être ce qu'elles sont, et rien d'autre. Quelques titres prélevés au hasard dans les récents catalogues de deux maisons d'éditions très sérieuses, Henry Holt et Putnam's Sons sont, à cet égard, caractéristiques : *Terres et Gens de France, la France et sa Civilisation, Histoire de la Civilisation française, la Carte de France, la Nouvelle France, la Femme française, le Folklore au village, Paris centre de culture intellectuelle, le Paris d'aujourd'hui*, etc.

Pour ce qui est du nombre, il suffira de remarquer que, si, avant la guerre, il n'existait que quelques maisons importantes éditant des livres de classes français (Ginn, Holt, Heath, American Book Co, Oxford University Press), beaucoup d'autres se sont, depuis la guerre, attaquées à ce marché prometteur, à commencer par les géants bien connus en France : Knopf, Harper's, Scribner's, The Century Co, etc. C'est dire qu'un grand nombre de livres entièrement nouveaux ont été jetés « sur le marché » des *High Schools* et des Collèges.

Sans doute un certain traditionalisme préside-t-il toujours au choix que font les professeurs des livres de travail et de lecture qu'ils mettent entre les mains de leurs élèves. Les livres les plus étudiés, ceux dont il existe jusqu'à une dizaine d'éditions scolaires rivales, sont encore, comme il y a vingt ans,

le Voyage de Monsieur Perrichon, *Colomba* et des *Choix de Contes* de Daudet et de Maupassant. Mais le choix est-il si mauvais, et convient-il de voir d'un mauvais œil que les favoris, immédiatement après ces gagnants, soient *l'Abbé Constantin* de Ludovic Halévy, *Sans Famille* d'Hector Malot et l'inévitable *Poudre aux yeux* de Labiche?

D'ailleurs, si tels sont les premiers livres lus par les étudiants, et lus avec plaisir, il en est d'autres, de plus modernes, qu'ils étudient un peu plus tard, quand leur professeur leur a donné une vue cavalière de la littérature française depuis le xvi^e siècle. On sera même surpris de la large place faite depuis dix ans aux auteurs contemporains sur les catalogues des éditeurs new-yorkais. J'y trouve, entre autres « éditions scolaires », pourvues d'introductions et de notes en anglais ou en français, et parfois d'un glossaire français-anglais, les titres suivants : *Pelléas et Mélisande*, de Maeterlinck, *Knock*, de Jules Romains, *la Parce du Pendu dépendu*, d'Henri Ghéon, *la Nouvelle Idole*, de François de Curel, *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, *la Française*, de Brioux, *la Becquée*, de René Boylesse, *le Grand Meaulnes*, d'Alain Fournier. Quant aux anthologies de la poésie française qui font place à nos auteurs les plus vivants, elles se succèdent à un rythme surprenant. Je ne citerai pour mémoire que la dernière, et peut-être la meilleure, celle de Miss Frances Angus, parue chez Scribner's. A quoi il faut ajouter que les collèges américains font, parallèlement, une consommation accrue de livres français importés directement de France (1).

Ce bref examen des livres où étudient les collégiens d'outre-Atlantique révèle combien les professeurs s'efforcent de rendre leur enseignement vivant et actuel, et avec quelle intelligence ils s'attachent à inculquer à leurs élèves des notions générales sur la France, à leur constituer ce qu'ils appellent un *background*, c'est-à-dire un second plan, un horizon français.

Et cela est vrai du haut en bas de l'échelle.

S'il était besoin d'une autre preuve, je citerais le succès extraordinaire et mérité que maîtres et élèves ont fait au *Petit Journal*, sorte de revue de la presse française, supérieurement

(1) On ne saurait mieux faire, au sujet du livre français aux États-Unis et de sa diffusion, que de renvoyer le lecteur à l'excellente étude publiée naguère par M. Édouard Champion dans la *Revue* (1^{er} juin 1927).

édité par M^{me} Alice Dickson chez Doubleday, Doran et Co. Ce petit journal, semimensuel durant l'année scolaire, imprimé sur papier de première qualité et illustré de photographies admirablement nettes, est précisément destiné à introduire l'actualité et la vie dans la leçon française des élèves qui ne sont pas encore très avancés. Qu'on imagine un choix aussi varié que facile d'articles et articulets empruntés à *Excelsior*, au *Petit Parisien*, ou à *l'Age heureux*, légèrement simplifiés, et voisinant avec de petits poèmes faciles, avec des nouvelles à la main, avec des pensées ou maximes, des devinettes, des anecdotes, des nouvelles sportives, des mots croisés. Des dizaines de milliers d'écoliers américains sont abonnés par leurs maîtres à ce journal qui sert à la fois de texte d'étude et de prétexte à des essais de conversation française en classe.

Traité de la sorte, le français, qui est déjà par lui-même considéré comme un sujet attrayant, le devient davantage encore, et, en même temps que cette jeunesse apprend une langue, elle s'initie à une civilisation.

Toutes proportions gardées, les mêmes préoccupations se retrouvent à l'autre extrémité de l'échelle, dans le choix des sujets de thèse adoptés par les postgradués. Car c'est le doctorat de philosophie qui couronne les études françaises académiques menées aussi loin qu'on les peut mener. Jadis, les sujets qui dominaient étaient les suivants : *Étude phonétique sur le dialecte de Balansun, Basses-Pyrénées*; *Édition critique de l'Advison de Christine de Pisan*; *Formation des noms et des adjectifs en provençal par l'addition de suffixes*; *Substantifs participiaux du type-asa dans les langues romanes, et notamment en français*. Ces dernières années, au contraire, les sujets que les professeurs suggèrent aux étudiants, et que traitent ces derniers, sont les suivants : *les premiers romans de Paul Bourget*; *les romans africains de Louis Bertrand*; *l'influence d'Edgar Allan Poe en France*; *les Œuvres littéraires du comte de Gobineau*, etc. (1).

On voit comme est sensible, ici encore, le glissement qui s'opère du français *langue morte* au français *langue vivante*.

Parmi les indices du relèvement, de l'élargissement et de la vitalité toute nouvelle des études françaises aux États-Unis, il importe enfin de mentionner la formation récente

(1) Voir R. E. Merrill, *American Doctoral Dissertations in the Romance Field* (1876-1926).

d'une *American Association of Teachers of French*, qui déjà compte deux mille membres et qui publie sa revue, *the French Review*. Et que l'on n'aille pas s'imaginer que cette association a pour but de défendre de simples intérêts corporatifs d'ordre matériel, ou que sa revue soit étroitement consacrée à des questions de pure pédagogie ne présentant d'intérêt que pour les professeurs! Tout au contraire, sous la direction éclairée des professeurs Charles A. Downer et James F. Mason, l'Association et son organe estiment que rien de ce qui est art et littérature français ne saurait être étranger à un professeur de français, à un « ambassadeur de France », comme on l'appelle volontiers.

Si les Collèges et Universités se font une conception si humaine et si moderne de ce que peut être un enseignement des langues vivantes, il semblerait que cette conception dût gagner du terrain, même en dehors des écoles. Et c'est en effet le cas. Mais pas tout à fait comme l'imagineraient un Français. A Paris ou à Strasbourg, l'Université rayonne grâce à ses cours publics, qui sont très fréquentés. Rien de semblable aux États-Unis, même dans les grandes universités, où l'enseignement des professeurs est exclusivement réservé aux étudiants régulièrement inscrits.

En revanche, il y a ceci, dont l'équivalent n'existe pas en France. Sorties de l'Université et mariées, voire mères de famille, toutes ces jeunes femmes qui se sont intéressées aux leçons de français de leurs professeurs à Vassar College ou à l'Université de Californie, qui ont fait un ou deux voyages en France, qui comprennent assez bien le français et s'expriment en cette langue avec une certaine aisance, s'efforcent de ne pas perdre ce signe et cette jouissance de haute culture que constitue la maîtrise du français. Elles forment des cercles français, des salons français, des matinées françaises, des causeries du lundi, des alliances françaises. Ainsi groupées, elles préparent à tour de rôle des causeries en français à l'intention des membres de leur organisation, organisent des soirées de musique française ou des représentations dramatiques, se constituent des bibliothèques de nouveautés françaises, s'abonnent à des revues, font venir, grâce à leurs cotisations, de bons et réputés conférenciers français.

Ces cercles ou alliances, tous actifs et vivants, étaient quel-

ques douzaines au début du siècle. Ils sont maintenant au nombre de plusieurs centaines. La plupart sont fédérés, et voient leurs ressources augmenter. Il n'est pas trop de dire qu'ils sont même devenus une force mondaine.

Comme ils recrutent la plupart de leurs membres parmi les *college women*, lesquelles constituent tout naturellement une élite sociale, la seule élite sociale, à franchement parler, en dehors de l'élite d'argent, il est en effet bien porté et considéré « comme il faut » de se faire admettre comme membre du Salon français de San Francisco ou des Matinées françaises de Chicago.

C'est laisser entendre que le snobisme, un certain snobisme (qui nous paraît de fort bon goût, certes!) n'est pas tout à fait étranger à la prospérité de ces groupes. Nos amies américaines n'en disconviendront pas. Cet innocent snobisme se manifeste même sous une autre forme, celle d'une assez grande sévérité quant aux lettres de naturalisation parisienne des conférenciers invités par elles. Ces dames sont des puristes. Elles ont le culte du bon français, du français tel qu'on le parle dans les milieux cultivés de Paris, ou... à Tours. Mieux leur plaît entendre un professeur de Sorbonne qu'un directeur de musée ou un homme de lettres de province. Un conférencier apporte-t-il avec lui son savoureux accent de Bourgogne ou de Provence, on a un peu tendance à le mal noter. On serait assez enclin à écarter ou à négliger des personnalités venues de Suisse ou de Belgique, sous le prétexte, entaché d'un certain parti pris, qu'il y a un seul bon accent français, et que le leur n'est pas celui-là. Ce préjugé se glisse jusque dans les Universités, où les Belges, les Luxembourgeois et les Suisses, voire des Russes s'exprimant en un français très choisi, se voient souvent préférer des Français « de France ».

Chose curieuse, il y a quarante ou cinquante ans, c'était le préjugé à rebours qui régnait : les professeurs français ne connaissaient guère le chemin des États-Unis ; c'était surtout par des Belges, des Luxembourgeois, ou par des Suisses, qu'y était enseignée notre langue. Mais quelle ne devrait pas être notre reconnaissance envers les modestes Bruxellois ou Genevois maintenant âgés ou retraités qui, en notre carence, ont, avant la guerre, enseigné notre langue à l'autre bout de l'Europe ou du monde !

COUP D'ŒIL SUR L'AVENIR

Au total, la situation du français aux États-Unis est incontestablement meilleure qu'avant la guerre. On serait tenté de dire qu'elle est tout ce qu'on peut souhaiter qu'elle soit, étant donné l'état actuel de l'enseignement et de la culture intellectuelle et artistique aux États-Unis. En effet, dans les *High Schools* et les Collèges ou Universités, le français se classe premier parmi les langues modernes enseignées, sans qu'aucun règlement en rende l'étude le moins du monde obligatoire. Il semble même que sa popularité puisse encore s'accroître, ne fût-ce que par suite de l'élan acquis et de l'effort en cours.

Il est toutefois certain que le nombre absolu des étudiants d'espagnol, d'allemand et d'italien aura lui aussi tendance à s'accroître. En effet, à mesure que l'Amérique latine se développe économiquement, et que ses liens intellectuels et moraux avec l'Espagne se resserrent, l'espagnol, parlé et écrit par le jeune et puissant bloc ibéro-américain, s'affirmera comme langue de prime importance internationale. Et la jeunesse scolaire aux États-Unis, très alerte et uniquement orientée vers l'avenir, s'en avisera de plus en plus clairement. Il suffirait, à vrai dire, que le Mexique se pacifiât complètement au cours des prochaines années et rendit possible l'invasion de Mexico par les touristes, les professeurs et les étudiants américains qui guettent seulement le moment favorable (avec quelle impatience!), pour que le recrutement des étudiants d'espagnol fit encore un bond en avant. — Quant à l'allemand, il est de toute évidence que si, avant la guerre, il occupa peut-être aux États-Unis une situation hors de proportion avec sa valeur réelle, il reste actuellement fort au-dessous du juste niveau qu'il est en droit d'atteindre. — L'enseignement de l'italien est encore presque négligeable aux États-Unis, surtout dans les *High Schools* publics et privés. Mais dans les collèges il se développe quelque peu, surtout dans les régions de forte immigration italienne, soit à New-York et en Californie. Comme les sociétés d'opéra dans l'Union sont nettement dominées par le répertoire et les chanteurs et cantatrices italiens et que la Scala de Milan a un grand nom, le prestige musical de l'Italie demeure très élevé. Et c'est là un facteur d'au

moins aussi grande importance dans l'orientation des étudiants vers la langue italienne, que la politique de grandeur nationale inaugurée par Mussolini.

Contre ces trois rivaux, le français saura sans doute se défendre. Non pas qu'il soit le plus fort : il serait plus juste de dire qu'il est le moins faible.

Ce qui demeure la grande faiblesse des langues modernes aux États-Unis, c'est que les hommes non seulement ne les étudient que peu ou point, mais qu'ils sont à peu près complètement insensibles à cette attirance de la langue étrangère parlée qui s'exerce si fortement sur les femmes, notamment en ce qui concerne le français. Les neuf dixièmes des Américains sont ou seront des *businessmen* et ils ont la mentalité du *businessman*, cette mentalité qui se laisse le mieux étudier dans les *Rotary Clubs* et qu'un Mencken ou un Lewis s'amuse inlassablement à caricaturer depuis quelques années. Or, le *businessman* en herbe n'étudie que ce qui lui sera utile pour son *business*. Parlons franchement. L'Américain moyen a peut-être entendu parler de Victor Hugo ou d'Anatole France; il a peut-être lu en anglais les *Misérables*, le livre français le plus connu aux États-Unis, il l'a en tout cas vu au cinéma; mais il n'a jamais eu le moindre désir d'en lire le texte original.

A part les professeurs ou futurs professeurs de français, dont notre langue est le *business* et qui l'étudient avec une magnifique ardeur, il semble bien qu'il n'y ait que trois catégories d'Américains qui apprennent ou qui puissent être tentés d'apprendre et de lire le français avec plaisir et entrain.

Ce sont d'abord les artistes ou les esthètes, ceux qui, riches ou pauvres, s'intéressent aux beaux-arts, à la littérature, ou en vivent : peintres de Greenwich village ou de Californie, sculpteurs, dessinateurs, critiques d'art, écrivains d'avant-garde, architectes, souvent anciens élèves de notre École des Beaux-Arts, membres de clubs tels que les *Cliff-Dwellers* à Chicago ou le *Bohemian Club* à San Francisco. Il y a encore vingt ou trente ans, les « artistes » étaient pour le *businessman* orthodoxe ce qu'était Edgar Poe pour les *clergymen* ses contemporains, des efféminés voués à des tâches suspectes ou, au mieux, peu dignes d'un homme. Mais il est évident que ce préjugé tend à s'effacer, surtout depuis qu'il est prouvé que l'art peut enrichir son homme et qu'un tableau se vend parfois un demi-million de

dollars, tout comme un terrain en plus-value. Et il est assez probable qu'au fur et à mesure que les classes enrichies accéderont à la culture, et, ayant conquis des loisirs, apprendront à en profiter, à mesure que les expositions d'art se multiplieront, les curiosités à l'égard de la France et de sa langue se trouveront par là même stimulées et vaudront de nouvelles recrues masculines à l'étude et à la lecture du français.

Un second groupe, encore frère, qui commence de s'intéresser à notre langue est celui des commerçants, commissionnaires, importateurs, exportateurs ou banquiers qui sont appelés par leur profession à se trouver en contact direct avec la France et souvent à résider à Paris. Or, Paris est considéré outre-Atlantique comme un domicile extrêmement désirable, dès lors qu'on y gagne sa vie en dollars. La multiplication récente et continue des banques américaines, des journaux américains, des bureaux et comptoirs américains de toute sorte établis à Paris détermine un appel de jeunes gens de l'Union qui, passant aux bords de la Seine un ou deux ans, voire davantage, apprennent le français ou du moins *du* français, tendent à aimer la vie française, les coutumes françaises et contribuent, à leur rentrée aux États-Unis, à entretenir cette sorte de sympathie ou même d'appétence à l'égard de la langue française, que nous avons constatées dans les milieux féminins.

En même temps que se développent les relations d'affaires entre les États-Unis et la France, et que les Français se révèlent bons acheteurs d'automobiles, de glacières et de bien d'autres produits américains, l'idée a commencé à se faire jour que le français a aussi une importance commerciale. Et le commis-voyageur américain, faisant ses « démonstrations » en français, n'est déjà plus un mythe...

Le troisième groupe que nous avons dans l'esprit est le milieu diplomatique américain. Non pas que ces milieux aient jusqu'à présent beaucoup cultivé le français. Tout au contraire. L'absence d'une véritable diplomatie de carrière aux États-Unis a longtemps porté préjudice à la connaissance et à la pratique du français dans le monde des ministres plénipotentiaires et des secrétaires d'ambassade. Comme jusqu'à présent les représentants accrédités des États-Unis dans les diverses capitales ont généralement été des banquiers ou des avocats en vue, dans la force de l'âge ou déjà âgés, et ne sachant pas le français, ils

se sont presque toujours contentés de l'anglais au cours de leurs missions. Depuis 1924, toutefois, il existe aux États-Unis un véritable service diplomatique. Dans ces conditions, le français reprendra sans doute ses droits, ou plutôt sa place privilégiée en fait, puisqu'il ne jouit plus du monopole juridique comme langue diplomatique.

Il reprendrait sa place d'autant plus que tous les délégués ou observateurs américains qui ont l'occasion d'aller à Genève assister aux sessions du Conseil et de l'Assemblée ou aux Conférences diplomatiques, ou qui s'en vont dans les grandes capitales européennes participer aux congrès internationaux, ne manquent jamais d'être frappés par la prédominance du français sur l'anglais comme langue d'échange entre diplomates, politiciens, savants et experts des divers pays. Comme l'hégémonie de l'anglais sur le continent nord-américain est écrasante et qu'ils savent que l'anglais est la langue la plus répandue dans le monde, ils sont convaincus, tant qu'ils n'ont pas quitté le sol américain, que leur langue, partout comprise, est partout suffisante. La propagande intense de l'*English Speaking Union* les confirme encore dans cette impression. Or, sitôt qu'ils pénètrent dans le monde européen des négociations internationales, ils se rendent compte que lorsqu'un homme d'État veut se faire directement comprendre du plus grand nombre, sans l'intervention des traducteurs, il doit encore parler français. Et ils en conçoivent pour le français un respect assez nouveau.

Du côté de Washington, les perspectives de la langue française ne sont donc pas plus mauvaises qu'ailleurs.

Et pourtant, — cette conclusion s'impose, — le plus clair des espoirs que l'on peut raisonnablement nourrir pour l'avenir du français aux États-Unis ne réside ni à Washington ni dans aucune salle de conférences des États-Unis, mais bien dans le bon plaisir de cette charmante créature, l'Américaine.

Il semble que ce bon plaisir doive demeurer acquis à Paris et à la France, dans la mesure où les Parisiens et les Français sauront maintenir, donc renouveler, leur séculaire tradition de goût délicat, de raffinement intellectuel et de précellence dans l'art de vivre et d'apprendre à vivre.

IMPRESSIONS ET FANTAISIES

AUX GOBELINS. — LES TAPISSERIES DE LA RENAISSANCE

Le musée des Gobelins nous offre la suite de l'histoire si belle et intéressante de la tapisserie. L'exposition de la Renaissance succède à celle des tapisseries gothiques, qui nous enchantait l'an dernier, et présente une fascination nouvelle (1). C'est une autre façon de composer, de grouper, de colorer. Sauf certaines couleurs franches et nettes de *Banquet* et de *Dîner*, par exemple, du *Repas de Gombaud et de Macé*, et certaines bandes de garnitures de lit très fraîches et vives de tons, les nuances générales sont plus pâles, douces et fondues, plus atténuées que dans les tapisseries gothiques. Les bleus et les roses (ont-ils passé davantage, tout simplement?) ont je ne sais quoi de léger, de finissant, qui devait parer les murailles des couleurs d'un ciel suspendu et de formes immatérielles, et non plus des verts drus, des visages vrais, des étoffes lourdes, des fruits pulpeux de la précédente époque. Désormais, le réel s'y transforme en allégories, en symboles stylisés : ce que la composition perd en charme charnel, en vie véritable, elle le remplace par une grâce décorative plus aisée et plus savante.

Ce que je préfère ? Je n'en sais rien. Je constate les différences et, sans regretter ce que je ne vois pas cette année, je me plais à contempler ce que l'on me montre. Mais, aujourd'hui, plus un seul de ces visages si humains, si expressifs en leurs particularités, leurs formes de chair qui semblaient emprunter à la laine animale une vie si intense ; plus un de ces personnages,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1928, la *Tapisserie gothique*.

qui paraissaient sortir, pour nous saluer, des cadres de laines aux couleurs encore fraîches, et qui étaient tout prêts à revivre avec leurs vices, leurs saintetés, leurs beautés, leurs pays et leurs rêves.

Les formes de la Renaissance commencent à établir une certaine convention dans les corps et les attitudes. Les personnages n'y apparaissent plus directement, en leur continuité si drue et si savoureuse; ils ne sont plus tissés par un berger de génie employant les tontes de ses moutons à composer des tableaux et des portraits. Désormais ils nous apparaissent de très loin et semblent rentrer dans le passé, retenus par les fils des Parques.

Les tapisseries de Bruxelles, hautes lices célèbres sous le nom de «*verdures*», sont ici représentées principalement par les fameuses *Chasses de Maximilien*. Un des plus beaux panneaux est celui du *Bat l'eau*, avec son étang pâle, son château lointain, le groupe écumeux au centre de l'eau. Dans le *Repas*, le personnage à droite qui lève, pour une gambade de plaisir, sa jambe gainée de rouge, a je ne sais quoi de méphistophéliquement cruel; c'est un diable chasseur, assistant avec complaisance aux avidités des hommes et à leurs fastes de carnage. Voici des compositions herculéennes : *Hercule tuant les oiseaux du lac Stymphe* à têtes humaines, et cette curieuse verdure représentant des chevaux et un lion dans une forêt aux lointains bleus parcourus de petits chasseurs minuscules; puis une très bizarre décoration de salamandres et d'armoiries, dans les tons roses et bleus. Une série représentant la *Vie de Saint Julien* et appartenant à la cathédrale du Mans, nous offre encore la naïveté du moyen âge en ses beaux groupes et ses architectures, ses fleurettes dont les roses ne sont pas plus frais que ceux des loques du mendiant ou de l'habit des moines.

L'Histoire de David et de Bethsabée est d'une très grande beauté. Au premier plan, les grands personnages ont des vêtements somptueusement colorés; ils entourent Bethsabée, assise au bord d'un bassin; une servante en vert, prosternée, lui essuie les pieds; Bethsabée, parmi toutes ces couleurs, est vêtue de transparences blanches, immatérielle, presque autant que le fantôme du désir. En haut, à gauche, à la fenêtre bleue de sa tour, le roi David, couronne en tête et sceptre au poing, contemple et rêve, à la fois biblique et concupiscent. Et, dans

le lointain, un très petit groupe, — tels les pressentiments au cinéma, — nous montre déjà des guerriers, des cavaliers parmi lesquels va mourir Urie, le mari gênant de Bethsabée. Une autre tapisserie représente un autre épisode de la vie de David ; j'aime ses beaux tons roses, sa belle bordure de fruits gonflés et de fleurs offertes, qui semblent les convoitises matérialisées des personnages mystérieux, femmes aux grandes jupes, homme au manteau rose.

Les deux scènes de la *Vie de Saint Florent* (Angers) ont aussi ces charmants tons clairs, ces bis, bleus et roses, qui sont les couleurs de beaucoup de ces compositions Renaissance. En voici une bien curieuse, en d'autres tons et d'un sujet très imprévu : *la Mort de l'éléphant*. L'éléphant, couché sur le sol, les chiens, le personnage debout, de dos, maigre et bizarre, la veste rose vif du piqueur, la forêt bleue comme l'armure du chevalier au cheval blanc, tout cela est singulier avec saveur. Aussi *le Tournois* (tapisserie de Florence) est amusant par ce qui fut sa vérité ; aux fenêtres des maisons pavoisées, aux balcons drapés, se penchent les curieux. En bas, les tribunes contiennent les spectateurs ; dans la rue et sur ses pavés se groupent les cavaliers ; les passants regardent, s'arrêtent. Tout cela est de ton pâle, presque uniformément bis, sur lequel chantent quelques couleurs très vives et très crues.

Mais il y a peu de ces compositions pittoresques qui nous séduisent. Les sujets saints, historiques et mythologiques dominent. Voici Moïse, frappant le rocher (musée de Chartres). Il est beau, entouré d'affreux Hébreux dans un paysage jaune et bleuâtre. Auprès du roc, une jeune femme à genoux, tenant un enfant d'un bras, de l'autre tend une coupe à la première onde, — et c'est charmant ce privilège de la vie sur les forces du passé. Une *Résurrection* est, à la fois, grandiose et bizarre. Mais *Loth et ses filles* (d'après Salviti, Florence) sont d'une merveilleuse couleur d'or et de citron. Ils marchent guidés par un rayon, et les paillettes d'or parsemant toutes choses semblent les étincelles du feu du ciel.

Quels beaux et pâles jardins d'après Battista Dosso ! Arbres, arceaux, nymphes végétales, pont aux arches basses, tout est d'un vert doux, d'un sable éteint ; le bleu de l'eau, seul, est intense ; et, de même, dans le panneau suivant où un grand cygne, uni à son reflet, boit cette eau si bleue.

Voici le *Triomphe du Courage, Banquet et la Condamnation de Banquet*. Ce sont de nouveau des tons forts, des rouges et des bleus sombres et profonds. Le *Triomphe du Courage* est une composition assez confuse, mais les formes et les couleurs s'y fondent magnifiquement en une sorte de coucher de soleil décoratif. La *Condamnation de Banquet* est d'une verve amusante : ses tons rougeâtres et bleuâtres comme certaines flammes lui donnent l'aspect d'un repas chez le diable invitant les péchés capitaux. Couleurs de vins, couleurs de viandes... *Banquet* est debout entre *Friandise* et *Gourmandise*, non loin des flûtistes et des musiciens. Non loin non plus de *Fièvre, Apoplexie, Goutte, Gravelle et Colique* qui guettent les convives. Cela, c'est *Banquet* ; *Dîner* est de mêmes tons et de même verve.

Aimez-vous ce *Lion dans la Verdure* ? Il est bien au frais sous ces larges feuillages jaunes et j'espère pour lui qu'il digère, car il n'a pour se mettre sous la dent que ce colimaçon rêveur et ce papillon paresseux. Ce tapis de sacristie du xvi^e siècle est charmant de grâce et de tons frais ; et aussi celui-ci, étroit semis de fleurs pressées, telles les étoiles au ciel sombre, en ce gazon nocturne.

Voici des garnitures de lit de tons hardis, de sujets variés autant que des songes. La dame qui rêvait entourée de ces bandeaux, déroulant nymphes, faunes, satyres et mythologiques divinités, en charmaient peut-être ses rêves ; et les teintes de ces fleurs et de ces chairs étaient assez vives pour se refléter dans le sommeil sans perdre trop de leurs couleurs.

Gombaud et Macé, du musée de Saint-Lô, se divisent en *Fiançailles* et *Repas*. Je goûte surtout *Repas*, d'une grande fraîcheur de coloris rustique, et d'une vive saveur de détails, très gaie, printanière et fleurie. Encore des *David* dont les attitudes figées et les draperies classiques nous annoncent déjà le théâtre du xvii^e siècle. Saint Jérôme, agenouillé au bord de l'eau et de son reflet, tel Narcisse devenu vieux, est bien plaisant. Mais voici les compositions mythologiques. Celle-ci de Bruxelles, *Vénus et l'Amour, Minerve et la Sagesse*, — la seconde plus amusante que la première, ce qui est imprévu : ici la Sagesse a une fantaisie que Vénus n'égale pas. Ces deux basses-lices sont de tons pâles, doux et frais, avivés d'or et de corail, formes qui se seraient achevées dans les nuages.

Des ateliers de Fontainebleau et du château d'Anet voici les

tapisseries représentant l'*Histoire de Diane*. Elles sont toutes d'une délicate lividité, comme si la déesse lunaire les avait trempées de ses lueurs. Ici, Latone change les paysans en grenouilles; ce sont des tons aquatiques, des dessins de féerie (déjà du Rackam!), la seule note vive est le justaucorps grenat de la paysanne. Là, *Diane implore de Jupiter le don de chasteté* et cette composition est assez fade de tons, relevée néanmoins par le bleu royal de la tente. Ici, Méléagre expire en un palais aussi pâle que son corps. Non loin, c'est Orion, renversé sur l'herbe des bois, qu'a tué la farouche déesse, le prenant pour un cerf. Coiffée d'un croissant d'argent, une écharpe bleue flottant à sa froide épaule, elle gémit près du corps sans couleur. Et toutes les chairs, de corps et de visage, sont trop pâles en un paysage bleu. Enfin, Diane, ici, sauve Iphigénie; c'est d'une très grande beauté de composition. Agamemnon, drapé de rouge sanglant, se détourne et se cache les yeux pour ne pas voir le hideux grand-prêtre sacrifier sa fille; mais celle-ci, déjà volante, quitte l'autel, aspirée par la volonté de Diane aérienne, qui l'attire...

Tout au fond de la grande galerie où vous ravissent tous ces curieux chefs-d'œuvre, admirons encore ces décors de lit, très amusants avec leurs personnages en costumes du temps; dames en grandes jupes, mignons en fraises et culottes rondes; cette *Mort de Joab*, dont le fond rouge est si beau, cette *Flore* et cette *Cybèle* représentées en des médaillons sur un grand fond de ce vert bleu, — cher à cette époque qui avait si bien compris le ton des ombrages et des brumes des forêts mêlées aux couleurs végétales, — tout parsemé de chimères et de corbeilles, de fleurs et de rinceaux et marqué de ces croissants parlants qui désignaient Diane de Poitiers, alors déesse.

La suite à l'an prochain, je l'espère...

GÉRARD D'HOVILLE.

HOMMAGE A CHERBULIEZ⁽¹⁾

Mesdames, Messieurs,

C'est au nom de la *Revue des Deux Mondes* que je viens rendre hommage à Victor Cherbuliez. Peu d'écrivains lui ont plus absolument appartenu. Du jour où Buloz, dont l'attention avait été éveillée par George Sand, accepta à corrections son premier roman, *le Comte Kostia*, primitivement intitulé *Fédor*, jusqu'à sa mort, non seulement il n'a pas cessé d'y écrire, mais je crois bien qu'il n'a écrit que là. M^{me} M. L. Pailleron, dans son livre si précieux, *François Buloz et ses amis : les Écrivains du second Empire*, nous a dit l'inaltérable amitié de son grand père et de Cherbuliez, avec quelle confiance et quelle ouverture de cœur le directeur de la *Revue* le tenait au courant de ses projets et de ses tracas, avec quel plaisir il le recevait dans sa propriété de Ronjoux : c'était là que le jeune romancier, qui habitait encore Genève, venait souvent corriger ses épreuves; c'est là qu'un jour, comme on passait à table un plat de champignons cueillis dans les bois par les invités eux-mêmes, Buloz l'arrêta au moment où il commençait à se servir : « Pas vous, Cherbuliez ! Pas vous ! Vous n'avez pas encore terminé votre roman ! »

On comprend son inquiétude quasi paternelle. Pour un directeur de *Revue* un homme comme Cherbuliez est un présent inestimable, un trésor dont il ne saurait être trop le dragon. Songez-y : cet homme providentiel lui assure que, pendant deux ou trois mois, chaque année ou tous les deux ans, des milliers d'abonnés éprouveront une plus vive impatience de

(1) Discours prononcé le vendredi 31 mai à l'Aula de l'Université de Genève pour le centenaire de Victor Cherbuliez.

recevoir leur *Revue* et en trouveront les pages trop lentes à couper. Et, ces abonnés étant surtout des femmes, ce sera la meilleure des réclames, la plus efficace et aussi la plus charmante des publicités. Avec un homme comme Cherbuliez, un directeur de *Revue* peut escompter des périodes de sécurité parfaite. On ne protestera pas; on ne lui écrira pas des lettres qui commenceront ainsi: « Monsieur, je vous serai reconnaissant de me dire si vous continuerez longtemps à publier dans votre *Revue*, que je croyais estimable, des romans scandaleux. » Ou: « Monsieur, prétendez-vous nous imposer longtemps encore, en guise de roman, cette guimauve affadissante: je vous préviens que notre estomac ne la supportera pas. » Ou: « Monsieur, si d'ici cinq ans vous devez donner un nouveau roman de cet auteur, je suis fermement résolu à me désabonner. » Rien de semblable n'est à craindre quand on envoie à l'imprimerie *le Comte Kostia*, *Prosper Randoce*, *Meta Holdenis*, *l'Aventure de Ladislas Bolski*, *l'Idée de Jean Téterol*, *Samuel Brohl et C^{ie}*, *Jacquine Vanesse*: je m'arrête, car j'énumérerais tous les ouvrages dont Victor Cherbuliez a charmé, pendant trente-six ans exactement, les lecteurs de la *Revue*.

Buloz n'avait pas eu un instant d'incertitude sur la valeur de sa nouvelle recrue. Dès *le Comte Kostia*, il avait prévu l'avenir. Cherbuliez était un romancier né. Les spectacles du monde prenaient naturellement dans son imagination le tour romanesque comme, chez d'autres, ils prennent le tour tragique ou le tour comique. Il était un de ces conteurs pour qui tout ce que, dans notre ignorance, nous appelons le hasard, existe puissamment. Il croyait aux rencontres qui décident d'une destinée. Il faisait place dans ses récits aux caprices et aux lubies de l'imprévu, aux étrangetés quotidiennes de la vie. C'est ce qu'on appelle le romanesque. Mais il en est un autre qui lui plaisait encore plus, celui que rêve le cœur et que la volonté ou l'emportement de la jeunesse réalise. Jeunes gens et jeunes filles de Cherbuliez, que vous êtes aimables! Ses jeunes savants, ses jeunes artistes, ses jeunes dilettantes sont pleins de bon sens. Quand ils caressent des chimères, ils savent que ce sont des chimères. Si les obstacles qui s'opposent à leur désir sont de ceux qu'on ne surmonte qu'au péril de la délicatesse morale, ils travailleront d'eux-mêmes à les exhausser ou à les élargir. Mais s'ils se croient quelque chance légitime, honorable, de satis-

faire les ambitions de leur cœur, alors ils deviennent aussi intrépides, aussi romanesques, aussi casse-cou que les héros de cape et d'épée. Tel jeune savant courra par les nuits noires sur des toits aigus; tel autre enlèvera miss Rovel; tel autre se battra en duel; et ces apprentis cavaliers passeront au galop de leur cheval par-dessus toutes les barrières..

Les jeunes filles ne leur cèdent ni en bon sens ni en témérité. Le romancier semble éprouver une prédilection pour ses délicieuses émancipées, que leur précoce apprentissage des misères de l'existence aurait pu gâter, si elles n'avaient pas eu tant de droiture naturelle. Dans les situations les plus risquées, elles se sauvent par la décision et par l'esprit. Les moyens qu'elles choisissent nous paraissent étonnamment ingénieux et quelquefois même nous font trembler. C'est là du romanesque; mais cela pourrait souvent aussi s'appeler du courage, de la noblesse, du dévouement, de l'abnégation. Et cela tient en haleine le lecteur et fait que, de chapitre en chapitre, il arrive à la dernière page du roman sans avoir pu le quitter.

Évidemment, Cherbuliez n'avait pas plus inventé ce romanesque que l'autre, mais il y avait mis sa marque, une marque très personnelle. Rappelez-vous *le Comte Kostia*, le sombre burg sur les bords du Rhin, cette atmosphère de mystère et de terreur que les pères de nos pères ont jadis respirée dans les romans de M^{me} Radcliffe, ce seigneur russe aussi savant sur Byzance que l'était M. Schlumberger et aussi somnambule que lady Macbeth, cet adolescent bizarre et ensorcelant à qui son professeur vient donner des leçons par une échelle de corde : tout là dedans n'était pas original. Nous connaissions ces châteaux hantés de remords, ces vengeances sourdes, ces pères qui font lourdement peser sur leurs enfants le doute qu'ils ont conçu de leur paternité, ces jeunes filles déguisées en jeunes hommes. Mais ces vieux éléments sortaient rajeunis des mains de Cherbuliez. Jamais aventure aussi extraordinaire ne nous avait été aussi spirituellement contée. L'auteur, tout en y croyant, ne se départait pas de son humour. Engagé avec ses personnages dans les conjonctures les plus terrifiantes, il gardait, comme eux, toute l'acuité de son intelligence et toute la lucidité de son ironie. Il trouvait le moyen d'être à la fois le romancier le plus romanesque et un homme d'esprit; et l'un

ne faisait aucun tort à l'autre. C'était là sa première originalité.

Je ne vois pas en effet d'autre exemple d'une si heureuse alliance de l'esprit, de l'intelligence, de l'érudition et du romanesque. On a pu reprocher aux personnages de Cherbuliez d'être trop spirituels. Ils ressemblent à ceux de Marivaux qui parlent tous comme Marivaux lui-même. Leur langage est rempli d'allusions historiques, de souvenirs ou de réminiscences littéraires. Par ce côté, ses romans seraient des romans d'humaniste avant ceux d'Anatole France, dont je soupçonne que le Sylvestre Bonnard a dû « bouquiner » un peu dans la librairie des Cherbuliez. La vraisemblance en est quelquefois affaiblie quand, par exemple, un Jean Têterol, qui est un illettré, s'exprime presque aussi joliment que son fils qui est un écrivain de talent ou que M. de Saligneux qui est rompu aux délicatesses de la langue française depuis trois ou quatre cents ans. Mais c'est un défaut aimable et qu'un public lettré comme celui de la *Revue* pardonnait si volontiers qu'il l'eût encouragé pour le plaisir d'avoir encore plus à le pardonner. Et puis, si les personnages de Cherbuliez étaient spirituels, il l'était, lui, bien davantage. On sentait en lui tant de connaissances allègrement portées, tant d'expérience réfléchie ! Les qualités de cet homme, qui savait et qui avait vu tant de choses, nous rendaient plus croyables les aventures qu'il nous contait. Il pouvait si facilement tirer de l'histoire ou de la vie réelle la preuve qu'elles n'avaient rien d'extraordinaire ! Comme Montaigne et comme Balzac, il avait toujours le passé à portée de sa main pour y puiser un exemple. Il relevait un détail, qui eût été presque insignifiant, d'une anecdote rapide qui le situait dans la comédie humaine. Le fiancé de M^{me} de Saint-Maur, taquiné et plaisanté par sa redoutable belle-sœur, perd patience et se sauve. Sa fugue rappelle à Cherbuliez celle de lord Byron, un jour qu'il se promenait en bateau, sur le lac Léman, avec M^{me} de Staël. La dame le harcelait de ses épi grammes et de ses morales. Lorsqu'il en eut assez, « Madame, lui cria-t-il, avez-vous jamais vu un homme nager ? » Et piquant une tête, il regagna la rive à grandes brassées.

Si le roman de Cherbuliez, par les aventures, appartenait au genre le plus romanesque et par l'esprit au genre le plus humoristique, le *Comte Kostia* avait révélé en ce nouveau romancier un psychologue très fin, aussi pénétrant, mais moins

précieux que Marivaux. Lorsque M. Gilbert Savile, le jeune savant français, collaborateur du terrible Kostia, s'aperçoit que le fils du comte, qu'il va consoler et instruire la nuit dans sa solitude au risque de se rompre le cou, est une fille, il pourrait s'écrier comme la Silvia des *Jeux de l'Amour et du Hasard* : « Ah ! je vois clair dans mon cœur ! » Silvia avait grand besoin que Bourguignon fût Dorante. De même Gilbert Savile a grand besoin que cet adolescent soit une demoiselle. Les détours et les surprises du cœur, ses ruses, les défaillances qu'il dissimule, les sophismes dont il s'abuse, la franchise dont il est quelquefois capable envers lui-même, ses revirements secrets, ses opiniâtretés voilées, ont eu en Cherbuliez un observateur attentif, un analyste à la fois amusé et attendri.

Mais il n'est pas là tout entier. Son œuvre renferme des scènes de passion tragique qui comptent, à mon avis, parmi les plus fortes du roman moderne. Lorsque Ladislas Bolski a trahi sa Pologne pour les beaux yeux d'une femme russe et qu'après avoir signé son déshonneur, il arrive chez elle pâle, défait, accablé de remords, la suppliant de lui faire oublier à force d'amour le crime qu'il a commis, elle regarde cet homme qu'elle aimait hier et qu'elle eût encore aimé s'il avait porté haut sa trahison ou si la violence de sa passion lui en avait enlevé la conscience. Elle le regarde. Elle voit ces lâches regrets, cette âme en haillons, cette pusillanimité devant soi-même ; et elle se détourne avec un indicible dégoût. C'est bon ; c'est bon : il sera payé. Elle lui enverra sa femme de chambre qu'il prendra pour elle dans l'ombre de la nuit : ô prestige de l'imagination et vanité de l'amour ! Connaissez-vous beaucoup de scènes d'une psychologie plus profonde et plus pathétique ?

Mais la plus grande originalité de Cherbuliez est peut-être d'avoir introduit dans la littérature romanesque des personnages nouveaux. Il a été un des premiers, — sans Balzac, je dirais le premier, — à étudier la société cosmopolite que les relations facilitées entre les peuples avaient ébauchée au xviii^e siècle, et dont la Révolution et l'Empire ont hâté la croissance. Jusque-là, elle n'existait, à l'état embryonnaire, que dans les colonies, dans le monde diplomatique et chez les aventuriers. Voyez plutôt les *Mémoires* de Casanova. Depuis

elle s'est étendue et s'est fixée de préférence dans certaines villes, Paris, Rome, Genève. M. Paul Bourget, si friand de modernité, n'a pas manqué de jeter son filet dans ces eaux si mêlées où les âmes prennent souvent des colorations singulières; et il en a fait une brillante étude : *Cosmopolis*. Mais Cherbuliez, avant lui, nous en avait donné la sensation. Et pensez à l'avantage que devait en retirer une revue qui s'intitule *Revue des Deux Mondes*. Revenons encore une fois au *Comte Kostia*. Toute la barbarie distinguée du Slave y éclatait. Il y avait près du comte un vieux pope habitué aux caprices du maître, traité en domestique et qui semblait dépourvu de la plus élémentaire dignité. Cependant nous apprenions que ce pope s'était laissé torturer plutôt que de révéler le secret d'une confession et que son corps gardait les stigmates du supplice : quelle fortune pour ce personnage épisodique, si nous l'avions rencontré dans un roman de Dostoievski ! Mais on ignorait alors Dostoievski. Le *Comte Kostia* a précédé d'une vingtaine d'années l'invasion des romans russes.

Premier portrait d'une galerie qui contient des chefs-d'œuvre comme Meta Holdenis et Samuel Brohl. Cette Meta Holdenis, fille de ce bon M. Holdenis quincailleur à Genève, mais qui est venu d'Elberfeld avec sa grosse femme et ses sept enfants qu'il aime à présenter comme un buffet d'orgue, cette Meta Holdenis n'était pas belle ; elle était pire, et si bonne musicienne (il fallait l'entendre jouer du Schumann !), si femme d'intérieur, si experte, si exacte, si adroite, si prévenante, si prompte à se dévouer. Une ensorcelante créature, et qui vous désorganise une famille en un tournemain. Buloz en fut presque amoureux. Mieux aurait valu qu'il le fût de George Sand : c'était moins dangereux. Meta Holdenis nous fait penser à ces bêtes fourrées de blanc et immaculées qui doucement, oh ! très doucement et très consciencieusement, saignent leur proie jusqu'à la mort. Elle court après le mari et la fortune et les atteindrait, car elle est une joueuse hardie et décidée, si elle ne partageait le défaut assez répandu chez ses compatriotes de ne pas savoir s'arrêter à temps et d'en vouloir trop et de le vouloir trop vite.

Je ne sais si je ne préfère pas encore Samuel Brohl, le fils d'un petit cabaretier galicien acheté à son père par une grande dame russe qui lui a fait donner de l'éducation. Il s'est

sauvé de chez sa bienfaitrice et s'est dirigé vers Paris en compagnie d'un comte polonais, Abel Larinski. Celui-ci meurt pendant le voyage ; Samuel s'empare de ses papiers, se présente sous son nom, et, avec la facilité qu'ont déjà les aventuriers de se pousser dans la société française, il fait la conquête de la fille d'un membre de l'Institut très riche. Au moment où le mariage va se conclure, la grande dame russe reparait, reconnaît son lâcheur et le dénonce. Un camarade d'enfance de la jeune fille, fort amoureux d'elle, M. Langis, se charge de reprendre à Samuel Brohl les souvenirs et les lettres de sa fiancée. Samuel croit d'abord que M. Langis vient le provoquer en duel. « Vous vous abusez, lui dit son visiteur : je pouvais me battre avec le comte Larinski, je ne me bats pas avec Samuel Brohl. Il ne s'agit que d'une affaire commerciale. — Je vous préviens, répond Samuel, qu'on me reproche d'être un peu âpre au gain. » Et le marchandage commence. Un médaillon d'or ? Cinq mille francs. Le portrait qui est dedans ? Cinq mille. Un capuchon qui garde un cher parfum ? Cinq mille. Deux lettres dont le style est tendre ? Dix mille. M. Langis aligne vingt-cinq billets de mille francs. Samuel les prend : « Si vous aimez les étonnements, monsieur, veuillez rester encore une minute dans cette caverne. » Il roule les vingt-cinq billets, les approche d'une bougie, y met le feu et les jette dans la cheminée. « Et maintenant, monsieur, me ferez-vous l'honneur de vous battre avec moi ? — Après un si beau trait, je ne puis rien vous refuser », dit M. Langis.

Samuel Brohl ne saurait espérer de son geste magnifique que l'honneur de donner ou de recevoir une balle de pistolet ou un coup d'épée. Alors pourquoi le fait-il ? Parce qu'on n'est pas impunément comédien : un moment vient presque toujours où le rôle que l'on joue, si on le joue bien, vous entraîne et vous emporte, au mépris de vos intérêts. A force de représenter le comte Abel Larinski, Samuel Brohl l'a été une fois, réellement et sincèrement. Le duel a lieu. M. Langis y est blessé. Mais, sur le point de partir pour l'Amérique, Samuel regrette amèrement les vingt-cinq mille francs. « Imbécile, dit-il au fantôme de Larinski qui le poursuit, imbécile, c'est toi qui m'as fait faire cette extravagance. Tu as allumé toi-même cette bougie ; tu m'as mis les billets dans la main... Maudit soit le jour où je me suis affublé de ton nom ! Je me suis fait Polo-

nais : la Pologne a-t-elle jamais eu le moindre esprit de conduite? » Je vous demande pardon de vous avoir rappelé, un peu longuement peut-être, ce passage d'une œuvre fameuse de Cherbuliez ; il est très caractéristique de son talent : observation fine, vérité morale traduite avec un rare mélange de sens dramatique et de fantaisie.

Cette connaissance des hommes et des variétés humaines, il l'avait acquise à Genève, dans ses voyages et dans ses lectures. Son instruction s'était faite moitié en Allemagne, moitié en France. Il avait visité l'Orient et la Grèce. Son premier livre, *le Cheval de Phidias*, avait retenu l'attention des artistes et des érudits. Son second livre, *le Prince Vitale*, n'était qu'une série de dissertations ingénieuses et ingénieusement présentées sur l'époque, la poésie et les malheurs du Tasse. Il préludait ainsi à son œuvre de romancier qui, d'ailleurs, ne le détournait jamais des recherches historiques, des discussions esthétiques ou littéraires.

Nous n'avions pas eu de romancier dont l'information fût aussi diverse, aussi étendue et aussi sûre. Quelle bonne fortune pour une *Revue* ! Ce n'était pas seulement le plus attachant romancier que Buloz avait installé dans sa maison, c'était encore un des essayistes les plus avertis de l'Europe. Pendant que Cherbuliez, sous le nom de ses pères, imaginait pour notre divertissement les complications sentimentales et les circonstances les plus surprenantes ou les plus dramatiques, Cherbuliez, sous le nom de Valbert, étudiait, pour notre profit, les manifestations intellectuelles et sociales des nations étrangères. Il reprenait et continuait avec éclat la tradition qui a fait des Suisses, élevés sur les frontières de deux civilisations, les introducteurs chez nous des œuvres les plus représentatives de l'Europe du nord. Au commencement du XVIII^e siècle, Bèat de Muralt, avant Voltaire, en opposant le caractère anglo-saxon au caractère français, nous découvre l'Angleterre. Au milieu du siècle, le Genevois Mallet nous initie, dans son *Introduction à l'Histoire du Danemark*, à l'histoire et à la mythologie scandinaves. Au début du XIX^e siècle, ce fut M^{me} de Staël qui nous révéla la littérature allemande. Victor Cherbuliez tient une grande place parmi ces agents de liaison entre le monde latin et le monde anglo-saxon ou le monde germanique.

Son rôle, comme tel, fut considérable dans la *Revue*. N'eut-

il pas écrit un seul roman, nous devrions encore le considérer comme un de ses collaborateurs les plus précieux et les plus difficilement remplaçables. Pendant trente ans, il ne s'est rien produit d'intéressant dans la politique et dans les lettres européennes et même dans l'art qu'il ne nous en ait entretenus. On se le représente dans une librairie où se rencontrent les chefs-d'œuvre, les œuvres curieuses, les revues et les journaux de tous les pays. Avec plus de raison que La Fontaine il aurait pu dire : *J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi*, et ajouter : « Je les lis dans leur langue. » Tout le sollicite ; il confronte continuellement ce que lui dit l'imprimé et ce que lui a fourni son expérience d'homme et de voyageur. Pourquoi a-t-on laissé mourir les livres où il avait réuni quelques-uns de ses meilleurs « Valbert » sous ces titres *l'Art et la Nature, Hommes et choses d'Allemagne, Profils étrangers* ? Ces livres auraient suffi à fonder une gloire littéraire. Heureux ceux qui peuvent recourir aisément à la collection de la *Revue* ! Les causeries de Cherbuliez semblent écrites de la veille. Ses portraits de Bismarck et de lord Beaconsfield n'ont point pâli. Le lendemain de la déclaration de guerre, on a répété sur les historiens allemands ce qu'il en avait dit vingt ans auparavant. Quels sujets n'a-t-il pas abordés : voyages, scènes de mœurs, philosophie, religion, la correspondance de Hegel, les romans caucasiens du baron de Suttner, le roi Louis de Bavière, les Mémoires de Garibaldi, les Missions françaises. Il était convaincu que « le roman aidait à faire de la bonne critique, mais que, de son côté, la critique donnait à l'imagination le temps de se rafraîchir et de couvrir ses œufs. » Je crois qu'il avait parfaitement raison. Le romancier qui est en lui anime les personnages qu'il étudie et les raconte avec autant de vie que s'il les avait inventés. Cherbuliez ou Valbert, c'est le même charme, le même écrivain souvent exquis, toujours spirituel et toujours profondément sympathique.

Il était bienveillant pour les êtres qu'il créait comme pour ceux dont il analysait les œuvres. Mais jamais dupe. Un de ses héros dit à propos d'un musicien : « En l'écoutant, il nous semble que la vie est une histoire qui finit bien. » Nous pourrions presque en dire autant lorsque nous le lisons. Cependant il n'était point optimiste. Quand on a voyagé, quand on a remué comme lui le fond des passions, on définira volontiers

l'optimisme « l'art de se persuader qu'on a le droit d'être content de soi et de l'univers ». Ce droit, il était bien trop modeste et bien trop difficile pour se le reconnaître. Il inclinait parfois au pessimisme, mais sans dureté : « La vie, disait-il, est si triste que de tous nos sentiments la pitié est peut-être celui qui nous trompe le moins. » Et il semblait dans ses livres se donner à tâche de nous faire oublier ces tristesses et de nous montrer qu'il tient parfois à peu de chose que la pièce finisse bien.

Dans toutes les questions, il s'efforçait d'être impartial ; et, même lorsqu'il écrivait un roman comme *Noirs et Rouges*, il y parvenait. Son esprit était éloigné de toute mesquinerie. En art, à ceux qui cherchaient la nouveauté il recommandait la sincérité : « Ce qui est sincère, disait-il, est toujours neuf : quiconque exprime ce qu'il a senti met sur le papier sa vie qui n'est qu'à lui. » Sa grande horreur était l'idéologie. Les idéologues et les sectaires lui produisaient un effet de rois nègres. Il se demandait si un roi africain qui se flatte de faire la pluie et le beau temps est beaucoup plus déraisonnable que l'énergumène qui, dans l'intérêt de la République, change le nom des rues, ou que le tribun, l'inventeur de panacées révolutionnaires qui se promet, en vingt-quatre heures, de réformer tous les abus et de mettre à leur aise tous les misérables. Le dernier article qu'il a publié, — le 1^{er} juillet 1899, — *les Principes coloniaux d'un naturaliste américain*, nous rappelait que si nos principes, en matière coloniale, étaient plus humains que ceux des Anglo-saxons, nous devons cependant garder quelque défiance quand on en venait à l'application, et qu'il était préférable, en arrivant dans une colonie, de construire un chemin de fer, plutôt que d'afficher les Droits de l'Homme. Ce romancier romanesque était au fond un réaliste, et la noblesse de son inspiration s'accommodait à merveille de son sens pratique. Je ne pense pas que la *Revue* ait jamais eu de collaborateur qui fût plus dans sa ligne et qui répondit mieux à son goût et à son esprit.

ANDRÉ BELLESSORT.

L'OFFENSIVE DE 1916

II ⁽¹⁾

LES OPÉRATIONS

Le 11-24 mai, je reçus un télégramme du chef d'état-major du commandant en chef suprême. J'étais avisé que les troupes italiennes avaient subi une sérieuse défaite et que le commandement italien, n'espérant pas arrêter l'ennemi sur son front, réclamait notre passage à l'offensive, afin de détourner une partie des forces du front italien vers le nôtre. Il me demandait donc, par ordre de l'Empereur, si je pouvais passer à l'offensive, et à quelle date. Je lui répondis sans retard que les armées du front qui m'était confié, étaient prêtes, et que, comme je l'avais dit antérieurement, elles pouvaient passer à l'offensive une semaine après en avoir reçu l'ordre. En conséquence, je donnais l'ordre à toutes les armées de passer à l'offensive le 19 mai-2 juin, mais à une condition, sur laquelle j'insistais particulièrement : c'était que le front ouest se portât en avant en même temps pour fixer les troupes ennemies placées en face de lui.

Suivit une conversation par fil direct où Alexéïew me pria de commencer l'attaque non le 19 mai-2 juin, mais le 22 mai-5 juin, parce qu'Evert ne pouvait commencer son offensive que le 1^{er}-14 juin. Je répondis que je trouvais ce décalage un peu grand, mais qu'on pouvait en prendre son parti, pourvu qu'il n'y eût pas d'autres retards. Alexéïew m'en donna l'assurance.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai. — On trouvera les cartes indiquant le théâtre des opérations et la position des armées aux pages 914 et 918.

J'envoyai donc aussitôt des télégrammes ordonnant aux commandants d'armée de commencer l'attaque le 22 mai-3 juin à l'aube, et non le 19 mai-2 juin.

Le 21 mai-4 juin au soir, le général Alexéïew m'appela de nouveau au fil direct. Il m'exposa qu'il doutait quelque peu du succès de mes opérations actives en raison du mode d'action inusité auquel j'avais recours, c'est-à-dire l'attaque de l'adversaire en de nombreux points simultanément au lieu d'un choc unique avec toutes les forces réunies et toute l'artillerie que j'avais répartie entre les armées; ne vaudrait-il pas mieux retarder mon attaque de quelques jours en vue d'organiser un seul secteur de choc, suivant la méthode que la pratique antérieure de cette guerre avait fait adopter? Le Tsar lui-même désirait ce changement et c'est en son nom qu'il me le proposait... Je répondis par un refus formel. Je regardais comme impossible de reculer de nouveau le jour et l'heure de l'offensive, toutes les troupes ayant pris leurs positions de départ pour l'attaque. Avant que de nouveaux ordres fussent arrivés au front, la préparation d'artillerie serait commencée. Les troupes, à la suite de ces changements perpétuels, perdraient confiance dans leurs chefs. Pour toutes ces raisons, je demandais instamment à être remplacé... Alexéïew m'objecta que le commandant en chef suprême était couché, qu'il n'était pas convenable de le réveiller, et qu'il me priait de réfléchir. J'étais de si mauvaise humeur que je repartis brusquement: « Je n'ai pas à m'occuper du sommeil du commandant en chef suprême. J'ai besoin d'être fixé: il me faut une réponse immédiate. — Eh bien! donc, que Dieu soit avec vous! Faites à votre guise. Moi, je rendrai compte demain de notre conversation à l'Empereur. » Notre conversation s'acheva sur ces mots.

Ai-je besoin de dire à quel point ces échanges de vues par lettres, télégraphe et téléphone m'énervaient? Je savais très bien que, si je me ralliais à l'idée d'un choc unique, nous irions à un échec certain, parce que l'adversaire le devinerait infailliblement et concentrerait de puissantes réserves pour sa contre-attaque. Mais c'était le système de la Stavka, Alexéïew en tête, de faire un pas en avant, et puis tout de suite un pas en arrière!

Pour que l'exposé des actions militaires des armées du front sud-ouest en 1916 qui va suivre, soit plus compréhén-

sible, il me faut maintenant expliquer au lecteur les buts que je poursuivais, et comment j'entendais la réalisation de mon plan d'opérations.

Aussitôt après le conseil de guerre du 1^{er}-14 avril tenu à la Stavka, quand on m'eut permis, comme par grâce, d'attaquer l'ennemi en même temps que mes camarades de combat placés plus au nord, et que j'eus été prévenu qu'on ne me donnerait ni en troupes, ni en artillerie rien de plus que ce que j'en avais, voici ce que je décidai : fixer si fortement les troupes ennemies placées en face de moi que non seulement on ne pût rien transporter de mon front sur les autres fronts, mais qu'au contraire on fût obligé d'en envoyer sur le mien. Je ne visais alors qu'à aider de mon mieux Evert sur qui on fondait les plus grandes espérances, si bien qu'on lui avait attribué tous les moyens dont disposait la Stavka. A cet effet, j'avais donné pour objectif à la VIII^e armée de porter le principal coup sur la direction Loutsk-Kovel, la plus voisine du front ouest. En outre, j'attachais une grande importance au succès de la IX^e armée, voisine de la Roumanie qui hésitait à se ranger de notre côté. Quant aux VII^e et XI^e armées, je leur accordais une importance secondaire. J'avais réparti mes réserves et mes moyens techniques en conséquence. A ce moment, je ne regardais pas plus loin, car l'avenir m'était inconnu.

Le 11-24 mai, quand je reçus le premier télégramme d'Alexéïew relatif à la nécessité de venir en aide sans retard à l'Italie, et me demandant si je pouvais passer tout de suite à l'offensive, la décision du conseil de guerre du 1^{er}-14 avril restait en vigueur. Le seul changement était que le front sud-ouest prendrait l'offensive avant les autres, et attirerait ainsi sur lui les forces de l'adversaire.

A l'aube du 22 mai-5 juin, un violent feu d'artillerie commença dans les secteurs désignés sur tout le front sud-ouest.

Cette attaque fut partout couronnée d'un plein succès. Dans la plupart des cas, les brèches furent faites en nombre suffisant et à fond dans les fils de fer et les tranchées de première ligne furent complètement démolies.

On n'attend pas de moi que je décrive en détail les opérations exécutées par les troupes des armées qui m'étaient confiées,

Je dirai seulement que le 24 mai-7 juin à midi nous avions déjà fait prisonniers 900 officiers, plus de 40 000 hommes et pris 77 canons, 134 mitrailleuses, et 49 lance-bombes. Le 27 mai-10 juin, nous avions pris 1 240 officiers, plus de 71 000 hommes, 94 canons, 167 mitrailleuses, 53 lance-bombes ou lance-mines, une énorme quantité d'autre butin militaire.

Sur ces entrefaites, j'eus de nouveau une conversation assez désagréable avec Alexéïew. Il m'appela à l'appareil télégraphique (1) et m'informa que, par suite du mauvais temps, Evert ne pourrait pas attaquer le 4^{er}-14 juin : il reculait son offensive jusqu'au 5-18 juin. Grande fut ma déception. Pouvaient-ils, du moins, être assuré que, le 5-18 juin, Evert passerait réellement à l'offensive ? Alexéïew me le certifia. Mais le jour venu, il m'appela de nouveau à l'appareil pour me communiquer que, des forces ennemies considérables se concentraient en face du secteur de choc d'Evert ainsi qu'une très nombreuse artillerie lourde ; que, par suite, Evert estimait que l'attaque ne pouvait avoir lieu à l'endroit préparé par lui. Il avait demandé au Tsar et obtenu l'autorisation de transporter son point d'attaque à Baranovitchi où il escomptait un succès. Je répliquai que ce que j'avais appréhendé arrivait : c'est-à-dire que j'étais abandonné sans aucun concours de mes voisins, que, dans ces conditions, mes succès se limiteraient à une victoire tactique, à une certaine progression en avant, et n'auraient aucune influence sur l'ensemble de la guerre. Infailliblement, l'ennemi allait tirer des troupes de partout et les lancer contre moi. Je serais forcé de m'arrêter, tandis que des attaques prononcées par Evert et Kouropatkine, même si elles ne devaient pas être couronnées de succès, serviraient à immobiliser les troupes ennemies pendant un temps plus ou moins prolongé. Quant à l'organisation d'un nouveau groupe de choc contre Baranovitchi, elle ne pouvait conduire à rien, parce qu'une préparation d'au moins six semaines était nécessaire pour attaquer avec succès une zone fortifiée, et que, d'ici là, j'aurais subi des pertes inutiles et serais peut-être battu. Je priais donc que l'ordre d'attaquer fût donné immédiatement à Evert, et dans le secteur préparé depuis longtemps.

(1) On utilisait beaucoup sur le front russe, pour les communications directes et confidentielles entre les grands états-majors, le télégraphe imprimant rapide Hughes. (Note du traducteur.)

Alexéïew me répondit que cela n'était plus possible : ordre avait été donné à Evert d'attaquer l'ennemi à Baranovitchi dans un délai de vingt jours. « En compensation, ajoutait Alexéïew, nous vous envoyons un renfort de deux corps d'armée. » Je mis fin à notre conversation en déclarant qu'une attaque ainsi différée ne me serait d'aucun secours et que, si j'avais su d'avance qu'il en serait ainsi, j'aurais formellement refusé d'attaquer tout seul. Quant aux deux corps d'armée de renfort, étant donné l'état de nos chemins de fer, ils arriveraient trop tard, et d'ailleurs en aucun cas ils ne pouvaient remplacer l'offensive d'Evert et de Kouropatkine. Pendant ce temps, en raison de son réseau ferré et de ses millions d'hommes déplaçables sur des lignes intérieures, l'adversaire pourrait amener contre moi non pas deux, mais dix corps d'armée.

Je savais, à n'en pas douter, que le Tsar n'était pour rien dans tout cela, parce qu'au point de vue militaire on pouvait le regarder comme un enfant. Quant à Alexéïew, il comprenait parfaitement combien la manière d'agir d'Evert et de Kouropatkine était criminelle ; mais ayant été leur subordonné au moment de la guerre avec le Japon, il s'efforçait de masquer leur inaction et, le cœur gros, se rangeait à leurs propositions.

Par la suite, le général Ragoza, commandant la IV^e armée, me dit qu'il avait eu mission d'attaquer la position de Molo-detchno, et que la préparation était excellente. Il était fermement persuadé qu'avec les moyens à sa disposition il aurait remporté la victoire ; lui et ses troupes étaient hors d'eux-mêmes à la pensée de voir retarder sans raison une attaque si longuement préparée. Il alla s'expliquer avec Evert à ce sujet. Celui-ci lui dit que telle était la volonté du Tsar. Là-dessus le général Ragoza déclara qu'il ne voulait pas porter la responsabilité de cette décision malheureuse, prise pour une cause ignorée de lui. Il demanda l'autorisation de présenter un rapport où il exposerait qu'il n'y avait aucun motif pour renoncer à cette attaque, et que la nouvelle attaque près de Baranovitchi n'avait aucune chance de succès par suite du manque de préparation. Evert commença par accéder à cette demande et installa Ragoza dans son cabinet. Mais quand Ragoza eut rédigé son rapport et l'eut remis à Evert, ce dernier lui déclara qu'il ne communiquerait ce rapport à personne. Force lui fut

alors de reconnaître que l'initiative du refus d'attaquer dans le secteur choisi à Molodetchno venait de lui personnellement, et que c'était lui qui avait demandé à la Stavka l'autorisation de porter l'offensive sur un autre point.

Tout cela m'étonna extrêmement, et je n'arrivais pas à m'expliquer ce procédé inouï d'Evert. Ragoza soupçonnait que la cause en était aux énormes succès remportés d'emblée par mes armées. Craignant de subir personnellement un échec, Evert avait préféré s'abstenir de toute action. Par la suite, des bruits parvinrent jusqu'à moi qu'Evert aurait dit un jour : « Pourquoi travaillerais-je pour la gloire de Broussilow ? » Quoiqu'il en soit, il porta un tort définitif à l'armée russe.

De tout cela le plus clair résultat, c'est que je restais seul.

En fait, l'attaque sur Baranovitchi n'eut lieu que dans la première moitié de juillet, et sur les instances d'Alexéïew (1). Comme il était aisé de le prévoir, les troupes d'Evert subirent des pertes énormes : avec ce complet échec prit fin l'action militaire du front ouest pour coopérer à mon offensive. S'il y avait eu un autre commandant en chef suprême, Evert, à la suite de tels événements, aurait été relevé de ses fonctions et remplacé. Kouropatkine n'aurait en aucun cas reçu un emploi dans l'armée active. Au contraire, tous deux continuèrent à rester les grands chefs favoris de la Stavka.

Pendant toute cette période, je reçus des centaines de télégrammes de félicitations des milieux russes les plus divers. Tous s'en mêlaient : paysans, ouvriers, aristocratie, clergé, classes instruites, jeunesse des écoles, tous voulaient me dire par la bande sans fin du télégraphe que leurs cœurs de Russes battaient à l'unisson de ceux des chers soldats de mes armées victorieuses. C'était pour moi un grand réconfort. Ces jours furent les meilleurs de ma vie : ma joie était celle de la Russie tout entière. Un des premiers, sinon le premier de ces télégrammes, venait du Caucase : il était du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. En lisant ce télégramme, des larmes me montèrent aux yeux. C'était le cri d'allégresse de l'âme russe : « Je vous félicite, je vous prends dans mes bras, je vous bénis. » Lui, notre ancien généralissime, ne trouvait pas de mots pour

(1) D'après les *Souvenirs* du général Ludendorff, le groupe d'armées Hindenburg fut également attaqué sans succès dans la direction de Smorgony et dans la région du lac Narotch (p. 176).

exprimer suffisamment sa joie de notre victoire! Hélas! ce fut seulement quelques jours plus tard qu'on me remit un télégramme de Sa Majesté l'Empereur qui ne contenait que quelques mots secs et froids de remerciement.

Bien que n'étant pas soutenus par les armées du front ouest, nous continuâmes notre marche en avant. Le 10-28 juin, nous avions pris 4 013 officiers et environ 200 000 soldats. Le butin comportait 219 canons, 644 mitrailleuses, 196 lance-bombes, 46 caissons à munitions, 38 projecteurs, environ 150 000 fusils, beaucoup de wagons et une quantité incalculable de matériel de guerre divers. Le 11-24 juin, la III^e armée, commandée par le général Lech, entra dans la composition du front sud-ouest, et je donnai comme mission :

Aux III^e et VIII^e armées de battre l'ennemi placé en face d'elles et de s'emparer de la région Gorodok-Manevitchi ;

Aux VII^e et IX^e armées, placées toutes deux à la gauche, de continuer l'offensive sur Halicz et Stanislavow ;

Enfin, à la XI^e armée du centre, de tenir la position occupée.

Du 11-24 juin au 21 juin-4 juillet, les troupes de Lech et de Kalédine, en exécution de la mission qui leur était assignée, effectuèrent les regroupements nécessaires de leurs forces. A ce moment, la VIII^e armée (Kalédine) eut à repousser de fréquentes contre-attaques de nombreuses troupes allemandes ramenées des autres fronts, et qui s'efforçaient de percer son front; elle les repoussa sur Loutsk.

Le mouvement en avant de Kalédine sur Wladimir-Wolynsk n'eut pas mon approbation. Il n'avait pas eu lieu d'après mes ordres, mais en raison de l'ardeur des troupes à poursuivre l'adversaire battu. Je lui indiquai à plusieurs reprises, me rendant même deux fois en personne auprès de lui, la nécessité de se tenir sur la défensive à l'ouest et de diriger toute son attention et toutes ses forces vers la prise de Kovel. Mais le caractère de Kalédine était étrange. Malgré le plein succès des opérations, il ne cessait de se lamenter, disant qu'il se trouvait dans une situation critique et s'attendait chaque jour, pour des raisons complètement inconnues, à périr lui et son armée. Aussi son commandement était-il indécis et flottant. Les troupes le voyaient peu et, quand elles le voyaient, elles remarquaient que leur général était sombre et silencieux; il ne leur disait

rien; c'est pourquoi elles ne l'aimaient pas et n'avaient pas confiance en lui. Ce qu'il aurait pu faire en juin, alors qu'il n'y avait presque pas de troupes à Kovel, il n'était plus en état de l'accomplir au début de juillet. L'ennemi, grâce à l'inaction de mes voisins, avait réussi à transporter des troupes nombreuses, tant de nos fronts nord et ouest, que de France.

Les résultats pour les Alliés étaient d'importance. Les Autrichiens^a avaient renoncé à leur offensive en Italie et transporté sur mon front tout ce qu'ils pouvaient : ainsi l'Italie n'eut pas à subir d'invasion. En outre, la pression sur Verdun diminua, parce que les Allemands avaient été obligés de retirer plusieurs divisions pour les porter sur mon front. Tels étaient les fruits que portait mon offensive, mais ce n'est pas nous qui en profitions. S'il y avait eu chez nous un véritable généralissime, et si tous les commandants en chef avaient agi selon ses ordres, nos armées auraient réalisé une avance telle que la position stratégique de l'ennemi serait devenue très grave et qu'il lui aurait fallu se replier sans combat sur ses frontières. Le cours de la guerre serait devenu tout autre, et la fin en aurait été considérablement accélérée. Au contraire, j'eus à me battre isolément contre un ennemi qui se renforçait de jour en jour. On m'envoyait petit à petit des renforts des fronts inactifs, mais l'ennemi ne perdait pas son temps. Disposant de meilleurs moyens de transport, le nombre de ses troupes croissait selon une progression plus rapide que chez moi, et son effectif, malgré des pertes énormes en prisonniers, tués et blessés, commençait à dépasser notablement celui de mes armées.

Le 21 juin-4 juillet, les armées des généraux Lech et Kalédine passèrent de nouveau à fond à l'offensive, et le 1^{er}-14 juillet, elles étaient installées sur le Stokhod, ayant même poussé des avant-gardes en de nombreux points sur la rive gauche de la rivière. Les Allemands et les Austro-Hongrois, qui nous arrêtaient dans les directions de Kovel et de Wladimir-Wolynsk, formaient un groupe puissant dans la région de la station de Manevitchi pour tomber dans le flanc droit de Kalédine; cela avait pour nous une grande importance. Par mon choc dans cette direction avec ces deux armées, je devançais le plan de l'ennemi; non seulement je réduisais à néant la valeur, au point de vue manœuvre, de la position de flanc Kovel-

Manevitchi, mais encore je consolidais définitivement ma situation en Volhynie. A ce moment, les troupes de Sakharow, surtout à son aile droite, souffraient durement : plusieurs violentes attaques des Austro-Allemands se portèrent contre elles. Mais il les repoussa et conserva ses positions. J'appréciai beaucoup ce succès parce que j'avais dirigé toutes mes réserves dans les secteurs de choc, et lui, destiné à rester sur l'offensive, avait relativement peu de monde. La IX^e armée, de Letchitzki, s'empara alors de la région de Delatyne. Le 1^{er}-14 juillet, la III^e armée et la droite de la VIII^e se trouvaient sur le Stokhod; la VII^e avançait à l'ouest de la ligne Ezerjane-Porkhow, et la IX^e armée occupait la région de Delatyne; pour le reste de nos armées, il n'y avait à peu près pas de changement.

Du 1^{er}-14 au 15-28 juillet, les III^e et VIII^e armées procédèrent à un nouveau regroupement pour se préparer à continuer à pousser leur offensive dans la direction de Wladimir-Wolynsk. A ce moment, arriva également la garde composée de deux corps d'armée de toutes armes de la garde et d'un corps de cavalerie de la garde. Je joignis deux corps « de l'armée » (1) à ce détachement et les fis entrer en ligne entre la III^e et la VIII^e armée dans la direction de Kovel. Ce groupe reçut le nom d'« armée spéciale ».

Pendant cette période, Sakharow, avec sa XI^e armée, porta trois coups vigoureux, bien que courts, à l'adversaire. Le résultat de ces combats fut de porter sa droite et son centre en avant vers l'ouest, occupant la ligne Kochev-Zveniatch-Mervav-Lichiniouw : il avait pris 34 000 Austro-Allemands, 45 canons et 71 mitrailleuses. Toutefois, je n'attachais d'importance aux actions de la XI^e armée que dans la mesure où elles faisaient craindre à l'ennemi un passage à l'offensive et l'empêchaient de retirer des troupes du front de cette armée. Cette armée était si faible par elle-même qu'elle ne pouvait rien entreprendre de sérieux.

Les troupes des VII^e et IX^e armées effectuèrent également à ce moment un regroupement en vue d'un choc vigoureux le long du Dniestr dans la direction de Halicz. Le 10-23 juillet, elles devaient passer de nouveau à l'offensive, mais, par suite

(1) Par opposition à la garde.

de fortes pluies qui tombèrent plusieurs jours à torrents sans arrêter, elles furent contraintes d'ajourner cette offensive jusqu'au 15-28. Ce délai était extrêmement désavantageux pour nous pour beaucoup de raisons, principalement parce que l'ennemi pouvait percer à jour nos projets et amener ses réserves dans le secteur menacé, si bien que nous perdions l'effet de surprise.

Le 15-28 juillet, toutes mes armées reprirent l'offensive.

La III^e armée et l'armée spéciale rencontrèrent sur la direction de Kovel une résistance extrêmement acharnée des Allemands qui avaient réussi à amener de nouveaux renforts très importants, et une masse d'artillerie lourde. Nos troupes battirent l'ennemi dans les régions de Siedletz et de Trystane; elles prirent là plus de 8 000 hommes et 40 canons, et progressèrent quelque peu, mais elles ne purent atteindre Kovel. Le moment de prendre Kovel était définitivement passé. De son côté, la VIII^e armée porta un choc violent à l'ennemi dans la région de Kochew, s'y empara de plus de 9 000 prisonniers avec 46 canons, et avança aussi quelque peu; mais elle ne put atteindre Vladimir-Wolynsk. Ultérieurement, ces trois armées, renforçant leurs nouvelles positions, réussirent à briser plusieurs contre-attaques acharnées des Allemands exécutées avec des forces considérables et une nombreuse artillerie lourde.

Pendant cette période, la XI^e armée poussa sa gauche en avant en portant dans la région de Radzivilow un coup orienté vers le sud-ouest. Le 15-28 juillet, on prit de vive force Brody, et, 22 juillet-4 août et 23 juillet-5 août, une sérieuse défaite fut infligée à l'ennemi sur la rivière Graberka et sur le Séréth; il y perdit plus de 8 000 prisonniers. Enfin, la gauche de la XI^e armée, en liaison avec la droite de la VII^e, repoussa, vers l'ouest, avec des pertes énormes une attaque à fond de l'ennemi, et, le 31 juillet-13 août, fut occupée la ligne fixée : Lichiniouw-Douby-Zvijène-ouest de Zborow.

La gauche de la VII^e armée, en même temps que la droite de la IX^e, attaquèrent l'ennemi sur la rivière Korobtsa dans la direction de Monastyrjisko. Mais il se trouva que les Austro-Allemands, ayant réussi à amener sur ce point des réserves considérables, y opposèrent une résistance acharnée. L'attaque fut renouvelée le 27 juillet-9 août et cette fois avec succès. Un

coup violent fut porté à l'ennemi, à la suite duquel il se mit à reculer rapidement. Le secteur de combat ennemi, en face du centre de la VII^e armée, que l'empereur Guillaume en le visitant avait jugé inabordable, fut abandonné presque sans combat parce que nos troupes le débordèrent par le nord-ouest et le sud-ouest. De son côté, la IX^e armée avait réussi, le 13-28 juillet, par une bataille acharnée, à rompre l'ennemi dans la direction de Stanislavow; elle avança de quinze verstes faisant environ 8000 prisonniers et prenant 33 canons. L'ennemi se retira sur une position préparée d'avance. Le 25 juillet-8 août, Letchitzki l'attaqua également et lui infligea une cruelle défaite. Pendant la préparation de cette attaque, notre artillerie avait tiré très heureusement à obus chimiques sur une batterie de l'adversaire qui cessa le feu et dont les pièces furent abandonnées. Ce jour-là, on fit plus de 8000 prisonniers dont 3500 Allemands, et on prit beaucoup de canons et de mitrailleuses. En poursuivant l'ennemi, les troupes de la IX^e armée s'emparèrent de la région de Tysmenitsy-Stanislavow et de la Nadvorna.

Dans l'ensemble du 22 mai-4 juin au 30 juillet-12 août, les armées sous mes ordres prirent : 8235 officiers et 370153 soldats; 496 canons, 144 mitrailleuses, 367 lance-bombes ou lance-mines; environ 400 caissons, 100 projecteurs et une énorme quantité de fusils, de cartouches, d'obus et de butin de guerre divers.

C'est à ce moment que prit fin l'opération des armées du front sud-ouest en vue de l'enlèvement de positions portées, pendant l'hiver, par nos ennemis, à un degré de puissance extraordinaire et regardées par eux comme absolument imprenables. Dans la partie nord de mon front, une portion importante de notre territoire avait été reprise par nous; au centre et à l'aile gauche, on avait conquis à nouveau une partie de la Galicie orientale et toute la Bukovine. Le résultat immédiat de ces actions heureuses fut l'abandon de la neutralité par la Roumanie qui se joignit à nous.

Cette série d'opérations, si désastreuses pour nos ennemis, fut pour eux une grosse désillusion. Ils avaient été fermement convaincus que leur front oriental, soigneusement fortifié pendant dix mois et plus, était complètement impossible à rompre : comme preuve de sa solidité, il y avait même eu une exposition à Vienne où l'on montrait des plans des ouvrages les plus



importants. Ces forteresses inabordables, par endroits renforcées de béton armé, tombèrent sous les coups vigoureux et irrésistibles de nos magnifiques troupes.

Cette opération, fruit d'une préparation exemplaire, prouve que l'opinion, répandue en Russie, qu'après les défaites de 1915 l'armée russe était ruinée, n'est pas juste. En 1916 elle était encore solide et incontestablement apte à combattre, puisqu'elle battit un ennemi beaucoup plus nombreux et remporta des succès tels que jusque là aucune autre armée n'en avait procuré.

Le 1^{er}-14 août, il devint tout à fait clair pour moi que je ne recevrais aucun secours de mes voisins sous forme d'action militaire. Il n'était pas possible à mon front seul, quelques succès que nous eussions obtenus, de gagner la guerre cette année-là : une progression plus ou moins grande ne serait d'aucune importance. Il m'était impossible de réaliser une progression ayant une valeur stratégique pour les autres fronts. En effet au mois d'août, malgré les pertes énormes subies par l'ennemi, il avait réussi à masser devant mon front une quantité de troupes très supérieure à la mienne. En conséquence, je continuai la lutte mais avec déjà moins d'intensité, m'efforçant de ménager mes hommes le plus possible, et seulement dans la mesure où c'était nécessaire pour fixer devant moi le plus de monde possible, et aider ainsi indirectement nos alliés italiens et français.

POURQUOI KOVEL NE FUT PAS PRIS

Une des causes qui m'empêchèrent de prendre Kovel, en dehors des puissants renforts amenés par les Allemands, fut qu'ils avaient une énorme quantité d'aéroplanes qui volaient par escadrilles de 20 appareils et davantage, et ne permettaient pas aux nôtres d'exécuter des reconnaissances ou de rectifier le tir de l'artillerie lourde, ni à nos ballons captifs de s'élever pour observer. A toutes nos demandes d'augmenter le nombre de nos avions, je recevais invariablement comme réponse qu'on attendait des aéroplanes, qu'un certain nombre se trouvaient déjà à Arkangelsk, que les possibilités de transport des voies ferrées ne permettaient pas leur envoi avant quelque temps. Cependant notre flotte aérienne était si faible qu'elle ne pouvait pour ainsi dire pas sortir ; j'ignorais donc les positions exactes de

l'artillerie ennemie et il était impossible de régler le tir de notre artillerie lourde en terrain plat et couvert de forêts épaisses. Aussi notre artillerie, dont le tir était précis, ne pouvait-elle montrer ses qualités, préparer convenablement l'attaque de l'infanterie, et éteindre le feu de l'artillerie ennemie qui était du reste supérieure en nombre.

Autre circonstance défavorable. Le détachement de la garde venu en renfort de ma droite, magnifique pour la qualité des officiers et des soldats, subit sans profit des pertes importantes, parce que le commandement supérieur n'était pas à la hauteur de sa tâche. Une partie de ses généraux avait été longtemps en réserve et ne valait pas les généraux de l'armée (1) au point de vue de la technique des opérations de guerre de position. Ce genre de guerre, qui avait dès lors évolué d'une manière très caractéristique, leur était inconnu. Quand des opérations sont en train, il est trop tard pour se mettre au courant, surtout en face d'un ennemi expérimenté. Le commandant de « l'armée spéciale », le général aide de camp Bezobrasow, était un homme honorable, ferme, mais d'esprit borné, et entêté à un degré incroyable. Son chef d'état-major, comte Ignatiow, ne connaissait aucunement le service d'état-major. Le grand-duc de Mecklembourg-Strélitz, commandant l'artillerie, également très brave homme, ne soupçonnait pas l'importance de l'artillerie dans une guerre où son rôle était de premier ordre. Les travaux du génie qui avaient, eux aussi, une telle importance dans la guerre de position, étaient exécutés maladroitement dans ces troupes. Le commandant du I^{er} corps de la garde, grand-duc Paul Alexandrowitch, était le plus noble des hommes, d'une incontestable bravoure personnelle, mais ignorant du métier militaire. Le général Rauch, commandant le II^e corps de la garde, était un homme intelligent et instruit, mais il avait un défaut énorme à la guerre : ses nerfs ne supportaient pas les coups de fusil et, dans le danger, il perdait sa présence d'esprit et était hors d'état de prendre des dispositions.

Je savais tout cela et j'en avais écrit à Alexéiew, mais il lui était difficile, et à moi encore plus, de modifier cette fâcheuse situation. D'après mes pouvoirs de commandant en chef, j'avais le droit de changer les commandants d'armée, de corps d'armée

(1) Par opposition à ceux de la garde.

et tout le personnel de commandement de rang moins élevé de l'armée (1), mais la garde et ses chefs étaient hors de ma compétence. Le Tsar avait personnellement choisi ceux-ci, il les nommait ou les révoquait, et il était impossible d'obtenir d'un seul coup le changement d'un grand nombre de chefs de la garde.

A l'époque où j'échangeais une correspondance secrète à ce sujet avec Alexéïew, le président de la Douma d'Empire Rodzianko vint sur mon front et me demanda la permission de le visiter, en particulier l'« armée spéciale ». En partant, il m'envoya une lettre dans laquelle il me faisait savoir que la garde tout entière était dans le plus grand mécontentement, parce que ses chefs étaient incapables de la conduire dans des temps aussi graves, qu'on n'avait pas confiance en eux et qu'il régnait une grande amertume à cause des pertes inutiles. Cette lettre venait bien à propos. Je la joignis à ma lettre à Alexéïew, avec prière de rendre compte au Tsar qu'une telle situation n'était plus supportable, et que je demandais instamment qu'on désignât pour cette troupe d'élite des chefs pris parmi les meilleurs, tout au moins ayant fait preuve de leur compétence en temps de guerre. En fait, beaucoup de membres du haut commandement furent changés, et Gourko fut désigné comme commandant de cette armée. Il répondait absolument par ses qualités à cette désignation : hélas ! il était déjà trop tard.

A L'AIDE DE LA ROUMANIE

A peu près à ce moment, on forma un corps d'armée isolé pour agir en Dobroudja contre les Bulgares et venir en aide à la Roumanie, qui concentrait ses troupes pour prendre l'offensive en Transylvanie, si bien qu'elle ne laissait qu'une division dans la Dobroudja. Par malheur, Alexéïew n'attacha pas assez d'importance à nos troupes de Dobroudja. Il aurait fallu y envoyer, non un corps d'armée de deux divisions du deuxième tour (2), mais une armée entière de bonnes troupes. Il est vraisemblable qu'en ce cas, l'entrée en action de la Roumanie, qui fut si malheureuse, eût pris une tout autre tournure. Le médiocre état de l'armée roumaine devait être bien

(1) Par opposition avec la garde.

(2) Divisions formées de régiments de réserve sans noyau actif et en général médiocrement encadrés.



LA POSITION DES ARMÉES

connu du chef d'état-major du commandant en chef suprême. Mais on aurait dit que nous ne savions rien, et que tout était

pour nous une surprise. On me prescrivit de choisir et de désigner un commandant pour ce corps d'armée isolé. La difficulté du choix consistait en ce qu'il ne suffisait pas de choisir un bon général de guerre ; il fallait qu'il fût en même temps un homme adroit et capable d'avoir sur le commandement roumain une grande influence. Je choisis le général Zaïontchkowski qui, à ce qu'il me semblait, répondait à toutes ces exigences.

Celui-ci commença par refuser énergiquement les troupes russes destinées à ce corps, qui lui paraissaient hors d'état de fournir l'effort voulu. Il demandait au moins trois ou quatre divisions d'infanterie de sérieuse valeur. Je lui répondis que cela ne dépendait pas de moi, et lui conseillai d'aller à la Stavka s'expliquer avec Alexéïew. Il partit ainsi pour Mohilew. Je ne sais quelles explications Alexéïew lui donna, mais il rejoignit de là son poste, comme il me l'écrivit par la suite, tout à fait fâché, et avec les mêmes troupes. Il m'écrivit également qu'Alexéïew lui avait affirmé qu'il ne rencontrerait dans la Dobroudja aucune résistance spéciale. En fait, les troupes roumaines, médiocrement instruites, n'ayant ni artillerie lourde, ni munitions, il n'est pas étonnant qu'elles aient été rapidement battues, et Zaïontchkowski eut le même sort en Dobroudja.

Entre temps, Alexéïew était tombé malade et était allé se soigner en Crimée. L'Empereur avait appelé, pour le remplacer temporairement comme major-général, le général Gourko, commandant de l'armée spéciale. Celui-ci passa par chez moi. Il était très préoccupé de sa nouvelle fonction, bien qu'elle fût temporaire. Ce qui le gênait, me dit-il, beaucoup plus que la question militaire, bien connue de lui, c'était la vie de cour avec toutes les complications de cette époque, et la nécessité, pour le succès de la guerre, de se mêler de politique intérieure et d'avoir des relations personnelles avec les ministres qui changeaient avec la rapidité de l'éclair. Que pouvais-je lui répondre à ce sujet ? Certes, je partageais pleinement son avis sur la difficulté de sa position par suite de notre misérable position intérieure. Je ne pus que lui conseiller de lutter de toutes ses forces contre l'influence de Tsarskoïé Sélo (1). En même temps je le priai instamment de s'employer à régulariser le plus possible le ravitaillement des troupes, car à ce

(1) C'est-à-dire l'influence de la Tsarine et de son entourage.

moment les transports de vivres, d'habillement et d'équipement commençaient à flancher de plus en plus. Je savais qu'on pouvait exiger de l'armée tout ce qu'on voulait, et qu'elle accomplirait volontiers son devoir, mais à condition d'être bien vêtue à cette époque de l'année, et bien nourrie.

Peu après arriva l'ordre de diriger une de mes armées en Roumanie pour s'installer sur le flanc droit de l'armée roumaine que sa retraite avait désorganisée. En outre, au lieu du corps isolé de Zaïontchkowski, qui avait perdu presque toute la Dobroudja, on se mit à former une nouvelle armée, et ces deux armées devaient être incorporées dans le front sud-ouest. Ainsi, sur le nouveau front roumain, l'armée de droite et l'armée de gauche m'auraient été subordonnées, tandis que le centre aurait été aux ordres du roi de Roumanie. Or celui-ci, non seulement n'avait aucunes relations de service avec moi, mais même se refusait, malgré mes prières instantes, à me faire part de ses intentions et m'envoyer ses directives, sans lesquelles il m'était impossible de diriger l'aile droite et l'aile gauche de ce front. A ma protestation véhémement au sujet d'une situation aussi anormale, je reçus réponse de Gourko qu'ordre était donné au général Biélaïew, envoyé à cet effet au grand quartier général roumain, de me communiquer chaque jour des renseignements détaillés sur les mouvements de l'armée roumaine. En réalité, le général Biélaïew ne put rien me communiquer du tout, et répondit à mes constantes réclamations que l'état-major général roumain ne lui fournissait absolument aucun renseignement.

Sur ces entrefaites eut lieu le remplacement de Zaïontchkowski, désigné pour commander le XVIII^e corps d'armée. A sa place fut nommé, sur ma recommandation, le général Sakharow, de qui j'avais toujours été satisfait, tant comme commandant du XI^e corps d'armée dans les Karpathes qu'en qualité de commandant d'armée. Il s'était produit ce qu'avait prévu Zaïontchkowski, c'est-à-dire qu'il était nécessaire d'envoyer tout de suite, sur le front de Dobroudja, non un faible corps d'armée isolé, mais une forte armée de cinq ou six corps.

Sakharow eut, tandis qu'il occupait une position défensive en Dobroudja, à diriger une partie de ses forces au secours de l'armée roumaine sur le front principal de celle-ci quand elle eut perdu la capitale, Bucarest. Quant à moi, je continuais à

ne recevoir aucun renseignement du grand quartier général roumain. J'envoyai donc à Gourko un télégramme destiné à faire l'objet d'un compte rendu officiel au général en chef suprême pour exposer qu'il était inimaginable de diriger les ailes d'un front dont le centre n'était pas sous mes ordres, que je ne pouvais assumer une telle responsabilité; en conséquence, je demandais formellement qu'on me subordonnât complètement le front roumain, y compris son grand quartier général, ou qu'on créât sans retard un nouveau front de Roumanie indépendant avec lequel je n'aurais plus rien à voir. A la suite de ce télégramme, et étant donné « que le roi de Roumanie était regardé comme commandant en chef de l'armée roumaine », il fut décidé de créer un front roumain distinct, dont le roi de Roumanie serait le commandant en chef nominal et de désigner comme son adjoint le général Sakharow à qui seraient directement subordonnées toutes les troupes russes, et, par l'intermédiaire de l'état-major roumain, les troupes roumaines. Ainsi je sortis enfin d'une position intolérable dans laquelle m'avait placé la Stavka, c'est-à-dire Alexéïew.

LES RÉSULTATS

A la fin d'octobre les opérations militaires de l'année 1916 prirent pratiquement fin.

Du jour de l'offensive, 20 mai-2 juin, au 1^{er}-14 novembre, nous fîmes au front sud-ouest, d'après les renseignements assez exacts en notre possession, 450 000 prisonniers, officiers et soldats, c'est-à-dire à peu près autant qu'il se trouvait de troupes ennemies, en face de moi, au début de l'offensive (1). Pendant le même temps l'ennemi perdit plus de 1 500 000 hommes (2), tués et blessés ou prisonniers, et en novembre il y avait en face de mon front plus de 1 000 000 d'Austro-Allemands et de Turcs. Par suite, en plus des 450 000 hommes se trouvant au début devant moi, plus de 2 200 000 combattants furent amenés des autres fronts contre moi. Il en ressort clairement que, si les autres

(1) Il y avait devant le front sud-ouest, au début de l'offensive, 486 000 hommes (Note de Voïna i Revolioutsia).

(2) Ce montant des pertes des Austro-Allemands ne repose sur aucune donnée positive. Il y a tout lieu de penser que ces pertes, tout en étant fortes, n'ont pas atteint un tel chiffre (Note du traducteur).

fronts avaient tant soit peu bougé, et n'avaient pas permis de jeter ces troupes contre mes armées, j'aurais eu pleine possibilité de progresser loin vers l'ouest et d'exercer une puissante influence stratégique, aussi bien que tactique, sur l'ennemi placé en face de notre front ouest. D'une collaboration énergique de nos trois fronts sur l'ennemi aurait résulté la complète possibilité, même avec les moyens techniques insuffisants dont nous disposions par comparaison avec les Austro-Allemands, de repousser toutes leurs armées au loin vers l'ouest. Tout le monde comprendra que des troupes qui ont commencé à battre en retraite perdent courage, que leur discipline se relâche, et il est difficile de dire où et comment ces troupes s'arrêteront et dans quel état elles se trouveront. Il y avait tout lieu d'admettre que la crise décisive de la campagne se serait produite à notre avantage sur notre front, et il était vraisemblable que l'issue victorieuse de la guerre aurait été considérablement avancée avec moins de pertes et sans les lourdes épreuves qu'il fallut supporter par la suite. Mais ce n'est pas une nouveauté qu'à la guerre l'occasion perdue ne revient pas, et il nous a fallu faire l'amère expérience de cette vieille vérité et en traverser les souffrances.

Pourquoi cela est-il arrivé ?

Il n'y avait pas chez nous de commandant en chef suprême, et son chef d'état-major, malgré toute son intelligence et son savoir, n'était pas un homme de volonté. De par la nature des choses et l'expérience des anciennes guerres, un chef d'état-major ne peut pas remplacer son général en chef. La guerre n'est pas une plaisanterie ni un jeu ; elle exige des chefs un savoir profond, qui s'acquiert non seulement par l'étude du métier des armes mais par l'existence d'aptitudes accordées par la nature et qui se développent seulement par le travail. Les gens qui n'ont pas détourné l'empereur Nicolas II, de la manière la plus décisive et même par la force, d'assumer ces fonctions sont des criminels. Ni ses connaissances et ses capacités, ni sa volonté, trop aisément fléchissante, ne lui permettaient de les assumer (1).

(1) Dans le tome XVIII des *Archives de la Révolution russe* publié à Berlin par le cadet Hessen, est imprimé un article très intéressant de l'adjoint au directeur des affaires du Conseil des ministres Jakhoutow, sous le titre *Jours pesants*. Il contient les procès-verbaux des séances secrètes du Conseil impérial des ministres

Si j'avais seulement couru après une gloire personnelle, j'aurais dû être tranquille et satisfait d'une pareille tournure des opérations militaires en 1916, car dans le monde entier on parlait de l'« offensive Broussilow ». Non seulement Evert et Kouroupatkine étaient jugés avec la dernière sévérité, mais on plaçait Evert dans la catégorie des traîtres. J'écrivis à Evert pour l'informer que j'avais reçu plusieurs lettres de correspondants inconnus de moi dans lesquelles on l'accusait de trahir les intérêts russes. Je lui disais que certainement je n'ajoutais pas foi à ces accusations, mais que je jugeais nécessaire de l'informer que son abstention de me venir en aide était appréciée très défavorablement. Je ne reçus pas de réponse à cette lettre. Pour moi, en tant que militaire ayant consacré toute sa vie à l'étude de la guerre, j'étais déchiré par la pensée qu'une opération victorieuse d'une telle envergure, et qui eût pu changer la face de la guerre, si le commandement suprême eût été à la hauteur, eût été négligée d'une manière impardonnable.

Si l'on résume les résultats des opérations sur le front sud-ouest en 1916, il faut reconnaître ce qui suit :

1) Par comparaison avec les espérances placées sur ce front au printemps de 1916, cette offensive dépassa toutes les attentes, et répondit à ce qu'on lui demandait : sauver l'Italie et l'empêcher de sortir de la guerre. En outre, elle améliora la position des Français et des Anglais, décida la Roumanie à se mettre de notre côté, et bouleversa tous les plans et projets des Austro-Allemands pour cette année.

2) Cette opération ne donna aucun résultat stratégique, et

dans la période du 16-29 juillet au 2-15 septembre 1915. Cet article parle du commencement de la ruine de l'armée tsariste. Il y est dit que tous les ministres supplièrent le Tsar de ne pas se mettre à la tête de l'armée. Par exemple, avant une des séances, le ministre des Affaires étrangères Sazonow déclara à Gorémynkine et aux autres ministres : « Je le répéterai sans me lasser au Tsar : je ne puis diriger la politique étrangère en présence de la menace d'une révolution intérieure. » Une lettre collective des ministres au Tsar contenant leurs « supplications » n'eut aucun succès. Le Tsar et son épouse, ayant entendu « la voix d'en haut » que leur transmettait le « saint staretz » Raspoutine, ne voulurent rien écouter de ce que les ministres disaient dans leur lettre, en particulier ceci : « La résolution prise par Vous d'être commandant en chef suprême menace, d'après nos réflexions, la Russie, Vous et Votre Dynastie des conséquences les plus graves. » Cette fois encore, ce fut Raspoutine qui remporta la victoire, et par la suite, au moyen de ses notes au Tsar, il fit renvoyer certains des ministres et les remplaça par des gens à lui (Note de la rédaction de *Voïna i Revolioutsia*).

n'en pouvait donner, attendu que la résolution prise au conseil de guerre du 1/14 avril ne reçut pas d'exécution. Le front ouest ne porta pas le coup principal, et le front nord avait conservé sa devise toujours la même, connue depuis la guerre russo-japonaise : « Patience, patience et patience ». La Stavka, j'en ai la conviction, ne remplit en rien sa mission de diriger l'ensemble des forces russes ; non seulement elle ne conduisit pas les événements, mais ce furent les événements qui la menèrent comme le vent mène un roseau voltigeant.

3) Étant donné les moyens existant sur le front sud-ouest, il fit tout ce qu'il pouvait, et il n'était pas en état de faire davantage ; en tout cas, moi, je ne le pouvais pas. Si à ma place il y avait eu un génie militaire, peut-être aurait-il su accomplir quelque chose de grandiose, mais je n'avais pas et ne pouvais pas avoir une telle prétention.

4) Certains spécialistes m'ont reproché de n'avoir pas organisé une percée pour laquelle j'aurais pu concentrer de grandes réserves, tandis que j'organisai plusieurs groupes de choc. C'est pour ce motif que, le succès se produisant, je n'aurais pas pu donner à la victoire l'ampleur convenable. A cela je réponds que dans le cas de la percée sur un seul point j'aurais obtenu le même résultat qu'Evert près de Baranovitchi. Cela aurait-il mieux valu ? Je le laisse à décider au lecteur.

5) En tout cas, voici ce qu'écrit Ludendorff dans ses *Souvenirs* (1) : « Au centre (la XI^e armée russe), les attaques furent exécutées sans supériorité numérique nettement caractérisée. Dans la région de Tarnopol, elles furent repoussées sans peine par le général comte von Bothmer qui avait pris, après le général von Linsingen, le commandant de l'armée « du sud » allemande. Au contraire, dans les deux autres secteurs, elle conduisit à un succès complet des Russes. Ils pénétrèrent profondément dans la position des Austro-Hongrois. Mais le plus inquiétant fut que les troupes impériales et royales montrèrent une si petite solidité que la situation devint du coup très sérieuse sur tout le front oriental. Bien que comptant nous-mêmes avec la possibilité d'une offensive, nous tinmes aussitôt plusieurs divisions prêtes à partir vers le sud. Le groupe d'armées du prince Léopold de Bavière en fit autant. Le comman-

(1) Ludendorff, *Meine Kriegserinnerungen*, p. 173 de l'édition allemande.

dement suprême allemand fit de gros prélèvements sur les deux groupes d'armées et, en outre, transporta plusieurs divisions du front occidental. A ce moment, la bataille de la Somme n'avait pas encore commencé. L'Autriche-Hongrie arrêta progressivement son offensive en Italie et envoya également des troupes sur son front oriental.

« Alors l'armée italienne passa à son tour à l'offensive dans le Tyrol, et la situation militaire se modifia complètement. Avec le début de la bataille de la Somme, et plus tard avec la déclaration de guerre de la Roumanie, elle changea plus nettement encore à notre désavantage.

« Le commandement suprême allemand semble avoir espéré pouvoir compenser la percée ennemie près de Loutsk par une contre-attaque comme nous en avons plus tard réussi une, en novembre-décembre 1917, près de Cambrai, tandis qu'on devait tenir compte de la profonde avance ennemie sur le Dniestr.

« Nous comptions encore à ce moment (1) sur des attaques près de Smorgoni ou sur les anciens champs de bataille de mars (2) et à Riga. Les Russes disposaient là de forces énormes.

« Pourtant, nous continuâmes à nous affaiblir à l'extrême pour venir en aide aux armées qui se tenaient plus au sud. Nous retirions des bataillons pour en former des réserves derrière la longue ligne de notre front. J'en formai aussi avec les dépôts de recrues, bien qu'il fût clair pour moi que ces formations seraient comme une goutte d'eau sur un roc brûlant, si les Russes remportaient n'importe où un succès. »

Et plus loin (3) : « Les Russes cherchaient la décision sur le front austro-hongrois, mais ils disposaient de réserves si nombreuses qu'ils pouvaient attaquer en même temps vigoureusement notre front, ou tout au moins ne pas nous donner la possibilité de diriger plus de troupes vers le sud.

« Tandis que les réserves allemandes et autrichiennes arrivaient à la périphérie de l'arc de Loutsk, sur le Dniestr et dans les Karpathes, et exécutaient partout dans la deuxième moitié de juin des offensives répétées, les Russes amenaient leurs renforts aux points de percée et, par leurs contre-offensives, arrêtaient les attaques partielles allemandes... »

(1) Ludendorff, *Meine Kriegserinnerungen*, page 176 de l'édition allemande.

(2) Sur le lac Narotch.

(3) Ludendorff, page 176 de l'édition allemande.

Le 27 juillet, après la prise de Brody, le feld-maréchal von Hindenburg et Ludendorff furent appelés au grand quartier impérial et ils reçurent autorité sur tout le front oriental (1).

Le général Ludendorff dit encore (2) : « Il fallait des troupes allemandes pour consolider le front austro-hongrois. L'ancien front du groupe d'armées « Ost » (3) avait déjà tellement été dépouillé qu'il n'y avait plus grand chose à en tirer... Notre unique réserve pour un front d'environ 1 000 kilomètres consistait en une brigade de cavalerie renforcée d'artillerie et de mitrailleuses, — situation peu enviable, puisque journellement il fallait être prêt à venir en aide à des points éloignés. Mais cela est un signe de ce que nous autres Allemands nous avons accompli. » Je ne puis être d'accord avec cette dernière conclusion sans un correctif. Il faut ajouter : à condition d'avoir des adversaires tels qu'Alexéïew, Evert et Kouropatkine. Au reste, cette remarque garde sa valeur pour toute la période des opérations du front sud-ouest dans l'année 1916.

Pour conclure, je dirai qu'avec une telle manière de la conduire, la Russie, manifestement, ne pouvait pas gagner la guerre, ce qui a été prouvé par les faits d'une manière irréfutable. Considérons cependant que si en juillet les fronts nord et ouest étaient tombés avec toutes leurs forces sur les Allemands, ceux-ci auraient été bousculés sans rémission ; seulement il aurait fallu attaquer à l'exemple et selon les procédés du front sud-ouest, et non dans un seul secteur de chaque front. Sur ce point, quoi que puissent dire et écrire les autres, je conserve mon opinion, que l'expérience a confirmée : dans l'organisation d'une percée, en quelque endroit que ce soit, il est impossible de se borner à un secteur de vingt à vingt-cinq

(1) Ce renseignement n'est pas exact. En réalité, il n'y eut pas encore unité de commandement sur le front oriental. Le feld-maréchal von Hindenburg reçut le commandement jusqu'au sud de Brody, sous le haut commandement de l'empereur d'Allemagne. Plus au sud, les armées des généraux von Bothmer et von Planzer Baltin, qui formaient déjà un groupe d'armées sous les ordres de l'archiduc Charles, prince héritier d'Autriche-Hongrie, avec le général prussien von Seeckt (le futur chef de la Reichswehr), comme chef d'état-major, continuaient à relever du haut commandement austro-hongrois. Ludendorff déclare du reste que c'était déjà un grand progrès (p. 179). (Note du traducteur.)

(2) Ludendorff, p. 183.

(3) Le groupe d'armées Ost était celui précédemment commandé directement par le feld-maréchal von Hindenburg, au sud de Riga, entre le prince Léopold de Bavière et la mer.

verstes, en laissant sans s'en occuper le reste d'un millier de verstes et davantage, ou en se bornant à y faire un petit bruit insignifiant qui ne peut tromper personne. L'allégation qu'en répartissant ses efforts, on ne peut pas exploiter le succès si on en obtient un, est certes exacte, mais seulement en partie. Je montrerai en exemple le front ouest. En mai 1916, il était assez bien équipé pour avoir de fortes réserves au point de la principale poussée, tout en préparant dans chaque armée un choc secondaire; dans ce cas, il est hors de doute qu'il n'aurait pas subi d'échec à Baranovitchi. D'autre part, le front sud-ouest était incontestablement le plus faible, et il n'y avait aucun motif d'attendre de lui un bouleversement de toute la guerre. Pourtant, il remplit contre toute attente et surabondamment la mission qui lui avait été confiée. Le transport de renforts tardifs ne pouvait lui venir en aide dans les conditions de la guerre de position. Enfin, il ne pouvait à lui seul remplacer toute l'armée russe de plusieurs millions d'hommes réunis sur tout le front russe face à l'ouest.

A l'appui de ce que je dis, je ferai un dernier emprunt à Ludendorff (1) :

« L'offensive russe près de Loutsk, en raison du manque de force de résistance des Austro-Hongrois, dévora rapidement le terrain en avant et atteignit le Stokhod en progressant le long du chemin de fer de Kovel. Les premiers renforts allemands furent englobés dans la retraite. Le long du Stokhod, des deux côtés de la voie ferrée, un nouveau front allemand se constitua peu à peu. Il se trouvait en liaison avec les troupes austro-hongroises restées sur le Styr. Dans la direction de l'ouest, le Russe avait suivi avec moins d'ardeur, bien qu'une grande victoire lui fit signe de ce côté. Il avait trop peu de troupes sur place pour exploiter la situation. La IV^e armée impériale et royale (2) battue put donc regrouper ses débris juste à l'ouest du Stokhod, près de Saturtski-Kisieline. Il était naturel que l'aile austro-hongroise découverte au sud de Loutsk fût forcée de changer de direction en reculant pour ne pas être prise en flanc et successivement bousculée. Ici également, la force fit défaut à Broussilow pour renouveler énergiquement son choc...

« L'offensive russe sur le coude du Styr, au nord de

(1) Ludendorff, p. 173.

(2) C'est à-dire austro-hongroise.

Loutsk, eût plein succès. Les troupes impériales et royales se laissèrent percer sur plusieurs points; les formations allemandes, qui devaient leur venir en aide, se trouvèrent également ici dans une situation pénible; le général von Linsingen se vit obligé, le 14 juillet, de retirer son aile gauche derrière le Stokhod. La droite du groupe d'armées du prince Léopold de Bavière, c'est-à-dire la partie du détachement d'armée Gronau au sud du Pripet, dut aussi reculer jusque-là.

« Ce fut une des plus grandes crises du front oriental...

« Nous osâmes nous affaiblir encore davantage, et le prince Léopold de Bavière assumait le même risque. Bien que les attaques russes pussent recommencer à tout moment, on s'étendit de plus en plus; des régiments pris isolément furent rendus disponibles pour épauler l'aile gauche du groupe d'armées Linsingen à l'est de Kovel. Si celui-ci avait reculé plus loin, on ne pouvait prévoir jusqu'où nous irions. Ce furent des journées d'une gravité peu commune. Nous abandonnions tout, et nous savions bien que personne ne pourrait nous venir en aide si l'ennemi nous attaquait...

« Nous attendions ces combats avec angoisse. Les troupes étaient épuisées par des combats incessants et forcées de couvrir de larges fronts; les troupes impériales et royales avaient perdu toute confiance dans leur propre force et elles avaient besoin partout d'être épaulées par les Allemands. »

Voilà ce que dit notre adversaire.

GÉNÉRAL BROUSSILOW.

ESSAIS ET NOTICES

UNE « SOURCE » INCONNUE DU TARTUFFE

Si paradoxal que cela paraisse, il est exact de dire que nous connaissons mal la littérature du xvii^e siècle. Pendant longtemps, on a considéré qu'elle se réduisait à quelques noms illustres, qui accaparaient toute l'attention, tout l'intérêt, sans réfléchir que les contemporains n'ont pas eu pour Corneille, Racine, Molière ou Bossuet, l'admiration exclusive que la postérité leur a vouée, et que des écrivains qu'on ignore aujourd'hui ont partagé avec eux la célébrité et le succès.

Leurs chefs-d'œuvre, les *Polyeucte*, les *Andromaque*, les *Misanthrope*, nous les étudions en eux-mêmes, comme si rien n'existait autour d'eux, comme s'ils flottaient, perdus et déracinés, uniques survivants de quelque immense naufrage. On croit avoir assez fait, quand on a suivi le sentier battu qui tâche de les relier à l'antiquité. On n'essaie pas de les replonger dans le milieu où ils prirent naissance, de rechercher ce qu'ils doivent à l'histoire, aux mœurs et surtout à la littérature ambiants. Toutes ces œuvres obscures, que nous ignorons ou dont nous faisons fi, qu'il faut exhumier de l'épaisse poussière des bibliothèques, ont été vivantes en leur temps ; elles ont été lues, et c'est d'elles, parfois, que ces merveilleux architectes que furent nos grands classiques, ont emprunté telle verrière, telle colonnette, qui, habilement retouchée et adaptée, a contribué à la perfection de l'édifice qu'ils élevaient. Que ce soit d'ailleurs par imitation volontaire ou par réminiscence inconsciente, il n'importe.

Le roman, en particulier, a été, au XVII^e siècle, un genre très florissant. Nous pouvons aujourd'hui, pour ne pas dépasser la date de 1660, citer tout au plus quelques titres et quelques noms, l'*Astrée* de d'Urfé, le *Grand Cyrus* de M^{us} de Scudéry, et peut-être, la *Cassandre* de la Calprenède, et le *Polexandre* de Gomberville. Mais que de narrateurs, qui eurent quelque vogue dans la même période, sont ensevelis dans l'oubli le plus profond ! Qui connaît les d'Audiguier, les Baudoin, les Gerzan, les La Serre et même les Desmarets de Saint-Sorlin ? Certes, leurs ouvrages sont souvent prolixes et médiocres, mais l'influence ne se mesure pas toujours à la valeur. Or on sait que Molière ne dédaignait pas d'aller chercher son bien, jusque dans les productions de ses confrères inférieurs les plus infimes. Le *Tartuffe* va nous en apporter une preuve qui avait échappé jusqu'ici aux historiens de la littérature.

En ce qui concerne les sources certaines du *Tartuffe*, on était réduit à se contenter d'une nouvelle de Scarron, les *Hypocrites*, qui, dans un recueil des *Nouvelles tragi-comiques de M. Scarron*, de 1661, porte un achevé d'imprimer du 26 octobre 1655. Or, les *Hypocrites* nous donnent tout juste l'origine d'un court épisode de la comédie de Molière : les aveux habiles et vagues que Tartuffe, accusé par Damis d'avoir essayé de déshonorer Orgon, fait à ce dernier.

Mais pour d'autres scènes essentielles de la pièce, par exemple celles des actes III et IV, où Tartuffe est en présence d'Elmire, Molière n'a-t-il pas eu, sinon un modèle qu'il ait suivi, du moins un texte qui a pu le mettre sur la voie, et lui fournir d'utiles suggestions ? On a fait quelques rapprochements entre la première entrevue d'Elmire et de Tartuffe, à la scène 3 de l'acte III, et la huitième nouvelle de la troisième journée du *Décameron*. L'abbé directeur de la femme de Féronde déclare son amour à sa pénitente, qui s'étonne de semblables discours dans la bouche de celui qu'elle prenait pour un saint. Il suffit de lire rapidement les deux passages, pour voir qu'il n'y a aucun rapport entre le moine de Boccace, qui fait avec assez de rondeur des propositions très nettes, et Tartuffe, qui s'aventure à pas prudents sur un terrain dangereux, pas plus d'ailleurs qu'entre la paysanne italienne, sottre, sensuelle et intéressée, et la délicate et vertueuse Elmire. « On ne saura jamais, lit-on, à ce sujet, dans la notice de l'édition des Grands Écri-

vains, d'où est parti le trait de lumière qui a tout à coup frappé le génie. » Il semble bien que cette lacune puisse être comblée.

* * *

En 1624, le sieur Vital d'Audiguier, gentilhomme du Rouergue, poète, prosateur et soldat, publiait à Paris, chez Gervais Alliot, les *Amours d'Aristandre et de Cléonice*, en quatre livres formant un volume in-8 de trois cent quatre-vingt-cinq pages. Ce d'Audiguier, qui, la même année, devait périr tragiquement assassiné dans un tripot pour une querelle de jeu, n'était pas dépourvu de talent. Il était, dit Bayle, « auteur de plusieurs livres qu'on lisait beaucoup au temps de leur nouveauté », entre autres d'une *Histoire tragi-comique de Lysandre et de Caliste*, qui fut plusieurs fois rééditée au cours du siècle, et même traduite en allemand. En 1664, dans sa *Bibliothèque française*, Sorel parlait de lui avec quelque estime.

L'action est située à Persépolis, mais, en réalité, elle se passe à Paris. Aristandre est l'un des courtisans préférés du Sophi Lysidor; Cléonice est la suivante favorite de la reine Albanie. Les deux jeunes gens s'aiment, mais leur affection est contrariée par l'hostilité d'Arsilée, gouvernante des filles d'honneur. Celle-ci tâche vainement d'associer la reine à sa réprobation; elle essaie, en lui racontant deux histoires d'amour, l'une tragique, l'autre tragi-comique, de l'amener à interdire une intimité qui lui déplaît. Quelles catastrophes ou quels tracassas l'amour n'a-t-il pas causés! Seul, le premier de ces deux récits nous intéresse.

Il y avait à Persépolis un « prédicateur », le « béat Hiparque », qui « s'était acquis une telle réputation d'innocence et de sainteté que son ombre sanctifiait par manière de dire ceux qui la touchaient; il était heureux qui pouvait baiser le bord de sa robe; et cependant son humilité lui faisait confesser qu'il était un pauvre pécheur ». Lcidas et sa femme Eurigène « admirant sa dévotion... ne perdaient pas un de ses sermons »; mais non contents de le voir en public, « ils le voulurent encore connaître en particulier », et « le bon père ne s'y rendit pas difficile. Lcidas le traita souvent chez lui, et si souvent que le bonhomme ouvrit les yeux sur sa femme, dont la beauté fit un étranger ravage dans son cœur et un prodigieux changement en sa vie ». Hiparque lutta contre cette passion, dont il voyait bien

le danger. « Ce ne fut pas sans un grand combat qu'il se laissa vaincre... car quelle honte devait-il avoir de se démentir soi-même si lâchement, et de découvrir avec tant d'infamie une pensée si contraire à l'espérance de la sainteté! » Mais, « ayant couvé longuement son mal, il fut contraint de l'éclorre ».

Il avait vu « cent fois » Eurigène sans oser lui parler; bien résolu à ne pas laisser passer la première occasion qui se présenterait, il se rendit chez elle un jour qu'il savait que Licidas « s'était allé divertir en quelque part ». « Quel divertissement peut-il chercher, dit-il à Eurigène, qui lui puisse être agréable après le vôtre? Comment peut-il quitter une compagnie pour l'amour de laquelle il est obligé de quitter toutes autres choses? C'est ne savoir pas bien connaître le mérite de votre beauté! » Voilà Eurigène bien surprise, car elle « n'attendait pas des louanges si profanes d'une bouche à son avis si sacrée ». Si je mérite quelque chose, dit-elle, c'est plutôt pour ma fidélité que pour ma beauté. La fidélité, riposte Hiparque, mais c'est une invention des hommes pour éviter le désordre des familles; « les habiles femmes » savent bien ce qu'il faut en penser, et quel cas il en faut faire! « Il est bien vrai que cela se fait avec modestie, pour ne choquer pas ouvertement le consentement général des hommes; mais *l'honneur des femmes étant fondé sur l'apparence*, tellement qu'une mauvaise réputation est pire qu'une mauvaise vie, celles qui savent tant soit peu leur monde tâchent de paraître seulement fidèles, et sont en effet telles que leurs maris, qui n'y voyant rien au travers de la discrétion et de la conduite dont elles ménagent sagement leurs plaisirs sont aussi contents de l'apparence comme de l'être. » Eurigène affirme qu'elle est bien résolue à n'être que ce qu'elle paraît, et à ne pas croire que les vertus ne consistent qu'en de beaux dehors.

Hiparque s'obstine. « Tout ce que vous dites là, nous l'apprenons aux simples femmes, pour les tenir en obéissance ou pour mieux dire en servitude; mais celles qui vous ressemblent ne s'y doivent point laisser captiver; croyez moi, votre simplicité nuit à votre contentement; ôtez tous ces vains scrupules de votre pensée, et vous vous moquerez la première de cette innocente peur que vous avez de mal faire... Je sais bien que ce discours choquera vos sens... En tout cas,

je suis religieux, et offenserais en cela plus que vous s'il y avait offense; mais je suis homme aussi sujet à l'amour comme les autres, et d'autant plus que l'objet qui me domine est plus excellent. En disant cela, le moine la prit par la main, comme si ces paroles n'eussent pas assez exprimé ses affections sans les accompagner de ces mouvements. » Eurigène coupe court sévèrement à ces démonstrations, et l'arrivée de Licidas la dispense de témoigner davantage son mépris. Hiparque se retire, « chargé des bénédictions de Licidas, qui ne se pouvait assez recommander à ses oraisons. Quand il fut parti : c'est un saint personnage, disait-il, il est plus souvent sur ses genoux que sur ses pieds; si cet homme-là n'est pas sauvé, je ne pense pas qu'aucun y doive jamais prétendre. Eurigène ne disoit rien à cela », n'étant pas de ces coquettes qui « embrouillent l'esprit de leurs maris d'une fantaisie qu'elles n'en peuvent pas puis après ôter ». Hiparque revient à la charge, et Eurigène, excédée, est contrainte d'avertir Licidas. « Jamais homme ne fut étonné comme celui-là; il se moqua premièrement de sa femme, et puis lui voulut persuader qu'Hiparque se moquait d'elle ». « Je vous prie de croire, réplique-t-elle, que ceci passe la raillerie, et que je ne vous dis rien que vous ne puissiez voir quand il vous plaira, afin que vous teniez cette vérité de vos yeux, puisque vous ne la voulez recevoir de vos oreilles. Il ne faut que vous cacher dans une chambre quand il viendra, et vous serez témoin de ses actions et de ses paroles, et jugerez si elles sentent l'amour ou la liberté, et si c'est en se moquant ou par raillerie. Licidas voyant que sa femme s'offrait à lui faire voir ce qu'il ne pouvait croire ne sut que la prendre au mot. »

Il va feindre de partir en voyage, rentrera secrètement dans sa maison, et sa femme tâchera d'attirer Hiparque chez elle, le soir même. Elle se montre aussitôt plus aimable à l'égard de l'hypocrite; « se plaignant donc artificieusement de la violence de sa poursuite sous laquelle elle feignait être contrainte de tomber, et se confessant vaincue, elle le conjura d'user discrètement de sa victoire... C'est trop cacher ses sentiments, dit-elle, il faut avouer ce que j'ai dissimulé si longtemps, qu'un amour appelle l'autre, et qu'il n'y a cœur si revêché qui ne se laisse enfin adoucir à une longue persévérance. » « Hiparque, enivré de sa passion, ayant tiré promesse de

son amour, en presse l'exécution. » Eurigène lui demande d'attendre jusqu'à la nuit. Hiparque, dévoré d'impatience, accourt au rendez-vous ; mais comme Eurigène le supplie une dernière fois de renoncer à sa passion, il se dispose à la brusquer. Elle se met à crier : « Sortez, monsieur, on me force, croyant certainement que Licidas ne faudrait jamais de sortir au premier cri qu'elle jetterait ; *mais ni Licidas ni pas un de la maison ne se remue.* Qui fut lors étonnée, ce fut Eurigène, qui, ayant mis sa confiance au secours d'autrui, n'avait rien moins prévu que l'extrémité où elle se vit réduite. » Dès lors, les événements se précipitent ; elle poignarde Hiparque, et l'on s'aperçoit qu'avant d'aller trouver Eurigène, Hiparque avait de loin, par une précaution justifiée, endormi Licidas à l'aide d'un charme magique.



On reconnaît aisément dans ce récit quelques-uns des éléments essentiels du *Tartuffe*. Licidas a une confiance illimitée en Hiparque, comme Orgon en Tartuffe, et il lui ouvre sa maison, comme Orgon « retire » Tartuffe chez lui. Hiparque se risque prudemment à avouer sa passion à Eurigène ; Tartuffe essaie de faire deviner la sienne à Elmire, avant de la lui déclarer. L'apparence de la vertu suffit à une femme, soutient Hiparque ; et Tartuffe assure Elmire de sa discrétion, et lui offre « de l'amour sans scandale et du plaisir sans peur ». « Je suis religieux, dit Hiparque, et offenserais en cela plus que vous, s'il y avait offense » ; Tartuffe dira à Elmire qu'il se charge de la faute, et prend sur lui toute la responsabilité de l'affaire. Je suis homme, confesse Hiparque, et votre beauté est mon excuse ! Tartuffe, à son tour, expliquera que pour être dévot il n'en est pas moins homme, et invoquera pour sa justification « la splendeur plus qu'humaine » des « charmants traits » d'Elmire. Hiparque, dans l'excès de son zèle, saisit la main d'Eurigène, et Tartuffe touchera le genou d'Elmire, sous prétexte de tâter l'étoffe. Eurigène hésite longtemps à révéler à Licidas la perfidie d'Hiparque : il lui répugne d'« embrouiller » de telles histoires l'esprit de son mari.

Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles,

répond Elmire à Damis, qui veut dénoncer Tartuffe. Cependant, quand Eurigène s'aperçoit que l'attitude d'Hiparque devient dangereuse, elle croit utile d'avertir Licidas, comme Elmire se décidera enfin, pour une raison d'un autre ordre, à éclairer son trop crédule époux; et Licidas est d'abord stupéfait et sceptique, comme Orgon. Eurigène et son mari combinent une ruse qui permettra à Licidas de surprendre l'hypocrite sur le fait; Orgon et Elmire organiseront un piège fort analogue. Au cours de l'entrevue où Eurigène s'adoucit à l'égard d'Hiparque, pour le faire tomber dans l'embuscade qu'elle lui a tendue, elle feint de ne pouvoir résister à l'ardeur qu'Hiparque lui témoigne.

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'avecque violence il veut ce qu'il désire,

dira Elmire à Tartuffe dans une situation identique. Hiparque presse l'exécution des promesses d'Eurigène, et Tartuffe réclamera des « réalités » qui lui prouvent que la bonne volonté d'Elmire n'est pas verbale. Licidas, qui devrait depuis longtemps être édifié, ne sort pas de la chambre où il est aux écoutes, et Eurigène ne sait que penser de ce silence, qui la met dans une situation délicate. Orgon restera sous la table, malgré l'évidence aveuglante de l'infamie de Tartuffe, et Elmire sera un moment fort embarrassée par cette obstination à ne pas se montrer. Molière, ici, n'a eu qu'à imaginer à cette attitude du mari une cause humaine, en rapport avec le caractère d'Orgon, tandis que d'Audiguier recourait aux maléfices de la sorcellerie.

Les ressemblances entre les deux ouvrages sont trop nombreuses pour être expliquées par une coïncidence fortuite. Mais il apparaît aussi que le génie de Molière ne s'est pas contenté d'emprunter. Il a dû, tout d'abord, adapter à l'intrigue de sa pièce, à la psychologie de ses personnages, les données que lui fournissait d'Audiguier. Eurigène est sincèrement stupéfaite et indignée; Elmire connaît et exploite habilement l'ignominie de Tartuffe. Dans le roman d'Audiguier, Eurigène et Hiparque ont, avant qu'Eurigène avertisse Licidas, deux entretiens à peu près pareils, car il ne s'est rien produit dans l'intervalle, et les sentiments des deux interlocuteurs n'ont pas changé entre temps. Obligé de condenser, et de

ménager une gradation d'intérêt, Molière n'a conservé que deux entrevues, l'une avant, l'autre après la révélation d'Elmire à Orgon; mais la seconde est d'autant plus émouvante, que Tartuffe a échappé par miracle à une chaude alerte quelques heures auparavant, et qu'Elmire doit jouer un jeu serré, pour amener à jeter le masque un homme qui se tient sur ses gardes. Hiparque, réclamant l'exécution immédiate des promesses d'Eurigène, n'est qu'un amoureux impatient; Tartuffe, en faisant la même demande à Elmire, se croit très habile, et il est pris à son propre piège.

Molière n'a pas conservé tous les arguments qu'Hiparque donne à Eurigène, bien qu'en eux-mêmes, ils ne fussent pas absurdes. Elmire est trop intelligente pour que Tartuffe s'attache, par exemple, à cette distinction un peu épaisse que fait Hiparque, entre la morale qu'il enseigne et celle qu'il pratique. Mais les considérations de Tartuffe ont une autre portée, une autre profondeur. C'est que Tartuffe est un scélérat de plus grande envergure. Qu'on lise seulement cette courte tirade où il expose à Elmire l'art de rectifier le mal de l'action par la pureté de l'intention. Et, d'autre part, écoutez Tartuffe parler de ses déchirements et de ses luttes, des jeûnes et des prières, par quoi il prétend avoir tenté, d'abord, de conjurer ce qu'il prenait pour une « adroite surprise » du diable; voyez-le s'humilier devant Elmire, dont il se proclame « l'esclave indigne », et jurer à cette « suave merveille » une adoration sans borne et sans fin : la passion gronde sous ces métaphores dévotes, et la flamme fait fondre l'onction.

Ces remarques, que nous réduisons à l'essentiel, montrent combien, par l'habile agencement, par la profondeur de la pensée, et la richesse des sentiments, Molière transforme ce que lui fournissent les auteurs à qui il est redevable de l'idée première. Nos grands classiques inventent rarement, ils travaillent sur des éléments qu'ils empruntent; sans doute allongerait-on sensiblement la liste de leurs dettes envers la littérature contemporaine, si on se résignait à fouiller dans le fatras des écrivains que l'on appelle de troisième ou de quatrième ordre.

M. MAGENDIE.

REVUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *Persée et Andromède*, opéra en deux actes, d'après les *Moralités légendaires* de Jules Laforgue; poème de M. Nino, musique de M. Jacques Ibert. — *L'Écran des jeunes filles*, ballet en deux actes de Dréa; musique de M. Roland-Manuel. — L'Orchestre Philharmonique de Berlin. — Les petits chanteurs de l'ancienne chapelle impériale de Vienne. — Le « cycle Rossini », par le *Teatro Regio* de Turin. — L'Argentina à l'Opéra-Comique.

Dans le petit opéra, tout petit, cantate ou scène lyrique, de *Persée et Andromède*, examinons les faits d'abord, ensuite l'esprit.

Captive du monstre, d'un monstre qui l'aime et qu'elle n'aime point, — sans le haïr, — indifférente, rêveuse, Andromède s'ennuie. Survient Persée, chevauchant Pégase, éblouissant. D'un coup de son glaive, de plusieurs même, car il y met un acharnement qui peut sembler inutile, le cavalier divin blesse le monstre et le tue. Mais ni son exploit, ni sa beauté, ni sa fatuité, ne décident Andromède à le suivre. Elle le laisse partir, moins affligé qu'impertinent et railleur. Et voici qu'après avoir été cruelle au monstre vivant, défunt, Andromède le pleure. Ce sont des choses qui arrivent. Les larmes de la Belle, non seulement ressuscitent la Bête, mais la changent en un prince le plus beau du monde. Ainsi finit la comédie, ou le conte, et s'il nous apprend, après tant d'autres, (*O muthos dêloi oti*), que l'amour est plus fort que la laideur, fût-elle monstrueuse, et que la mort elle-même, nous devons avouer que *Persée et Andromède* est ce qu'on appelle un sujet « à considérations ».

En tout cas, l'histoire est assez dans le goût de celles que Jules Lemaitre aimait d'écrire « en marge des vieux livres ». La mythologie y est prise gaiement, à la manière, un peu plus surveillée, et

même beaucoup plus, des opérettes antiques de Meilhac et Halévy, *Orphée* ou la *Belle Hélène*. Il y a là de la familiarité, de l'ironie, sans outrance, ni caricature. On y retrouve l'élément principal et classique du genre : la transposition et comme le report d'un sujet ancien dans le ton moderne. Facile d'ailleurs, l'anachronisme est double, étant sensible par le langage et par le spectacle, visible et verbal à la fois. Le monstre gardien d'Andromède a reçu le nom de Cathos, l'une des deux « précieuses » de Molière. Qui dira la cause mystérieuse de cette plaisante nomination ? Et le dit Cathos, pour éloigner les Néréides indiscretes, leur adresse cet impératif catégorique autant que dépourvu de lyrisme : « Mélez-vous donc de ce qui vous regarde. »

Ce que nous regardons, nous, les spectateurs, abonde également en contrastes. Plus habillée que sur le tableau d'Ingres, Andromède est vêtue, court vêtue, d'un moderne maillot de bain, avec son chiffre, un A majuscule, brodé sur la poitrine. Elle s'ébat sur la plage, ou s'y étend, comme pour une cure de soleil. Les Néréides qui viennent lui rendre visite portent des jupes à volants. Cathos a d'abord l'air d'une énorme grenouille, ce qui ne l'empêche pas de faire avec sa captive une partie d'échecs, d'ailleurs assez divertissante, en attendant que sa métamorphose lui donne l'aspect, l'allure et l'habit ajusté d'un acrobate ou d'un danseur. Persée enfin semble moins un héros fabuleux qu'un jeune premier, lui aussi dansant, et mis avec la plus contemporaine élégance. Ainsi, dans l'ordre littéraire et dans l'ordre visible, la règle de l'antithèse, loi constitutionnelle de l'opérette imitée ou parodiée de l'antique, est également observée.

Abordons maintenant la musique de M. Jacques Ibert. Le premier abord n'en est pas agréable. Mais de même qu'on peut trouver certaine musique à la fois exaspérante et sublime, (soit dit pour maints endroits de *Tristan*), il n'est pas non plus impossible qu'une autre, d'un genre plus familier, nous agace et nous divertisse aussi. C'est le cas de *Persée et Andromède*. Avant tout il faut admettre que nous vivons présentement sous le régime de la dissonance, de la discordance, ou tout bonnement de la fausse note, des fausses notes, car elles sont légion. Le système une fois accepté, ou subi, nous reconnaissons volontiers que M. Jacques Ibert en sait tirer parti mieux que personne. Dans la préface d'une *Andromède* aussi, par lui composée avec le singulier personnage qu'était le musicien d'Assoucy, Corneille nous avertit qu'il n'employa la musique « qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs. » Si peut-

être ce n'est pas tout à fait assez, encore est-ce quelque chose, mais dont M. Jacques Ibert ne prend que peu de soin.

Quittons nous-mêmes ce souci, et faisons quelque violence à nos oreilles. Il a bien du talent, M. Jacques Ibert, l'auteur de la charmante et réjouissante *Angélique*. Il en a même dans *Andromède*, et l'auteur de cette piquante, blessante et encore une fois irritante musique, est malgré tout un musicien. Que si vous nous demandez à quoi cela se voit ou s'entend, nous ne saurons peut-être pas très exactement vous le dire, mais en maint passage d'*Andromède*, sous des formes peu agréables et malgré leur désagrément, cela est sensible au fond, cela se reconnaît et s'impose à nous, fût-ce en dépit de nous. Alors même qu'il écrit des choses qui déplaisent, M. Ibert les écrit bien. Il en écrit parfois de tout à fait plaisantes, et qui le sont non seulement par l'écriture, mais par l'idée et le sentiment. Aussi peu ressemblant que possible, pour ne pas dire contraire en tout à la mélodieuse, harmonieuse barcarolle d'*Obéron*, le chœur initial des Néréides ne manque pas de fluidité marine. J'aime certains traits rapides qui le piquent çà et là de points brillants, comme de gouttes de lumière. L'orchestre, et même le chant, — une fois n'est pas coutume, — fait de la partie d'échecs un jeu spirituel et précis, où tous les coups sont marqués d'une main sûre et légère. Ailleurs même, fût-ce en un détail et comme en un passage secret, avant la déploration que chante *Andromède*, — si toutefois cela s'appelle chanter, — sur le corps de son défunt batracien, quelques mesures d'orchestre suffiraient à trahir le musicien véritable, ingénieux, en qui nous continuons de croire. Il se révèle encore avec éclat dans l'arrivée hippique du héros, avec une fine ironie dans la chantante, dansante et symphonique sérénade où pirouettent à l'envi les rythmes et les sonorités. « Ah ! que vous me gênez », dirait-on volontiers, comme dans les tragédies, à M. Jacques Ibert. On doute de lui, on espère en lui tour à tour. Mais le souvenir d'*Angélique* fortifie en nous l'espérance. Plus franche, plus copieuse était cette *Angélique*. Sans compter, — ou plutôt cela compte, et beaucoup, — que la cacophonie, volontaire et poussée à l'extrême avec une verve, une force rare, était en un sujet bouffe une source largement épanchée de comique et de joie. Enfin, que le dernier né des deux ouvrages, *Angélique*, en soit aussi le mieux venu, c'est de quoi l'on peut concevoir un favorable augure.

Tout ce que l'on voit de M^{me} Fanny Heldy (*Andromède*), — et l'on en voit beaucoup, — est délicieux. Ce qu'on entend d'elle n'est peut-être pas toujours d'une justesse parfaite, mais que sait-on ? Dans

certaine musique aujourd'hui qui décidera si quelqu'un sur la scène, à l'orchestre, joue et chante faux sans le vouloir ou si, par la volonté du compositeur, c'est tout le monde? On ne peut que louer le chant et l'allure de M. Villabella (Persée). Le monstre qu'est M. André Pernet chante bien et prononce de même. Au cours d'une récente et par ailleurs exécrationnable représentation de *Faust*, dans le rôle de Méphistophélès, le jeune artiste nous avait surpris et charmé par la franchise de sa voix et plus encore par l'insolite sobriété d'un jeu sans affectation ni grimace.

Marin et rocheux, le décor d'*Andromède* est laid deux fois. Mais le rideau brossé pour la circonstance, — de quelle brosse! — et représentant un couple mâle et femelle, de l'âge des cavernes sans doute, et de quelles dimensions, de quelle structure, de quelle couleur! est quelque chose de hideux.

L'Écran des jeunes filles est une petite histoire de pensionnat et de cinéma. Cela commence par le tableau dansant d'une récréation dans le jardin de la pension, cela continue par une séance cinématographique, et cela finit par le mariage de l'une des pensionnaires avec l'un des acteurs de l'écran. La musique est de M. Roland-Manuel, qui se recommandait à notre souvenir, — nous ne disons pas le meilleur, — par une opérette imitée de la vieille comédie italienne : *Isabelle et Pantalon*. La musique était là plus désagréable; elle nous parut ici plus banale et souvent même vulgaire. Quel dommage! En causant avec le musicien qu'est M. Roland-Manuel, il nous arrive de nous entendre à merveille sur certaine musique. Pourquoi faut-il que ce ne soit pas la sienne!

Il y a six semaines, au Théâtre des Champs-Élysées, l'*Orchestre Philharmonique* de Berlin, conduit par M. Furtwängler, a donné deux concerts non seulement admirables, mais émouvants, et pour deux raisons. Il convient de les donner l'une et l'autre.

La première est le mérite insigne de celui qui commanda et de ceux qui obéirent. Aussi bien le commandement même fut ici d'abord obéissance, une obéissance de tous les instants, attentive et fidèle à l'esprit, au génie des maîtres dont un chef d'orchestre doit être le premier serviteur. Ainsi la docilité fit l'excellence de ce commandement et la perfection de ce service.

Quelqu'un disait de l'orchestre berlinois et de son conducteur : « C'est bien simple : ils font ce qu'il y a, voilà tout. » Pardon, cela n'est pas simple. « Ce qu'il y a » dans une symphonie de Beethoven

ou de Schumann, dans l'ouverture de *Tannhäuser*, — pour ne pas citer le reste des deux programmes, — c'est bien des choses, des plus grandes aux moindres. Le rythme, le mouvement, la mesure, la qualité des sons et leur durée, enfin jusqu'au silence, dont la musique est faite aussi, voilà tout un ordre d'éléments, plusieurs même, dont les grands chefs d'orchestre doivent non seulement posséder, mais communiquer l'intelligence, le sentiment et l'amour.

M. Furtwängler est un de ces chefs. « Au commencement était l'action. » Du commencement à la fin d'une symphonie, tout agit en M. Furtwängler et par lui. Et son action se manifeste même aux yeux par des gestes précis et sobres, par la noblesse et l'énergie des attitudes, par un air de hauteur, de raideur quelquefois, mais souvent aussi d'élégance charmante et comme attendrie.

Il arrive à de certains moments que la passion l'emporte, lui et les siens, mais sans les égarer. Alors, saisis et possédés par l'esprit que la Grèce appelait dionysiaque, enthousiastes au véritable sens du mot, ce n'est plus eux qui vivent, c'est le dieu de la musique qui vit en eux. Nous le voyons vivre sur leurs visages et jusque dans leurs mains. Qu'on ne nous parle plus d'une salle obscure, qui nous déroberait cette vue. Un violoncelliste étreint son violoncelle d'un fougueux embrassement et sur le gradin le plus haut de l'estrade, le joueur de cymbales tient longuement élevés au-dessus de sa tête les disques de cuivre étincelants de lumière et vibrants encore de joie.

Autant qu'à lancer, à déchaîner l'orchestre, son maître excelle à le retenir. Aux attaques brusquées, aux crescendo de vitesse et de sonorité, aux péroraïsons triomphales succèdent des périodes de repos et d'abandon. Tout se détend, se dénoue. Sur la symphonie flotte je ne sais quelle langueur. Encore une fois les silences même, et non pas seulement les points d'orgue, sont éloquents. C'est assez l'usage en Allemagne, qu'une symphonie classique se joue, non pas tout d'une haleine, mais avec une pause très brève entre les morceaux. Ainsi le discours musical, en quatre points, à la Bossuet, est suspendu, non pas brisé. Ainsi le public a juste le temps, sans pouvoir reprendre son bavardage, de « renouveler ses attentions ». Cela s'est vérifié pendant l'exécution de la septième symphonie de Beethoven. La méditation de l'*andante* à peine achevée, avant que l'action reprenne avec le fougueux *scherzo*, dans la salle, à l'orchestre, il se fit un silence de quelques secondes, absolu et comme sacré. De ses bras étendus, immobiles, le chef en assura la

garde. Alors pour lui, pour les musiciens, pour les auditeurs, l'instant s'arrêta, l'instant que Faust souhaite de retenir et qui est si beau...

Et pourtant ! Pourtant ! Encore une fois, elles furent magnifiques, ces deux soirées allemandes, mais pénibles aussi. « Je sens deux hommes en moi », dit Racine. Nous les sentîmes en nous, en chacun de nous, et en chacun d'eux, en face de nous. Assemblés aujourd'hui pour notre joie, ces jeunes musiciens, oui, les mêmes, furent sans doute hier, avec leurs frères, conjurés pour notre perte. Par quels moyens l'ont-ils tentée et la préparent-ils encore ! Avant le bien qu'ils nous apportent, de quels maux ne nous ont-ils point accablés ! Aussi, tout entier pour un soir à notre admiration, nous éprouvions un grand trouble, un peu de honte même, à nous y abandonner. Ce tribut de beauté, le seul qu'ils ne nous refusent ou ne nous disputent pas, nous l'acceptions de leurs mains, mais sans pouvoir leur remettre d'autres dettes, autrement sacrées et qui crient plus haut.

Au chant onzième de l'*Odyssee*, Ulysse, arrivé sur les bords de l'Océan cimmérien, creuse avec son glaive une large fosse et la remplit du sang des victimes égorgées en l'honneur de ses morts. « Alors, dit-il, les âmes des mânes s'échappent de l'Érèbe. Je vois rassemblés autour de moi des épouses, des jeunes gens, des vieillards accablés de misère, de tendres vierges pleurant leur mort prématurée ; plusieurs paraissent blessés par de longues lances et portent leur armure ensanglantée ; de toutes parts sur les bords de la fosse ces mânes voltigent en foule en poussant de lamentables cris ; à cette vue, la pâle crainte s'empare de moi. » Et nous, écoutant, regardant les musiciens d'Allemagne, nous ressentions l'effroi, presque l'horreur d'une vision pareille. Entre cet orchestre et nous, une fosse, une tranchée était ouverte, encore pleine de sang. Les âmes des mânes, des nôtres, voltigeaient autour de nous et leurs cris lamentables semblaient nous reprocher de prendre à de merveilleux concerts un plaisir oublieux, peut-être impie.

Après Berlin, Vienne. Les enfants chanteurs de la chapelle autrefois impériale, — elle l'était depuis Maximilien I^{er}, — ont fait entendre un matin, à l'église Saint-Étienne-du-Mont, la Messe de Mozart, dite « du couronnement » ; le soir, à la salle Pleyel, (beaucoup moins belle que l'église), un intermède musical de Haydn, l'*Apothicaire*, plus un certain nombre de pièces anciennes, très

anciennes, et pour la plupart françaises. Remercions d'abord nos petits visiteurs d'être venus apprendre à beaucoup et rappeler à quelques-uns d'entre nous que l'art polyphonique est né français, à Paris, à Notre-Dame, vers la fin du ^{xii}^e siècle. Les deux maîtres les plus éminents en furent Pérotin le Grand et Guillaume de Machault. Musique « gothique », appelle-t-on cette musique-là. Oui, comme l'architecture sa contemporaine ; mais l'une et l'autre se nommait alors *opus francigenum*. Parmi les morceaux choisis, un *organum quadruplum*, — n'attendez pas que je vous explique ces termes de l'école, — parut un chef-d'œuvre de vieux, très vieux style, mais de pathétique, toujours jeune et sans doute immortelle beauté. La plupart des autres pièces offrirent plutôt un intérêt d'ordre paléographique, un caractère de sécheresse et de maigreur primitive. Cette musique est dépouillée, ou plutôt non encore revêtue. Il manque à son ossature trop saillante l'enveloppe, le modelé d'une chair souple et vivante.

Quant à la petite pièce de Haydn, elle est quelque chose comme un divertissement pour patronage de jeunes garçons. Gentiment costumés et travestis, à la mode du ^{xviii}^e siècle, et tout heureux de l'être, ces gamins ont joué et chanté gentiment. « Le bonheur de l'innocence, ô mon Autriche, c'était le tien. » Ainsi parlait Grillparzer à sa patrie, autrefois. Que dirait-il aujourd'hui !

Innocence, pureté, divine enfance du cœur, il y a tout cela dans la musique de Mozart. On ne peut ignorer, l'ayant lu partout depuis un mois, que le couronnement célébré par la Messe du jeune maître, (il avait alors vingt-trois ans), fut celui d'une statue de la Vierge en un sanctuaire de Salzbourg où Mozart enfant avait été voué à Marie. Cette Messe est à sa manière une couronne, et brillante, éclatante même, une parure de fête, mais d'une fête moins religieuse que mondaine. L'œuvre est plus admirable en soi que par rapport à son objet. Exemple : le thème de l'*Agnus Dei* deviendra, six ans plus tard, celui d'un air de la comtesse dans les *Noce de Figaro*. Après avoir exprimé la pénitence chrétienne, il ne traduira plus, — mieux encore assurément, — qu'un regret, un soupir de féminin et conjugal amour. Mais il est si beau, d'une forme et d'un sentiment si pur, que nous avons peine à lui trouver ici rien d'irrévérent ou de profane. Il nous semblerait plutôt que la mélodie, en passant d'un ordre à l'autre, ait gardé de sa destination première quelque chose qui la fait plus noble et plus touchante. « Sa grâce est la plus forte. » C'est ainsi qu'un Mozart, comme un Raphaël, devant des sujets

divins, et pour n'en être pas indigne, n'a qu'à demeurer lui-même.

Après le repentir, s'agit-il de la mort, fût-elle d'un Dieu ? En écoutant l'admirable *Crucifixus*, le *Passus et sepultus est* de la Messe, il nous souvenait d'un autre trépas, et qui n'est qu'humain, obscur même, celui du Commandeur au premier acte de *Don Juan*. Cette mort banale, notre commune mort, Mozart la traite avec tant de respect, de grandeur, qu'au pied de la croix, sa voix et sa plainte n'a pas besoin de se faire plus haute. Loin d'abaisser Dieu jusqu'à nous, Mozart nous élèverait plutôt jusqu'à lui. C'est pour cela qu'entre tous il a mérité d'être appelé divin. Gounod disait un jour : « Si j'entre jamais, comme je l'espère, au Paradis, je saluerai d'abord le Bon Dieu. Mais tout de suite après je lui demanderai : « Maintenant, Mozart, où est Mozart ? » Il l'aura trouvé sans peine. Parmi les musiciens élus, Mozart doit être un des plus voisins du Seigneur.

Voulez-vous apprendre à sentir la musique de Rossini, (celle de sa première manière), relisez Stendhal. Si vous désirez tout savoir de Rossini, de Rossini tout entier, l'homme et le musicien, lisez le magnifique ouvrage de notre confrère italien, M. Giuseppe Radiciotti (1). Par où d'ailleurs nous ne prétendons aucunement que Stendhal ne soit que sensible, ni que la sensibilité manque à l'érudition de M. Radiciotti. Mais pour la gloire du maître qu'Henri Heine appelait « le soleil d'Italie », un groupe, une troupe de ses compatriotes viennent de faire encore mieux que ses historiens et ses critiques. C'est Rossini vivant, étincelant de jeunesse, qu'ils ont ramené parmi nous, celui de l'*Italienne à Alger*, de *Cenerentola* et du *Barbier*. A l'heure où nous écrivons, le *Barbier* n'a pas encore été donné.

Quand on demandait aux enfants qu'étaient en des temps très anciens les hommes de notre âge ce qu'ils désiraient pour leurs étrennes, ils répondaient quelquefois : « Un beau théâtre. » Pour la Pentecôte, on nous a donné le *Teatro di Torino*. Grâce soient rendues à M. Riccardo Gualino, le généreux donateur.

Et que vous qui voyez comme j'ai peu de joie...

C'est à Dieu que Victor Hugo s'adressait, se plaignait même un jour en ces termes. Nous aussi, musiciens, nous avons trop souvent peu de joie. Mais depuis quelques semaines, le dieu de la musique

(1) *Gioacchino Rossini*, 2 vol ; Tivoli, *Arti grafiche Majella di Aldo Chiccha*, 1927-1928.

nous en a donné beaucoup. Après des Russes et des Allemands, des Italiens sont venus ; après la joie sérieuse, profonde, une légère, et riieuse, et folle joie. « La musique la plus physique que je connaisse », écrit Stendhal de *l'Italienne à Alger*. C'est vrai. Mais le physique a du bon. « Ma guenille m'est chère. » Et j'aime assez qu'en musique elle ait sa part de plaisir. Une *Italienne à Alger*, une *Cendrillon*, un *Barbier de Séville*, lui font très large cette part, que trop de musiciens aujourd'hui, soit mépris, soit plutôt impuissance, ne songent qu'à réduire.

Ils y réussissent, hélas ! Par eux la volupté de l'oreille nous est délibérément refusée. Tristes et moroses, plutôt que de s'abandonner (*indulgere genio*), ils s'enflent et se travaillent. Ils nous cachent une moitié du monde et comme la face heureuse de la vérité. Vogüé disait un jour que la musique d'un peuple est faite des larmes qu'il a répandues. Mais non pas toute sa musique. Le rire de l'homme compte aussi dans son patrimoine de beauté. L'un des trésors, et non le moindre, du génie musical italien, c'est la joie. *Gioia bella*, joie sensible, sensuelle même. Wagner, oui, Wagner, (témoin certaine lettre à Boito), l'enviait à l'Italie. Rossini vient de nous la rendre par trois fois en sa plénitude.

Sainte-Beuve rapporte qu'au dire de Fontenelle la duchesse du Maine exigeait que dans ses plaisirs « la joie eût de l'esprit ». La joie rossinienne en déborde et naguère, ayant essayé de définir l'esprit dans la musique, il nous souvient d'en avoir trouvé tous les traits, les plus légers comme les plus forts, dans la musique de Rossini. Après plus d'un siècle, ils n'y ont rien perdu ni de leur vivacité, ni de leur grâce, ni de leur puissance.

Il semble bien que l'esprit musical ait pour élément premier, nous ne disons pas unique, le mouvement. La musique tire du mouvement des effets autrement variés que ne peut le faire la parole. Elle se meut dans un plus large espace : elle monte plus haut et descend ou tombe plus bas. Mais surtout elle se meut avec plus de rapidité. La voix seule ne saurait parler, sous peine de devenir inintelligible, aussi vite que la musique chante ou qu'elle joue d'un instrument. C'est à l'infini qu'elle précipite les sons et qu'elle les multiplie. Elle crible l'espace de points sonores et mobiles, à l'infini aussi. Elle divise, éparpille le temps en parcelles brèves. Toutes vivantes et vibrantes, elles scintillent toutes. Ainsi l'esprit dans la musique est la vitesse. Il peut être aussi la vitesse brusquement ralentie, la suspension ou l'extension inopinée d'une seule note, ou encore, entre

deux notes, un vaste intervalle franchi, sans préparation et sans transition.

La musique ne se meut pas seulement plus vite que la parole : elle a cet autre avantage, qu'elle peut combiner divers mouvements. Les personnages de la comédie parlée n'ont d'esprit que tour à tour; ceux de la comédie musicale en ont tous à la fois, les uns avec les autres, ou contre les autres. Rappelez-vous, comme chef-d'œuvre d'unanime et spirituelle allégresse, le finale à l'unisson du *Barbier de Séville*, ou, plus merveilleux encore, le finale polyphonique et que vient de nous révéler la troupe de Turin, de l'*Italienne à Alger*. Il semble ici que l'esprit s'étende, s'accroisse à l'infini. Ce n'est plus seulement le cas ou la bouffonne aventure de quelques fantoches, mais l'humanité tout entière qui devient le sujet d'une immense joie.

Impossible, en écoutant ces premières œuvres de Rossini, de ne pas se rappeler une maxime antique et que Nietzsche, croyons-nous, a citée : « Ce qui est beau est facile et le génie a les pieds légers. » Elle court, cette musique, et de ses pieds légers elle effleure des sommets radieux. Elle court, mélodique et chantante, jamais lasse de chanter, jamais à court de chansons. Elle se passe même de paroles. Alors elle se fait musique pure et les traits, les trilles, les roulades ou les vocalises deviennent les interprètes, lyriques à leur manière, de sa jubilation. Avec cela, pas plus que le *crescendo*, le fameux *crescendo* rossinien, la volubilité n'est l'unique élément de cette musique. Elle sait être lente, pensive même, et pour la sensibilité, pour la poésie, tel *andante* de *Cenerentola* ou de l'*Italienne à Alger* n'est pas éloigné de Mozart. Cette musique aussi, qu'on croirait parfois laissée au hasard et comme jetée au petit bonheur d'une improvisation juvénile et charmante, a tout de même en maint passage, air, duo, trio, finale, son dessein, son ordre et sa loi. Sans rigueur, mais non sans raison, elle est composée et construite. Avec quelle grâce, quelle élégance, et de quelle lumière baignée ! Cette musique enfin, quoi qu'on prétende, n'est pas toute vocale et vocalisante. Non pas certes la symphonie, mais l'orchestre, y tient sa place. Fluide, limpide, il a son agrément et sa beauté. Beauté mélodique et chantante elle aussi, dont un instrument *solo* peut se faire, comme une seule voix humaine, l'éloquent interprète. Oui, dans la foule des sonorités instrumentales, avec le goût le plus délicat, Rossini distingue et choisit. Isolé de l'ensemble, un hautbois, une clarinette, prend un sens, une valeur, une expression personnelle. Avant un certain air de l'*Italienne à Alger*, un prélude de cor, hommage de

Rossini peut-être au corniste paternel, est lui-même un air, et délicieux.

Dans un livre récent (1), notre confrère M. Adolphe Boschot rapporte ce propos de Wagner admirant la *Norma* : « Du chant, du chant, et encore du chant. » Et comme il s'adressait à ses compatriotes, il ajoutait : « Allemands que vous êtes ! » Du chant, et du meilleur, les Italiens du théâtre de Turin s'en sont donné, comme on dit, et nous en ont donné à cœur joie. Félicitons la mélodieuse compagnie. Avant tous et toutes, M^{me} Supervia, d'ailleurs Espagnole, possède une voix sans pareille. Que dis-je, elle en a deux, contralto et soprano, également pures et belles également. Elle passe en se jouant de l'une à l'autre, et c'est encore un jeu pour elle de vocaliser avec autant de force que de légèreté. Enfin la beauté, la grâce et l'espièglerie de la comédienne achèvent le talent de cette chanteuse enchanteresse. Quant au maestro Tullio Serafin, le renommé chef d'orchestre italien, il est l'âme, — ou plutôt, l'âme ici n'étant guère en cause, — l'esprit vivant, agile et joyeux de la musique de Rossini.

A tant de noms étrangers il en faut ajouter encore un, *last not least*, celui de l'Argentina. Dansée par elle, orchestrée et dirigée, ou plutôt entraînée follement par un Fernandez Arbós, l'éminent chef d'orchestre madrilène, la musique d'Albeniz (*Triana*) représente elle aussi un mode supérieur de la joie. « Au commencement était le rythme. » La vérité du mot fameux de Bulow éclate surtout, aux yeux et aux oreilles, quand on voit danser l'Argentina sans autre accompagnement que celui de ses castagnettes. De leur musique, ou de leur bruit, le rythme est le commencement et la fin. Elles n'ont pas d'autre élément sonore. Mais qu'elles se heurtent avec violence ou qu'elles s'effleurent et bruissent tout bas, qu'elles crépitent comme grêle, qu'elles grondent, qu'elles roulent, qu'elles précipitent leurs battements et leurs trilles, ou les ralentissent, merveilleuse et diverse est leur vertu, leur charme ou leur puissance, leur énergie ou leur langueur. « Comment, se demandait Shakspeare, au chant des violes, comment des boyaux de mouton peuvent-ils ainsi transporter notre âme ? » Sous les doigts de l'Argentina, quatre petites écailles de bois ont presque autant de pouvoir.

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) *Le Mystère musical*, 4 vol. ; Plon.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

En Belgique, le 26 mai, en Angleterre le 31, le suffrage universel a été appelé à renouveler la représentation parlementaire. L'importance de ces deux consultations nationales, de la seconde surtout, tant au point de vue des affaires intérieures des deux pays directement intéressés que de la politique générale européenne, est considérable et il convient que nous nous y arrêtions.

La Belgique a établi et conservé le système de la représentation proportionnelle intégrale. Notons en passant que l'expérience loyale qu'elle en poursuit est beaucoup plus intéressante et concluante que l'application bâtarde qui en a été essayée en France, car, par suite des amendements radicaux-socialistes, la nôtre réunissait les inconvénients des deux méthodes. La représentation proportionnelle ne laisse place, en général, qu'à des oscillations d'amplitude limitée, si bien que le déplacement d'un petit nombre de sièges prend, chez nos voisins, une signification qu'il n'aurait pas chez nous. Le succès de la journée du 26 mai est pour le parti libéral : il était sorti fort diminué des élections de 1925, écrasé entre la masse socialiste et la masse catholique, parti d'élites et d'états-majors, dont on se demandait s'il pourrait jamais retrouver l'audience des foules. Les catholiques et surtout les socialistes pâtissent des fausses manœuvres qui ont marqué, en Belgique, les opérations prématurées de stabilisation du franc et qui ont abouti à une monnaie dépréciée de un cinquième par rapport au franc français ; les partis se rejettent les uns sur les autres la responsabilité de cette erreur avec tant d'acharnement que M. Pouillet, à cette époque premier ministre catholique, a cru devoir se solidariser publiquement avec ses anciens collaborateurs socialistes. Mais, depuis deux ans, le cabinet Jaspar-Hymans, soutenu par les catholiques et les libéraux, tandis que les socialistes bou-

daient dans l'opposition, a réalisé une œuvre bienfaisante de redressement économique et de raffermissement social dont les effets viennent d'apparaître au scrutin. Les luttes d'autrefois, sur le terrain de l'anticléricalisme, entre libéraux et catholiques, sont de l'histoire d'avant-guerre; la réalité d'aujourd'hui est une alliance pour l'ordre et la prospérité entre les deux grands partis de gouvernement.

Le résultat est d'abord la disparition de l'un des deux députés communistes; la secte, divisée en « staliniens » et « trotskistes », est en discrédit, elle n'obtient un siège qu'à la faveur du jeu des restes. Les libéraux reviennent 28 au lieu de 23, tandis que les socialistes perdent 8 mandats, tombant de 78 à 70: gros échec que souligne toute la presse et dont les journaux socialistes ne se consolent que par la conquête du siège communiste de Verviers. Les catholiques, qui reviennent 76 au lieu de 78, auraient conservé et sans doute amélioré leurs positions, s'ils n'étaient minés par la plaie du flamingantisme; c'est, en effet, dans leurs rangs que se recrutent surtout les « frontistes » qui obtiennent 11 sièges au lieu de 6, auxquels il faut ajouter un « isolé » dont le programme se rapproche du leur. Au Sénat, les « frontistes » pénètrent pour la première fois avec 3 sièges que perdent les socialistes, les deux autres partis gardant leur effectif antérieur. L'activisme flamingant devient donc de plus en plus gênant pour l'activité du grand parti catholique belge qui tend à se scinder en deux, sans que l'on puisse dire où se ferait la coupure, car certains catholiques démocrates flamands comme M. van Cauwelaert, bourgmestre d'Anvers, ont bien l'intention de se distinguer de « frontistes » tels que M. Vos ou ce Ward Hermans, dont le nom a été fâcheusement mêlé à l'affaire du faux d'Utrecht, mais ils n'y réussissent pas toujours. Ces aspirations, d'autant plus impossibles à satisfaire qu'elles restent imprécises, sont, pour les catholiques belges, une faiblesse et, pour cette cohésion nationale de la Belgique qui est l'un des fondements de l'équilibre et de la paix en Europe, une menace. Quoi qu'il en soit, le gouvernement de M. Jaspar et la coalition qui le soutient sortent renforcés de la consultation électorale de 1929.

Il en va tout autrement en Angleterre: c'est un complet revirement politique et gouvernemental qu'a produit le scrutin du 31 mai. Ce qui frappe d'abord, dans les résultats des élections, c'est que le système électoral britannique est faussé depuis qu'un troisième parti est venu rompre le vis-à-vis séculaire, — qui explique toute l'histoire de l'Angleterre et qui, en même temps, s'explique par

elle, — des deux grands partis traditionnels. L'intrusion du socialisme dans la vie politique britannique a suffi pour briser le jeu équilibré de la vie parlementaire dans le seul pays du monde où ce régime ait jamais fonctionné normalement et régulièrement. Le système électoral est resté tel qu'il était au temps où, dans une lutte courtoise, *whigs* et *tories* s'affrontaient et se remplaçaient; il ne répond plus à la situation d'aujourd'hui où, en des élections « triangulaires », trois partis se disputent un siège et où le vainqueur l'obtient souvent à la majorité relative avec un nombre de suffrages très inférieur au total des voix réunies par les deux autres candidats. Si bien que les conservateurs, cette fois, sont moins battus qu'ils n'en ont l'air, que les libéraux sont plus vainqueurs qu'ils ne le paraissent et les travaillistes moins triomphants qu'ils ne le disent. En réalité, les conservateurs reviennent à peu près à leurs effectifs de décembre 1923 (233 sièges), avant qu'une poussée antisocialiste leur apporte un nombre inusité de voix et de mandats. Il subsiste, en face du nouveau gouvernement travailliste, une majorité opposée à toute entreprise dangereuse d'étatisme socialiste et de révolution légale. M. G. Lachapelle, le spécialiste bien connu des questions électorales, dans une lettre au journal *le Temps*, apporte, sur ces constatations d'arithmétique, des précisions fort édifiantes. Il dresse le tableau suivant, défalcation faite de 7 sièges attribués sans scrutin à des candidats sans concurrent et de six résultats encore inconnus à l'heure où il écrivait :

| Partis. | Suffrages obtenus. | Sièges. |
|--------------------------------|--------------------|---------|
| Conservateurs | 8 609 951 | 251 |
| Travaillistes | 8 370 182 | 288 |
| Libéraux | 5 284 990 | 58 |
| Indépendants et divers | 293 886 | 5 |

M. Lachapelle cite le cas de plusieurs comtés où, avec un chiffre de voix à peine supérieur à celui des deux autres réunis, l'un des partis enlève tous les sièges. Dans le Pays de Galles, les travaillistes avec 574 000 voix ont 25 sièges, les libéraux avec 438 000 en ont 10, tandis que les conservateurs, avec 289 000, n'en ont qu'un seul. La présence de candidats libéraux, dans des circonscriptions où ils n'avaient aucune chance de réussir, a, pour 80 sièges environ, assuré le succès du Labour party et masqué l'opinion véritable du pays.

Mais, si intéressantes que puissent être ces constatations de chiffres et ces observations sur le régime électoral, il reste que la politique

est plus complexe et plus dynamique que l'arithmétique et que, politiquement, le parti conservateur essuie un échec, perdant 136 sièges et tombant de 400 à 257, tandis que les travaillistes passent de 162 à 288, gagnant 126 sièges, et les libéraux de 46 à 58. Il y a là, malgré tout, dans la masse du pays, un indéniable mouvement qui porte l'Angleterre, qui souffre à la fois dans ses intérêts et dans sa fierté nationale, à faire l'essai d'hommes nouveaux. Quelles en sont les raisons? D'abord l'appoint des suffrages féminins, augmentés par l'abaissement de l'âge électoral pour les femmes; le nombre des électrices est maintenant sensiblement plus élevé que celui des électeurs; les jeunes citoyennes ont, paraît-il, voté en masse pour M. MacDonald et ses amis. Il convient de dédier cette constatation à ceux de nos concitoyens qui paraissent impatients d'étendre le droit de suffrage aux femmes de toutes catégories. L'opposition reproche surtout au gouvernement conservateur, à l'intérieur, de n'avoir pas réussi à résoudre l'insoluble problème du chômage, si douloureux et si inquiétant pour l'Angleterre. Que le chômage soit le résultat de circonstances inhérentes à la situation générale de l'économie britannique, c'est ce que cette chronique a expliqué déjà à plusieurs reprises; mais à qui un peuple qui souffre s'en prendrait-il, sinon à son gouvernement?

La politique de M. Stanley Baldwin a été, comme sa personne, prudente, sage et bienfaisante, mais elle a manqué de relief et d'accent. Le ministère conservateur a publié récemment un *Livre blanc* sur les remèdes au chômage. Les remèdes appliqués sont à longue échéance : rénovation de l'outillage industriel, embauchage des chômeurs, particulièrement des jeunes, dans d'autres métiers que celui qui ne les nourrit plus, émigration; mais ils sont les seuls qui soient sans danger et partiellement efficaces. Personne ne croit sérieusement que des travaux entrepris par l'État, apportent autre chose qu'un palliatif inopérant mais dangereux. Personne n'imagine que l'accroissement de l'indemnité de chômage ne devienne un encouragement à la carrière déprimante et démoralisante de chômeur professionnel. Ce sont là des arguments électoraux dont un avenir prochain prouvera l'inanité. Il faudra bien que le public s'habitue à l'idée que l'Angleterre ne peut plus garder, dans les conditions actuelles de l'économie mondiale, la suprématie qu'elle a acquise au XIX^e siècle en exploitant, avant tous les autres pays, la houille et le fer et en créant le puissant système financier qui faisait de la Banque d'Angleterre la régulatrice universelle de la mon-

naie et du crédit. « Ne dites jamais, répétait Albert Sorel : la France est perdue, ou : l'Angleterre est ruinée. » La Grande-Bretagne, grâce à ses Dominions et à ses colonies, grâce à son imposante réserve de richesses, a encore devant elle de brillantes perspectives de prospérité, à la condition qu'elle s'adapte aux conditions nouvelles de la vie et du travail, mais sa prééminence est passée de l'autre côté de l'Atlantique.

A l'extérieur, travaillistes et libéraux s'unissent pour reprocher aux conservateurs et en particulier à sir Austen Chamberlain, — dont la politique a toujours été si loyale et si efficace pour la pacification de l'Europe, — ce qu'ils appellent sa partialité à l'égard de la France et, d'autre part, les froissements qui, à propos des armements sur mer, ont refroidi passagèrement les relations amicales entre les États-Unis et l'Angleterre. Sir Austen Chamberlain, avec sa grande expérience de l'Europe, savait que le gage le plus assuré de la paix et de l'ordre dans le maintien et l'exécution des traités est l'étroite entente de l'Angleterre et de la France ; mais telle n'est pas la politique des libéraux et des travaillistes. Ce qu'ils appellent l'impartialité de l'Angleterre entre ses anciens ennemis et ses anciens alliés ne peut aboutir, en raison même de ce grand passé impossible à abolir, qu'à une partialité de fait, sinon d'intention, en faveur des anciens ennemis. La satisfaction de la presse allemande s'explique et elle est dangereuse comme tout ce qui incite, dans le Reich, les partis nationalistes à espérer la destruction des « chaînes de Versailles ». Quant aux Américains, dont la prospérité sans précédent est à la fois, pour les Anglais, une fierté et une cuisante blessure, libéraux et travaillistes s'imaginent les séduire par une surenchère de pacifisme biblique et les empêcher de développer leur formidable puissance navale. De ce côté-là aussi viendront des déboires et des désillusions.

Les conséquences du succès du Labour party et de la formation d'un cabinet MacDonald ne seront pas, pour l'Angleterre, comparables à celles qu'amenèrent en France les élections du 11 mai 1924. Quiconque a entendu à Paris, l'hiver dernier, M. Ramsay MacDonald en présence de quelques-uns des plus notoires socialistes français, parler d'une voix émue de la maladie du roi et des angoisses de tous les citoyens britanniques, ne saurait garder aucun doute sur le loyalisme du leader travailliste envers la Couronne et envers la loi du royaume. D'ailleurs, grâce surtout aux retouches apportées par M. Baldwin à la législation du trade-unionisme, M. MacDonald a

réussi à éliminer la fraction la plus avancée et presque bolchéviste de ses troupes, l'Indépendant labour party. Il a dû faire des prodiges d'habileté pour obtenir le « triple ticket » : les travaillistes proprement dits, les trade-unionistes, les coopérateurs ; et il n'est pas certain que la réalisation de son programme, notamment les nationalisations annoncées, n'amènera pas de profondes divisions parmi ces troupes unies pour vaincre, mais qui pourraient se dissocier quand il s'agira de profiter de la victoire. A ce point de vue, M. MacDonald pourra jouer utilement de la situation singulière où son ministère va se trouver, puisqu'il n'a pas de majorité propre et qu'il devra ménager l'appoint des libéraux. Ces lisières lui seront un frein utile pour écarter les propositions à tendance révolutionnaire des extrémistes. C'est sans doute par voie budgétaire, en 1931, que M. MacDonald et ses amis chercheront à introduire des réformes démocratiques et étatistes, et c'est aussi à ce moment-là que l'expérience commencera à décevoir le pays et que l'opposition coalisée jugera peut-être l'heure propice pour un nouvel appel aux électeurs. Ainsi se développerait, dans le même style, une manœuvre comparable à celle qui a réussi, en 1924, aux conservateurs.

Mais quelle sera la tactique de M. Lloyd George qui, avec son groupe de 58 membres et les 5 millions et demi de voix que ses candidats ont obtenus dans le pays, devient l'arbitre de la situation ? Entre l'Écossais adroit et tenace Ramsay MacDonald et l'Anglais froid et sceptique Baldwin, le Gallois hardi et rusé Lloyd George va essayer une fois de plus de pousser sa fortune. Il se sent responsable de l'avènement du socialisme dans la politique anglaise par la présomption avec laquelle il a voulu présenter partout, ou presque, ses candidats, et il est probable que, déçu par son insuccès relatif, il va chercher à imposer son programme au ministère travailliste. Le premier article en serait une réforme électorale qui assurerait aux libéraux un nombre de sièges proportionnel au chiffre de leurs suffrages. L'unionisme nouveau que M. Winston Churchill rêve de réaliser entre les forces antisocialistes des libéraux et des conservateurs et qui apparaît en effet comme l'une des possibilités de l'avenir, ne semble pas encore mûr ; il se heurte en premier lieu à la personnalité de M. Lloyd George que ses lieutenants suivent par discipline mais qu'ils considèrent comme un obstacle au succès de leur parti. Une telle combinaison rencontre en outre l'opposition irréductible des conservateurs *die hards*. Au lendemain des élections, M. Baldwin aurait pu essayer de reconstituer son ministère, dont

trois membres ont été battus, et de se représenter devant la nouvelle Chambre des communes afin de tenter de rallier à lui des concours libéraux. C'était, affirme-t-on, l'opinion de sir Austen Chamberlain, qui n'a obtenu lui-même à Birmingham que 43 voix de majorité. Mais M. Baldwin a préféré, comme le dit le *Times*, jouer la règle du jeu. Sans doute aussi ne tenait-il pas à se mettre sous la tutelle de M. Lloyd George qui, plus que personne, a attaqué et vilipendé sa politique et qui, si on lui laisse prendre un pied dans la maison, aura bientôt fait d'en prendre quatre.

Afin de trouver un terrain d'entente avec les libéraux et d'échapper aux inévitables déceptions qui attendent sa politique intérieure, M. MacDonald et l'homme de confiance qu'il place au Foreign Office, M. Henderson, chercheront à offrir à leurs partisans des satisfactions d'ordre extérieur. Le Premier ministre apportera, dans ses rapports avec la France, ces dispositions amicales qu'il a tenu à affirmer à plusieurs reprises, sa loyauté incontestée, mais aussi son idéologie de puritain écossais nourri de marxisme et sa quiétude d'insulaire à l'abri des agitations continentales; il prétendra avec sérénité, de concert avec l'autre grande démocratie anglo-saxonne, celle des États-Unis, imposer à l'Europe une loi mal adaptée à ses besoins réels. De cette alliance pacifiste et biblique nous avons lieu d'appréhender, sinon les intentions, du moins les méthodes et les illusions. M. MacDonald a confié quelque chose de ses projets à M. Sauerwein, du *Matin*, à M^{me} André Viollis, du *Petit Parisien*. « Le Labour party n'a jamais été et n'est pas antifrçais. Il désire l'entente fondée sur des réalités, et l'homme qui établirait vraiment entre la France et la Grande-Bretagne des relations excellentes, sans qu'il y ait aucun sacrifice d'intérêts de part ou d'autre, serait un des hommes les plus populaires parmi les membres du Labour party. » Pure logomachie, car ces relations excellentes existent actuellement et toute tentative pour en changer l'assiette risque de les gâter. M. MacDonald, d'accord sur le fond avec M. Snowden, mais non avec ses outrances de langage, se proposerait de reviser le règlement des dettes entre la France et l'Angleterre : notre ministère des Finances a déjà répondu, avec chiffres à l'appui, que nous payons loyalement tout ce que nous devons payer, M. MacDonald voudrait revenir au protocole de 1924; ce n'est pas M. Briand qui s'y opposera, mais ce ne serait là qu'une garantie juridique de plus à ajouter au pacte de la Société des nations, au traité de Locarno, au pacte Kellogg, et si le cabinet britannique

entendait s'en prévaloir pour nous imposer l'abandon de nos alliances continentales et des forces militaires que nous jugeons indispensables à notre sécurité, mieux vaut le prévenir d'avance et franchement que nous ne le suivrons pas sur ce terrain scabreux, dans une Europe où une partie au moins du peuple allemand reste intransigeante dans ses revendications nationalistes, où la discussion du budget de la Reichswehr vient d'être une fois de plus l'occasion de singulières révélations, et où M. Mussolini ne se prépare pas à désarmer. Nous répondons, et de tout cœur, aux déclarations amicales de M. MacDonald, mais si sa politique d'isolement peut convenir à l'Angleterre, elle ne convient pas à la puissance continentale qu'est la France. L'amitié dont il se proclame le chaleureux partisan, ne passe qu'après notre sécurité, dès lors qu'elle n'en est pas l'un des éléments. La démocratie anglaise a, en réalité, à la stabilité de l'Europe, le même intérêt que la France : souhaitons qu'elle s'en aperçoive. Mais disons tout de suite, pour qu'il n'y ait pas de malentendu, et disons très haut, que nous ne paierons pas un prix exorbitant et dangereux pour une amitié incertaine, conditionnelle et fuyante. Amitié, mais réciprocité et *fair play*.

L'arrivée aux affaires d'un ministère travailliste et les dispositions qu'ont manifestées par avance quelques-uns de ses membres, comme le chancelier de l'Échiquier, M. Snowden, coïncide avec l'heureux aboutissement des travaux des experts; elle devient une raison majeure de s'en réjouir. Le 7 juin, l'accord étant réalisé sur tous les points, a été signé le rapport général qui constitue l'œuvre des experts. Ils ont négocié en toute indépendance, mais ils sont, dans chaque pays, restés en contact et en accord avec leurs gouvernements, si bien qu'il n'y a aucune raison de mettre en doute que leur œuvre ne soit sanctionnée par les gouvernements intéressés. Virtuellement, le problème des réparations et des dettes interalliées est résolu. La France a le devoir de se montrer reconnaissante envers les hommes de savoir et d'expérience qui, depuis le 11 février, l'ont représentée dans ces travaux ardu; la fermeté de M. Moreau, l'érudition technique de M. Parmentier, l'adresse conciliante de M. Quesnay qui, à plusieurs reprises, ramassa et renoua le fil des pourparlers, la compétence zélée de tous leurs collaborateurs, se sont associées pour aboutir à une solution qui ne réalise sans doute pas toutes nos légitimes revendications de 1919, mais qui a le mérite d'être acceptée par tous et d'avoir les meilleures chances de se transformer en réalités pratiques. Un événement décisif dans l'his-

toire des réparations s'est accompli : le plan Young n'a été possible que grâce au plan Dawes et le plan Dawes n'a été obtenu que par l'occupation de la Ruhr.

Le rapport n'étant pas encore publié à l'heure actuelle, nous nous contenterons d'en indiquer les dispositions essentielles.

Le plan Dawes n'établissait qu'un régime provisoire ; le plan Young fixe le montant définitif et la durée des paiements allemands. Ils sont répartis désormais en 59 annuités allant du 1^{er} septembre 1929 (date à laquelle prend fin le plan Dawes après un an de plein fonctionnement) au 31 mars 1988. Deux périodes sont distinguées. Les 37 premières annuités qui commencent par une annuité incomplète (7 mois, du 1^{er} septembre 1929 au 31 mars 1930) et prennent fin le 31 mars 1966, correspondant à une annuité moyenne de 1988,8 millions de reichsmarks. Cette annuité constante assure aux différentes puissances créancières de l'Allemagne un montant supérieur à l'annuité qui serait nécessaire pour couvrir les dettes extérieures. Pour la France, la marge dépassant les annuités à payer à nos alliés (626,5 millions de marks) et servant à recouvrer les avances faites pour les réparations sera, pour les 37 premières années, représentée par un solde annuel de 420 millions de marks, soit environ 2 500 millions de francs. Les sommes nécessaires au service de l'emprunt Dawes ne sont pas comprises dans ces annuités et seront versées en supplément par l'Allemagne. Il en sera de même de l'annuité que le Reich doit s'engager à payer à la Belgique en règlement des marks émis pendant l'occupation et dont le montant doit être fixé avant la mise en vigueur du plan Young. Durant la seconde période de 22 ans (1966-1988), l'Allemagne n'aura plus à payer que des annuités correspondant aux paiements de ses créanciers aux États-Unis. Toute remise de ces dettes survenant au cours de cette seconde période profitera au Reich ; si elle survenait au cours de la première période, elle profiterait pour un tiers immédiatement aux créanciers, sous réserve d'une retenue de 8,33 pour 100 qui devrait être versée à la Banque des règlements internationaux.

L'Allemagne fera face à ses paiements au moyen de deux sources seulement : la Compagnie des chemins de fer du Reich et le budget. Les autres recettes utilisées par le plan Dawes se trouvent ainsi dégagées. La contribution annuelle des chemins de fer est fixée à 660 millions de marks et devra être versée directement à la Banque. L'annuité incombant au budget va s'élevant de 1 136,4 millions pour la deuxième année, à 1 767,6 millions pour la trente-septième, sui-

vant l'échelle des annuités elles-mêmes. Ainsi se trouve, dans une certaine mesure, appliqué le principe de l'indice de prospérité, la participation budgétaire augmentant à mesure que se développe l'économie nationale.

Sous le régime du plan Dawes, les paiements allemands bénéficiaient en totalité d'une garantie de transfert ; avec le plan Young, toute une partie de l'annuité, celle précisément qui représente le solde affecté aux réparations, est inconditionnelle : cette partie s'élève à 660 millions de marks, c'est-à-dire correspond à la contribution annuelle de la Compagnie des chemins de fer. Sur cette tranche inconditionnelle, la part attribuée à la France est de 500 millions de marks ; elle dépasse notablement le pourcentage établi à Spa. Cette somme est donc immédiatement mobilisable. Pour le reste de l'annuité, l'Allemagne, après un préavis de 90 jours, peut bénéficier d'un moratoire de transfert de deux années et d'un moratoire de paiement d'une année. Dans ce cas, ses créanciers jouissent vis-à-vis de leurs propres créanciers (en l'espèce des États-Unis) de la même faculté. Si l'Allemagne invoque le bénéfice de cette clause, une commission, nommée par les instituts d'émission des pays intéressés, fait une enquête sur les raisons invoquées et sur les moyens d'assurer l'exécution du plan. Les livraisons en nature sont maintenues d'après un programme décroissant de 750 à 300 millions par an et prennent fin après la dixième année. La répartition entre les puissances se fait au prorata de leur part dans les annuités.

La Banque des paiements internationaux, qui sera créée au capital de 100 millions de dollars et dont nous avons indiqué le mécanisme dans la chronique du 1^{er} avril, aura, entre autres fonctions, celle de procéder aux émissions des emprunts gagés sur la tranche inconditionnelle des paiements allemands : ainsi achève de s'affirmer le caractère commercial du règlement des réparations tel qu'il est aménagé par le plan Young. C'est afin de rendre possible cette mobilisation, entravée jusqu'ici par la clause des transferts, qu'a été créée la partie inconditionnelle de l'annuité. Ce n'est pas là le moindre avantage du nouveau système. Il remplace les contrôles politiques par un mécanisme de caractère essentiellement commercial et financier qui apporte tout l'appui et prend toutes les responsabilités qu'impliquent des engagements de cet ordre.

Tels sont les traits essentiels du règlement proposé par les experts et qui portera dans l'histoire le nom d'un Américain, M. Owen D. Young. Les Américains ont accepté en fait, sans le spé-

cifier en droit, de lier les dettes interalliées avec les paiements de l'Allemagne : c'est là un point capital. Et c'est la partie conditionnelle des annuités allemandes qui doit couvrir les paiements dus aux États-Unis, tandis que la partie inconditionnelle est réservée aux réparations. Ainsi les Américains, sans rien ou presque rien abandonner de leurs créances, facilitent en fait, dans une large mesure, le règlement général des dettes de guerre. Enfin, pour la première fois dans l'histoire des réparations, une priorité de fait est reconnue à la France. Elle peut mobiliser tout de suite une somme équivalant à 500 millions de marks-or par an. Et n'est-il pas évident qu'en matière de dettes internationales, les plus sûrs paiements sont les plus proches ? L'Angleterre, conformément à la note Balfour, est couverte de ses paiements aux États-Unis et obtient un solde pour ses dominions. L'Italie dispose, elle aussi, d'un solde dépassant ses paiements. La Belgique reçoit les satisfactions nécessaires.

Dans ces conditions, tous les gouvernements, y compris celui du Reich qui bénéficie d'allègements considérables sur le plan Dawes et qui a le droit de regarder l'avenir avec confiance, ont le plus grand intérêt à donner le plus tôt possible force de loi aux propositions des experts ; ils y sont moralement engagés. La France, en particulier, y gagnera, pourvu qu'elle ratifie les accords Mellon-Béranger avec les États-Unis, de n'avoir pas à payer très prochainement une dette commerciale de 10 milliards de francs. Cette ratification, le gouvernement estime, d'après l'avis des plus éminents juristes, avoir le droit de la donner par décret. Il est évident que les raisons très fortes qui s'opposaient à la ratification vont, par la mise en vigueur du plan Young, disparaître. Nous sommes donc sur la voie d'un règlement général.

RENÉ PINON.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCIX^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE ET UNIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1^{er} mai

| | Page |
|--|------|
| LE MARÉCHAL FOCH, par M. le GÉNÉRAL WEYGAND. | 5 |
| LES HIBOUX, deuxième partie, par M. CHARLES GÉNIAUX. | 21 |
| LE CROISEUR CUIRASSÉ <i>ERSATZ-PREUSSEN</i> , par *** | 62 |
| MADAME DE CHASTENAY, LA BOUQUETIÈRE DU ROMANTISME, par M. EDMOND PILON. | 74 |
| DEUX ANNÉES A BERLIN (1912-1914). — V. <i>L'ANNONCE DU DRAME</i> , par M. le baron BEYENS. | 104 |
| UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE. — PHILIPPE II ET ANTONIO PEREZ. — IV, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française | 131 |
| LA FRANCE HORS DE FRANCE. — L'INSTITUT FRANÇAIS DE VARSOVIE, par M. ÉMILE BOURGEOIS, de l'Institut. | 159 |
| LA MORT DE MADAME ROLAND, par M ^{me} CLEMENCEAU JACQUEMAIRE. | 174 |
| L'EXPOSITION D'ART SUÉDOIS, par M. TOR HEDBERG, de l'Académie suédoise. | 189 |
| QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — <i>LA TÉLÉVISION</i> , par M. FRANÇOIS CANAC. | 200 |
| LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — <i>LETTERS DE KATHERINE MANSFIELD</i> , par M. LOUIS GILLET. | 213 |
| REVUE DRAMATIQUE. — <i>UN CHÂTIMENT</i> . — <i>PAUVRE NAPOLEON</i> . — <i>JEAN DE LA LUNE</i> , par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. | 228 |
| CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON. | 231 |

Livraison du 15 mai

| | |
|--|-----|
| LE CONSULAT DE BONAPARTE. — I. <i>LE CONSULAT PROVISOIRE</i> , par M. LOUIS MADELIN, de l'Académie française | 241 |
| LE BOLCHEVISME ET L'ARMÉE, par *** | 266 |
| LES HIBOUX, troisième partie, par M. CHARLES GÉNIAUX. | 291 |
| SOUVENIRS SUR LE MARÉCHAL FOCH, par M. JULES CAMBON, de l'Académie française. | 331 |

| | Page. |
|---|-------|
| LE RETOUR CHEZ CALYPSO. — I, par M. VICTOR BÉRARD. | 339 |
| MÉMOIRES DU GÉNÉRAL BROUSSELOW, par M. le GÉNÉRAL NIESSEL. | 365 |
| L'OFFENSIVE RUSSSE DE 1916. — I, par le GÉNÉRAL BROUSSELOW. | 370 |
| EN BÉARN, par M. PIERRE LASSERRE. | 382 |
| NOS GRANDES ÉCOLES. — L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE, par M. GEORGES WERY. | 418 |
| LA « SCIENCE DES DAMES » AU TEMPS DE MOLIERE, par M. GUSTAVE REYNIER. | 436 |
| LE PRINTemps DIFFICILE EN GRÈCE, par M. MARCEL BOULENGER. | 465 |
| REVUE MUSICALE. — LA PEAU DE CHAGRIN, par M. CAMILLE BELLAIGUE. | 476 |
| CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par INTÉRIM. | 473 |

Livraison du 1^{er} juin

| | |
|---|-----|
| LA NOUVELLE ORGANISATION MILITAIRE, par M. le GÉNÉRAL BRINDEL. | 481 |
| PUISQUE JE T'AIME..., COMÉDIE EN UN ACTE, par M. BRIEUX, de l'Académie française. | 502 |
| LE CONSULAT DE BONAPARTE. — II. UN PAYS QUI ASPIRE AU SALUT, par M. LOUIS MADELIN, de l'Académie française. | 514 |
| UN CHATEAU SUR LE FRONT. — JUIN 1918, par M ^{me} la MARQUISE DE FOUCAULT. | 589 |
| LES HIBOUX, dernière partie, par M. CHARLES GÉNIAUX. | 613 |
| LE RETOUR CHEZ CALYPSO. — II, par M. VICTOR BÉRARD. | 649 |
| POÉSIES, par M. TRISTAN DERÈME. | 672 |
| LA SÉRÉNITÉ DANS L'ART ET LES SALONS DE 1929, par M. R. DE LA SIZERANNE. | 677 |
| ESSAIS ET NOTICES. — UN LIVRE SUR « LA CLAIRE ITALIE », par M. MARCEL BOULENGER. | 702 |
| A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — RÉCEPTION DE M. LOUIS MADELIN, par M. HENRY BIDOU. | 706 |
| CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par INTÉRIM. | 741 |

Livraison du 15 juin

| | |
|--|-----|
| L'ESCALIER DANS L'AZUR, première partie, par M. ANDRÉ LAMANDÉ. | 721 |
| UN GRAVE DANGER POUR LA PAIX. — L'ÉVACUATION ANTICIPÉE DE LA RHÉNANIE, par M. le général MORDACQ. | 761 |
| NOS GRANDES ÉCOLES. — LA FACULTÉ DE MÉDECINE, par M. HENRI ROGER. | 776 |
| LE CONSULAT DE BONAPARTE. — III. LE BONAPARTE DE L'AN VIII, par M. LOUIS MADELIN, de l'Académie française. | 789 |
| VISITES A LA PRESSE DE PROVINCE. — IV. MARSEILLE ET NICE, par M. ANDRÉ DEMAISON. | 826 |
| LE LIVRE DE RAISON. — XVII. LE GOUT DU PAYS, par M. J. DE PESQUIDOUX. | 846 |
| LE FRANÇAIS AUX ÉTATS-UNIS, par M. FRANCK-L. SCHOELL. | 860 |
| IMPRESSIONS ET FANTAISIES. — A L'EXPOSITION DES GOBELINS, par M ^{me} GÉRARD D'HOVILLE. | 888 |
| HOMMAGE A VICTOR CHERBULIEZ, par M. ANDRÉ BELLESSORT. | 897 |
| L'OFFENSIVE RUSSSE DE 1916. — II, par le général BROUSSELOW. | 903 |
| ESSAIS ET NOTICES. — UNE SOURCE INCONNUE DU TARTUFFE, par M. M. MAGENDIE. | 929 |
| REVUE MUSICALE. — PERSÉE ET ANDROMÈDE, par M. CAMILLE BELLAIGUE. | 937 |
| CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON. | 948 |

